

heureux qui peult se plaindre libre
Et dire sans feintise son tourmant
helas si j'osois dire ma douleur
Je tiendrois mon Martyre pour faveur
quand la belle Dame que je sers
dedaigneroit ma flame et mes fers.

Beaucoup mieux vault en ung Assault
Xaintri, que ne faict Boucicault.
Beaucoup mieux vault en ung traitté
Boussicault que ne faict Xaintri.

Antonius apud Ciceron.
1. de orat. Num. 30.
Maxime probavi summum
illum doctorem Alabandensem
Apollonium qui cum mercede
doceret, tamen non patiebatur
eos, quos iudicabat non
posse oratores evadere, operam
apud sese perdere, dimittebatque
et ad quamcumque artem putabat
esse aptum, ad eam impellere
atque hortari solebat,

de Phisiognomia et Scissitatione Ingenii discentium vide
A. Gellium Lib. 1. c. 9.
Metiri se quemque suo
pede ac modulo aequum est.

La plus part des receptes
employées en ce livre ont esté
tirées de Marcil. Ficin en son
livre de Sanitate tuenda et
sur tout de son 3. livre, ou
ce Iudicieux Philosophe escrit
p. 297. nihil invita Minerva esse agendum, extravagante ingenio, et repugnante natura.

Natura Institutum aut aptitudinem
naturam vocat Cicero aptitudinem
quae a Natura data
vel Instituta, colitur aut Disciplina aut contemp=
=lationem, subtilitatem
habere debet, v. Scalig.
in Card. exer. 1. 4. 4.

Blanche Mere de St Lo=
uys Rov. p 144. 6.

# EXAMEN DES ESPRITS PROPRES ET naiz aux ſciences.

Où par merueilleux & vtiles ſecrets, tirez tant de la vraye Philoſophie naturelle, que diuine, eſt demonſtree la difference des graces & habilitez qui ſe trouuent aux hommes, & à quel genre de lettres eſt conuenable l'eſprit de chacun: de maniere que quiconque lira ici attentiuement, deſcouurira la proprieté de ſon eſprit, & ſçaura eslire la ſcience en laquelle il doit profiter le plus.

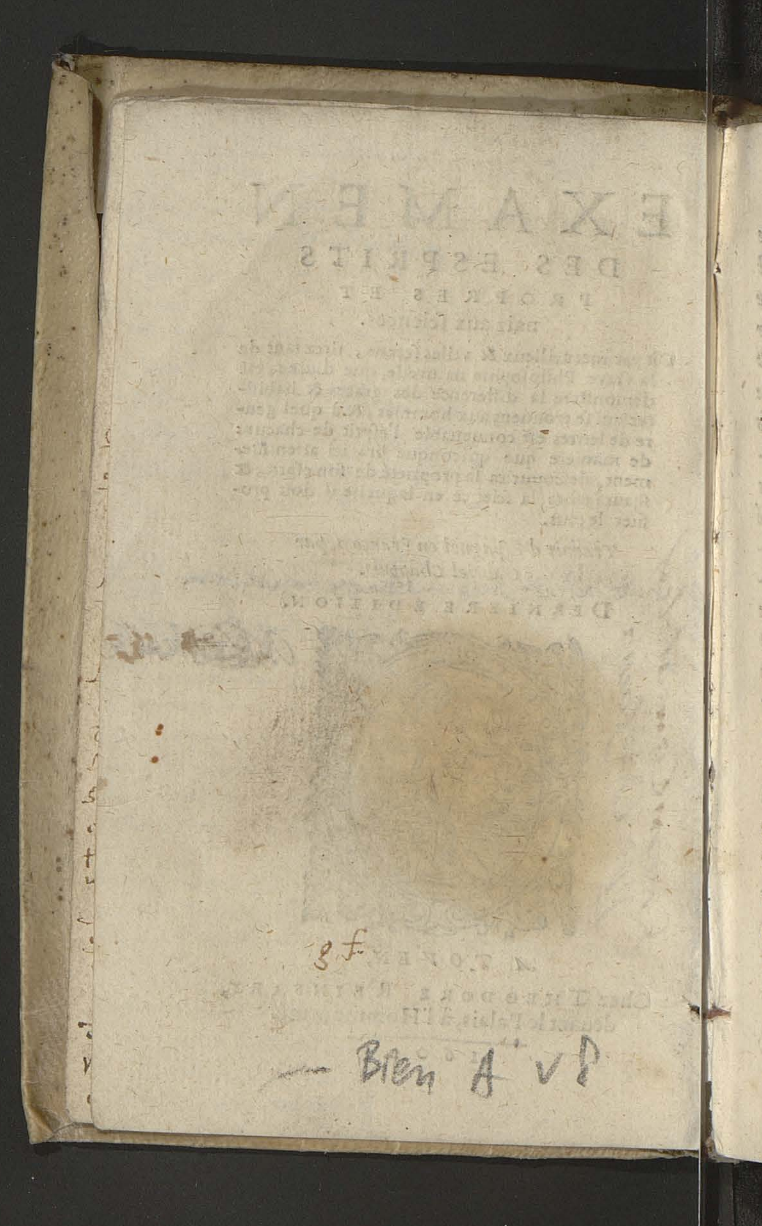
*Traduit d'Eſpagnol en Françoys, par Gabriel Chappuis.*

DERNIERE EDITION.

A ROVEN,

Chez THEODORE REINSART, deuant le Palais, à l'Homme armé.

1602.





# A NOBLE ET VERTVEVX SEIGNEVR PIERRE DE Baillon, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, & Guidon de la compagnie d'hommes d'armes de feu Monſieur de la Tour.

*MONSIEVR, mon principal but à touſiours eſté depuis ſix ans en çà, & eſt encor à preſent, de profiter au public (comme peuuent teſmoigner quelques ouurages qui ſont ſortis de ma boutique, durant ce temps là) en eſcriuant choſes qui puiſſent reüßir au profit & aduancement d'vn chacun, & de faire des amis, en voüant & dediant mes eſcrits aux hommes vertueux & amateurs des lettres. En quoy ſi iamais ie fus heureux, ie*

me puis vanter tel maintenant, pource que ie ne pouuois mettre en auant chose qui fust tant vtile & profitable à la Republique qu'est ce liure, auquel se peuuent descouurir des tresors inestimables du plus grãd esprit d'homme, & du plus grãd philosophe que l'on sçauroit voir: & pource que ie me suis en la dedication de mon labeur, principallement addressé à vous, qui faites cas des lettres & sciences (esquelles vous auez esté nourry) & qui auez la seule vertu en recommandation, tellemẽt que si i'ay translaté en nostre langue vn liure autant vtile & rare que l'on puisse, ie ne diray seulemẽt trouuer, mais aussi inuenter (comme vous verrez par experience) ie puis me vanter aussi de l'auoir donné à vn homme, lequel en est parfaitement digne, pour les bonnes parties qui sont en luy. Ie vous presente dõc hardiment cest œuure, tesmoin de la bonne volonté que i'ay de vous faire seruice (pour les dõs de vostre esprit) & à tous vos semblables, m'estimant bien-heureux de m'insinuer, par le peu d'industrie qui peut estre en moy, en leur bonne grace, que i'estime plus que tous les biens de Cresus. Au de-

Auteur de ce Liure

*meurant, il vous plaira ouurir les yeux de l'esprit que vous auez sur tous clair-voyãs pour entendre les grands secrets de nature comprins en ce liure : auquel vous pourrez noter selon vostre sain iugement, la propre & naturelle inclination de vostre esprit, & celles de tous autres, de maniere que ie m'asseure bien que vous en receurez vn merueilleux contentement : vous y lirez maintes belles choses, non iamais ouyes ni dites, par autheur qui ait oncques escrit, vous verrez vn art nouueau, fondé sur tãt viues & certaines raisons tirees de la Philosophie, qu'il est impossible de mieux dire ni plus grauement : vous asseurant que si ce qui est icy escrit tant doctement se pouuoit pratiquer & mettre en vsage, ce seroit le plus grand biẽ qui sçauroit iamais aduenir à la Republique, comme certainemẽt vous pourrez iuger par le discours des beaux chapitres ensuiuans. Celuy qui n'est pas né aux lettres ne s'y romproit dix ou douze ans la teste, sans aucun fruict, pource que les parens cognoissans bien la difference de l'esprit de leurs enfans, par les reigles & preceptes qui en sont icy prescrits, leur*

Matiere de ce Liure

Inclination de l'Esprit

feroyent apprendre seulement ce à quoy ils seroyent nez. Et celuy au contraire qui est né aux lettres ou aux armes, ne seroit contraint s'appliquer à ce qui repugne entierement à l'inclination de son esprit : chose de grande importance, comme i'ay desia dit, pour le bien & profit public. Lisez donc, & m'excusez si ie vous offre vn suiet tāt philosophique, tant graue & merueilleux, ne sçachāt pas si vous faites profession de lire, & d'estudier, choses si hautes : mais à qui doy-ie faire present des choses graues, subtiles, & hautes si n'est à celuy qui a l'esprit haut & subtil? ce que ie di non pour vous auoir pratiqué par cy deuant au fait de vos estudes: mais pour vne certaine coniecture que i'ay de la bonté, generosité, & viuacité de vostre esprit, vous voyant tant affectionné à la vertu & sagesse, dōt vous estes amplemēt pourueu: ce qui ne se pourroit faire si vous n'auiez l'esprit haut, & si autrefois vous n'auiez esté imbu de la douceur, subtilité, & aggreable goust des lettres, voire mesmes des profitables preceptes de la philosophie moralle, principe de sagesse & vertu. Pourquoy ie pourray bien

Philoso-phie.

inferer que ie me ſuis tresbien addreßé en vostre endroit, & que i'ay presenté chose conuenable à vostre esprit, si quelqu'vn d'auanture me vouloit reprendre de n'auoir gardé le decorum (comme l'on dit) en cest endroit. Car combien qu'en ce liure se trouuent beaucoup de choses propres aux Philosophes naturels, & aux Theologiens desquels la profeßion ne conuient à la vostre, est-il defendu aux hommes de bon esprit, de lire & cognoistre les choses curieuses, & qui leur peuuent apporter plaisir & contentement? Si de propos deliberé l'autheur auoit voulu escrire du suiet de la Philosophie naturelle, de la Medecine, ou de la Theologie, ie confesse bien qu'il m'eust fallu dedier mon labeur à quelque Philosophe naturel, à quelque Medecin, ou à quelque Theologien: mais puis que son principal but est d'examiner les differences des esprits (suiet, rare, & qui deuroit estre cogneu de tous) ce qu'il ne peut faire sans alleguer à propos quelques principes de la Philosophie naturelle, de la Medecine & de la Theologie, parauanture ne me seray ie pas mesconté en cest endroit: autrement

il faudroit dire que l'Autheur mesme auroit failly d'auoir presenté son liure à vn Roy, & non pas à vn Philosophe naturel, à vn Medecin, à vn Legiste, ou à vn Theologien. Mais les Rois doyuent philosopher, (dira-on) ou les Philosophes regner: la Philosophie est propre à chacun. Or pour ne vous detenir plus longuement, ie feray fin en cest endroit. Priant Dieu, Monsieur: vous auoir en sa saincte garde & protection, & vous enuoyer ce qu'il sçait vous estre necessaire. A Lyon ce 25. iour de Feurier, 1580.

Vostre tres-humble, & tres-affectionné seruiteur,
Gabriel Chappuis, Tourangeau.



# PREFACE DE L'AVTHEVR, A LA

*Maieſté du Roy Catholique, Dom Philippe II. Roy d'Eſpagne.*

SIRE, afin que les ouurages des artiſans ayent la perfection propre & conuenable à l'vſage & profit de la Republique, il me ſembleroit eſtre beſoin ordonner ſur ce, & eſtablir vne loy. Que le Charpentier ne fiſt l'office du Laboureur : le Tiſſerant de l'Architecte: l'Aduocat du Medecin, ni le Medecin de l'Aduocat : mais que chacun exerçaſt & fiſt profeſſion ſeulement de l'art & ſcience qu'il a apprinſe , & à laquelle il eſt né, laiſſant à part toutes les autres. Parquoy conſiderant combien eſt court & li-

Plato au liure des loix.

mitié l'esprit de l'homme à vne chose & non à plusieurs, i'ay tousiours estimé, & tenu pour certain que personne ne peut parfaitemét sçauoir deux arts, sans manquer ou defaillir en l'vne d'icelles. Et afin que nul ne faille à choisir celles qui luy est la plus propre & meilleure, on deuroit commettre & deputer hommes sages & sçauans, pour descouurir en l'aage tendre, l'esprit de chacun enfant, & le faire estudier par force, la science qui luy est conuenable, sans que luy mesme en face eslection. Dont aduiendroit, que vous auriez en vostre Royaume, les plus grands ouuriers & plus parfaits ouurages du monde, pour la conionction de l'art & de la nature. Aussi voudroy-ie que les Academies de vos Royaumes en fussent de mesme, & voyant qu'elles ne permettent pas que l'escolier n'entendant bien la langue Latine, passe à vne autre faculté, ie voudroy qu'elles establissent pareillement examinateurs, pour sçauoir

Il fault estudier la science a laquelle nostre inclination sadonne.



ſi celuy qui veut eſtudier en Dialectique, Philoſophie, Medecine, Theologie, ou aux Loix, à l'eſprit que chacune de ces ſciences requiert. Car, outre le dommage que ceſtuy-là fera depuis à la Republique, exerçant ſon art mal entendu, c'eſt vne grande preſomption à vn homme de trauailler, & ſe rompre la teſte en choſe dont il ne peut ſortir à ſon honneur. Pource qu'auiourd'huy n'eſt employee ceſte diligence, ceux qui n'ont l'eſprit propre à la faculté de Theologie, ont deſtruit la religion Chreſtienne : ceux qui ne ſont propres à celle de Medecine, font perdre la vie des hommes, & defaut à la Iuriſprudence la perfection qu'elle requiert, pour ne ſçauoir à qu'elle puiſſance de raiſon appartient l'vſage & la vraye interpretation des loix. Tous les anciens Philoſophes ont trouué par experience que l'on ſe trauaille en vain, és reigles de l'art, là où ne ſe trouue la nature ou le naturel, qui diſpoſe

*L'eſcolier qui eſtudie la ſcience nõ conuenable à ſon eſprit ſe rend eſclaue d'icelle.*

*Voyez Plato, en ſon dialogue, du Iuſte.*

l'homme à quelque ſcience. Perſonne auſſi ne diſt oncques clairement & diſtinctement que c'eſt de ce naturel, qui rend l'homme propre à vne ſcience, & non à vne autre : perſonne ne diſt oncques combien ſe trouuent de differences d'eſprit au genre humain: quels arts & ſciences conuiennent particulierement à vn chacun, ni par quels ſignes on peut cognoiſtre, ce qu'en tel cas importe le plus. La matiere de laquelle ſe doit ici traiter comprend ces quatre choſes ( combien qu'elles ſemblent impoſſibles ) auec pluſieurs autres qui ſont touchees à propos, & concernantes ceſte doctrine : à fin que les peres curieux ſçachent la maniere de deſcouurir l'eſprit & naturel de leurs enfans, pour leur faire apprendre la ſcience en laquelle ils profiteroyent le plus: qui eſt vn aduis que Galien eſcrit auoir eſté donné à ſon pere par vn démon, qui luy conſeilla, en dormant, de faire eſtudier ſon fils en Medecine, pour

*Galien li. 9. de la Method. chap. 4. Deuāt la venue de Chriſt au mōde, les demōs auoyent familier accez aux*

ce qu'il auoit vn esprit vnique & singulier pour apprendre ceste science. A ceste cause, il plaira à vostre maiesté entendre combien importe à la Republique faire eslection & examen des esprits, pour apprendre les sciences, attendu le profit & santé que Galien a apporté aux malades de son temps, en ce qu'il auoit estudié en la faculté de Medecine: au moyen dequoy il nous a mesmement laissé tant de remedes par escrit. Balde, personnage tant excellent en la cognoissance du droit, estudia en Medecine, laquelle mesmes il pratiqua aucunement: mais s'il eust passé plus outre, il eust esté vn medecin vulgaire (comme veritablement il l'estoit, pour n'auoir l'esprit propre à ceste science) & les loix eussent perdu vne des plus grandes habilitez d'homme que l'on eust peu trouuer pour la declaration d'icelles. Or voulant reduire en art, ceste nouuelle maniere de philosopher, & la prouuer au moyen d'au-

*hommes. & pour vne chose vraye leur disoyent mille mensonges.*

*Il deuoit laisser la medecine, & estudier les loix suiuant ce que dit Cicero li. 1. de ses offices.*

L'art de l'Examen des Esprits

cuns esprits, incontinent m'est souuenu du vostre (Sire) comme le plus notoire, duquel tout le monde est esmerueillé, voyant vn Prince de si grand sçauoir & prudence, duquel ie ne peux traiter en c'est endroit, sans faire tort & deshonneur à l'œuure. Le penultiesme chapitre est le
cap. 24. fol. 114. b. lieu conuenable, où vostre maiesté voirra & cognoistra son naturel, l'art & les lettres, au moyen desquelles vous eussiez serui à la Republique, aduenant que fussiez homme priué, comme vous estes nostre Roy & Seigneur naturel.



# PREFACE AV LECTEVR.

QVAND Platon vouloit enseigner quelque doctrine graue, subtile, & separee de la commune opinion, il choisissoit de ses disciples, ceux qui luy sembloyent d'esprit meilleur & plus delicat, ausquels seuls il communiquoit son aduis : sçachant par experience que d'enseigner choses hautes & subtiles aux hommes de petit entendement, est perdre temps & peine, & se rompre la teste en vain. Depuis qu'il les auoit choisis, la coustume d'iceluy estoit, les preuenir par certaines & manifestes suppositions & maximes, non esloignez de la conclusion, pource que les propos & sentences qui de prime face se mettent en auant, contre l'opinion du vulgaire, ne seruent du commencement (sans ceste preuention) que de

En son Timee.

Iesus Christ faisoit la mesme election de ses disciples, quand il leur vouloit enseigner quelque secret, comme en la transfiguration.

troubler & ennuyer les auditeurs, de maniere qu'ils viennent à perdre la bonne affection, & ont en horreur la doctrine. Ie voudroy, curieux lecteur, pouuoir proceder auec toy de ceste maniere, s'il y auoit moyen de sçauoir de toy & descouurir le talent de ton esprit, car si d'auãture, il estoit tel qu'il fust conuenable à ceste doctrine, te separant des autres communes, ie te communiquerois secrettement choses tãt nouuelles & particulieres, que tu ne les penserois iamais pouuoir tomber en l'imagination des hommes. Mais d'autant que cela ne se peut faire, & que cest œuure doit sortir en public pour chacun, il n'est possible que tu ne te troubles: car si ton esprit est des cõmuns & vulgaires, ie sçay bien que tu te persuades & tiens pour certain que le nombre des sciences & la perfection d'icelles se trouue de long tẽps accõplie par les anciens, meu d'vne vaine raison: que depuis ils n'ont trouué que dire dauantage, d'autant qu'és choses ne se trouue autre nouueauté. Si d'auãture tu as ceste opiniõ, ne passe pas outre, & ne lis plus auãt, pource que tu auras peine de voir prouuer l'admirable differẽce des esprits: mais si tu

Nihil dicitur quod non dictum sit prius.

és diſcret, bien composé & patient, i'ay enuie de te propoſer trois concluſions treſ-veritables, combien que pour la noueauté d'icelle on les trouue dignes de grande admiration. La premiere eſt que de pluſieurs differences d'eſprit que l'on trouue au gẽre humain, tu n'en peux receuoir qu'vne principale & eminente: n'eſtoit que la nature tres-puiſſante, quand elle te forma, euſt employé toute ſa force pour en aſſembler deux ou trois, ou ne pouuant faire d'auantage t'euſt laiſſé priué de toutes. L'autre, que à chacune difference d'eſprit reſpond principalement vne ſeule ſcience & non plus, de maniere que ſi tu ne rencontres bien à l'election de celle qui eſt conforme à ton naturel, tu ne feras pas grand profit és autres, quoy que tu trauailles nuict & iour apres. La troiſieſme, qu'ayant entẽdu quelle ſciẽce eſt la plus conforme à ton eſprit, il te reſte vne autre difficulté, à ſouldre encores plus grãde, qui eſt de ſçauoir ſi ton eſprit s'accõmode pluſtoſt à la pratique qu'à la theorique, pource que ces deux parties en quelque genre de lettres que ſoit, ſont tellement opposées, & requierent telle difference d'e-

*ſprits, que l'vne eſt nuiſible à l'autre, comme ſi elles eſtoyent totalement contraires. Voila de dures ſentences, ie le confeſſe, mais il y a bien encores plus grãde difficulté & aſpreté, Que d'icelles il n'y a par deuant qui l'on puiſſe appeller ou ſe plaindre, pource que Dieu, autheur de la nature, voyant qu'elle ne donne à chacun hõme plus d'vne differẽce d'eſprit (comme i'ay dit cy deſſus) pour la contrarieté & difficulté qu'il y a de les aſſembler, s'accommode auec elle, & quant aux ſciẽces qu'il depart gratuitemẽt aux hommes, il en donne, par merueille, plus d'vne en degré eminent.* Il y a diuiſion de graces, & vn meſme eſprit: diuiſion de miſteres & charges ſous vn meſme ſeigneur, & diuiſion d'œuures ſous vn meſme Dieu, qui fait & œuure toutes choſes en tous: or à chacun eſt donnee l'adminiſtration de l'eſprit à vtilité: à l'vn eſt donné, par le moyen de l'eſprit le propos de ſapience: à l'autre celuy de ſcience ſelon le meſme eſprit: à vn autre la foy, par vn meſme eſprit: à l'autre la grace de ſanté, par vn meſme eſprit: à vn

*S. Paul 1. aux Corinthiens, chap. 12.*

autre l'operation des vertus: à vn autre la prophetie: à vn autre la discretion, par l'esprit: à vn autre le don des langues : à vn autre l'interpretation des langages. Vn seul & mesme esprit fait toutes ces choses, diuisant à tous comme il luy plaist. *Ie ne doute pas que Dieu n'ait fait ceste diuision de sciences, ayant égard à l'esprit et naturelle dispositiõ de chacun: car S. Matthieu escrit que les talens qu'il a departis, par luy mesmes, furent donnez à chacun, selon sa propre vertu. Et de penser que ces sciences supernaturelles ne requierent certaines dispositions au suiet, deuãt qu'elles y soyent transmises, c'est vne grande faute. Car quand Dieu forma Adam & Eue, il est certain qu'il leur organisa & disposa tresbien le cerueau, deuant que les remplir de sçauoir, afin qu'ils le reçeussent auec plus de plaisir & douceur, & afin que l'instrument fust accommodé de telle maniere, que par le moyen de ceste science, ils peussent raisonner & discourir. Et pourtant l'Escriture saincte dit,* Il leur a donné vn cœur pour excogiter, & les a remplis de la discipline

*Chap.25.*

*Raison, pource que les sciẽces surnaturelles se doyuent transmettre en l'ame, & l'ame est suiette au temperament & cõposition du corps. Arist li. 2. de l'Ame.*

*Eccl.17.*

d'entendement. Au demeurant, que selon la difference de l'esprit d'vn chacun se transmette vne seule science & non autre en l'entendement d'vn chacun, il appert manifestement par l'exemple de nos premiers peres : car quand Dieu les remplit de sçauoir, il est certain qu'il ne donna vn tel entendement à Eue qu'il auoit fait à Adam. Et pour ceste cause les Theologiens disent que le diable s'attaqua à Eue pour la tromper, n'osant pas tenter l'homme, à cause de son grand sçauoir. La raison de cela (comme nous prouuerons cy apres) est que la composition naturelle du cerueau de la femme, n'est capable de beaucoup d'esprit & sçauoir. Nous trouuerons pareillement la mesme raison & esgard és substances angeliques : car quand Dieu à voulu donner à vn Ange, vn plus haut degré de gloire, & luy faire dons plus excellens, il luy a premierement donné vne nature plus delicate. Et si vous demandez aux Theologiens dequoy sert ceste nature tant delicate : ils respondront que l'Ange ayant l'entendement plus subtil & le naturel meilleur, se conuertit plus aisément à

Le serpent a tenté la femme, en laquelle il a cogneu moins de raison qu'en l'hōme, liu. 2. des sentēces, dist. 21 S. Tho. 2. part. q. 62 ar. 9.

La femme n'est capable de beaucoup d'esprit.

Dieu, vsans de ses dons auec plus grande efficace, & que le semblable aduient és hommes. De là s'ensuit apertement (puis qu'il y a election des esprits, pour les sciences surnaturelles, & que toute difference d'habilité & nature n'est pas propre instrument & organe pour les receuoir) qu'à plus forte raison les lettres humaines requierẽt ceste electiõ, puis que les hommes les doyuent apprendre, par la force & vigueur de leur entendement. Or est mon intention en cest œuure, de sçauoir distinguer & cognoistre ces naturelles differences de l'esprit humain, en appliquant par art, à chacune la science en laquelle se cognoistra qu'elle peut faire plus grand profit. Voila mon intention: de laquelle si ie peux venir à bout, comme ie me propose, nous en donnerons la gloire à Dieu, autheur de tout bien & conseil: sinon, tu sçais bien, sage lecteur, estre impoßible inuenter vn art, pour le rendre parfait de tous poincts: car les sciences humaines sont tant spacieuses & s'estendent si loin, que ne suffit la vie d'vn homme, pour les trouuer & leur donner la perfection qu'elles doyuent

Subiect de ce Liure.

Inuentis addere facile est.

auoir. Il suffit au premier inuenteur de mettre en auant quelques principes notables, afin que ceux qui viendront apres, par le moyen de ceste semence, ayent occasion d'amplifier l'art luy donnant la perfection & lime qui luy est requise: Sur ce, Aristote dit que les erreurs de ceux qui commencerent premierement à philosopher, doyuent estre tenus en grande veneration: car estant difficile d'inuenter choses nouuelles, & facile d'adiouster à ce qui a esté desia traité au precedent, les fautes du premier, ne meritent, pour ceste cause, d'estre beaucoup reprinses, & n'est digne de grande louange celuy qui adiouste puis apres. Ie confesse bien que ce mien ouurage ne se peut exempter d'aucuns erreurs, pour la hauteur & subtilité de la matiere, & pource que ie ne trouue chemin ouuert, ains de la bien traiter. Mais si nous sommes tombez en matiere, où il soit licite à l'entendement d'opiner & asseoir iugement sur ceste œuure, ie te prie en tel cas, ingenieux lecteur, deuant que dire ton opinion, que tu lises entierement tout le liure, & que tu aueres la maniere de ton esprit, & si tu trouues en

Preceptes à obseruer en la lecture de ce liure.

iceluy quelque choſe qui ne te ſemble bien dite, conſidere auec iugement les raiſons qui l'opugnent & luy ſont contraires: & ſi d'auanture tu ne les peux ſouldre, va lire l'onziesme chapitre d'iceluy, & tu y trouueras la reſponce & ſolution qui eſt faite d'icelles.

A Dieu.



# TABLE DES SOMMAIRES.

Fin de la Table.





# A MONSIEVR DE BAILLON.

## SONNET.

N'Estoit ce pas assez inuincible vainqueur,
D'auoir par vos combats dans l'onde Stygieuse,
Plongé des Anciens la memoire fameuse,
Qui triomphant des ans, estoit encore en fleur?
Sans vous monstrer encor' nompareil en valeur,
En vainquant la Fortune, & d'ame genereuse
Tenir dedans la main sa rouë aduantureuse,
Ferme à vostre renom, vostre bien, vostre honneur:
Or' vous vainquez la Mort, & malgré son enuie,
Vostre renom acquiert vne eternelle vie,
Par ces doctes escrits de vos hõneurs courriers:
Si qu'il n'y a rien plus où vos hautes vaillances
N'ayẽt desplié l'aile & mõstré leurs puissances,
Sur les hommes sçauans & les hommes guerriers.

I. de Boyssieres.



# ICI SE PROVVE PAR EXEMPLE QVE SI L'ENFANT N'A L'ESPRIT

*& l'habilité requise pour apprendre la science qu'il veut estudier, il perd temps de l'oüir des bons maistres, & ne gaigne rien d'auoir beaucoup de liures, & de trauailler à les lire & fueilleter tout le temps de sa vie.*

## CHAPITRE I.

L'ADVIS de Ciceron estoit bon de penser que pour rendre Marc son fils, au genre & estude des lettres par luy choisi, tel qu'il desiroit, il suffisoit de l'enuoyer en vne Vniuersité tant fameuse & celebre par le monde, comme est celle d'Athenes, pour estudier sous la doctrine de Cratippe, le plus grand philosophe de ce temps là, & le tenir en vne ville tant peuplee, en laquelle

*Au premier liure des offices.*

pour le grand apport & frequence du peuple qui y aborde, il ne pourroit faillir d'auoir pluſieurs exemples & eſtranges cas, qui luy monſtreroient par experience, maintes choſes touchant l'eſtude des lettres auſquelles il s'appliqueroit. Ce neantmoins, auec toute ceſte diligence, peine & ſolicitude que, comme vn bon pere, il employoit, en luy acheta̅t, en outre, des liures, & luy en eſcriuant d'autres de ſa propre inuention, les hiſtoriens racontent, qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encores moindre cognoiſſance de philoſophie : choſe fort vſitee entre les hõmes, que à l'enfant defaille le gra̅d ſçauoir du pere, & deuienne ignorant. Et de fait, Ciceron deuoit bien penſer & imaginer en ſon eſprit, que puis que ſon fils n'auoit tiré & recueilli des mains de la nature, l'eſprit & habilité requiſe pour apprendre la philoſophie & l'eloquence, ſe pourroit amender le defaut de ſon entendement par l'induſtrie d'vn ſi bon maiſtre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continu trauail du ieune homme, & par ſucceſſion & laps de temps, auquel il auoit eſperance. Ce neantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deçeu de ſon attente : dequoy ie ne ſuis pas eſmerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penſer que le meſme pouuoit aduenir en ſon fils. Et pourtant Ciceron meſmes recite que Xe-

nocrate auoit l'eſprit fort rude, pour l'eſtude de la philoſophie naturelle & moralle: duquel Platon dit, qu'il auoit vn diſciple, qui auoit beſoin d'eſperon, lequel par le moyen & induſtrie d'vn tel maiſtre, & l'aſſidu trauail de Xenocrate, deuint vn grand Philoſophe. Or il eſcrit le ſemblable de Cleante, qui eſtoit tant lourd & rude d'entendement, que perſonne ne le vouloit receuoir en ſon eſcole. Dequoy le ieune homme ſe ſentant tout honteux & confus, trauailla depuis tellement en l'eſtude des lettres, qu'il fut appellé ſecond Hercule en ſçauoir. Auſſi l'eſprit de Demoſthene ne ſembloit moins rude & mal diſposé à l'eloquence, veu qu'eſtant deſia aſſez grand, on dit ainſi qu'il ne pouuoit parler, lequel neantmoins trauaillant auec grand ſoin, apres l'art ſous l'enſeignement de bons maiſtres, il fut le plus grand orateur du monde: & ainſi ſpecialement Ciceron raconte, qu'il ne pouuoit prononcer l'R, pource qu'il begueoit aucunement, & fit tant que par ſon eſtude & exercice, il la profera depuis auſſi bien que s'il n'euſt iamais eſté begue. C'eſt pourquoy l'on dit que l'eſprit de l'homme, pour apprendre les ſciences, eſt comme celuy qui iouë aux dez, lequel eſtant mal-heureux à la chance & au poinct, pippe le dé par art, le faiſant couler ſur le tablier, & amende ainſi ſon malheur & ſa perte. Mais tous ces exéples là, deſquels Ciceron ſe ſert, ne font

Au liur. du Deſtin.

L'eſprit cõme qui iouë aux dez.

rien à ma doctrine, car comme nous prouuerons cy apres, se trouue vne rudesse & faute d'esprit és enfans, qui denote en autre âge plus grand esprit & entendement, que si dés leur enfance ils se monstroyent habiles & d'esprit : voire mesmes estre vn signe que les hommes deuiendront lourds & ignorans, quand ils commencent incontinent à raisonner, & estre bien aduisez : & de fait, si Ciceron eust bien cogneu les vrais signes, par lesquels se descouurent les esprits au premier âge, il eust trouué vn bon presage en Demosthene, de ce qu'il estoit rude & tardif à parler, & en Xenocrate de ce qu'il auoit besoin d'esperon, & d'estre incité à l'estude. Or ie ne veux pas dire que le bon maistre, l'art, & le trauail n'ayent grande force & vertu à façonner les esprits & rudes & habiles : mais aussi ie veux remonstrer que si l'enfant n'a de sa part l'entendement bien disposé aux preceptes & reigles determinees de l'art qu'il veut apprendre, & non d'autre quelconque, la peine & diligence est vaine que Ciceron prend, apres son fils, & aussi tout autre pere apres le sien. Ceux là entendront facilement la verité & certitude de ceste doctrine, qui auront leu en Platon, que Socrate (comme luy mesme raconte) estoit fils d'vne sage femme, laquelle bien qu'elle fust fort experimentee en cest office, si ne pouuoit elle neantmoins faire enfanter la femme, qui n'estoit enceinte, deuant

*Au Dialogue de la science, ceste cõparaison se peut entẽdre &*

que venir entre ses mains : ainsi Socrate, faisant le mesme office de sa mere, ne pouuoit, par maniere de dire faire enfanter la science à ses disciples, deuant qu'ils fussent enceins d'icelle. Il sçauoit bien que les sciences estoient seulement naturelles aux hommes, qui auoient les esprits propres à icelles, ausquels aduient ce que nous voyons par experience en ceux qui ont oublié ce qu'ils sçauoient au precedent : car leur en touchant seulement vn mot, ils se souuiẽnent incontinent de tout le demeurant. Le deuoir des maistres à l'endroit de leurs escoliers, à ce que i'ay entendu, n'est autre que de leur ouurir aucunement le chemin à la doctrine, car s'ils ont vn esprit fecond & fertile, ceste ouuerture suffit à leur faire produire merueilleuses conceptions : autrement ils ne se font que tourmenter, & ceux là pareillement qui les enseignent, ne paruiennent iamais au but qu'ils pretendent. Quant à moy, si i'estoy maistre, deuant que receuoir aucun en mon escole, ie l'esprouueroy, à tout le moins, & l'experimenteroy en plusieurs manieres, afin de descouurir & sonder son naturel & si ie le trouuoy propre à la science de laquelle ie feroy profession, ie le receuroy de bon cœur, car c'est vn grand contentement à celuy qui enseigne d'instruire vn homme habile & propre à l'instruction autrement ie luy conseilleroy d'aprẽdre la science plus conuenable à son entende-

*auerer par l'entendement de Socrate, pource qu'il enseignoit en interrogãt, & faisoit que le disciple apprenoit la doctrine, sans qu'il la declarast autremẽt.*

*La science n'est pas vne reminiscẽce ou souuenir, cõme dit Platon, que nous condamnerons en ce, cy apres.*

ment & naturel: mais si ie cognoissoy qu'il ne fust propre & disposé à aucun genre de lettres, ie luy tiẽdroye ces douces & amiables paroles, Frere & amy, il n'y a moyen que vous deueniez homme, par la voye que voꝰ auez choisie: à tant ie vous aduise de ne perdre le temps & la peine & de trouuer autre maniere de viure qui ne requiere si grande adresse & habileté d'esprit que l'estude des lettres. Qu'ainsi soit nous voyons par experience entrer au cours de quelque science vn grand nombre d'escoliers (estant le maistre ou bon ou mauuais) & à la fin, les vns deuiennẽt fort sçauans, les autres sont de moyenne erudition, les autres, en tout le cours de leurs estudes, n'ont fait autre chose que perdre temps, consommer leur bien, & se rompre la teste, sans faire aucun profit. Ie ne sçay d'où peut prouenir cela, veu que tous ont ouy vn mesme maistre, auec egalle diligẽce & solicitude, ayans les rudes parauenture prins plus de peine que ceux de bon esprit & les habiles. La difficulté croist encores plus grande, de voir que ceux là qui sont rudes en vne science, sont propres & nais à vne autre, & que ceux là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne le peuuent pas comprẽdre. Ie porteray, à tout le moins bon tesmoignage de cela, pource que nous estions trois compagnons qui fusmes ensemble enuoyez à l'escole pour apprendre le Latin: l'vn l'aprint

Exemple de la diferance des Esprits

facilement, & les deux autres ne peurẽt iamais composer vne harangue qui fust congruë & elegante. Mais estans passez tous trois à l'estude de Dialectique, l'vn de ceux qui ne peurent apprendre la Grammaire, fut merueilleusement excellent & aigu és arts, & les deux autres, n'en peurent en toute leur vie, proferer vn seul mot. Et estans tous trois venus à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de cõsideration que celuy qui n'auoit peu apprendre ny le Latin, ny la Dialectique, sçeut en peu de temps, plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien comprendre és autres sciences. Dequoy estant esmerueillé, ie commençay incontinent à discourir là dessus & à philosopher, & trouuay, en fin de compte, que chacune science demande son esprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour estre appliqué à autre de differente sorte ny sert aucunement. Si donc cela est veritable (comme il l'est par la preuue que nous en ferons cy apres) & si quelqu'vn entroit auiourd'huy aux Escoles de nostre temps, pour sonder & faire eslite des esprits: combien en renuoyeroit il apprendre autre maniere de viure, combien en chasseroit il au champ, comme lourdauts, hebetez & inhabiles pour apprẽdre les sciẽces, & combien en restabliroit-il de ceux lesquels pour leur pauureté & infortune, sont arrestez à quelques arts mecaniques, desquels neantmoins la nature a fait

les eſprits propres à l'eſtude de lettres? mais voyant qu'il n'y a plus de remede en ceux là, il les faut laiſſer en leur train, & paſſer outre. Ce que ie dy ne ſe peut nier, qu'il y ait des naturels eſprits propres & determinez à vne ſcience, qui ne ſont pas à vne autre : & pour ceſte cauſe, deuant que mettre vn enfant à l'eſtude, il faut deſcouurir la maniere de ſon eſprit, & voir quelle des ſciences eſt conforme à ſon naturel & puis la luy faire apprendre. Il faut bien conſiderer auſſi qu'il ne ſuffit de la parole, pour le rendre conſommé & parfait aux lettres, pource qu'il faut garder autres conditions qui ne ſont pas moins neceſſaires que le naturel ou habilité. Et pourtant Hippocrate dit, que l'eſprit de l'homme garde la meſme proportion auec la ſcience, que la terre auec la ſemence: car combien que la terre, de ſoy meſme, ſoit feconde & fertile, ſi eſt ce qu'il la faut labourer, & cultiuer, & regarder à quelle maniere de ſemence eſt plus propre la naturelle diſpoſition d'icelle, pource que toute terre ne produit auec toute maniere de ſemence, ſans aucune diſtinction. Aucunes produiſent mieux du bled que de l'orge, és autres l'orge vient mieux que le bled : les vnes ſouffrent vne ſemence & ſont abondantes, les autres ne la peuuent ſouffrir. Mais le laboureur ne ſe contente de ceſte diſtinction là: car apres auoir labouré la terre, en bonne ſaiſon, il aduiſe le temps conuena-

Non omnis fert omnia tellus Virgil. 2. Georg.

ble pour semer, pource qu'il ne le peut faire en tout temps, & quand le bled est sorti, il le purge de l'iuraye & autres mauuaises herbes, afin qu'il puisse croistre & rapporter le fruict qu'il attend de la semence. Ainsi faut-il estant la science choisie, la plus conuenable à l'homme, qu'il commence à l'estudier en son premier âge, lequel comme dit Aristote, est le plus propre & meilleur, pour apprendre : ioint que la vie de l'homme est fort courte, & les arts fort longs : à raison dequoy est besoin d'auoir temps suffisant pour les apprédre, & temps pour les exercer, & par le moyen d'iceux, profiter à la republique. La memoire des enfans, dit Aristote, est vuide & nuë sans aucune impression, à raison dequoy, aussi tost qu'ils sont nais, ils reçoiuent en icelle, facilement quelque chose, ne ressemblant pas à la memoire des hommes âgez, laquelle remplie de tant de choses qu'ils ont veuës, tout le temps de leur vie, ne peut receuoir aucune chose d'auantage. Et pour ceste cause Platon a dit, que tousiours nous racontions choses honnestes deuant les petits enfans, afin qu'ils soient incitez aux œuures de vertu, d'autant qu'ils n'oublient iamais ce qu'ils apprennent en cest âge. Et ne faut suiure le conseil de Galien, qui dit que depuis que nostre nature attaint toutes les forces qu'elle peut obtenir, il nous faut apprendre les arts & sciences : mais il n'a point de raison, si d'auenture il ne veut

*En la 30. sec. probl. 4.*

*Hippo. 1. des Aphoris. 3. sect. probl. 4.*

*Au Dialogue, du iuste.*

*En sa harangue persuasiue aux bons arts.*

L'Inclination aux Sciances



vser de distinction. Celuy qui doit apprendre le Latin, ou quelqu'autre langue, le doit faire en sa premiere ieunesse: car s'il attend que son corps soit endurcy & creu parfaitement, il n'apprendra iamais chose qui vaille. Au second âge, qui est l'adolescence, il faut trauailler en l'art de dialectique, pource que se commence à descouurir l'esprit & entendement, lequel en l'estude de Dialectique se peut rapporter aux liens & trauers que l'on met aux pieds d'vne mule, auec lesquels cheminant quelques iours, elle apprẽd à aller l'amble. Ainsi nostre entendement duit & façonné aux reigles & preceptes de Dialectique, comme vne haquenee à l'amble : à puis apres és sciences & disputes, vne gentille maniere de discourir & raisonner. L'homme estant paruenu au tiers âge de iouuence, peut apprẽdre toutes les autres sciences qui appartiennent à l'entendement, pource qu'il est desia assez manifeste & descouuert. Il est vray qu'Aristote excepte la Philosophie naturelle, disant que le ieune homme n'est pas disposé, pour apprendre ceste maniere de lettres, enquoy il semble qu'il ait raison, pour estre vne science, de plus grande consideration & prudence que nul autre. Or donc sçachant l'âge, auquel se doiuent apprendre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelles, où ne se traite autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'en-

*En l'Adolescence l'homme assemble toutes les differẽces d'esprit; pource que c'est âge est le plus temperé de tous, qu'il ne faut laisser passer, sans apprendre les lettres, qui sont pour seruir à l'hõme.*

Le lieu propre.

Les Vniversites.

fant de la maison du pere, pource que la mere, les freres, parens & amis qui ne sont de sa profession, luy sont vn grand destourbier d'apprendre. Cela se voit clairement és escoliers natifs des villes & lieux où sont les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, sinon par grande merueille, qui deuienne iamais sçauant. A quoy l'on peut facilement remedier enuoyant par eschange des Vniuersitez, les natifs de la ville de Salamanque, estudier en la ville d'Alcala de Henares, & ceux d'Alcala, en Salamanque. Et quant à ce que l'homme doit laisser son païs natal, pour deuenir vertueux & sage, est bien de telle importance, qu'il n'y a maistre au monde, qui luy puisse de tant seruir & enseigner, se voyant specialement priué de la faueur & plaisir de sa patrie. *Sors de ton pays (dist Dieu à Abraham) d'entre tes parens, & de la maison de ton pere, & t'en va au lieu que ie t'enseigneray, ou i'agrandiray ton nom, & te donneray ma benediction.* Dieu en dit autant à tous ceux qui desirent la vertu & science: car combien qu'il les puisse benir en leur pays, il veut neantmoins que les hommes se disposent par tel moyen qu'il ordonne, pour obtenir ces dons & graces. Tout cela se doit entendre, pourueu que l'homme soit doüé d'vn bon esprit & naturel: car autrement, quiconque va à Rome, estant vne beste, retourne vne beste: il ne sert de gueres au rude & mal habile d'aller estudier à Salamãque, où il ne trou-

*En Genese, ch. 12.*

*Tu ne feras rien malgré Minerue.*

uera la chaire d'entendement, ny de prudence, ni homme qui l'enseigne. Pour la troisiéme diligence, il faut trouuer vn maistre qui enseigne facilemét & auec methode, duquel la doctrine soit bonne & certaine, non pas sophistique ny de vaines considerations : car tout ce que fait l'escolier, en tout le temps qu'il apprend & estudie, est de croire tout ce que le maistre luy propose, pource qu'il n'a pas la discretion ny l'entier iugement, pour discerner & separer le faux, du vray : combien que soit chose casuelle, & non aux choix de ceux là qui apprennent d'aller en certain temps estudier aux Vniuersitez, pourueus de bons ou mauuais maistres : comme il aduint à certains Medecins, desquels parle Galen, & lesquels ayans esté par luy conuaincus, par plusieurs experiences & raisons, des fautes qu'ils commettoient en leurs cures & pratiques, au grand preiudice de la santé des hommes, les larmes leur sortirent des yeux, & en la presence du mesme Galen, commencerent à maudire leur mauuaise fortune, d'auoir rencontré mauuais maistres qui les auoient enseignez. Il est vray que se trouuent en certains escoliers des esprits si heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maistre, de maniere que si elle est mauuaise, ils la sçauent bien reietter, & approuuer, au contraire, ce que ils enseignent de bon. Ceux là enseignent beaucoup d'auantage le

*Au 8. de sa Methode, cha. 4.*

Les maistres experts.

comme ... de Pitagore

maiſtre, au bout de l'an, qu'ils ne ſont pas enſeignez du maiſtre: pource que doutans & interroguans ſubtilement, ils font ſçauoir au maiſtre, & reſpondre choſes fort hautes & ſubtiles, que iamais il n'eut apprins, ſi le diſciple par la bonté de ſon eſprit ne luy en euſt ouuert le chemin: mais ne ſe trouuent gueres de tels, & les autres ruſtres rudes & ignorans ſont infinis, & par ainſi ſeroit expedient (bien que ne ſe deuſt faire ceſte eſlection & examen, pour apprendre les ſciences) que les Vniuerſitez ſe pourueuſſent touſiours de bons maiſtres, doüez d'vne ſaine doctrine & bon entendement, afin qu'ils n'enſeignẽt erreurs, ni fauſſes propoſitions, aux ignorans. Pour la quatrieſme diligence qu'il conuient employer, il faut eſtudier la ſcience par bon ordre, commençant par les principes & elemens d'icelle, gaignant peu à peu le milieu & puis apres la fin, ſans ouïr premierement autre matiere. Car i'ay touſiours penſé eſtre vne grande faute, d'entendre pluſieurs leçons de diuerſes matieres, & de les reuoir toutes enſemble en ſon eſtude, pourautant que de cela aduient vn meſlange de diuerſes choſes qui confondent l'eſprit. De maniere qu'en la pratique, l'homme puis apres, ne ſe peut bien ſeruir de preceptes de ſon art, ny les aſſeoir en leur lieu conuenable. Il vaut mieux apprẽdre chacune matiere à part, & par ſon ordre naturel en la compoſition: car de la

mesme maniere qu'elle est apprinse, elle est assise imprimee en la memoire. Ce que particulierement doiuent faire ceux qui de leur propre naturel ont l'esprit confus : auquel on peut facilement remedier, entendant vne seule matiere, & puis celle qui la suit, quand elle est acheuee, iusques à la fin de l'art. Or Galen sçachant de combien il importoit, estudier les matieres auec bon ordre & methode, à fait vn liure pour enseigner la maniere que l'on doit tenir à la lecture de ses œuures, & à ce que le Medecin ne s'y rende confus. Autres tiennent que l'escolier, tandis qu'il estudie, ne doit manier qu'vn liure, comprenant entierement la doctrine qu'il veut sçauoir, où il doit lire, & non en plusieurs, afin qu'il ne se trouble ny confonde : enquoy ils ont grande raison. En fin ce qui rend l'homme fort docte & sçauant est le long espace de temps qu'il employe à l'estude des lettres, & l'espoir que la science prenne en son esprit profonde racine : car ny plus ny moins que le corps ne se maintient de l'abondãce de ce que nous mangeons & beuuons en vn iour, ains de ce que l'estomac cuit & digere seulement : ainsi nostre entendemẽt ne se paist & nourrit de ce qu'en peu de temps nous lisons beaucoup, mais de ce que peu à peu il entẽd & rumine souuent : nostre esprit se dispose iournellemẽt de mieux en mieux, & auec laps de temps tombe en la cognoissance des choses, qu'il

*De l'ordre de ses liures.*

ne pouuoit ni entendre ni ſçauoir au precedent. L'entendement a ſon principe accroiſſement, eſtat ou conſtitution & declinaiſon, ni plus ni moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en ſon adoleſcence, il a ſon accroiſſement en la iouuence & âge viril, l'eſtat en l'âge parfait & commence à decliner en la vieilleſſe. Et pour ceſte cauſe, celuy qui veut ſçauoir en quel âge ſon entendement eſt le plus fort & vigoureux, ſçache que c'eſt depuis trente trois ans iuſques enuirõ les cinquante : auquel temps ſe doiuent faire les graues autheurs, ſi ainſi eſt que durant leur vie, ils ayent eu quelques opinions cõtraires. Celuy qui veut compoſer & eſcrire des liures, le doit faire en ceſt âge, & non deuant ni apres, s'il ne ſe veut retracter ou changer d'opinion. Mais les âges des hommes ne ſont en tous d'vne meſme ſorte : car aucuns ſortent de leur enfance, à douze ans, les autres à quatorze, les autres à ſeize, & les autres à dixhuit. Les âges de ceux ci ſont longs, pource que leur iouuence arriue preſque iuſques à quarante ans, leur âge arreſté & parfait iuſques à ſoixante. Ils obtiennent pour la vieilleſſe autres vingt annees, de maniere qu'ils viuent quatre vingts ans, qui eſt le terme des plus forts & robuſtes. Ceux deſquels l'enfãce eſt terminee à douze ans, ont la vie fort courte : ils commencent bien toſt à raiſonner, & bien toſt la barbe leur viẽt, l'eſprit ne leur dure

*En quel âge on doit eſcrire.*

*Il ne faut limiter les âges ſelon le nõbre des ans. Gal. 6. de la conſeruation de ſanté.*

gueres, & commencent à enuieillir & deuenir caducqs à quarante ans, & meurent à quarante huit. De toutes les conditions que i'ay alleguees n'y en a pas vne qui ne soit fort necessaire, vtile & profitable au ieune homme pour sçauoir : mais le principal poinct est d'auoir le naturel correspondant & conuenable à la science qu'il veut apprendre. Car nous voyons que plusieurs hommes, leur ieunesse estant passee, ont commencé à estudier, ont ouy de mauuais maistres, en leur païs, & par vn mauuais ordre, & neantmoins en peu de temps, sont deuenus grands personnages. Mais si l'esprit defaut, Hippocrate dit que toute la diligence qui est employee à l'estude est perduë. Ciceron l'a cogneu en fin : car estant fasché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien seruy en son endroit, il dist en ceste maniere & sens. *Car qu'est-ce autre chose de guerroyer contre les Dieux, comme firent les Geans, sinon resister à la nature?* comme s'il eust voulu dire, y a il chose qui ressemble mieux à la guerre des Geans contre les Dieux, que quand l'homme se met à estudier, ayant faute d'entendement? Car comme les Geans ne vainquoient iamais les Dieux, ains demeuroient tousiours vaincus : tout escolier qui voudra vaincre sa mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Ciceron mesme nous conseille de ne forcer ni

*Ainsi Balde estudia les loix estãt vieil, & fut en icelles grand personnage.*

*Au liure de l'ornement conuenable & decent.*

cõtraindre la nature, pourchassans d'estre grands orateurs, & aduocats, si elle ne le veut permettre, pource que nous trauaillerions en vain.

*Ici est demonstré que la nature est celle qui rend le ieune homme propre & habile pour apprendre les sciences.*

CHAP. II.

LEs anciens Philosophes disent par vne sentence fort commune & vsitee, que la nature est celle qui rend l'homme propre & habile pour apprendre: que l'art auec les preceptes & reigles, luy en donnent vn facile chemin, & que l'vsage & experience qu'il a des choses particulieres, luy donnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuure. Mais personne d'iceux n'a dit particulierement que c'est de ceste nature, ni sous quel genre elle se doit constituer. Ils ont dit seulement que venant à defaillir en celuy qui apprend l'art, l'experience, les maistres, les liures & le trauail ne seruent de rien. Le populaire voyãt vn homme de grand esprit & habilité demonstre incontinent que Dieu en est autheur: & ne se soucie d'aucune autre chose, ains tient pour vne vaine imagination tout ce qui ne se rapporte là: mais les Phi-

*La nature habilite, l'art facilite, & l'vsage rend l'hõme maistre.*

*Hippocrate.*

losophes naturels se mocquẽt de ceste maniere de parler. Car combien qu'elle soit plaine de pieté, & qu'elle contienne verité & religion, elle vient neantmoins de ce qu'il ignore l'ordre & establissement que Dieu donna aux choses naturelles, le iour qu'il les crea: car pour couurir son ignorance, & de peur que personne le puisse reprendre, ou contredire à son opinion, il certifie que tout se fait par la volonté de Dieu, & qu'il n'aduient aucune chose que par sa permission diuine: mais pourautant que cela est tres veritable & notoire, il est digne de reprehension: car comme chacune demande (dit Aristote) ne se doit faire d'vne mesme maniere, aussi ne doit on donner toute respõce d'vne mesme maniere, combien qu'elle soit veritable. Estant (à ce propos) vn Philosophe naturel, à deuiser, vn iour, auec vn Grammerien, vint à eux vn iardinier curieux, qui leur demanda pourquoy, faisant tant bien son deuoir apres la terre de son iardin à la remuer, cultiuer, becher, sarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonté, dehors ce qu'il y semoit: mais au contraire faisoit croistre facilement les herbes qu'elle produisoit du sien? Le Grammerien respondit que cela venoit de la diuine prouidence, & qu'il estoit ainsi ordonné de Dieu pour le bon gouuernement du monde: mais le Philosophe physicien se print à rire de ceste respõce, voyant qu'il re-

*Arist. au 1. des Topiques.*

*Exemple.*

scroit cela à Dieu, pource qu'il ne sçauoit pas le discours des choses naturelles, ni en quelle maniere elles produisent leurs effets. Le Grammerien le voyant rire, luy demanda s'il se mocquoit de luy, ou dequoy il se rioit. Le Philosophe respondit qu'il ne se rioit pas de luy, mais du maistre qui l'auoit tant mal enseigné: pource que des choses qui viennent de la prouidence diuine (comme les œuures supernaturelles) la cognoissance & solution en appartient aux Metaphisiciens, que nous appellons maintenant Theologiens. Mais la question du Iardinier est naturelle & appartient à la iurisdiction des Philosophes naturels, pource que cest effet prouient de certaines choses & manifestes. Parquoy le Physicien respondit que la terre ressemble à la marastre, laquelle entretient fort bien les enfans qu'elle a faits & engendrez: & oste la nourriture à ceux de son mary: de maniere que nous voyons les siens aller bien nourris & en bon poinct, & les autres, maigres, attenuez & sans couleur. Les herbes que la terre produit du sien sont sortis de ses propres entrailles, & celles que le Iardinier fait leuer par force, sont venuës d'vne autre mere, au moyen dequoy elle leur oste la vertu & l'aliment par lequel elles doiuent croistre, pour le donner aux herbes qu'elle a engendrees. Hippocrate raconte aussi qu'ainsi qu'il fust allé voir ce grand

*Il faut sçauoir les bornes & iurisdictions de chacune science.*

*Arist. liure 1. des Etiques. chap. 4.*

*En l'Epistre à Damagete.*

Philosophe Democrite, il luy fist entendre les folies que le vulgaire disoit de la medecine : à sçauoir que se voyans exempts de la maladie, il certifioit, que Dieu seul les guarissoit, & que sans la volonté d'iceluy, l'industrie du medecin ne seruoit pas beaucoup. C'est vne maniere de parler tant ancienne, & l'ont tant de fois debattuë les Philosophes naturels, que seroit peine perduë de la penser faire oublier : ioint qu'il n'est conuenable de ce faire, pourautant que le vulgaire ignorant les causes particulieres de quelque effet, respond mieux & plus veritablement par la cause vniuerselle, qui est Dieu, que non pas autrement. Et pourtant me suis ie plusieurs fois à considerer, d'où vient que le commun peuple attribuë tant volontiers toutes choses à Dieu, & non à la nature, ayant en horreur les moyens naturels. Ie ne sçay pas si i'en ay peu comprendre la raison: toutesfois est il aisé à entendre, que le peuple parle de ceste maniere, pour ne sçauoir quels effets se doiuent entierement attribuër à Dieu, & quels, à la nature : ioint que les hommes, pour la pluspart, sont impatiens, qui veulent que leur desir soit incontinent accompli. Et comme ainsi soit, que les moyens naturels soient de grande estenduë, & operent par laps & cours de temps, il n'a pas la patience d'y regarder : & sçachant que Dieu est tout-puissant, qui fait en vn moment tout ce qu'il luy plaist, suiuant les

exemples

exemples qu'il en a, il voudroit qu'il luy donnast santé comme au Paralitique: sciéce, comme à Salomon, & richesses comme à Iob, qu'il le deliurast de ses ennemis, comme il a deliuré Dauid. L'autre raison de ceste maniere de parler, est que les hommes sont arrogans, & presomptueux, plusieurs desquels desirent en leur cœur, que Dieu leur face quelque grace speciale & particuliere: & que ce ne soit, par la voye commune (comme est de faire luire le Soleil sur les iustes & les mauuais, & faire plouuoir pour tous en general) pource que les graces sont d'autant plus estimees qu'elles sont octroyees à moins de personnes. Et pour ceste cause auons nous veu plusieurs hõmes feindre des miracles és maisons & lieux de deuotion, afin que le peuple accoure à eux incontinent, & les tienne en grande veneration (comme personnes auec lesquelles Dieu s'est rendu familier) de maniere que s'ils sont pauures, le peuple les fauorise de grandes aumosnes, & aucuns en tombent en interest. La troisiéme raison est, que les hommes se veulent reposer, & ne veulent prendre aucune peine, veu que les choses naturelles sont tellement disposees, que pour en sçauoir les effets, il est besoin de trauailler: & pourtant voudroyent ils que Dieu vsast en leur endroit de sa toute puissance, & que sans aucun trauail, leurs desirs fussent accomplis. Ie laisse à part la malice de ceux qui de-

mandent à Dieu des miracles pour tenter sa puissance, & cognoistre s'il les pourra faire: autres, qui par vne vengeance, demandent le feu du ciel: & autres, chastiemens tres-cruels. La derniere raison vient de ce que le vulgaire est fort religieux, & desireux de l'honneur de Dieu, & aduancement de sa gloire : ce qui aduient beaucoup plustost par les miracles, que par les effets naturels. Mais le vulgaire des hommes ne sçait pas les œuures supernaturelles & prodigieuses que Dieu fait, pour mõstrer à ceux qui sont ignorans, comme il est tout puissant, & qu'il les fait pour approuuer sa doctrine: sans laquelle necessité il ne les feroit iamais. Ce qui est aisé à entendre, considerant que Dieu n'execute plus maintenant ces œuures estranges du vieil & nouueau testament, pource qu'il a mis toute diligence d'informer les hommes, par miracles de sa verité. De penser maintenant qu'il retourne approuuer, par nouueaux signes & miracles, sa saincte doctrine) en ressuscitant les morts, donnant la veuë aux aueugles, & guerissant les boiteux & les paralitiques) c'est vne grande erreur: car Dieu enseigne vne fois ce qui est conuenable aux hommes, le prouue par
Iob. c. 33 miracles, & ne le repete point. *Dieu parle vne fois, & ne repete ce qu'il a dit.* Le plus grãd indice que i'aye pour descouurir si vn homme n'a pas l'esprit approprié à la philosophie naturelle, est de le voir attribuer

toutes choses au miracle, ſans aucune diſtinction: & au contraire ne faut douter du bon entendement de ceux leſquels ne ceſſent tant qu'ils ſçachent la cauſe particuliere de quelque effet. Ceux-là ſçauent bien que ſe treuuent certains effets, qui ſe doiuent immediatement referer à Dieu, comme ſont les miracles : & autres à la nature, comme ceux qui naiſſent & prouiennent de certaines cauſes. Mais quand nous parlons de l'vne & l'autre maniere, nous eſtabliſſons Dieu auteur de tout: car quãd Ariſtote à dit, Dieu & la nature ne font rien en vain, il n'a voulu entẽdre que la nature fuſt quelque choſe vniuerſelle ayant iuriſdictiõ ſeparee de Dieu: mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu eſtablit en la compoſition du monde, afin que ſuccedent les effets qui ſont neceſſaires pour la conſeruation d'iceluy. Par ainſi a l'on couſtume de dire que le Roy & le droict ciuil ne font tort à perſonne : en laquelle maniere de parler, nul n'entend que ce nom (Droict) ſignifie aucun Prince, qui ait iuriſdiction ſeparee de celle du Roy, mais tient que c'eſt vn terme qui comprend, par ſa ſignification, toutes les loix & ordonnances que le Roy à faites, pour la conſeruation de ſa Republique. Et ni plus ni moins que le Roy ſe reſerue des cas qui ne peuuent eſtre determinez par le droict, tant ils ſont grands & eſtranges, Dieu pareillement ſe reſerue les effets miraculeux, qui ne peu-

*Au premier liure du Ciel.*

*L'ignorāce de la Philosophie naturelle prēd pour miracle ce qui ne l'est pas.*

uent estre produits des causes naturelles. Mais il faut bien noter icy, que celuy qui les doit cognoistre tels, & les discerner des œuures naturelles, doit estre grand Philosophe naturel, & sçauoir de chacun effet, la certaine cause d'iceluy. Et neantmoins tout cela ne suffit, si l'Eglise Catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de lettres trauaillent apres l'estude du droict ciuil, & le retiennent en leur memoire, pour sçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinaison & arrest de tel & tel cas : ainsi nous autres philosophes naturels (comme entendus en ceste faculté) mettons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu fist, le iour qu'il crea le monde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il a voulu que les choses soient succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, si vn homme de lettres alleguoit en ses escrits, pour chose bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, sans monstrer la loy & raison, par laquelle il le veut decider. Les Philosophes se rient aussi de ceux qui disent, ceste œuure est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'aureille à qui le requiert, d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement : ainsi Dieu ne veut escouter celuy qui demande

des miracles & faits, par dessus l'ordre de nature, sans qu'il en soit besoin. Car combien que le Roy casse & establisse tous les iours des loix, & change l'ordre de la Iustice (tant pour la diuersité des temps, que pource que le conseil de l'homme est caduc & muable, qui ne peut, pour vne fois attaindre à la droiture & Iustice) si est-ce que l'ordre naturel de tout l'vniuers, que nous appellons nature, est certain, depuis que Dieu a creé le monde, auquel l'on ne sçauroit ny adiouster ny diminuer chose que ce soit, pource que Dieu l'a estably auec telle sagesse & prouidence, que de requerir vn tel ordre n'estre gardé, est vouloir rendre les œuures de Dieu imparfaites & defectueuses. Mais retournant à ceste sentence tant vsitee des Philosophes anciens. *La nature fait habile*, il faut entendre que l'on trouue des esprits & habilitez que Dieu departit & diuise entre les hommes, hors de l'ordre naturel, comme fut la science des Apostres, lesquels d'hommes lourds & idiots, furent miraculeusement inspirez, & remplis de science & de sçauoir. Quant à ceste maniere d'habilité & science, ne se peut verifier cecy, *Nature fait habile*, pource que c'est vn œuure qui se doit entierement rapporter à Dieu, & non pas à la nature. Il faut entendre le mesme de la science des Prophetes, & de tous ceux ausquels Dieu à fait quelque grace. Il y a vne autre maniere d'habilité entre les hommes, qui

leur vient, pource que nature les a engendrez par l'ordre & moyen ordõné de Dieu à cest effet, & de ceste maniere dit-on certainement, *Nature facit habile*. Car, comme nous prouuerons au dernier chapitre de cest œuure, il y a vn tel ordre & conuention és choses naturelles, que si les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde, & pensent à les garder, tous leurs enfans seront sages, & ne s'en faudra pas vn. Cependant ceste signification de nature est fort vniuerselle & confuse, & l'entendement n'est pas content, & ne cesse tant qu'il sçache le fait particulier, & la derniere cause: & pourtant est besoin trouuer vne autre signification de ce nom (Nature,) qui conuienne mieux à nostre propos. Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent dauantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui donne estre à la chose, & est principe de toutes ses œuures. Et en ceste signification, nostre ame raisonnable, à iuste raison, s'appellera nature, pource que nous tenons d'elle l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous nos faits & actions. Mais comme ainsi soit, que toutes les ames raisonnables soyẽt d'egalle perfection, (tant celle du sage & sçauant, que celle de l'ignorant) on ne sçauroit certifier, en ceste signification, quelle est la nature qui rend l'homme habile. Car si cela estoit vray tous les hommes se-

*Au 2. li. De Physica auscultatione.*

soyent esgaux en esprit & sçauoir. Par ainsi le mesme Aristote a trouué autre signification de nature, qui est cause que l'homme est habile, ou inhabile. Car il dit, que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud, froid, sec, & humide) se doit appeller nature : pource que de ceste nature procedent toutes les habilitez de l'homme, toutes les vertus & vices, & ceste gran de varieté d'esprits que nous voyons. Ce qu'il peut appertement cognoistre & prouuer, en considerant les aages d'vn homme tressage, lequel en son enfance n'est autre qu'vn brut animal, n'vsant d'autres puissances que de celles de l'ire & conuoitise: mais estant venu en l'aage d'adolescence, il commence à descouurir vn esprit admirable, qui luy dure iusques à certain temps, & non plus : car suruenant la vieillesse, il va perdant son esprit de iour en iour, iusques à tant qu'il deuienne caduc. Il est certain que ceste diuersité d'esprits procede de l'ame raisonnable, laquelle en tous âges, est tousiours de mesme, sans receuoir en ses forces & substance, aucune alteration ou changement, n'estoit qu'en chacun aage l'homme obtient vn diuers temperamẽt & contraire disposition, à raison de laquelle, l'ame fait vne chose, en enfance: vne autre, en ieunesse, & vne autre en vieillesse: & pourtant voyons nous euidemment, puis qu'vne mesme ame fait œuures contraires en vn mesme corps, à cause du cõtraire tempera-

*En la 30. sect. proble. 1.*

*Hippocrate à vsé de mauuais termes, disant que l'ame de l'homme va tousiours en auãt, iusques à la mort 6. epi. part. 5. com. 5.*

ment en chacun âge, que quād nous voyons deux ieunes hommes, l'vn habile & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce corps le temperamēt de l'vn est different de l'autre: lequel (pour estre principe de toutes les œuures de l'ame raisonnable) les Medecins & Philosophes ont appellé, nature: de laquelle signification est proprement verifiee ceste sentence, *Nature fait habile*. En confirmation de ceste doctrine, Galien à escrit vn liure, par lequel il prouue que les mœurs de l'ame suyuent le temperament du corps où elle reside: & qu'à raison de la chaleur, froideur, humidité, & secheresse de la region en laquelle les hommes habitent, des viandes qu'ils mangent, des eaux qu'ils boyuent, & de l'air qu'ils respirent, les vns sont ignorans, & les autres sages: les vns vaillās, & les autres coüards: les vns cruels, & les autres misericordieux: les vns secrets & les autres ouuerts: les vns menteurs, & les autres veritables: les vns traistres, & les autres loyaux: les vns inconstans, & les autres arrestez: les vns doubles, les autres simples: les vns chiches, & les autres liberaux: les vns honteux, & les autres eshontez: les vns incredules, & les autres aisez à persuader. Et pour le prouuer, il s'est senty de plusieurs passages d'Hipocrate, de Platon, & d'Aristote, lesquels certifient que la differēce des nations, tant en la composition du corps, comme és conditions de l'ame vient de la varieté de ce temperament. Or on

*Hipp. & Gal. li 1. de la nature humaine & Platō au Phedre.*

*Les mœurs de l'ame suyuent le temperament du corps.*

*D'où viēt la difference des nations.*

voit clairement combien different les Grecs, des Scithes : les François, des Espagnols : les Indiens, des Allemans : & les Æthiopiens, des Anglois. Ce qui ne se voit seulement és regions tant lointaines & separees l'vne de l'autre : mais si nous considerons les prouinces de toute l'Espagne, nous pourrons departir les vertus & vices susdits aux habitans d'icelles, selon qu'ils leur seront propres. Et si nous considerons l'esprit & mœurs des Catelans, Valencians, Murcians, Granadins, Andaluzes, Estremegnois, Portugais, Gallegues, Asturians, Montagnois, Biscains, Nauarrois, Arragonois, & Castillans. Qui ne verra & cognoistra la difference qui est entr'eux, non seulement en la figure du visage & composition du corps, mais aussi és vertus & vices de l'ame ? ce qui vient de ce que chacune prouince des susdites nations, obtient son different particulier temperament. Et non seulement se voit ceste diuersité de mœurs és regions tant esloignees, mais aussi és lieux, distans seulement d'vne petite lieuë l'vn de l'autre, où vous ne sçauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galien escrit en son liure, est le fondement de ce mien œuure. Et combien qu'il ne touche particulierement aux differences du naturel & habilité des hommes, ni aux sciences que chacune demande en particulier : si a-il bien entendu qu'il estoit neces-

Aug. 9. liure de Placitis Hippo. & Platonis.

faire de partir les ſciences aux ieunes hommes & donner à chacun celle que ſon naturel requeroit. Et a dit en outre, que les Republiques bien ordonnees deuroyent eſtablir hommes de grande prudence & ſçauoir, qui deſcouuriſſent en l'âge tendre l'eſprit & naturelle induſtrie d'vn chacun, pour leur faire apprendre l'art qui leur ſeroit conuenable, ſans le laiſſer à leur election.

*Quelle partie du corps doit eſtre bien tempe-ree, afin que l'enfant ſoit habile, ou de bon eſprit.*

CHAP. III.



E corps humain à vne ſi grande varieté de parties & puiſſances ( chacun appliquee à ſa fin) qu'il ne ſera hors de propos, ains neceſſaire ſçauoir premierement quel membre nature a ordonné pour inſtrument principal, à ce que l'homme fuſt ſage & prudent. Car il eſt certain que nous ne raiſonnons pas du pied: que nous ne cheminons de la teſte: que nous ne voyons, du nez: & que nous n'oyons pas, des yeux: mais que chacune de ſes parties à ſon propre vſage & particuliere compoſition, pour l'œuure qui luy eſt conuenable. Deuant que Hipocrate & Platon fuſſent au monde, les Philoſophes naturels tenoyent pour certain, que

le cœur estoit la principalle partie ou residoit la faculté de la raison, & l'instrument, au moyen duquel nostre ame exerce les œuures de prudence, d'esprit, de memoire & d'entendement. Et pourtant l'escriture saincte s'accommodant à la commune maniere de parler de ce temps-là, appelle en plusieurs endroits, le cœur la partie superieure de l'homme. Mais ces deux graues Philosophes estans venus au monde, donnerent à entendre que ceste opinion estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & experiences, que le cerueau est le siege principal de l'ame raisonnable. Ce que tous ont accepté, horsmis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Platon, estre tourné refraischir & renouueller la premiere opinion la rendant probable par argumēs topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas debattre en cest endroit quelle est la plus certaine opinion: car il n'y a pas vn philosophe qui n'aduouë que le cerueau est l'instrument ordonné de nature, pour rendre l'homme sage & prudent: il conuient declarer seulement quelles doyuent estre les cōditions de ceste partie, pour estre bien organisee & composee, & afin que le ieune homme (à ceste occasion) ait bon esprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualitez, à ce que l'ame raisonnable puisse commodemēt faire les œuures d'entendement & prudence. La premiere est la bonne composition: l'autre, que les parties d'ice-

*Le cœur & ce qui est au dedans du corps a sentiment & n'est participant de sapience: mais le cerueau est cause de toutes ces choses. Hippocra. au liure, De morbo sacro.*

luy ſoyent bien vnies : la troiſieſme, que ſa chaleur n'excede ou ſurpaſſe la froideur: ni l'humeur, la ſiccité : la quatrieſme, que la ſubſtance ſoit compoſee de parties ſubtiles & fort delicates. En la bonne compoſition ſont compriſes quatre autres choſes : la premiere eſt la bonne figure:l'autre, la ſuffiſante quantité : la troiſieſme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules ſeparez & colloquez chacun en ſon lieu : la quatrieſme que la capacité d'iceux ne ſoit plus grande ne moindre qu'il faut pour leur office. Galien demonſtre la bonne figure du cerueau, conſiderant par le dehors la forme & compoſition de la teſte : qui ſeroit telle qu'il faudroit, dit-il, prenant vne boule de cire, parfaitement ronde, que l'on manieroit doucement & applatiroit par les coſtez, de maniere qu'elle fiſt vn front, & le derriere de la teſte vn peu eſleué & comme boſſu : dont s'enſuit que celuy qui a le front bien plat, & le derriere de la teſte mal-fait & vni, n'a pas la figure de cerueau, demonſtrant qu'il ſoit de bon eſprit. Quant à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame à beſoin, pour diſcourir & vſer de raiſon, c'eſt choſe merueilleuſe, qu'entre les beſtes brutes, il n'y en a pas vne qui ait tant de ceruelle que l'homme : de maniere que deux puiſſans bœufs n'en ont pas tant qu'il s'en trouuera au cerueau de l'homme, quelque petit qu'il ſoit : & ce qui eſt le plus notable, entre les beſtes brutes, cel-

*Au liure de l'art de medecine, chap. 11.*

*Quantité de la ceruelle de l'homme.*

les qui approchent le plus de la prudence & discretion humaine (comme le Singe, le Renard & le Chien) ont plus grande quantité de ceruelle que les autres, quoy qu'ils soient plus grands de corps. Et pour ceste cause Galien dit, que la petite teste en l'homme, est tousiours vicieuse, pource qu'il a faute de ceruelle. Et certifie pareillement que si la grosse teste vient de l'abondance de maniere mal appropriee, lors que nature la forma, c'est mauuais signe, pource qu'elle est toute composee d'os & de chair, & qu'elle n'a gueres de ceruelle. Comme il aduient és fort grandes & grosses oranges, lesquelles estans ouuertes n'ont gueres de ius & moëlle, mais beaucoup d'escorce. Il n'y a chose qui offense tant l'ame raisonnable, que d'estre en vn corps chargé d'os, de graisse & de chair. Et pour ceste cause Platon dit que les chefs des hommes sages, sont ordinairemẽt imbeciles, & aisément offensez de la moindre occasion du monde : pour ce que nature les a fais legers & delicats, & ne les a voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offenser l'esprit. Et est tant veritable ceste doctrine de Platon : que combien que l'estomac soit si esloigné du cerueau, il l'offense neantmoins, s'il est plain de graisse & de chair. Pour confirmation de cela, Galien dit que le ventre gros engendre gros entendement: & cela vient de ce que le cerueau & l'estomac sont liez & ioints ensem-

*Les animaux approchans de la prudence de l'homme ont beaucoup de ceruelle.*

*Au liure de l'art de medecine, cha. 11.*

*Ce qui offense l'ame raisonnante.*

*Au dialogue de la nature.*

*Il y a deux manieres de hommes gros, les*

ble par le moyen de certains nerfs, qui cō-
muniquent leurs maux l'vn à l'autre: & au
contraire, si l'estomac est sec & descharné,
il aide beaucoup à l'esprit, comme nous
voyons en ceux qui ont faim & necessité.
Perse s'est fondé en ceste doctrine, quand
il a dit que le ventre donnoit l'esprit à l'hō-
me. Mais ce que plus on doit noter en ce
cas est, que si les autres parties du corps
sont grosses & charneuses, qui font l'hom-
me de grande corpulence. Aristote dit, que
elles luy font perdre l'esprit. Et pourtant
suis-ie certain, que si l'homme à grosse te-
ste (combien que nature forte en ait esté
cause, & que ce soit d'auanture aduenu par
la quantité de la matiere bien appropriee)
il n'a pas l'esprit si bon que s'il auoit la te-
ste moyenne. Aristote neantmoins est de
contraire opinion, demandant pour quel-
le raison l'homme est le plus sage de tous
animaux. A quoy il respond ne se trouuer
aucun animal qui ait tant petite teste que
l'homme, au regard de son corps: & entre
les hommes, dit-il, ceux là sont les plus sa-
ges, qui ont la teste moindre: mais il n'a
point de raison en cela: car s'il ouuroit la
teste d'vn homme, pour voir la quantité de
la ceruelle qui est dedās, il trouueroit qu'il
n'y en a pas tant en la teste de deux che-
uaux, qu'en la teste de cest homme là. Mais
i'ay troué par experience qu'en ceux qui
sont petits, il est meilleur & vaut mieux
que la teste soit vn peu grande, & petite, au

*...nsplains de chair, d'os & de sang: les autres de gresse: & ceux ci sont fort ingenieux.*

*Au 4. liure des parties des animaux.*

*En la 30. section, proble. 3.*

*Les petits hommes doiuent auoir grāde teste.*

cōtraire en ceux qui ſont grands de corps, pource qu'en ceste maniere ſe trouue la moyenne quantité, par laquelle l'ame raiſonnable execute bien ſon œuure. D'auantage le cerueau a beſoin de quatre ventricules, afin que l'ame raiſonnable puiſſe diſcourir & philoſopher: l'vn doit eſtre aſſis au coſté droit d'iceluy: le ſecond, en l'autre coſté: le troiſieſme au milieu de ces deux, & le quatrieſme en la derniere partie du cerueau. Nous dirons ci apres dequoy ſeruent à l'ame raiſonnable ces ventricules & capacitez larges ou eſtroites, quand nous traiterons des differences de l'eſprit de l'homme. Mais ce n'eſt pas aſſez auſſi que le cerueau ſoit bien formé, qu'il y ait vne ſuffiſante quantité, & le nombre des ventricules que nous auons dit, auec leur capacité petite ou grande, ſi les parties d'iceluy ne gardent vne certaine maniere de continuation, ſans eſtre diuiſees. Et pour ceſte cauſe auons nous veu, à cauſe des playes de la teſte, aucuns hommes perdre memoire, autres l'entendement, & autres l'imagination: & combien que le cerueau apres la guariſon, ſe vienne à reioindre, il n'a toutesfois l'vnion naturelle qu'il auoit au precedent. La troiſieſme condition, des quatre principales, eſtoit du cerueau bien temperé d'vne chaleur moderee, & ſans l'excés des autres qualitez. Nous auōs dit autre part, que ceſte diſpoſition là s'appelle bonne nature: pour eſtre celle qui principalemēt rēd l'hō-

*& les grands petite.*

*Le cerueau a 4. ventricules.*

*Ce qui aduiēt pour les playes de la teſte*

me habile, & la contraire, inhabile. Mais la quatriesme, du cerueau composé de parties subtiles & fort delicates est de plus grande importance que toutes les autres, comme dit Galien. Car voulant demõstrer la bonne composition du cerueau, il dit que l'esprit subtil monstre que le cerueau est formé de parties subtiles & fort delicates: & si l'entendement est tardif, il denote vne grosse substance, & ne fait mention du temperament. Le cerueau doit auoir ces qualitez, afin que l'ame raisonnable puisse deuëment exercer son office : mais il y a ici vne grande difficulté, qui est que si nous anatomisons ou faisons dissection de la teste de quelque beste brute, nous trouuerons que le cerueau d'icelle est composé de la mesme sorte que celuy de l'homme, auec toutes les susdites conditions. A raison dequoy peut-on entendre que les bestes brutes se seruent pareillement de prudence & de raison, au moyen de la composition de leur cerueau : ou bien faut dire que nostre ame raisonnable ne se sert de ce membre pour instrument principal, par lequel elle fait son office : ce qui ne se peut certifier. Galien respond à ce doute, disant : Certainement on peut douter si au genre des animaux, appellé irraisonnable, il y a point quelque raison. Car s'il est exempt de celle qui consiste en la voix, que l'on appelle parole, parauanture tous animaux sont participans de celle qui est conçeuë en l'esprit,

*Au liure de l'art medicinal, ch.22*

*En la harangue persuasiue aux bons arts.*

que l'on dit iugement: combien qu'elle soit donnee aux vns moins & aux autres plus. Mais, certes, personne ne doute que par ceste mesme raison, l'hõme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux. Galien donne à entendre par ses paroles (bien que ce soit auec quelque crainte) que les bestes brutes participent de raison, les vnes plus que les autres & qu'elles se seruẽt d'argumẽs & discours, combien qu'elles ne les puissent exprimer de parole, & que la difference qu'il y a d'elles à l'homme, consiste en ce que l'hõme est plus raisonnable, & se sert plus parfaitement de prudence. Le mesme Galien prouue aussi par plusieurs experiences & raisons que les ames (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent attaindre par leur esprit à choses plus hautes & semblent que Platon & Aristote n'ont iamais trouué. Aristote à voulu dire cela mesme, demandant pourquoy l'homme est plus prudent que tous les animaux: & en vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus iniuste de tous les animaux en quoy il declare cela mesme que Galien a dit au lieu sus allegué. La difference qu'il y a de l'hõme à la beste brute, est la mesme qui se trouue entre l'homme ignorant & le sage: & ne faut douter de cela, excepté que les bestes brutes ont la memoire, l'imagination & autre puissance qui ressemble l'entendement: cõme le singe ressemble l'homme, estant chose certaine que leur ame s'ai-

*Au 2. de sa Meth. chap. 7.*

*En la 29. sect. proble. 6.*

de & se sert de la composition du cerueau, laquelle estant bonne & telle qu'il est conuenable, exerce fort bien son œuure & auec grande prudence : & si le cerueau est mal composé, elle fait mal son office. Ainsi voyons nous des asnes qui sont propremẽt du naturel allegué cy deuant : l'on en trouue d'autres tant malicieux qu'ils surpassent leur espece. Entre les cheuaux s'en trouuent plusieurs vicieux, & autres genereux: les vns plus aisez à dresser que les autres: ce qui vient du cerueau qu'ils ont bien ou mal composé. Nous donnerons au chapitre ensuyuant la raison & solution de ce doute, pource que là est encores touchee ceste matiere. On trouue au corps autres parties, du temperament desquelles despend l'esprit aussi bien que du cerueau: desquelles nous traitterons au dernier chapitre de ce liure. Mais hors mis icelles & le cerueau, il y a au corps vne autre substãce, de laquelle se sert en ses œuures l'ame raisonnable : & veut les trois dernieres qualitez aussi bien que le cerueau, qui sont la suffisante quantité, la substance delicate & le bon temperament. Ce sont les esprits vitaux, & le sang des arteres, qui courent par tout le corps, adherans & ioincts à l'imagination & suiuans sa contemplation. L'office de ceste substance spirituelle est de resueiller les puissances de l'homme, & de leur donner force & vigueur, à ce qu'elles puissent exercer leurs actions. Et

*Office de la substance spirituelle.*

cognoist-on cela appertement si lon vient à considerer les mouuemens de l'imaginatiue, & ce qui aduient apres en l'œuure. Car si l'homme se met à imaginer en quelque honte qu'on luy aura faite, le sang des arteres accourt incontinent au cœur, & resueille la puissance de l'ire, & luy donne chaleur & force pour s'en venger. Si l'hõme pense en quelque belle femme, ou que par l'imagination il cuide estre en l'acte venerien, ses esprits vitaux accourent incontinent aux membres genitaux, pour leur donner force & vigueur. Le mesme aduient quand il nous souuient de viande delicate & sauoureuse: car incontinent ils accourent à l'estomac & font venir l'eau à la bouche: & est leur mouuemẽt si leger que si quelque femme enceinte à enuie de mãger quelque chose & qu'elle se l'imagine tousiours, nous voyons par experience, qu'elle vient à auorter, si bien tost on ne luy en fait passer son enuie, en la luy baillant. Cela vient de ce que ces esprits vitaux, deuant que ce desir suruienne, sont au ventre, aidans la femme à soustenir la creature, de maniere que par la nouuelle imagination du manger, ils viennent à l'estomac, afin de resueiller l'appetit: cependant si le ventre n'est pourueu d'vne grande force, & vertu de retention, il ne la peut soustenir: & par ce moyen la femme vient à auorter. Galien entendant la condition de ces esprits vitaux, cõseille aux medecins de

*Comment & pourquoy les femmes auortent.*

*Au 1. des Aphoris. com. 7.*

ne donner à manger aux malades, estans les humeurs crus & à cuire, pource qu'aussi tost qu'ils sentent qu'il y a à manger en l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoyent & s'en viennent à l'estomac, afin de luy aider. Le cerueau reçoit ce mesme bien & secours par ces esprits vitaux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entẽdre, imaginer & exercer la memoire, sans lesquels, elle ne peut faire son office. Et comme la grosse substance & mauuais temperament du cerueau, font perdre l'esprit: ainsi les esprits vitaux & le sang des arteres (n'estans delicats & de bon temperament) empeschent l'homme de discourir & raisonner. Et pour ceste cause Platon à dit que la douce & bonne temperature du cœur rend l'esprit aigu & subtil, ayant prouué ailleurs que le cerueau, & non pas le cœur est le principal siege de l'ame raisonnable: & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engẽdrent au cœur, & reçoyuent telle substance & temperament qu'a celuy qui les forme. De ce sang des arteres s'entend ce qu'Aristote à dit, que les hommes ayans le sang chaud, delicat & pur, sont bien composez, & ont ensemble les forces corporelles, & l'esprit prompt & vif. Les Medecins appellent ces esprits vitaux, Nature: pource que ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier ceste sentence, *Nature fait l'homme habile.*

*Au Dialogue de la science.*

*Au 2. liure des parties des animaux.*

*Hippocrate au 1. des Aphorismes.*

*Icy se demonstre que l'ame vegetatiue, sensitiue, & raisonnable sont sçauantes sans que nul les enseigne, ayans le temperament conuenable pour exercer leur office.*

## CHAP. IIII.



E temperament des quatre premieres qualitez, (qu'ailleurs nous appellõs nature) à si grande force pour faire que les plantes, les bestes brutes & l'homme exercent certainement le deuoir & office propre & conuenable à chacune espece, que s'il vient d'auanture au poinct parfait qu'il peut auoir: tout soudain, & sans que personne les enseigne, les plantes sçauent former racine en terre, attirer l'aliment pour elles, le retenir, le cuire, & reietter les excremens: aussi les bestes brutes cognoissent aussi tost qu'elles sont nées, ce qui est conuenable à leur naturel, & fuyent ce qui leur est mauuais & nuisible.

Et ce qui estonne le plus ceux qui ne sçauent la Philosophie naturelle, est que l'homme ayant le cerueau bien temperé & disposé selon que requiert quelque science: incontinent & sans l'auoir oncques apprins de personne, dit touchant icelle, & met en auant choses si hautes & subtiles

*Opinion des Philosophes vulgaires touchant les œuures des bestes.*

qu'on ne le sçauroit croire. Les Philosophes vulgaires voyans les œuures merueilleuses des bestes brutes, disent qu'il ne s'en faut esmerueiller: pource qu'elles font telles choses par vn instinct de nature, laquelle enseigne à chacun, en son espece, ce qu'il doit faire. Ils disent bien en cela, pource que desia nous auons dit & prouué que nature n'est autre chose que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel est le maistre qui enseigne aux ames cõme elles doyuent exercer leur office: mais ces Philosophes appellent instinct de nature certain amas de choses, qu'ils cuident entendre, mais ils n'ont iamais peu declarer ni donner à entẽdre que c'est. Les graues Philosophes, comme Hippocrate, Platon, & Aristote, referent toutes ces œuures merueilleuses à la chaleur, froidure, humidité & siccité, comme premier principe, & ne passe plus auant: & demandant qui a enseigné aux bestes brutes de faire œuures desquelles nous sommes esmerueillez, & aux hõmes à discourir par raison? Hippocrate respond, *Les natures de tous sans docteur & maistre*, comme s'il vouloit dire, Les facultez ou le temperament auquel tout ce que dessus cõsiste, sont toutes sages & sçauantes, sans auoir rien apprins de personne. Ce qui est assez manifeste, considerant les œuures de l'ame vegetatiue & de toutes les autres qui gouuernent l'homme: car si elle a vn peu de semence humaine, auec

*Au liure de l'aliment.*

vne bonne temperature, bien cuite & assaisonnee, elle fait vn corps tant bien composé, si parfait & beau, que les meilleurs statuaires du monde ne le sçauroyent contrefaire. De maniere que Galien esmerueillé de voir vne tant merueilleuse fabrique, le nombre des parties d'icelle, le siege, la figure & l'vsage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'estoit possible que l'ame vegetatiue & le temperament sçeussent faire vn œuure tant admirable : & que Dieu estoit auteur d'iceluy, ou bien quelque intelligence tressage. Mais nous auons desia reprouué ailleurs ceste maniere de parler, car il n'aduient pas bien aux Philosophes naturels de rapporter les effects immediatement à Dieu, laissant les causes mestoyennes & secondes, principallement en ce cas, auquel nous voyons par experience que si la semence humaine est de mauuaise substance, & n'est de conuenable temperament, l'ame vegetatiue, fait mille choses non conuenables. Car si la semence est plus froide & humide qu'il ne faut, Hippocrate dit que les hommes deuiennent Eunuques, ou Hermaphrodits : si elle est trop chaude & seche, Aristote dit qu'elle les fait cõtrefaits, ayans les iambes tortuës, & le nez plat camus, comme ceux d'Ethiopie: si elle est humide (dit mesme Galien) les hommes deuiennent grands & puissans: & si elle est seche, elle les fait de petite stature. Ce qui est vn grand deshonneur &

*Au liure intitulé De fætuũ formatione.*

*Au liure de l'air des lieux & des eauës 14. sect. proble. 4.*

*Au liure de la meilleure constitution du corps. chap. 4.*

deformité au genre humain : & en tel cas, n'y a occaſion de loüer la nature, & de l'eſtimer ſage. Si Dieu en eſtoit auteur, nulle de ces ſuſdites qualitez pourroit empeſcher qu'ils ne fuſſent parfaits : & n'y a que les premiers hommes qui furent au mõde, qui ayent eſté faits de la main de Dieu, comme dit Platon: car tous les autres ſont naiz depuis par le moyen des ſecondes cauſes, leſquelles ſe trouuans bien ordonnees, l'ame vegetatiue exerce treſbien ſon office : mais ſi elles ſe trouuent autrement, elle produit, comme i'ay deſia touché, mille abſurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à ceſt effet, eſt quand l'ame vegetatiue eſt bien temperee : autrement que Galien & tous les Philoſophes du monde, ameinent la raiſon pourquoy l'ame vegetatiue à tant de ſçauoir & puiſſance, au premier âge de l'homme( à former le corps, le croiſtre & le nourrir) & eſtant venue à la vieilleſſe, elle ne le peut faire : entant que ſi a l'homme vieil vient à tomber vne dent, il n'y a moyen qu'elle retourne iamais au lieu : que ſi l'enfant perdoit toutes les dents enſemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres : & puis comme il eſt poſſible qu'vne ame, qui n'a fait autre choſe en tout le cours de la vie, ſinon attirer la viande, la retenir, la cuire, reietter les excremens, & r'engendrer & refaire les parties qui defaillent, en fin de la vie, ſe ſoit oubliee, & ne puiſſe plus faire ce qu'elle

*Au dealogue de la nature.*

auoit

auoit accoustumé? Il est certain que Galié respondra que l'ame vegetatiue est sage & puissante en l'enfance, à cause de la grande chaleur & humidité naturelle: & qu'elle n'a le sçauoir & puissance en vieillesse, à cause de la froideur & siccité du corps en cest âge là. Le sçauoir de l'ame sensitiue depend aussi du temperament du cerueau: car s'il est tel que l'œuure d'icelle requiert & demande, elle exerce bien son office: autrement elle y commet faute, aussi bien que l'ame vegetatiue. Galien, pour contempler & cognoistre, à veuë d'œil, le sçauoir & l'industrie de l'ame sensitiue, print vn cabry en naissant, lequel mis en terre, commença à aller, comme si on luy eust dit & enseigné que les pieds seruoyent à tel vsage: & cependant il secoüa la superfluë humidité, qu'il auoit apportee du ventre de la mere, & leuant le pied, il se grata par dessus l'aureille, & luy ayant mis plusieurs escuelles deuant luy plaines de vin, d'eau de vinaigre, d'huile & de laict, apres auoir senty de tout, ne mangea autre chose que du laict. Ce que veu par plusieurs Philosophes lors presens, ils commencerent à dire tout haut, que Hippocrate auoit grande raison de dire que les ames sçauoyent sans auoir esté enseignees d'aucun maistre. Et non seulement Galien se contenta de cela, mais deux moys apres, il le fit mener au champ quasi mort de faim, où sentant plusieurs herbes, il mangea seulement de cel-

*Pourquoy l'ame vegetatiue fait en enfance ce qu'elle ne peut faire en âge meur, & en vieillesse.*

*Au liure 6. des lieux affectez, chap. 6.*

*Cõme Galien experimẽte le sçauoir de l'ame sensitiue.*

*Autre preuue de Galien.*

les desquelles les cheutes ont coustume de paistre. Mais si Galien, qui se mit à contempler l'œuure de ce cabry, l'eut aussi contemplé de trois ou quatre ensemble, il eust veu les vns cheminer mieux que les autres, se secoüer mieux, se grater mieux, & faire mieux ce que nous auons raconté. Et si Galiẽ eust nourry deux poulains d'vn mesme pere, il eust cogneu que l'vn eust esté de meilleure grace, eust mieux couru, & eust esté plus fidele que l'autre: & s'il eust prins vn nid d'espreuiers pour les nourrir & esleuer, il eust trouué le premier grand voleur, l'autre grand chasseur, & le troisiéme goulu & de mauuaises mœurs. Autant en trouuera l'on és chiẽs, sortis d'vne mesme chienne, l'vn desquels ne fait que clabauder à la chasse: l'autre n'y fait non plus qu'vn mastin qui garde le bestail. Tout cela ne se peut rapporter à ces vains instincts de nature, que les Philosophes feignent: car si on leur demande pourquoy vn chien à meilleur instinct que l'autre, attendu qu'ils sont tous deux d'vne mesme espece, & venus d'vn mesme pere, ie ne sçay qu'ils pourront respondre, s'ils ne disent, selon leur commune response, que Dieu a enseigné l'vn plus que l'autre, & luy a donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande derechef pourquoy ce bon chiẽ, estant ieune, est grand chasseur, & quand il est vieil, n'a en soy habilité aucune: & au contraire, pourquoy estãt ieune, il ne sçait

pas chaſſer, & eſtant vieil, il eſt cault & ruzé? Ie ne ſçay qu'ils pourront reſpondre: quant à moy ie dirois aduenir, que le chien lequel ſe monſtre à la chaſſe plus habile que l'autre, eſt mieux temperé de cerueau que l'autre: & quant à ce d'autre-part, qu'il chaſſe bien en ieuneſſe, & ne peut chaſſer eſtant vieil, que cela prouient de ce qu'en vn temps il a le temperament que requierent les habilitez & adreſſe de la chaſſe: & en vn autre, non. Dont s'enſuit, qu'eſtant la temperature des quatre premieres qualitez la raiſon pour laquelle vne beſte brute fait mieux ſon office qu'vne autre de ſon eſpece, le temperament eſt le maiſtre, qui monſtre à l'ame ſenſitiue ce qu'elle doit faire. Si Galien euſt conſideré la voye & le chemin de la formy, contemplant la prudence, miſericorde, iuſtice, & gouuernement d'icelle, il ſe fuſt eſmerueillé de voir vn animal ſi petit, pourueu de ſi grande induſtrie, ſans auoir maiſtre quelconque qui l'ait enſeigné. Mais ſçachant la temperature du cerueau de la formy, & voyant qu'elle eſt appropriee au ſçauoir, (comme ſera monſtré ci apres) nous ne ſerons pas eſmerueillez, & cognoiſtrons que les beſtes brutes, par le temperamẽt de leur cerueau & fantaſies qui leur entrent par les cinq ſens, font auec habilité, ce que nous leur voyõs faire. Et quãt à ce que d'entre les animaux d'vne meſme eſpece, l'vn eſt plus docile & plus ingenieux que l'autre, cela viẽt du cerueau

*Voyez le paſſage de la formy aux Prouerbes, ch. 6.*

*D'où viẽt qu'vn animal eſt plus docile & ingenieux qu'vn au-*

*tre de mesme espece. Vn chasseur a affermé que il auoit vn faucon tres habile à la chasse, qui retourna incēsé & qu'il luy fit vn cautere en la teste, dont il guarit.*

qu'il a mieux temperé : de maniere que si par quelque occasion ou maladie se venoit à changer & alterer ceste bonne temperature du cerueau, il perdroit incontinent la prudēce & habilité, comme fait l'homme. Maintenant s'offre la difficulté de l'ame raisonnable, pour entendre comment elle est tant bien prouenuë de cest instinct naturel, aux œuures & exercice de son espece, qui sont sçauoir & prudence, & comme tout soudain, par le mesme moyen de la bonne temperature, l'homme peut sçauoir les sciences, sans les auoir entēdues de personne ; attendu que l'experience nous demonstre que si elles ne sont apprises, personne ne naist auec elles. Entre Platon & Aristote y a vne grande question pour sçauoir d'où peut proceder le sçauoir de l'hōme. L'vn dit que nostre ame raisonnable est plus ancienne que le corps, pource que deuāt que nature le composast, l'ame estoit desia au ciel en la compagnie des Dieux, d'où elle est sortie plaine de science & sçauoir : mais venant à former la matiere, à cause de la mauuaise temperature d'icelle, l'ame vient à perdre ceste science, iusqu'à ce que par succession de temps, se vient à amender ceste mauuaise temperature, par vne autre meilleure, au moyen de laquelle (pour estre plus propre & commode aux sciences perdues) elle vient peu à peu à se souuenir de ce qu'elle auoit oublié. Ceste opinion est fausse, & m'esbahy de Platon,

*Platon.*

lequel estant vn si grand Philosophe n'a sçeu donner raison du sçauoir humain: voyãt que les bestes brutes sont pourueuës de leur prudence & habilité naturelle, sans que leur ame sorte du corps, pour aller au ciel l'apprendre: à raison dequoy il n'est exempt de faute, ayant leu principallement en Genese (auquel il adioustoit foy) que Dieu cõposa le corps d'Adam, deuãt qu'il creast l'ame. Le semblable aduient encores de present, excepté que la nature engendra le corps, & finalement Dieu crée l'ame au mesme corps, sans demeurer hors d'iceluy, ni temps, ni aucun momẽt. Aristote à prins vn autre chemin, disant: Toute doctrine & toute discipline vient de la cognoissance precedente: comme voulant dire, Tout ce que sçauent & apprennent les hommes, vient de l'auoir ouy, veu, senty, gousté & touché: pource qu'en l'entendemẽt ne peut estre aucune cognoissance, qui n'ait passé premierement par quelqu'vn des cinq sens. Et pour ceste cause a-il dit que ces puissances viennent des mains de la nature, & que nostre ame est cõme vn tableau plain auquel n'y a aucune peinture. Laquelle opinion est aussi fausse que celle de Platon: & afin que nous le puissions mieux donner à entendre & prouuer, il faut premieremẽt conuenir auec les Philosophes vulgaires: qu'au corps humain n'y a pas plus d'vne ame, qui est la raisonnable, laquelle est principe de tout ce que nous faisons, &

*Reprehẽsion de Platon.*

*Platon à prins de la saincte escriture les meilleures sentences: à raison desquelles il a esté dit Diuin.*

*Au 1. liure de Posterior. resolu. ch. 2.*

*Au 3. liure de l'ame.*

*Platō cōstitue en l'homme trois ames.*

mettons en execution, (quoy qu'il y ait des opinions) & toutesfois se trouue qui maintient au contraire, qu'auec l'ame raisonnable y en a deux ou trois autres. Ainsi donc és œuures que fait l'ame raisonnable, comme la vegetatiue, nous auons desia prouué qu'elle sçait former l'homme, & luy donner la figure qu'il doit auoir: elle sçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire & reietter les excremens: & si vient à defaillir au corps quelque partie, elle la sçait bien refaire de nouueau, & la former selon son vsage. Et és œuures de la sensitiue & motiue, l'enfant aussi tost qu'il est nay, sçait tetter & demener les leures, afin de tirer le laict, de maniere que ne sçauroit aduenir à aucun homme, tant sage soit-il, d'en faire ainsi. Auec ce il a les qualitez qui sont conuenables à la conseruation de sa nature, & fuit ce qui luy est nuisible & dommageable: il sçait pleurer & rire, sans l'auoir apprins de personne. Et si l'on demande aux Philosophes vulgaires, qui a enseigné aux enfans de ce faire, ou par quels sens ils sont induits à ce faire? Ie sçay bien qu'ils respondront que Dieu leur a donné cest instinct naturel, comme aux bestes brutes: en quoy ils ne disent pas mal, si l'instinct naturel & le temperament sont vne mesme chose. L'homme, aussi tost qu'il est nay, ne peut pas exercer les propres œuures de l'ame raisonnable, qui sont, entendre, imaginer, & faire actes concernans la memoire: pour

*Hippocrate à mieux respondu, disant: Nature est sçauante, biē qu'elle n'ait apprins à biē faire. Au liure d'alimen. & 6. Epi. p. 5. com. 2.*

ce que le temperament des enfans est mal conuenable pour telles choses, & fort propre pour la vegetatiue & sensitiue: comme celuy de la vieillesse est propre & cõuenable à l'ame raisonnable, & mauuais à la vegetatiue & sensitiue. Et comme le temperament qui sert à la prudence, s'acquiert peu à peu au cerueau s'il pouuoit y entrer tout à coup, l'homme sçauroit tout à coup & à l'improuiste discourir & aussi philosopher mieux que s'il l'auoit apprins aux escoles. Mais comme la nature ne le peut faire, sinon auec laps de temps, ainsi va l'homme acquerant peu à peu la science, que ce soit la raison & la cause, se voit manifestement quand l'on cõsidere que depuis que l'homme est fort sçauant, il vient peu à peu à se rendre ignorant, pource que iournellemẽt (iusqu'à la grande vieillesse & fin) il acquiert autre temperamẽt contraire. Quant à moy, ie cognoy que comme la nature fait l'homme de semence chaude & humide, (qui est le temperament qui enseigne à la vegetatiue & sensitiue, ce qu'elles doyuent faire) si elle le formoit de semence froide & seche, il sçauroit en naissant incontinent discourir & raisonner: & n'auroit l'adresse de tetter: pource que ceste temperature ne s'accorde à telles choses. Mais afin que l'on cognoisse par experience, que si le cerueau est temperé, selon que les naturelles sciences le requierent, il n'est donc pas besoin de maistre qui nous ensei-

*Le temperament se change tous les iours.*

gne. Il faut auoir eſgard à vne choſe, laquelle aduient chacun iour, qui eſt que ſi l'homme tombe en quelque maladie, à raiſon de laquelle le cerueau change ſoudain ſon temperamẽt (comme eſt la manie, melancolie & frenaiſie) il luy aduient de perdre (s'il eſt prudent) tout ce qu'il ſçauoit, & extrauague en ſes propos: & s'il eſt ignorant, il acquiert plus grand eſprit & habilité qu'il n'auoit auparauant. I'ay ouy vn ruſtique laboureur, eſtant frenetique, diſcourir merueilleuſement, recommandant ſon ſalut aux aſſiſtans, & les prians d'auoir eſgard à ſes enfans & à ſa femme, s'il plaiſoit à Dieu l'appeller de ce monde, auec tant de lieux de rhetorique, auſſi grande elegance & purité de vocables, que Ciceron euſt peu trouuer, en parlant deuãt le Senat: dequoy les aſſiſtans eſmerueillez me demanderent d'où pouuoit proceder vne ſi grande eloquẽce & ſçauoir en vn homme, lequel eſtãt en ſanté ne ſçauoit parler? Et me ſouuient que ie fis reſponſe, que l'oratoire eſt vne ſcience qui prouient de certain poinct & degré de chaleur, & que ce laboureur y eſtoit paruenu à raiſon de ſa maladie. Ie pourrois bien parler d'vn autre frenetique, lequel en plus de huit iours ne diſt iamais parole qui ne fuſt bien à propos & accordante: & le plus ſouuent faiſoit vn couple de vers biẽ formez. Et les aſſiſtãs eſtonnez d'ouyr parler en vers vn homme, lequel eſtãt en ſanté n'ẽ ſçeut iamais faire vn:

*Quand le cerueau ſe fait chaud au premier degré, l'hõme eſt rẽdu eloquẽt & s'offrent à luy maintes choſes a dire: ainſi ceux qui ſe taiſent ſont froids de cerueau, & ceux-là qui parlẽt beaucoup, ſont chauds.*

*La frenaiſie viẽt de la colere amaſſee*

ie dits, qu'il n'aduenoit gueres que celuy fust poëte en la frenaisie, qui l'estoit en santé: pource que le temperament du cerueau, propre à l'homme sain, pour la poësie, ordinairement se doit changer en la maladie & faire choses contraires. I'ay souuenance que la femme de ce frenetic, & vne sienne sœur (qui s'appelloit Marigarcia) le reprenoyent de ce qu'il disoit mal des saints: dequoy le patient ennuyé, parla à sa femme en ceste maniere, Ie renie Dieu pour l'amour de vous: saincte Marie, pour l'amour de Marigarcia, & S. Pierre pour l'amour de Iean d'Olmede: & ainsi il discourut par plusieurs saincts, qu'il faisoit correspondre aux autres assistans. Mais cela est peu de chose au respect des hauts propos que tint vn iour vn page d'vn grand seigneur de ce Royaume, estãt maniaque: lequel en santé, estoit reputé pour vn ieune homme de peu d'esprit: mais estant tombé malade, il auoit bonne grace en ses propos. Il respondoit tant bien à ce qu'on luy demandoit, & estoit tant merueilleux à descrire la forme pour bien gouuerner vn Royaume (dont il s'estimoit seigneur) que chacun le venoit voir & ouïr. Et son propre maistre ne partoit gueres d'aupres de luy, priant Dieu qu'il ne luy r'enuoyast sa santé & qu'il demeurast tousiours malade. Ce que depuis se manifesta clairement: car estant le page deliuré de ceste maladie, le medecin qui le pensoit s'en alla prendre

*en la substance du cerueau: humeur propre pour le Poëte.*

*Chose merueilleuse d'vn maniaque.*

congé du ſeigneur & maiſtre d'iceluy, en eſperance de receuoir quelque recompenſe ou bonnes paroles: mais il luy dit ainſi. Ie vous aſſeure, monſieur le docteur, que ie ne fus oncques tant faſché d'infortune qui me ſoit aduenuë, que ie ſuis maintenant de voir mon page guari: pource qu'il ne me sembloit conuenable de châger vne tant ſage folie à vn iugement tant lourd & endormi qui luy demeure quand il eſt en ſanté. Il m'eſt aduis que de ſage & aduiſé qu'il eſtoit, vous l'auez fait deuenir vn ſot & vne beſte, comme au parauant: qui eſt la plus grande miſere qui puiſſe aduenir à vn homme. Le pauure medecin voyant le peu de gré qu'on luy ſçauoit de ce qu'il auoit fait s'en alla vers le page, & en fin, apres pluſieurs propos tenus de part & d'autre, le page luy diſt, Monſieur ie vous remercie humblement & vous baiſe les mains du grand bien que vous m'auez fait, de m'auoir fait recouurer mon iugement, toutesfois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal aucunement d'eſtre guari, pource qu'eſtant en ma folie, ie viuoye en la plus grande conſideration du monde, & penſoy eſtre ſi grand Seigneur, que ie croyoy ne ſe trouuer Roy ſur la terre, qui ne me fuſt vaſſal. Et combien que ce fuſt menſonge, que m'en importoit-il, puis que ie prenoy auſſi grand plaiſir en cela que s'il ſe fuſt trouué veritable? Mais ie ſuis bien pis maintenant que ie me trouue vn pauure page, qui doit

Horat.
Pol me occidiſti amici
Cui demptus per
vim mentis gr-
atiſſimus error

commencer demain au matin à ſeruir celuy que ie n'euſſe daigné, eſtant malade, prendre pour mon laquais. Que les philoſophes reçoyuent tout cela & croyent ſe pouuoir faire, eſt peu de choſe : mais ſi ie leur certifioy maintenant par hiſtoires tres veritables, que quelques hommes ignorans (ſouffrans ceſte maladie) ont parlé en Latin, ſans l'auoir apprins eſtans en ſanté, que diroyent ils ? Ie pourroye parler d'vne femme frenetique qui diſoit à tous ceux qui alloyent la voir, leurs vertus & vices: & aucunesfois rencontroit auec telle certitude qu'ont de couſtume ceux qui parlẽt par coniectures & ſignes : & pour ceſte cauſe perſonne n'oſoit aller la voir, craignant la verité qu'elle deſcouuroit. Et ce qui eſt encores d'auantage: comme le barbier la ſaignoit, vn iour, elle luy diſt, Regarde que tu fais, car tu n'as plus gueres de iours à viure, & ta femme ſe doit remarier auec vn foulon: ce qui ſe trouua veritable (combien qu'il fut dit d'auanture) & s'accomplit deuant qu'il fuſt demain. Il m'eſt aduis que deſia i'entens dire à ceux qui fuyent la philoſophie naturelle, que tout cela eſt vne moquerie & menſonge (& ſi d'auenture, il eſt vray) que le Diable, ſelõ qu'il eſt cauteleux & ſubtil, par permiſſiõ de Dieu entra au corps de ceſte femme, & des autres frenetiques que nous auõs dit, & leur fit dire ces choſes merueilleuſes. Mais ils ſe trõpẽt grãdemẽt, pource que le diable ne peut ſçauoir ce

*Choſe merueilleuſe à aucuns.*

*Exemple notable d'vne fẽme frenetique.*

qui est à venir, n'ayant l'esprit de prophecie. Ils tiennent pour vn fort argument de dire, cela est faux, pource que ie n'entens pas comme cela peut estre, comme si les choses difficiles & fort hautes estoyent suiettes aux rudes entendemens & se laissoyent entendre d'iceux. Ie ne veux pas ici conuaincre ceux qui ont faute d'entendement, pource que ce seroit trauailler en vain: mais ie leur veux faire dire par Aristote que les hommes temperez selon que leurs œuures requierent, peuuent sçauoir plusieurs choses, sans en auoir particulierement ouy parler, & sans les auoir apprinses de personne. Voicy donc qu'il dit, *Plusieurs aussi à cause que ceste chaleur est prochaine des excremens ou affaisemens, sont empeschez & surprins des maladies de folie, ou bien bouillent & sont eschauffez de l'instinct furieux: à raisō dequoy ils deuiennent Sibilles & Prophetes, & ceux que l'on cuide estre inspirez de l'oracle diuin, veu que cela aduient non par maladie, mais par vne naturelle intemperature. Le poëte Marc citoyen de Siracuse estoit meilleur poëte lors qu'il estoit aliené de son esprit. Ceux qui ont ceste chaleur lasche & moderee, sont entierement melancholiques mais beaucoup plus sages.* Aristote confesse apertement, que pour la demesuree & extréme chaleur du cerueau, plusieurs hommes cognoissent les choses à venir, comme les Sibiles: ce qu'il dit ne proceder à raison de la maladie: mais de l'inegalité de la chaleur naturelle. Ce qu il

*Celuy parle au dormant qui narre au fol la sapience Ecclesiast. chap. 22.*

*Les Sibilles admises par l'Eglise Catholique auoyent ceste dispositiō*

prouue par l'exemple de Marc Siracusain, qui estoit merueilleux en son poëme, lors que pour la trop grande chaleur du cerueau, il estoit hors de soy : & quand ceste chaleur se venoit à moderer, il perdoit ceste industrie: mais il demeuroit plus prudent & plus sage. De maniere que non seulement Aristote admet, pour cause principale de ces estranges cas, le temperament du cerueau: mais aussi reprend ceux-là qui disent, que c'est vne reuelation diuine & non pas vne chose naturelle. Hipocrate fut le premier qui appella ces choses merueilleuses diuinitez, *S'il y a quelque chose de diuines maladies, elle demonstre la prouidẽce diuine.* Par laquelle sentence, il encharge aux medecins de prendre garde sur ce, aux propos que tiendront les malades, afin d'auiser ce qu'ils ont à faire. Mais ce qui plus me rend esmerueillé est que demandant à Platon d'où vient que deux enfans d'vn mesme pere, l'vn sçait faire des vers (sans que persõne luy ait enseigné) & l'autre trauaillant en l'art de poësie, ne les peut faire? il respond que celuy qui est nay poëte, est inspiré de la fureur poëtique, & l'autre non. Parquoy Aristote à eu raison de le reprendre, pouuant bien rapporter cela au temperament, comme autresfois il a fait. Quant à ce que le frenetique parle en Latin, sans l'auoir apprins, cela monstre la consonance qu'il y a de la langue Latine auec l'ame raisonnable : & comme nous prouuerons

*naturelle que dit Aristote: & de surplus, l'esprit prophetique de Dieu.*

*Au premier liure des prognost.7.*

*Quãd les malades tiennent propos diuins, c'est signe que l'ame raisonnable est desia delice du corps & par ainsi nul n'eschappe.*

ci apres, il y a vn esprit particulier & propre pour inuenter les langues, & sont les vocables Latins & manieres de parler en ceste langue, tant conuenables & raisonnables au sens de l'ouye, que l'ame raisonnable trouuant le temperament necessaire pour inuenter vne langue fort elegãte rencontre incontinent la Latine & se plaist en icelle. Voire mesme est-il facile à entendre que deux inuenteurs de langues peuuent inuenter mesmes vocables, ayans tous deux mesme esprit & habilité. Si l'on vient à cõsiderer que cõme Dieu crea Adam, & mit toutes choses deuant luy, afin de leur donner le nom qu'elles deuoyent auoir, s'il en eust formé vn autre de mesme perfection & grace supernaturelle, & que Dieu mesme luy eust enioinct de donner nom à toutes choses, il est certain & ne faut faire doute aucun, que les noms qui leur eust donné, n'eussent rencontré auec ceux-là d'Adam: pource que tous deux auoyent à regarder à la nature de la chose, qui n'estoit qu'vne. De ceste maniere, le phrenetique peut rencontrer auec la langue Latine, & parler Latin sans l'auoir apprins, estant en santé: pource que se changeant, à cause de la maladie, le temperament naturel de son cerueau, il le peut faire ni plus ni moins que celuy qui inuenta la langue Latine, & peut former comme les mesmes vocables (non pas auec telle disposition & elegance continuee) car c'est vn signe que le diable fait

mouuoir ſa langue comme l'Egliſe enſeigne à ſes exorciſtes. Ariſtote dit que cela meſme eſt aduenu à aucuns enfans : qui en naiſſant, ont dit quelques expreſſes paroles que depuis ils ont teuës, & reprend les philoſophes vulgaires de ſon temps, leſquels ignorans la cauſe naturelle de ceſt effet, l'attribuent au Diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raiſon pour laquelle les enfans peuuent parler auſſi toſt qu'ils ſont nais, & pourquoy ils ne diſent rien en apres combien que ſur ce, il ait dit maintes choſes. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fuſt inuention du diable, ni effet ſurnaturel, comme penſent les philoſophes vulgaires, leſquels ne pouuãs comprendre la raiſon des choſes hautes & ſubtiles qui concernent la philoſophie naturelle, font entendre à ceux qui ne ſçauent gueres, que Dieu ou le diable ſont auteurs des effets rares & prodigieux, pource qu'ils ignorent les cauſes naturelles d'iceux. Les enfans qui ſont engendrez de ſemẽce froide & ſeiche, comme ſont les enfans que l'on a en vieilleſſe, peu de iours & mois apres qu'ils ſont nais, cõmencent à diſcourir & à philoſopher: pource que le temperament froid & ſec (comme nous prouuerõs ci apres) eſt fort approprié aux œuures de l'ame raiſonnable, de maniere que la ſoudaine temperature du cerueau ſupplee à ce que deuoit faire la longueur du temps: & pour pluſieurs raiſons eſt haſtee & comme

*11. ſect. prob. 27.*

*Pourquoy les enfans parlent a ſſi toſt qu'ils ſont nais.*

*Ar. sect. probl. 27.*

anticipee ceste soudaine temperature. Aristote fait mention d'autres enfans, qui commencerent à parler aussi tost qu'ils furent nais, & depuis se teurent, tout le temps qu'ils n'eurent l'âge ordinaire & conuenable, pour parler: & cest effet conuient à ce que nous auons dit du page, & des autres maniaques & frenetiques, & mesmes se peut rapporter à ce que nous auons dit de celuy qui parla incontinent Latin, sans l'auoir apprins en santé. Au demeurant on ne sçauroit nier que les enfans, estans au ventre de la mere, & aussi tost qu'ils naissent, ne puissent souffrir ceste mesme infirmité. Quant au deuinement de la femme frenetique, i'en pourray mieux donner à entendre la raison à Ciceron, qu'à ces philosophes naturels: car Ciceron dechifrant la nature de l'homme, l'appelle, *Animal pournoyant, cault, sage, de mainte sorte, d'esprit, ayant memoire, plain de raison & de conseil.* Et dit particulierement qu'il y a vn naturel d'hommes qui surpassent les autres en la cognoissance de ce qui est à venir. *Il y a, dit il vne certaine force & nature qui annonce les choses à venir, &c.* Les philosophes naturels errent en ce qu'ils ne considerent pas, cõme fait Platon, que l'homme a esté fait à la semblance de Dieu: qu'il participe de sa diuine prouidence, & qu'il a les puissances pour cognoistre toutes les trois differẽces de temps: memoire pour le passé: les sens, pour le present: imaginatiõ & entẽde-

*Au liure, de Diuinations. Ceux qui par le vice de la santé ont esté & sont dits melancoliques ont en leurs esprits quelque diuinité & prophetie Cicerõ du deuinement.*

ment pour l'aduenir. Et comme se trouuent aucuns hommes surpassans les autres en la memoire des choses passees : & autres, en la cognoissance des presentes : ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habiles que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'vn des plus grands argumens qui ont contraint Ciceron de croire que l'ame raisonnable estoit incorruptible, à esté de voir de quelle certitude les malades disoyent les choses à venir, specialement estans proches de la mort. Mais la difference qu'il y a entre l'esprit prophetique & l'esprit naturel, est que ce que Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infallible, pource que c'est sa parole expresse : & ce que l'homme predit par la force de l'imaginatiue n'a pas ceste certitude. Ceux qui disent que la femme frenetique descouuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloyent voir, par art diabolique : sçachāt que Dieu dōne aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent sçauoir & cognoistre quelles œuures sont de Dieu, & quelles, du diable. Et S. Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Discretion d'esprits*, par laquelle on cognoit si l'esprit qui nous vient toucher est bon ou mauuais. Car le diable vient souuent à nous en apparence de bon ange, pour nous tromper : au moyen dequoy auons nous bien besoin de ceste grace & don supernaturel, pour le cognoistre & discerner du

*Argumēt principal de Cicerō pour prouuer, que l'ame est incorruptible.*

bon. Ceux là qui n'õt pas l'esprit propre à la Philosophie naturelle, sont les plus esloignez de ceste grace, pource que ceste sciẽce & la surnaturelle que Dieu donne tombent en vne mesme puissance, qui est l'entendement : s'il est vray que, pour la plus-part, Dieu s'accommode à departir ses graces, au bon naturel de chacun, comme il a esté dit. Estant Iacob à l'article de la mort (tẽps où l'ame raisonnable est la plus libre, pour voir ce qui est à venir) tous ses douze fils entrerent en sa chambre pour le voir: il annonça à chacun particulierement ses vertus & vices, & prophetisa ce qui leur deuoit aduenir, & à leurs neueux pareillement. Il est certain qu'il fist cela en l'esprit de Dieu: mais si l'escriture saincte & nostre foy ne le nous certifioyent, comment ces Philosophes naturels cognoistroyent ils que c'estoit-là œuure de Dieu: & œuure du diable, ce que faisoit la femme frenetique, qui declaroit les vices & vertus à ceux qui l'alloyẽt voir, veu que ce fait est semblable en partie, à celuy de Iacob? Ils pensent que la nature de l'ame raisonnable est fort esloignee de celle du diable : & que les puissances d'icelle, qui sont l'entendement, l'imaginatiue & la memoire, sont d'autre genre fort differẽt: & sont enseignez par ce que si l'ame raisonnable informe vn corps biẽ organisé, comme estoit celuy d'Adam: elle sçait vn peu moins que le plus aduisé diable qui soit : & hors du corps, est pour-

*Gen. cha. 49.*

ueuë de puissances aussi hautes qu'il sçauroit estre. Et si les diables trouuent ce qui est à venir, en coniecturant & discourant par aucũs signes: l'ame raisonnable en peut autant faire, quand elle se deliure du corps, ou qu'elle a ceste difference de temperament, qui est propre pour la prouidence. Parquoy est-il aussi difficile à l'entendemẽt de trouuer cõme le diable peut sçauoir ces choses tant hautes & cachees, que d'en attribuer la cognoissance à l'ame raisonnable. Il ne leur peut entrer en l'entendement qu'il y ait signes és choses naturelles, par lesquels on puisse cognoistre ce qui est à venir: & ie dy que ce trouuent indices pour cognoistre le passé & le present, & coniecturer l'aduenir, & aussi pour coniecturer quelques secrets du ciel. *Les choses inuisibles d'iceluy, sont entenduës de la creature du monde par les choses qui sont faites.* Celuy qui aura puissance à cest effet, le trouuera: & l'autre sera tel que dit Homere, L'ignorant entend le passé & non pas l'aduenir: mais celuy qui est aduisé & discret est le Singe de Dieu, qui l'imite en plusieurs choses: & combien qu'il ne le puisse faire auec telle perfection, si est-ce qu'il a quelque semblance à le retirer & contre-faire.

*Aux Romains, chap. 1.*

*L'homme aduisé & discret, Singe de Dieu.*

*Icy est demonstré & prouué que de trois seules qualitez, chaleur, humidité & siccité, prouiennent toutes les differences d'esprits qui se trouuent en l'homme.*

CHAP. V.



STANT au corps l'ame raisonnable, il eſt impoſſible qu'elle puiſſe faire œuures cõtraires & differentes, ayant ſon propre & particulier inſtrumẽt pour chacune d'icelles. Cela ſe voit clairement en la faculté de l'animal, laquelle exerce œuures diuerſes és ſens exterieurs, pource que chacun à ſa particuliere & propre compoſition. Les yeux en ont vne: l'ouye vne autre: le gouſt vne autre: le ſentir ou flairer vne autre: le toucher vne autre. Car ſans cela, ne ſe trouueroit qu'vne ſorte d'œuure: le tout conſiſteroit ou en la veuë, ou au gouſt, ou au toucher: pource que l'inſtrument determine & meſure la puiſſance, à vne action ou œuure ſeulement & non pas à pluſieurs. Eſtant donc clair & manifeſte ce que i'ay dit de ceſte faculté qui paſſe és ſens exterieurs, nous pourrons recueillir de là ce qu'il y a és ſens interieurs. Par ceſte meſme vertu de l'animal, ou animale, nous entendons, nous imaginons, & auons ſouuenance. Mais s'il eſt vray, que chacune œuure, requiere ſon inſtrument particulier: il faut dire neceſſairement qu'il y a dedans le cerueau, vn inſtrument pour entendre, vn autre pour imaginer, & vn autre pour la memoire: car ſi le cerueau eſtoit entierement compoſé & organizé d'vne

mesme maniere, le tout consisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imagination. Et toutesfois nous y remarquons & voyons des œuures fort differẽtes, au moyẽ dequoy il est force d'auoüer qu'il y a diuersité d'instrumẽs. Mais si l'on ouure la teste, & que l'on face anatomie ou dissection du cerueau : on trouuera que le tout est composé d'vne mesme substance, sans diuersité de parties. Seulement s'y trouuent quatre petits lieux, esquels estans bien regardez, sont fais & composez d'vne mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acertener dequoy ils seruent en la teste, pource que Galien & les Anatomistes, tant modernes qu'anciens, se sont efforcez de trouuer le vray vsage d'iceux : mais il n'y a pas vn qui ait dit certainement ni en particulier dequoy sert le ventricule droit, ni le senestre, ni celuy qui est au milieu, ni le quatriesme duquel le siege est au petit cerueau, en la partie de derriere de la teste. Ils ont seulement affirmé, auec crainte & doute encores, que ces quatre cauitez estoyent les lieux esquels se cuisent les esprits vitaux, & se conuertissent és animaux, pour donner sentiment & mouuement à toutes les parties du corps. Auquel œuure Galien à dit vne fois que le ventricule du milieu est le plus excellent & le premier : & en vn autre endroit, il pense que celuy de derriere est de plus grande efficace & valeur. Mais

*Au liure 8. des decrets de Hipp. & de Pla. et au liure 8. de l'vsage des parties. Liure 4. des decrets de Hipp. & de Plat. & au liure 8. de l'vsage des parties.*

ceste doctrine n'est pas veritable, ni fondee en bonne Philosophie naturelle, pource que ne se trouuent au corps humain, deux operatiõs tant cõtraires, ne qui s'empeschent tant comme l'arraisonnement & la concoction des viandes & alimens. La raison est, que la contemplation demande repos, tranquillité & clarté és esprits animaux : là où la concoction se fait auec bruit & tempeste: de laquelle operatiõ s'esleuent plusieurs vapeurs qui destourbẽt & obscurcissent les esprits animaux : de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figures des choses. Et puis, la nature n'estoit pas si mal aduisee que d'assembler en vn mesme lieu, deux choses, qui se font auec vne si grande repugnance & contrarieté. Ains Platon louë grandemẽt la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscurité & tenebres qui causent les vapeurs és esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschee à raisonner & faire ses discours. Mais sans que Platon nous note ceste Philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nonobstant que le foye & l'estomac soyent fort esloignez du cerueau, quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a homme qui puisse estudier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office &

*Au Dialogue de la nature.*

proprieté du quatriesme ventricule est de cuire & chãger les esprits vitaux, & les conuertir és animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainsi separé des trois autres, & l'a mis à part, esloigné comme l'on voit, de peur que par l'operation d'iceluy, la contemplation des autres ne fust empeschee. Car quant aux trois petits lieux ou ventres de deuant, ie croy que Nature les a fais pour discourir & philosopher: ce qui se prouue clairemẽt, par ce que és grands estudes & contemplations, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concauitez. La force de cest argument se cognoist en considerant que les autres puissances estãs lasses d'exercer leur office, tousiours deulent & font mal les instrumens, auec lesquels elles se sont exercees: comme à regarder trop & excessiuemẽt, les yeux font mal, & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deulent. La difficulté est maintenant de sçauoir auquel de ces petits ventres consiste l'entendement, auquel la memoire, & auquel l'imagination: pource qu'ils sont tant proches & voisins que l'on ne sçauroit distinguer ni cognoistre cela, par le susdit argument, ni par aucun autre indice. Ce neantmoins, considerans que l'entendemẽt ne peut faire son office, sans que la memoire soit presente, laquelle luy monstre & offre les figures & fantasies, suyuant ceci d'Aristote, *Il faut que celuy qui en-*

*Au liure 3. de l'Ame.*

*tend contemple les phrenesies :* ni la memoire ſans eſtre aſſiſtee de l'imagination, ainſi qu'ailleurs nous l'auons declaré : nous entendrons aiſémēt que toutes les trois puiſſances ſont iointes & aſſemblees en chacun lieu ou ventricule : que l'entendement ſeul n'eſt en vn, ni la memoire ſeule en vn autre, ni l'imagination, au troiſieſme, comme les Philoſophes vulgaires ont penſé. Ceſte conionctiō & aſſemblee de vertus & puiſſances, à couſtume de ſe faire au corps humain, quand l'vne ne peut exercer ſon office, ſans l'aide de l'autre: comme l'on void és quatre vertus naturelles, de Cuire, de Retenir, de Tirer, de Repouſſer, ou reietter : leſquelles pour eſtre neceſſaires les vnes aux autres, ont eſté par nature aſſemblees en vn lieu, & non pas ſeparees l'vne de l'autre. Mais ſi cela eſt vray, à quel propos nature a elle fait trois petits ventres, & en chacun d'iceux aſſemblé toutes les trois puiſſances raiſonnables, puis que c'eſtoit aſſez d'vn pour entendre, & faire l'office de la memoire? On peut reſpondre à cela, que la meſme difficulté eſt de ſçauoir pourquoy nature à fait deux yeux, & deux aureilles, puis qu'en chacune de ces choſes là giſt la puiſſance de voir & d'oüir, & que l'on peut voir d'vn œil tant ſeulement? A quoy l'on peut reſpondre que les puiſſances ſont ordonnees & eſtablies pour la perfection de la creature, & que ceſte perfection eſt d'autant plus certaine & aſſeuree qu'elle eſt ap-

puyee de plus grand nombre d'icelles: pour ce que l'vne ou deux, par quelque accident peuuent defaillir, & est bon & conuenable qu'autres demeurent de mesme sorte, pour l'operation. En la maladie que les Medecins appellent resolution ou paralisie, ordinairement se perd l'operation ou œuure du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeuroyent en leur entier & sans lesion, l'homme seroit fol & priué de iugement. Et neantmoins, pource qu'il a faute d'vn seul ventricule, on le voit & remarque fort lasche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: comme celuy qui a accoustumé voir de deux yeux, sentiroit grand perte & detriment à la veuë, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairemét qu'en chacun ventricule se trouuent toutes les trois puissances, puis que par la lesion d'vne, toutes les trois sont debilitees. Et attendu que tous les trois ventricules sont composez d'vne mesme sorte, & qu'en iceux ne se trouue aucune diuersité de parties, nous ne pouuons laisser de prendre pour instrument les premieres qualitez, & faire autant de differences principalles d'esprit qu'il y a d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estant au corps, puisse exercer son œuure, sans instrument corporel qui luy aide, c'est contre toute la Philosophie naturelle. Mais des *Exemple.*

quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, froideur, humidité, & siceité, tous les Medecins reiettent la froideur comme inutile à toutes les œuures de l'ame raisonnable. Et ainsi se voit par experience en toutes les autres facultez, que quand elle surpasse la chaleur, toutes les puissances de l'homme sont lentes & tardiues à leur office : de maniere que l'estomac ne peut cuire la viande, les coüillons faire leur semence, les muscles, bien demener le corps, ni le cerueau discourir & raisonner. Et ainsi pour ceste cause Galien à dit, que la froideur nuit appertement à tous les offices de l'ame : comme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps, que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brusle pas tãt. Mais Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'homme fort & puissant : & que le delié & froid, le fait de fort bon entendement. Au moyen dequoy peut-on voir appertement que de la froideur prouient la plus grande difference d'esprit qui soit en l'homme, à sçauoir l'entendemẽt. Aristote demande aussi pourquoy les hommes qui demeurent en pays chauds, comme l'Egipte, sont plus ingenieux & aduisez que ceux là qui demeurent en pays froid? A quoy il respond, que l'excessiue chaleur du pays gaste & consomme la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid : au moyen dequoy, les hommes deuiennent fort raisonnables. Et au

*Au liure, Quòd animi mores, chap. 5.*

*Au liure 2. de par. ani. ch. 4.*

*14 sect. probl. 15.*

contraire, la grande froideur de l'air, fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle ſorte & periſſe: & ainſi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit-il) ne peuuent diſcourir ni philoſopher, ains ſe voyent inconſtans & inſtables en vne opinion. A quoy il ſemble que Galien face allusion, diſant que l'homme eſt muable, pource qu'il a le cerueau fort chaud: & au contraire, qu'il eſt ferme & ſtable en ſon opinion, à cauſe du cerueau qu'il a froid. Mais la verité eſt que de ceſte qualité ne prouient aucune difference d'eſprit: de maniere, qu'Ariſtote n'a voulu dire que le ſang froid en extremité face l'entendemẽt meilleur, ſi aumoins il n'eſt chaud. Or dõc il eſt bien vray, que l'inconſtãce de l'homme procede d'vne trop grande chaleur, laquelle eſleue les figures qui ſont au cerueau, & auſſi les fait boüillir: à raiſon dequoy ſe repreſentent à l'ame pluſieurs images des choſes, qui l'appellent & inuitent à la contemplation d'icelles: & pour iouyr de toutes, elle laiſſe les vnes, & prend les autres. Or il aduient autrement de la froideur, laquelle rend l'homme ferme & ſtable en vne opinion, pource qu'elle tient les figures reſſerrees: de maniere auſſi qu'elle ne les permet s'eſleuer: ce qui ſe fait pour ce que ne ſe repreſente à l'homme autre image qui l'appelle. Or la froideur eſt de ceſte nature, qu'elle empeſche les mouuemens, non pas ſeulement des choſes cor-

*Au liure de l'art med. ch. 12.*

porelles, mais aussi rend les figures & especes que les Philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau, & ainsi ceste fermeté & demeure semble plustost vne fetardise & endormissement, que difference d'esprit & habilité. Il est vray qu'il y a vne autre difference de fermeté, qui vient de l'entendement bien comprins, & non pas de la froideur du cerueau. En apres la siccité, humilité & chaleur demeurent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn Philosophe qui sçache donner certainement à chacune difference d'esprit, la sienne: Heraclite à dit, *Splendor siccus animus sapientissimus*, que l'esprit tres aduisé est vne splendeur seche. Par laquelle opinion & sentence nous est donné à entendre que la siccité est cause de la grande prudēce & sçauoir de l'homme: mais aussi il n'a pas declaré en quel genre de sçauoir l'homme est excellent, par le moyen de ceste siccité. Or Platon à entendu cela mesme, quand il a dit, que l'ame entre au corps, tressage: mais que la grande humidité qu'elle trouue en iceluy, la rend endormie & ignorante. Toutesfois ceste humidité venant à se prendre & consommer, auec l'âge, & le corps deuenant sec: l'ame descouure le sçauoir & prudence qu'elle auoit auparauant. Entre les bestes brutes (dit Aristote) celles là sont les plus aduisees, qui tiennent en leur temperamēt, le plus de froideur & siccité: comme les

*Galien le recite au liure, Quod animi mores, chap. 5.*

*Au Dialogue de la nature.*

formis & abeilles, lesquelles en prudence conuiennent auec les hommes fort raisonnables. Outre-plus, il n'y a pas vne beste brute qui tienne plus d'humidité que le pourceau, & qui ait moins d'esprit: & pour ceste cause Pindare, pour taxer les Beociés d'ignorance, il les appelle pourceaux, & sots, despourueus de iugement. Galien dit aussi que le sang, pour la trop grande humidité qu'il a, rend les hommes simples. Et le mesme Galien recite que les comiques taxoyent de cela les enfans d'Hippocrate, disant qu'ils auoyent beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide, & remplie de vapeurs. Les enfans des hommes sages doyuent tenir de ce vice: dequoy ie donneray cy apres la raison. Des quatre humeurs aussi que nous tenons, ne s'en trouuera pas vn qui soit si froid & sec, que la melancolie: & de fait, Aristote dit que tous les hommes qui furent iamais signalez és lettres, ont esté melancoliques. Finalement chacun accorde que la siccité rend l'homme sage & aduisé: mais les Philosophes ne declarent pas à laquelle des puissances & vertus raisonnables, elle sert le plus. Or il n'y a que le Prophete Esaye, qui luy impose nom, quand il dit: *Vexatio dat intellectum* pource que la tristesse & l'affliction gaste & consomme, non seulement l'humidité du cerueau mais aussi desseche les os: au moyen dequoy l'entendement se fait plus subtil & aigu. Ce qui peut estre

*Horace pour monstrer qu'Vlisse ne fut pas ignorant, dit qu'il ne fut pas conuerty en pourceau.*

*Au liure quòd animi mores, chap. 6.*

*Au liure de la nature humaine. com. 11.*

*En la 30. sect. proble. 1.*

*chap. 18.*

euidemment demonſtré, en conſiderãt plu-ſieurs hommes, leſquels reduits en pauure-té & miſere ſont venus à dire & eſcrire cho-ſes dignes d'admiration: & depuis ayans eu la fortune proſpere, & s'eſtans trouuez à leur aiſe ayans tout à ſouhait, n'ont rien dit ni eſcrit de bon. Car la vie à ſouhait, le contentement, le bon ſuccez & plaiſir re-laſche & humecte fort le cerueau, comme dit Hippocrate, *Gaudium relaxat cor*: com-me s'il vouloit dire, Le contentement & la lieſſe amplifie & dilate le cœur, & luy don-ne chaleur, & l'engraiſſe. Ce qui eſt facile à prouuer vne autre fois: car ſi la triſteſſe & l'affection deſſeche & conſomme la chair, & ſi pour ceſte raiſon l'homme acquiert meilleur entendement: il eſt certain que ſon contraire, qui eſt l'alegreſſe, doit hu-mecter le cerueau & abaiſſer l'entende-ment. Ceux-là qui ſont douëz de ceſte ma-niere d'eſprit, & qui l'aquerent, s'adonnent volontiers aux paſſe-temps, aux feſtins & banquets, à la muſique, hantent les ioyeu-ſes compagnies, & fuyent au contraire ce qu'autresfois leur ſouloit donner plaiſir & contentemẽt. De là le vulgaire pourra ſça-uoir d'où vient que l'homme ſage & ver-tueux ayant eſté pauure, & montãt en quel-que grande dignité, change incontinent de mœurs & de maniere de viure. Ce qui ad-uient pource qu'il a acquis vn nouueau tẽ-perament, humide, & rendant pluſieurs va-peurs, qui fait que ſe viennent à effacer les

*6. epil. p. 5. tom. 9.*

*Le cœur des ſages où eſt la triſteſſe: le cœur des fols, là où eſt la lieſſe. Eccl. c 7.*

figures qu'il auoit au precedent emprain-tes en la memoire, & son entendemẽt s'appesantit & s'abastardit. Il est bien difficile de sçauoir quelle difference d'esprit peut proceder de l'humidité, veu qu'elle contredit si fort à la faculté de la raison. Aumoins selon l'opiniõ de Galien, tous les humeurs de nostre corps, qui sont excessifs, ils font l'homme fol & ignorant: & partant a il dit ainsi, *Animi dexteritas & prudentia à bilioso humore proficiscitur: integritatis & constantiæ erit autor humor melancolicus: sanguis, simplicitatis & stupiditatis: pituitæ natura, ad morum cultum nihil facit.* C'est à dire, La prudence & dexterité de l'ame raisonnable, ou de l'esprit, vient de la colere: l'integrité & constance de l'homme prouient de l'humeur melancolic: la simplicité & stupidité du sang: le flegme ou la pituite ne sert à riẽ qu'à faire dormir. De maniere que le sang, pource qu'il est humide, & le flegme aidẽt à ruiner & perdre la faculté de la raison: mais cela s'entend des facultez ou esprits raisonnables, discourans & actifs, & non pas des passifs: comme est la memoire laquelle depend de l'humidité, ainsi que l'entendement de la siccité. Or appellons nous la memoire, puissance de la raison, pource que sans elle ne sert de rien l'entendement, ni l'imagination. Or elle donne à toutes matiere & figures, pour raisonner, suyuant le dire d'Aristote, *Oportet intelligentẽ, phantasmata speculari*, de maniere que le propre

*Au 1. liure de la nature humaine, com. 11.*

*Et pourtant Cicero desinissant la*

*nature de l'esprit met la memoire en sa definition.*

office de la memoire est de garder ces figures & fantasies, pour la contemplation de l'entendement: & pourtant si elle se perd, il est impossible que les autres puissances puissent exercer leur office. Or que le deuoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre intention, Galien le dit ainsi: *Ac memoriā quidem recondere ac seruare in se ea quæ sensu & mente cognita fuerint, quasi cellam quandam & receptaculum eorum, non inuentricem.* Et estant là son office, on peut entendre clairement, qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime, par estrainte. Ce qui se peut euidemment prouuer par le moyen de l'enfance: car en cest âge là, l'homme a meilleure memoire qu'en tous les autres, pource qu'il a le cerueau fort humide. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy estans vieils, nous auons meilleur entendement, & estans ieunes nous apprenons plus viste & auec plus grande facilité: à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour receuoir aucune chose: mais que celle des ieunes enfans, vn peu apres qu'ils sont nez est vuide, & non empeschee, à raison dequoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & enseigne. Ce qu'il nous donne à entendre

*Au liure de l'office du Medecin, com. 4*

*En la 30. sect. proble. 4.*

apertement, en comparant la memoire du matin auec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à ceste heure-là, la memoire semble deschargee & vuide : mais au soir elle est plaine des choses qui se sont passees le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respondre à ce probleme, pource que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ni corps ni quantité, de maniere qu'elles ne peuuent tenir place : voire mesmes voyons nous par experience, que plus la memoire s'exerce, receuant chacun iour, nouuelles figures, & plus elle deuient grande. Selon ma doctrine, ie dônerois ceste responce, & dirois que les vieilles gens ont bon entendemēt, pource qu'ils sont fort secs : & qu'ils n'ont point de memoire, pource qu'ils n'ōt gueres d'humidité. A raison dequoy s'endurcit la substance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impression des figures, ni plus ni moins que la cire dure mal aisément peut receuoir la figure du seau, & la molle la reçoit si facilement. Il aduient au contraire és ieunes gens, lesquels pour l'abondâce de l'humidité du cerueau, sont despourueus d'entendement, & ont bonne memoire, à cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisément s'impriment les especes & figures qui viennent de dehors, par le moyen de l'humidité. Que la memoire soit meilleure le matin que le soir, on ne le peut nier : mais ce n'est pas

pour la raison qu'Aristote met en auant: le sommeil de la nuict en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout le iour desseche & endurcit. Et pour ceste cause Hippocrate dit, Que ceux-là qui ont soif de nuict, sont bien s'ils s'endorment là dessus, & que la soif les laisse, d'autant que le dormir humecte le corps, & fortifie toutes les facultez qui gouuernent l'homme. Que le sommeil produise cest effet, Aristote mesme le confesse. De ceste doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puissances opposees & contraires, de maniere que l'homme pourueu d'vne grāde mémoire, doit auoir faute d'entendement. Et celuy au contraire qui est pourueu de grand entendement, ne peut auoir bōne memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble. Aristote se fonde en ceste maxime, pour prouuer que la memoire est puissance differente de la reminiscence & souuenance: car il forme son argument en ceste maniere. Ceux qui ont grande souuenance & reminiscence sont hommes de grand esprit, & ceux qui ont bonne memoire sont despourueus d'entendement: & pourtant la memoire & la reminiscence sont puissances contraires. La maieur, selon ma doctrine est fausse, pource que ceux là qui ont grande reminiscence ou souuenance, ont faute d'entendement, & sont pourueus d'vne grande imagination, com-

*Au 5. Aphor. com. 26.*

*En la 4. section, probl. 5.*

*Au liure de la memoire & reminiscence.*

me ie prouueray bien tost: mais la mineur est veritable, combien qu'Aristote n'ait trouué la raison sur laquelle est fondee l'inimitié qui est entre l'entendement & la memoire. L'imagination, prouient de la chaleur qui est la troisiesme qualité, pour ce qu'il n'y a au cerueau autre puissance raisonnable ni autre qualité qu'ō luy peust donner: attendu que les sciēces qui appartiennent à l'imaginatiō, sont celles que disent ceux qui radottent & sont transportez en la maladie, & non pas celles qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et veu que la frenesie, la manie & la melācolie, sont passions chaudes du cerueau, par cest argument on peut prouuer que l'imagination consiste en la chaleur. Il n'y a qu'vne chose en quoy ie trouue la difficulté: c'est que l'imagination est contraire à l'entendement, & aussi à la memoire: dequoy la raison ne se peut dōner par l'experience, pource qu'vne grāde chaleur & siccité se peuuent bien assembler au cerueau: comme aussi la chaleur & humidité en degré d'intention ou force. Et pour ceste cause, l'homme peut auoir grand entendement & grande imagination: grande memoire, auec vne grande imagination: & certainemēt est-ce vne chose merueilleuse de trouuer vn hōme de grande imagination, ayāt bon entendement & memoire. La cause de cela est, que l'entendement à besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles

*Au liure de l'art medic. ch. 12.*

& fort delicates, comme ailleurs nous l'auons prouué de Galien. La grande chaleur gaste & consomme le plus delicat, & laisse le gros & terrestre. Par la mesme raison, la bonne imagination ne se peut assembler, auec beaucoup de memoire, pource que la chaleur excessiue resoult l'humidité du cerueau, & le laisse dur & sec : au moyen dequoy, il ne peut facilement receuoir les figures. Ainsi ne se trouuent en l'hõme plus de trois principalles differences d'esprit, pource que ne se trouuent que trois qualitez d'où elles peuuent venir. Mais dessous ces trois generales differences sont contenues plusieurs autres particulieres, à raison des degrez ou force d'intention que peuuent auoir la chaleur, l'humidité & la siccité. Toutesfois ne faut entendre que de chacun degré des trois qualitez, resulte & prouienne vne difference d'esprit, pource que la siccité, la chaleur, & l'humidité peuuent venir à tel poinct, & estre telles, qu'entierement la faculté animale en est interessee, suyuant ceste sentence de Galien, *Omnis immodica intemperies, vires exoluit.* Tout ce qui est trop intéperé resoult & anichile les forces, ce qui est vne chose certaine: car combien que l'entendement se serue de la siccité, elle peut neantmoins estre si grande, qu'elle consomme ses œuures. Ce que n'approuue Galien, ni les Philosophes anciens : qui affirment que si le cerueau des vieilles gens ne se refroidissoit, iamais ils

*Tout ce qui est intẽperé ne peut longuement durer. Galiẽ liure 6. de la conseruation de santé.*

*Au 2. des Aphoris. com 20.*

*Au liure, Quodanimi mores, chap. 5.*

ne deuiendroient caducs, bien qu'ils se fussent rendus secs au quatriesme degré. Mais ils n'ont point de raison en cela, pource nous prouuerõs en l'imagination : car que combien que ses œuures se facẽt auec chaleur, passant le troisiesme degré, elle commence incontinent à se perdre & ruiner: autant en aduient de la memoire, au moyẽ d'vne trop grande humidité. Ie ne peux dire maintenant en particulier combien de differences d'esprit prouiennent à raison de l'intention & force de chacune de ces trois qualitez: iusqu'à tãt que ci apres, nous venions à deduire & raconter toutes les œuures & actions de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: cependant il faut sçauoir qu'il y a trois principales œuures de l'entendemẽt : la premiere est, inferer, l'autre distinguer, & la troisiesme eslire. Et de là se font & establissent trois differences d'entendement. La memoire se diuise en trois autres, qu'elle reçoit facilemẽt, & les oublie aussi tost. L'autre tarde à perceuoir & retient long temps. La troisiesme reçoit auec facilité, & tarde beaucoup à oublier. L'imagination comprend beaucoup plus de differences: car elle a les trois comme l'entendemẽt & la memoire, & de chacun degré resultent & procedent trois autres. Nous en parlerons ci apres plus distinctement, quand nous donnerons à chacune la science qui luy respond en particulier. Mais celuy qui voudra cõsiderer trois

autres differẽces d'esprit, trouuera y auoir certaines habilitez en ceux qui estudient: les vnes, naturellement disposees aux contemplations claires & faciles de l'art qu'ils apprennent : mais quand ils sont mis aux obscures, hautes & difficiles, c'est en vain que le maistre en traite: en vain l'on tasche de les representer par bons exemples, ou d'en comprendre vne autre figure par le moyen de l'imagination, pource qu'ils ne peuuent comprẽdre cela. En ce degré sont cõstituez tous les mauuais lettrez de quelque faculté q̃ soit, lesquels enquis des choses faciles de leur art, disent tout ce qui se peut entendre : mais estans venus aux choses plus hautes & subtiles, disent mille absurditez. Autres esprits montent vn degré plus haut : car ils sont mols & faciles pour receuoir impression de toutes les reigles & considerations de l'art, claires, obscures, faciles & difficiles : mais la doctrine, l'argument, la response, le doute, & la distinctiõ, leur doit donner beaucoup à faire. Ceux là ont besoin d'oüir la science, de bons maistres qui sçachent beaucoup, auoir quantité de liures & estudier en iceux, sans cesser: car moins ils lirõt & trauaillerõt & moins ils sçauront. De ceux là se peut auerer ceste sentence tant celebre d'Aristote, *Intellectus noster est tanquam tabula rasa, in qua nihil est depictum.* Nostre entendement est comme vn tableau vuide, auquel n'y a rien qui soit despeint. Il faut donc qu'ils entendent pre-

*Liure 3. de l'ame. De ces deux manieres d'esprits, Aristote à dit, Celuy est tresbon qui entẽd tout de*

mierement d'vn autre, tout ce qu'ils doy-uent sçauoir & apprendre: car ils n'ont sur ce aucune inuention. Nature fait, au trois-iéme degré certains esprits tant parfaits, qu'ils n'ont besoin de maistres qui les en-seignent & leur monstrent la maniere de philosopher: car d'vne consideration en laquelle ils sont acheminez par le maistre, ils en tirent cent, & sans dire mot, ils ont le cerueau plain de sçauoir. Ces esprits là tromperent Platon, & luy firent dire, que nostre sçauoir est vne certaine maniere de reminiscence ou resouuenance, les enten dans parler & dire ce qui n'entra onques en la consideratiõ des hommes. A ceux-là est permis escrire des liures, & aux autres, non: car l'ordre & moyen que l'on doit tenir, à ce que les sciences reçoyuent tous les iours accroissement & plus grande perfection, est d'assembler la nouuelle inuention de nous qui viuons maintenant, auec ce que les anciens ont laissé par escrit en leurs liures. Car si chacun faisoit cela en son temps, les arts viendroient à croistre, & les hommes, qui viendront apres, iouïroyent de l'inuention & trauail de ceux qui ont vescu premierement. La Republique ne deuroit pas permettre ni consentir que tous les autres qui ont faute d'inuention, escriuissent liures, & les fissent imprimer: car ils ne font autre chose qu'vn cercle des dicts & sentences des autheurs graues, & ne font que repeter & redire: de ma-

*soymesme: & derechef celuy est bõ qui obeit au biẽdisant lib. 1. ethi.*

*Galiẽ dit que l'on inuẽte les arts, & que l'on cõpose les liures, ou par le moyen de l'ẽtendemẽt, ou par la memoire, ou par l'imagination: mais celuy qui escrit pour ce qu'il a memoire de plusieurs choses, ne peut rien dire de nouueau. Au 1. liure de l'office du medec. com. 4.*

niere que prenant vne piece deçà, l'autre delà, il n'y a celuy qui ne face vn œuure. Les esprits inuenteurs, sont dits en langue Toscane, tenir du caprice, c'est à dire, d'vne prompte fantasie, pour la semblance qu'ils ont auec la chieure, en leur aller & aduis. La chieure ne veut iamais cheminer par vn lieu plain, mais cerche tousiours les endroits hauts & montagneux : elle va par lieux scabreux & difficiles, où n'apparoist aucun chemin, & ne veut aller en compagnie. Telle proprieté se trouue en vne ame raisonnable, pourueuë d'vn cerueau bien composé & temperé: iamais elle ne s'arreste à contempler : elle n'est iamais en repos : elle veut sçauoir & entendre choses nouuelles. De ceste maniere d'ame se verifie ce dit d'Hippocrate, *Animæ deambulatio, cogitatio hominibus.* Car on trouue autres hommes qui ne sortent iamais d'vne contemplation, & ne pensent point que l'on puisse descouurir autre chose au monde. Ceux-là ont la proprieté de la brebis, laquelle iamais ne se desuoye du chemin accoustumé, & n'ose cheminer par les lieux deserts : elle ne va que par les chemins cogneus, & ne marche, sans que quelqu'vn aille deuant. Ces deux differences & manieres d'esprit, sont fort ordinaires entre les hommes de lettres. Il s'en trouue qui sont hors de la commune opinion: qui iugent & traitent les choses d'vne differente maniere, qui sont libres à donner leur

*Ceste maniere d'esprit est fort dangereuse pour la theologie, à laquelle doit estre propre l'entendemẽt, cõme declare l'Eglise Catholique. 6. Epi p. 5. com. 5.*

*Ceste differẽce d'esprit est*



aduis & ne suyuent personne. Autres se recueillent, sont humbles, fort paisibles, se defians d'eux-mesmes, & se tenans à l'aduis d'vn graue autheur, qu'ils ensuyuét, desquels ils tiennent le propos & sentences pour vne science & demonstration, & iugent vanité & mensonge ce qui est dit au contraire. Ces deux manieres ou differences d'esprit estans iointes, seruent beaucoup: car ni plus ni moins qu'en vn grand troupeau de brebis, les bergers ont accoustumé de mettre vne douzaine de cheures, pour les mener & conduire promptement au pasturage noueau & non encores trouué. Ainsi est-il conuenable de trouuer, és lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du caprice pour descourir aux entendemens arrestez & comme de brebis, noueaux secrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles: car par ceste maniere, les arts croissent, & les hommes deuiénent plus sçauans tous les iours.

*bõne pour la theologie: où il faut suyure l'authorité diuine, declaree par les saints conciles, & par les Saincts docteurs.*

*Aucuns doutes & argumens contre la doctrine du precedent chapitre: & la responce à iceux.*

CHAP. VI.



Ne des raisons, pour laquelle la sagesse de Socrate a esté iusques auiourd'huy tant celebree, est de ce que depuis qu'il fut iugé par

l'oracle d'Appolon pour l'homme le plus sage du mõde, il dist en ceste maniere, *Hoc vnum scio, me nihil scire.* Ie sçay vne seule chose, que ie ne sçay rien. Tous ceux qui ont leu & entendu ceste sentence, tiennent qu'elle a esté dite, pource que Socrate estoit vn homme tres-humble, ayãt en mespris les choses humaines, portant honneur & respect aux diuines, & estimant toute autre chose de nulle valeur. Mais certainement ils sont trompez : car il n'y eut oncques philosophe ancien, qui ait troué ou acquis ceste vertu d'humilité, & mesme qui ait sçeu que c'est, deuant la venuë de Dieu, au monde, lequel nous l'a enseigné. Socrate à bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile & temeraire l'entendement du Philosophe, en tout ce qu'il sçait : voyant par experience que tout est plain de doutes & argumens, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut consentir à chose quelconque: & pour ceste cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timidiæ & incertæ prouidentiæ nostræ.* Les pensees des hommes timides & nos prouidences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye science des choses, se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé : & le Philosophe qui n'est tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien Galien eut ceste mesme consideration, quand il dist,

*Sapience, chap. 9.*

*Scientia est conueniens, firma & nunquam à ratione declinans cognitio: eam neque apud Philosophos præsertim, dum rerum naturas perscrutantur inuenies, multò sanè minus in re medica, imò vt verbo expediam, ne ad homines quidem venit.* Science est vne cognoissance conuenable, ferme & laquelle iamais ne s'eslongne de la raison : vous ne la trouuerez és Philosophes, quand principallement ils recherchent les statures des choses : encores moins en l'affaire de medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruient aux hommes. Suyuans cela, l'homme ne peut auoir la vraye cognoissance des choses : il ne peut auoir qu'vne certaine maniere d'opinion, qui le tient incertain & craintif sans aucune resolutiõ de ce qu'il doit croire ou faire. Mais ce que principallement Galien note en cecy, est que la philosophie & la medecine sont les sciẽces les plus incertaines, qu'ayent les hommes. Et si cela est vray, que dirons nous de la philosophie que nous traittons, en laquelle se fait par l'entendement, anatomie de chose tant obscure & difficile, comme sont les puissances & habilitez de l'ame raisonnable : en laquelle matiere s'offrent tant de doutes & argumens, qu'il n'y a rien surquoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principale, est que nous auons fait à l'entendement vne puissance instrumentale (cõme à l'imagination & à la memoire) & l'auons donné au cer-

*Au liure introductoire, chap. 5.*

ueau, auec ſiccité, pour inſtrument, duquel il puiſſe exercer ſon office : choſe fort eſloignee de la doctrine d'Ariſtote & de tous ſes ſectateurs, leſquels (conſtituans l'entendement ſeparé de l'organe corporel) prouuoyent facilemẽt que l'ame raiſonnable eſtoit immortelle, & qu'eſtant ſortie du corps, elle dure à iamais : & ſe pouuant diſputer & debatre l'opinion contraire, la porte demeure cloſe, pour ne ſe pouuoir demonſtrer. D'auantage, les raiſons eſquelles s'eſt fondé Ariſtote, afin de prouuer que l'entendement n'eſtoit puiſſance corporelle & compoſee, ſont de telle efficace, que l'on ne ſçauroit conclurre autre choſe, pource qu'il appartient à ceſte puiſſance de cognoiſtre & entendre la nature & eſtat de toutes les choſes materielles qui ſont au monde : de maniere que ſi elle eſtoit coniointe à aucune choſe corporelle, elle meſme empeſcheroit la cognoiſſance des autres, comme nous le voyons és ſens exterieurs : en ce que ſi le gouſt eſt amer, tout ce que la langue touche, tient la meſme ſaueur : & ſi l'humeur criſtallin eſt verd, ou de couleur paſle, l'œil iuge tout ce qu'il void, de la couleur meſme qu'il tient. La cauſe de cela eſt que, *Intus exiſtẽs prohibet extraneum.* Ce qui eſt dedans, empeſche le dehors. Ariſtote dit auſſi que ſi l'entendement eſtoit meſlé auec quelque inſtrument corporel, il ſeroit en qualité, pource qu'à celuy qui ſe ioint auec le chaud ou le froid,

*Au liure 3. de l'ame chap. 4.*

necessairement luy doit estre la chaleur conglutinee. Et de dire que l'entendement est chaud, froid, humide ou sec, c'est vn propos abominable à l'ouye des Philosophes naturels. L'autre principal doute est qu'Aristote & tous les Peripatetiques constituent deux autres puissances, outre l'entendement, l'imagination & la memoire: qui sont la Reminiscence, ou le resouuenir, & le sens commun, se fondans sur ceste reigle, *Potentiæ cognoscuntur per actiones*, Les puissáces se cognoissent par les actiõs. Ils se trouuent qu'outre les œuures de l'entendement, imagination & memoire, s'en trouuent deux autres fort differentes. Par consequent de cinq puissances naist & procede l'esprit de l'homme & non de trois tant seulement, comme iusques icy nous auons prouué. Nous auons dit pareillement, au chapitre precedent, suyuant l'opinion de Galien, que la memoire ne fait autre chose au cerueau que garder les figures especes des choses, ni plus ni moins qu'vn coffre tient & à en garde les accoustremens lesquels y sont mis. Et si par vne telle comparaison, nous deuons entendre l'office de ceste puissance, il est besoin constituer autre faculté de la raison, qui tire & face sortir les figures de la memoire, & les represente à l'entẽdement, ni plus ni moins qu'il est necessaire de trouuer qui ouure le coffre pour en tirer ce qui a esté mis dedãs. Dauantage, nous auons dit, que l'entende-

ment & la memoire estoyent puissances contraires & que l'vne combatoit auec l'autre, pource que l'vne demande beaucoup de siccité, & l'autre beaucoup d'humidité & mollesse au cerueau. Et si cela est vray, pourquoy est ce que Platon & Aristote ont dit que les hõmes ayans la chair molle & delicate, ont bon entendement, veu que la douceur & mollesse est vn effet d'humidité? Nous auons dit aussi, que pour auoir bonne memoire, il falloit que le cerueau fust mol, d'autant que les figures se doyuent imprimer en iceluy, en pesant dessus, comme on fait le cachet sur la cire molle: car s'il estoit dur, il ne pourroit pas facilement receuoir telle impression. Il est bien vray que pour receuoir promptement la figure, il est necessaire d'auoir le cerueau mol: mais pour conseruer & garder longuement les especes des choses qui s'y impriment, tous les Philosophes tiennent que la durté & siccité est necessaire: comme il appert en la cire & autre chose molle que la figure imprimee en icelle, s'efface aisément, laquelle ne s'en va iamais en matiere dure & seche. Par ce moyen voyons nous plusieurs hommes, qui mettent aisément les choses en leur memoire, mais ils les oublient incontinent. Dequoy Galien donne la raison, & dit que ceux-là, par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme, au moyen dequoy la figure imprimee en icelle, est in-

*Au 2. liure de l'Ame.*

*Au liure de l'art de med. chap. 12.*

continent effacee, ni plus ni moins que ſi l'on vouloit ſeeller en l'eau. Autres au contraire, mettent en memoire auec grande difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont aprins vne fois. Et pourtant ſemble-il choſe impoſſible d'auoir ceſte difference de memoire que nous auons dit, d'apprendre facilement & de retenir long temps. Auſſi eſt-il difficile d'entendre comme il eſt poſſible d'imprimer tant de figures enſemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, comme nous voyõs aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle ſi l'on imprime diuerſes figures, il eſt certain, que les vnes effaceront les autres, par le meſlange d'icelles. Et ce qui nous donne plus de peine & difficulté, eſt de ſçauoir d'où vient que s'exerçant la memoire, elle ſe rend plus facile à receuoir les figures : eſtant certain, que l'exercice, non ſeulement du corps, mais auſſi encores plus, de l'eſprit, deſſeche & eſſuye la chair. Encores eſt-il difficile d'entendre comme l'imagination eſt contraire à l'entendement (s'il n'y a choſe plus vrgente que la reſolution des parties ſubtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laiſſe les groſſes & terreſtres) attendu que la melancolie eſt vn des plus gros & terreſtres humeurs de noſtre corps. Ariſtote dit que l'entendement ne ſert de nul autre tant que de ceſtuy-là : mais la difficulté eſt plus grande, quand on vient à conſiderer

que la melancolie est vn humeur gros, froid, sec, & la colere de substance delicate, & de temperament, chaud & sec: & ce neantmoins la melancolie est plus propre à l'entendement que n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison: pource que c'est humeur aide, par le moyen de deux qualitez à l'entendement, & luy contredit pour vne seule, qui est la chaleur: & la melancolie aide par la siccité & non d'auantage: & contredit & nuit par la froideur & grosseur de substance, qui est ce que plus l'entendement a en horreur. Ainsi donc Galien a donné plus d'esprit & de prudence à la colere qu'à la melancolie, quand il a dit, *Animi dexteritas & prudentia à biliose humore proficiscitur, integritatis & constantia erit author humor melancolicus.* La dexterité & prudence vient de la colere: l'integrité & constance de l'humeur melancolic. Finalement on demande d'où vient que le trauail & la continuelle contemplation, en l'estude, en fait plusieurs sçauans & sages, lesquels au commencement auoyent faute de la bonne nature des qualitez que nous auons dit: de maniere que donnant & receuant, par le moyen de l'imagination, ils viennent à acquerir la cognoissance de maintes choses qu'ils ignoroyent au precedent. Ils n'auoyent pas le temperament requis à icelles: car s'ils en eussent esté pourueuz, il ne leur eust pas esté besoin d'y trauailler beaucoup. Toutes ces difficultez &

*Au liu. 1. de la nature humaine, com. 11.*

plusieurs

plusieurs autres sont contre la doctrine enseignee au precedent chapitre, pource que la Philosophie naturelle n'a pas ses principes mathematiques, esquelles le Medecin & Philosophe(estant ensemble Mathematicien) peut tousiours faire demonstrance: mais venant à exercer son office,selon l'art de Medecine, il y cõmettra plusieurs fautes, & non pas toutes les fois par sa coulpe, (s'acertenant tousiours par les mathematiques)mais par l'incertitude de son art: & pour ceste cause Aristote à dit, *Non ideo malus medicus, si non semper sanet, dum nihil omiserit eorum quæ sunt ex arte.* Si le Medecin ne guarit tousiours, ce n'est pas à dire qu'il soit mauuais, pourueu qu'il n'ait obmis aucune chose qui concerne son art: mais si le mesme faisoit quelque faute, és mathematiques, il ne pourroit estre excusable: car employant en telle science, toutes les diligences requises, il est impossible de faillir. Parquoy, combien que nous ne facions demonstrance de ceste doctrine,il ne faut pas toutesfois attribuer toute la faute à nostre esprit, n'y penser estre faux ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre que si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust que faire auec la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité, ni auec toutes les autres qualitez corporelles, s'ensuyuroit que tous les hommes seroyent d'vn mesme entendement, & que l'arraisonne-

*Au liure 1. des Topiques.*

ment de chacun seroit esgal. Et nous voyõs par experience, qu'vn homme entẽd mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux que l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement, qui est en l'vn mieux disposé qu'en l'autre, & non pour autre raison. Car toutes les ames raisonnables, & leurs entendemens separez du corps, sont d'esgalle perfection & sçauoir.

Ceux qui suyuent la doctrine d'Aristote, voyans par experience qu'aucuns hommes discourent mieux que les autres, ont trouué vn eschappatoire tout apparent, disans que l'vn ne discourt mieux que l'autre, à raison de la puissance organique de l'entendement, & pource que le cerueau est mieux disposé, és vns qu'aux autres : mais pource que l'entendement humain (cependant que l'ame raisonnable demeure au corps) à besoin des figures & fantasies qui sont en l'imagination & en la memoire. A faute dequoy, l'entendemẽt vient à discourir mal, & nõ par sa faute, ni pour estre ioint à vne matiere mal organizee. Mais ceste responce est contre la doctrine du mesme Aristote, lequel prouue que l'entendement est d'autant meilleur que la memoire est mauuaise: & au contraire, que plus la memoire est grande, plus l'entendement est lasche & abastardi: ce que nous auõs prouué ailleurs, touchant l'imaginatiõ. Et pour la confirmation de cela, Aristote demande, pourquoy estans vieils, nous auons tant

*Au liure de la memoire & reminiscence.*

*En la 30. sect. prob.*

mauuaise memoire, & bon entendement: & quand nous sommes ieunes, nous auons bonne memoire & mauuais entendement? Vne chose nous monstre l'experience de cela, & ainsi le note Galien, que quand en la maladie se corrompt le temperament & la bonne composition du cerueau, souuentesfois se perdent les œuures de l'entendement, & demeurent en leur entier celles de la memoire & de l'imagination: ce qui ne pouuoit aduenir si l'entendement n'eust prins pour soy vn instrument particulier, outre celuy que les autres puissances tiennent. Ie ne sçay que l'on peust respondre à cela, si n'est par quelque relation metaphisique, composee d'acte & puissance: car ils ne sçauent pas eux mesmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui face tant de dommage & nuisance au sçauoir de l'homme, que le meslange des sciences: & que de traiter en la Metaphisique, ce qui est de la philosophie naturelle: & au contraire, ce qui est de la philosophie naturelle, en la surnaturelle.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde, sont de peu d'efficace: car il ne s'ensuit pas que, pource que l'entendement doit cognoistre les choses materielles, il ne doiue auoir vn organe ou instrument corporel, pource que les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puissan- *Empedocle disoit que les puissãces*

ce, n'y d'elles sortent les fantasies : & sont comme, *Sensibile positum supra sensum, quod non causat censationem.* Cela se voit clairement au toucher : car estant composé de quatre qualitez materielles, & ayant en soy quantité & mollesse ou dureté, ce neãtmoins la main cognoist si vne chose est chaude ou froide : dure, ou molle, grande, ou petite. Et si l'on demande comment la chaleur naturelle qui est en la main, n'empesche au toucher de cognoistre la chaleur qui est en la pierre : nous respondrons que les qualitez qui seruent à la composition de l'organe, ne changent point ni n'alterent le propre organe, ni d'icelles sortent especes pour les cognoistre. Il appartient à l'œil de cognoistre toutes les figures & quantitez des choses, & nous voyons que l'œil mesme à sa propre figure & quantité, & des humeurs & tuniques qui le composent, aucunes ont couleurs : & les autres sont transparoissantes : ce qui n'empesche point que par le moyen de la veuë, nous ne cognoissions les figures & quantitez de toutes les choses qui sont mises deuant nous. Et c'est, pource que les humeurs & tuniques, la figure & quantité seruent à la composition de l'œil, & ces choses là ne peuuent alterer ni changer la puissance de la veuë : au moyen dequoy elles n'empeschent pas la cognoissance des choses de dehors. Nous en auons autant dit de l'entendement : que le propre instrument d'i-

*pouuoyent auoir la mesme nature de l'obiect, afin de le pouuoir perceuoir, & pourtant il a dit en ceste maniere : Nous sentons la terre, par la terre : la liqueur par la liqueur : la substance aeree, par l'air, & le feu par le feu. Ce que Galiē approuue au 7. li. De placitis.*

celuy (bien qu'il soit materiel, & ioinct auec luy) ne le peut entendre, pource que d'iceluy ne sortent especes intelligibles qui le puissent alterer ou changer : & la cause est que, *Intelligibile positum supra intellectum, non causat intellectionem.* Et ainsi demeure-il libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir qui l'empesche. Or l'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus legere que l'autre : car ni l'entendement, ni aucun autre accidét peut estre (qualis) attendu qu'ils ne peuuét estre de soy, suiet d'aucune qualité. Et ainsi donc il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, auec le temperament des quatre premieres qualitez, afin que par ce moyen, il s'appelle (qualis) puis que le cerueau est le suiet de chaleur, froideur, humidité & siccité, & non l'entendement. Quant à la troisiéme difficulté qu'ameinent les Peripatetiques, disans que pour faire à l'entendement vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons donc qu'il y a autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traiterons au chapitre ensuyuant. On peut respondre au second argument que chacune difference d'œuure, ne demonstre pas diuersité de puissances : car comme nous prouuerons cy apres, l'imagination fait des cas tant estranges, que si ceste maxime estoit aussi vraye que les

philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit l'interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroyent d'auantage dix ou douze puissances au cerueau. Mais aussi pource que toutes ces œuures conuiennent en vne principalle raison, elles ne denotent pas plus d'vne imagination, laquelle se diuise en apres, en plusieurs particulieres differences, à raison des diuerses actions d'icelle. Or composer les especes en presence des abiects, ou en leur absence, ne denote ie ne diray seulement diuersité de puissances generalles (comme sont le sens commun & l'imagination) mais n'aussi de particulieres. On peut donc respondre au troisiéme argument, que la memoire n'est qu'vne mollesse de cerueau, disposee (par vne certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce que l'imagination perçoit, en la mesme sorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit escrire. Car comme l'escriuant escrit au papier les choses qu'il ne veut estre mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit : ainsi doit-on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entendement ont cogneu, & autres qu'elle forge elle-mesme. Et quãd elle se veut souuenir d'icelles, Aristote dit qu'elle retourne les voir & contempler. Platon s'est dõc seruy de ceste maniere de comparaison, quand il a dit, que craignant le peu de me-

*Au 4. liure de l'ame.*

moire de la vieilleſſe, il ſe haſtoit d'en faire vne autre de papier (qui ſont les liures) afin que ſon trauail ne ſe perdiſt: & que celuy qui le voudroit lire en apres, ſe le repreſentaſt. L'imagination en fait autãt, eſcriuant en la memoire ce qu'elle retourne à y lire, quand elle s'en veut ſouuenir. Ariſtote a touché le premier de ceſte ſentence: & puis apres Galien, lequel à ainſi dit en ceſte maniere, *Pars enim animæ duæ imaginatur quæcunque ea ſit, hæc eadem recordari videtur.* Car la partie de l'ame, laquelle imagine, quelle elle ſoit, il ſemble rememorer les meſmes choſes. Ainſi voit-on bien clairement, pourquoy les choſes que nous imaginons ſoigneuſement, & auec vn grand ſouci, s'impriment bien en la memoire: & ce que nous traitons par vne legere conſideration, s'oublie incontinent. Et ainſi comme l'eſcriuain qui fait vne bonne lettre, la rend propre à lire, ainſi aduient à l'imagination: car ſi elle imprime ou ſeelle auec force, la figure demeure au cerueau bien imprimee & marquee: autrement, à peine ſe peut-elle cognoiſtre. Cela meſme aduient auſſi aux eſcrits anciens, leſquels, pource qu'vne partie eſt entiere, & l'autre gaſtee, (auec le temps) ils ne ſe peuuent bien lire, ſi n'eſt auec grande peine & diſcretion. Or l'Imagination en fait proprement autant (quand ils ſe ſont perdues en la memoire, aucunes figures & qu'autres demeurent) dequoy eſt auſſi

*Au 3. liure de l'ame.*

*Au 2. li. du mouuemẽt des muſcles.*

procedé l'erreur d'Ariſtote, lequel a penſé que la reminiſcence, par ceſte raiſon, eſtoit puiſſance differente de la memoire. Et outre ce, il a dit, que ceux-là qui ont vne grande reminiſcence ou ſouuenance, ſont de grand eſprit : ce qui eſt pareillement faux, pource que l'imagination (qui eſt celle qui cauſe la ſouuenance) eſt contraire à l'entendement. De maniere que mettre en memoire les choſes, & auſſi ſe ſouuenir d'icelles, apres les auoir ſçeües, eſt œuure de l'imaginatiõ : comme eſcrire quelque choſe, & la retourner lire, eſt œuure de l'eſcriuain, & non pas du papier. Et ainſi la memoire demeure pour puiſſance paſſiue & non actiue, comme le blanc du papier n'eſt autre choſe qu'vne commodité, à ce qu'vn autre y puiſſe eſcrire. Au quatrieſme doute ſe peut reſpondre, que ne ſert donc rien à l'eſprit d'auoir la chair dure ou delicate & douce, ſi le cerueau ne tient auſſi la meſme qualité : lequel nous voyons fort ſouuentesfois auoir vn temperament ſeparé de toutes les autres parties du corps : mais quand bien ils conuiendroyent en la meſme qualité & molleſſe, c'eſt vn mauuais ſigne pour l'entendement, & pour l'imagination auſſi. Si nous conſiderons la chair des femmes & des enfans, nous trouuerons qu'elle eſt plus douce & delicate que celle des hommes : & ce neantmoins, les hommes communément, ont meilleur eſprit que les femmes. Et la raiſon de cela eſt

naturelle que les humeurs qui sont la chair douce, sont flegme & sang, pource qu'ils sont tous deux humides (comme nous l'auons desia noté) desquels Galien a dit, qu'ils font les hommes simples & bons : & au contraire les humeurs qui endurcissent la chair, sont la colere & la melancolie: dont procede la prudence & le sçauoir des hommes : de maniere que d'auoir la chair douce & delicate, c'est vn plus mauuais signe, que de l'auoir seche & dure. Parquoy és hommes ayans vn égal temperament, par tout le corps, il est fort aisé de recueillir la maniere de leur esprit, par la douceur ou mollesse, ou durté de la chair : car si elle est dure & aspre, elle demonstre ou bon entendement ou bonne imagination : & si elle est molle & delicate, elle denote le contraire qui est bonne memoire, & peu d'entendement & moins d'imagination. Et pour sçauoir si le cerueau est correspondant, il faut considerer les cheueux : car s'ils sont gros, noirs, aspres & espais, c'est l'indice d'vne bonne imagination, ou d'vn bon entendement : & s'ils sont delicats & doux, c'est signe d'vne grande memoire & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entendement ou imagination (quand les cheueux sont de ceste maniere) doit considerer de quelle forme est le ieune homme, quant au rire : car ceste passion descouure fort que telle est l'imagination. Quant à l'oc-

*Les mols blancs & gras n'ont l'humeur melancolic.*

*Gal. au liure, des lieux affectez, c. 6.*

*Entre les bestes brutes, nulle n'approche de la prudence humaine tant que fait l'Elephant qui a la chair la plus dure & rude de tous.*

*Le ris des dēts & le marcher de l'hōme declarent iceluy. Ecclé. ch. 19.*

casion du ris, plusieurs philosophes se sont efforcez la sçauoir : mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre : toutesfois chacun conuient en ce que le sang est vn humeur qui prouoque l'homme à rire, combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de cest humeur plus que des autres qui facent l'homme suiet à rire.

Hippo. 6. des Aphoris. 53.

*Desipientiæ quæ cum risu fiunt, securiores : quæ verò cum solicitudine, periculosiores.* Comme s'il vouloit dire, Quand les malades transportez rient, c'est bon signe, & sont plus asseurez : mais s'ils sont souciez & faschez, ils sont en danger : car le premier se fait par le moyen du sang, qui est vne humeur fort benigne : & l'autre au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traittons, on vient facilement à entendre tout ce qu'en ce cas, on desire sçauoir. La cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'vne approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dit, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant contente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillement les muscles de tout le corps : à raison dequoy, nous approuuons souuentesfois les propos aigus & subtils, en baissant la teste. Dauantage, quand l'imagination est fort bonne, elle ne se contente de chacun propos, mais seulement de ceux, qui viennent fort

bien : de maniere que s'ils ne sont bien conuenables & à propos, elle en reçoit plustost peine qu'alegresse. De là vient que nous voyons rire, par grande merueille, les hommes de grande imagination : & ce qui est encores plus notable, nous voyons que ceux-là lesquels ont grace à parler, & qui sont facetieux, ne rient iamais de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils entendent dire aux autres : pource qu'ils ont l'imagination tant delicate & subtile, que la propre grace de leurs paroles & gentils deuis, ne correspond & ne leur agree, comme ils voudroyent. A quoy l'on peut adiouster que la grace (outre la bonne proposition qu'elle doit auoir) doit estre nouuelle & non iamais ouye ni veuë : ce qui n'est propre seulement à l'imagination, mais aussi aux autres puissances qui gouuernent l'homme. Parquoy nous voyons que l'estomac s'ennuye d'vne mesme viande, & qu'il l'abhorre, quand il en vse deux fois : la veuë, en ceste maniere a en horreur vne mesme figure & couleur : l'ouye, vne mesme resonance, pour bonne qu'elle soit : & l'entendement, vne mesme contemplatiõ. C'est aussi pourquoy le beau parleur ne rit de la grace qu'il a en son parler : car deuant que la grace sorte de sa bouche, il sçait desia ce qu'il doit dire. Parquoy ie conclu que ceux qui sont beaucoup facetieux, sont tous despourueus d'imagination : & ainsi toute grace & propos sortãt de leur bouche ( bien

*Chose notable.*

qu'il soit parauenture assez maigre & froid) leur conuient fort bien. Et pource que ceux là qui sont fort sanguins, ont beaucoup d'humidité (laquelle nous auons dit estre contraire & nuire à l'imagination ils sont aussi fort facetieux. C'est le propre de l'humidité, laquelle, pour sa mollesse & douceur, oste les forces à la chaleur, & fait qu'elle ne brusle pas tant. Et ainsi elle se trouue mieux auec la siccité, pource qu'elle aguise ses actions : ioint que là où se trouue beaucoup d'humidité, c'est signe que la chaleur est lasche & remise : car il ne la peut resoudre ni consommer : & auec vne chaleur tant petite, la puissance imaginatiue ne peut exercer son operation. De là s'ensuit que les hommes de grand entendement sont fort facetieux, pource qu'ils sont despourueus d'imagination. Comme on lit de ce grand philosophe Democrite, & de plusieurs autres que i'ay veu & noté. Ainsi nous cognoistrons par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, & aspre, ayant les cheueux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou en entendement ou en imagination : de maniere qu'Aristote se trompe en cest endroit, & ne rencontre bien en ceste doctrine. On peut respondre au cinquiesme argument que se trouuent deux sortes d'humidité au cerueau : vne qui vient de l'air (quand cest element domine en la mixtion) & l'autre de l'eau, de laquelle se sont amassez les

*Gal. li. 6. de la conseruation de la santé.*

autres elemens. Si le cerueau est mol auec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à receuoir & puissante à retenir long temps les figures: pource que l'humidité de l'air est fort gluante & grasse, à laquelle les especes des choses tiennent fort, comme l'on voit aux peintures faites à huyle, lesquelles ne reçoyuent aucun dommage du Soleil ni de l'eau: de maniere que si l'on espand de l'huyle, sur quelque escriture, il n'est possible en apres, de l'effacer: voire mesme celle qui est gastee & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisable auec l'huyle, qui la fait reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il le reçoit aisément, la figure se vient aussi à effacer aussi aisément, pource que l'humidité de l'eau n'a point de graisse, à laquelle les especes se puissent conglutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent és cheuaux: celle qui vient de l'air les rend gras, & replets: & l'eau les rend humides, maigres & plats. On respond au sixiesme argument que les figures des choses ne s'impriment pas au cerueau, comme la figure du seau en la cire, si n'est en penetrant, pour y estre assise: ou en la maniere que les oyseaux se prennent à la glus, & les mouches au miel, pource que ces figures n'ont point de corps & quelles ne se peuuent mesler ni corrompre les vnes les

autres. On peut respondre à la septiesme difficulté que les figures adoucissent & amolissent la substance du cerueau (ni plus ni moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigts) bien que les esprits vitaux, ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & secs, comme la chaleur le fait par dehors, par le moyen du fer. Et que les esprits vitaux facent ce que i'ay dit ci dessus, & amolissent le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons desia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & spirituel desseche, voire mesme les medecins disent que le moderé engraisse. On respond à l'argument huitiesme qu'il y a deux genres de melancolie : vne naturelle, qui est comme la lie du sang, duquel le temperament est froideur & siccité, auec vne fort grosse substance : elle ne sert de rien à l'esprit, ains rend les hommes ignorans, lasches & suiets à rire : & pource qu'ils ont faute d'imagination, elle s'appelle (*atrabilis*) ou colere aduste & bruslante, laquelle selon l'opinion d'Aristote, fait les hommes tressages, de laquelle le temperament est diuers, comme celuy du vinaigre. Aucunefois a l'effet de chaleur, aucunefois il refroidit : mais il est tousiours sec & de substance fort delicate. Ciceron confesse qu'il estoit tardif d'esprit, pource qu'il n'estoit pas melancolique aduste : en quoy il dit vray : car s'il eust esté tel, il n'eust pas

*Galien au li. 2. de la conseruation de la santé.*

*En la 3. sect. prob. 1.*

esté si eloquent, pource que les melancoliques aduſtes ont faute de memoire, à laquelle appartient le parler auec grand appareil. Ceſte colere a vne autre qualité, qui ſert beaucoup à l'entendement, qui eſt d'eſtre reſplendiſſante, comme l'agathe, au moyen de laquelle ſplendeur, elle donne lumiere au dedans du cerueau, afin que les figures ſe voyent bien. Et ceſte eſt l'opinion d'Heraclite, quand il a dit: *Splendor ſiccus, animus ſapientiſsimus*. La melancolie naturelle n'a pas ceſte ſplendeur, ains ſon noir eſt mort. Or nous prouuerons ci apres comme l'ame raiſonnable a beſoin d'auoir au cerueau vne lumiere & d'eſtre eſclairee, pour voir les figures & eſpeces.

*Horace dit d'Oreſte qu'eſtant fol, il ne faiſoit mal à perſonne: mais qu'il trouuoit propos fort ſubtils, à cauſe de la ſplendeur de ſa colere: & pourtãt il a dit, Inſit quòd ſplendida bilis. ſer. 3.*

On peut reſpondre au neufieſme argument, que la prudence & dexterité de l'eſprit que dit Galien, appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle ſe cognoiſt ce qui eſt à venir: & pour ceſte cauſe Ciceron a dit, *Memoria præteritorum, futurorũ prudentia*. C'eſt à dire, La memoire eſt du paſſé, & la prudence de ce qui eſt à venir. La dexterité de l'eſprit, eſt ce que nous appellons ſubtilité, engin, fineſſe & ruſe: & pourtant Ciceron a ainſi dit, *Prudentia eſt calliditas quæ ratione quadam poteſt delectum habere bonorum & malorum*. Prudẽce eſt vne ruſe, laquelle par certain moyen, peut auoir le chois du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas ceſte maniere de prudence, pource qu'ils ont

*Au Dialogue de la vieilleſſe.*

*Aux Tuſculanes.*

faute d'imagination : & ainsi le voyons nous par experience aux hommes de grād sçauoir, és lettres qui appartiennent à l'entendement: lesquels tirez de tel exercice, ne veulent rien aux autres affaires du monde. Galien a tresbien dit que ceste maniere de prudence, procede de la colere, car Hippocrate contant à Damagete comme il trouua Democrite, quand il le fut voir & medeciner, escrit qu'il estoit au champ, dessous vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuyé d'vne pierre, & enuironné de bestes brutes, mortes & depecees: dequoy Hippocrate, fut fort esmerueillé, & luy demanda que luy seruoyent ces animaux ainsi : à quoy il respondit qu'il cherchoit l'humeur qui rend l'homme vacillant, rusé, double & cauteleux : & qu'il auoit trouué (en faisant anatomie de ces bestes brutes) que la colere estoit cause d'vne proprieté tant mauuaise : & que pour se venger des hommes rusez & cauteleux il vouloit faire en eux, ce qu'il auoit fait, au renard, au serpent, & au singe. Ceste maniere de prudence est non seulement odieuse aux hommes, mais aussi S. Paul dit d'icelle, *Prudentia carnis inimica est Deo.* La prudence de la chair est ennemie de Dieu. Platon en donne la raison, quand il dit. *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius, quam sapientia est appellanda.* La science qui est estoignee de iustice, merite plustost le nom de ruse & finesse

*En l'Epistre à Dama.*

*Notez que les hōmes de grand entendement ne se soucient pas de l'ornement de leur corps ils sont tous mal propres ords & crasseux nous en donnōs la raison au cha. 8. & 14.*

*Aux Rom. ch. 8.*

que de ſapience. Comme s'il vouloit dire, il n'eſt pas raiſonnable qu'vne ſcience laquelle eſt ſeparee de la iuſtice s'appelle ſcience: mais elle ſe doit appeller aſtuce ou malice: de laquelle le Diable ſe ſert touſiours, quād il veut faire mal aux hommes: *Iſta ſapientia non eſt de surſum deſcendens, ſed terrena, animalis & diabolica*, c'eſt à dire, ceſte ſapience ne deſcend du ciel, mais elle eſt terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a vne autre maniere de ſapiēce ou ſcience, conioincte à la droiture & ſimplicité: par laquelle les hommes cognoiſſent le bon, & reprennent le mauuais: Galien dit qu'elle appartient à l'entendement, pource qu'en ceſte puiſſance n'eſt point comprinſe la malice ni l'aſtuce, & qu'elle ne ſçait pas comme ſe peut faire le mal: le tout eſt en icelle, droiture, iuſtice, ſimplicité & clarté. L'homme qui rencontre ceſte maniere d'eſprit, s'appelle droit & ſimple: & pour ceſte cauſe Demoſthene voulant captiuer la bien-veillance des Iuges, en vne harangue qu'il fiſt cōtre Æſchines, les appelle droits & ſimples, eu eſgard à la ſimplicité & integrité de leur office, duquel Ciceron dit ainſi, *ſimplex eſt officium, atque vna bonorum omnium cauſa*. L'office eſt ſimple & iuſte, & la cauſe de tous les bons, vne. La froideur & ſiccité de la melācolie ſert d'inſtrument à ceſte maniere de ſçauoir ou ſcience: mais elle doit eſtre compoſee de parties ſubtiles & delicates. On peut re-

*Chap. 3.*

*Au liure 3. des progno. com. 2.*

*En la harangue pour Syl-la.*

ſpondre au dernier doubte, que quand l'homme ſe met à contempler quelque verité qu'il veut ſçauoir, s'il ne la trouue incontinent, c'eſt pource que ſon cerueau eſt priué d'vn temperament à ce conuenable : mais demeurant vn peu en la contemplation de ce qu'il veut ſçauoir, incontinẽt accourt au chef la chaleur naturelle (qui ſont les eſprits vitaux, & le ſang des arteres) qui ſurmonte le temperament du cerueau, iuſqu'à tant qu'elle vienne au poinct neceſſaire. Il eſt vray que la grande conſideration nuit aux vns & ſert aux autres: car ſi au cerueau defaut peu, pour venir au poinct de la chaleur conuenable, il faut auſſi contempler, peu de temps : car s'il paſſe outre, & s'il contemple plus long temps, incontinent l'entendement ſe trouble, par la preſence de beaucoup d'eſprits vitaux: au moyen dequoy il ne paruient & ne touche à ceſte verité qu'il cherche. Parquoy nous voyons pluſieurs hommes, leſquels, ſans premediter, tout ſoudain diſent fort bien : mais quand ils ont penſé à ce qu'ils doyuent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendement ſi petit (où à cauſe de la grande froideur, ou ſiccité) qu'il leur eſt beſoin mettre & employer beaucoup de temps à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la teſte, & face en ſorte que le temperament vienne aux degrez qui luy defaillent : & ainſi ceux-là diſent

*Notez cõbiẽ importe de trauailler aux lettres, puis que defaillãt au cerueau le tẽperament conuenable, la verité d'vne choſe s'acquiert par la cõtemplation.*

mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

*Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres quantitez, tant pour demeurer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.*

## CHAP. VII.

PLATON tient pour chose veritable que l'ame raisõnable est vne substance sans corps, spirituelle, non suiette à corruption, ni à la mort, comme celle des bestes brutes: laquelle (sortie du corps) à vne autre meilleure vie, & plus tranquille: mais cela s'entend, dit Platon, quand l'homme a vescu selon la raison: car autrement mieux eust valu à l'ame, demeurer tousiours au corps, que souffrir les tourmens, desquels Dieu chastie les meschãs. Ceste cõclusion est bien tant illustre & Catholique, que s'il l'a trouuee par la felicité de son esprit, à iuste cause, est il surnõmé le diuin Platon. Mais biẽ qu'elle soit telle que l'on voit, iamais toutesfois Galien ne l'a peu comprendre en son entendemẽt: ains tousiours l'a eu pour suspecte voyant radoter l'hõme, & sortir de son sens, quand il a le cerueau trop eschauffé: & au contraire, le voyant retourner en son bon sens, en

*Au Phedre.*

*En l'Apologie.*

*Platon diuin.*

*Au liure, Quòd animi mores, ch. 3 & 9. de placit.*

*Hippo. & Plat.*

luy appliquãt medecines froides. Et pourtant il a dit, qu'il euſt eſté bien aiſe, que Platon euſt eſté en vie, pour luy demander, comme il eſtoit poſſible que l'ame raiſonnable fuſt immortelle, veu qu'elle ſe change & altere ſi aiſément, par la chaleur, froideur, humidité & ſiccité? attendu meſmement qu'elle s'en va du corps par vne grande ardeur de fieure continuë, ou par vne grande perte de ſang, ou en beuuant la cigue, ou par autres alterations corporelles qui ont accouſtumé d'oſter la vie. Et ſi elle eſtoit ſans corps, & ſpirituelle (comme dit Platon) la chaleur (eſtant qualité materielle) ne luy feroit perdre ſes puiſſances, & ne luy empeſcheroit ſes operations. Ces raiſons ont confondu Galien, & l'ont fait deſirer que quelque Platonique l'en reſoluſt, & penſe qu'il n'en ait trouué en ſa vie: mais depuis qu'il fut mort, l'experience luy monſtra ce que ſon entendement ne peut comprendre. Parquoy, il eſt certain que la certitude infallible de l'immortalité de noſtre ame, ne ſe tire pas des raiſons humaines, & encores moins ſe trouuent argumens, qui prouuent qu'elle ſoit corruptible: car on peut facilement reſpondre aux vns & aux autres: noſtre ſeule foy diuine nous fait certains & reſolus de l'immortalité d'icelle. Ce neantmoins Galien n'a point eu raiſon de s'empeſcher & embraſſer en ceſte maniere par argumens ſi legers: car ce n'eſt pas bien recueilly en philoſophie na-

*Au dialoge de la nature.*

*Il eſt certain que Galien, en mourant, deſcendit en enfer, & vid par experience que le feu materiel bruſloit les ames, ne les pouuãt cõſommer: ce medecin eut cognoiſſance de la doctrine Euãgelique*

turelle, de dire que les œuures qui se doyuent faire, par le moyen de quelque instrument, defaillent en l'agent principal, pour ne sortir à l'aduenture. Le peintre qui peint bien, tenant le pinceau conuenable à son art, n'est pas coulpable, quand auec le mauuais, il fait quelques traicts & lignes mauuaises: aussi n'est ce bien argumẽté de penser que l'escriuain ait aucune lesion ou defaut en la main, quand par faute de bonne plume, force luy est d'escrire, auec autre chose. Galien considerant les œuures merueilleuses qui sont en l'vniuers, & de quel sçauoir & prouidẽce elles sont faites & ordonnees, à recueilly qu'il y auoit vn Dieu au monde: encore que nous ne le voyons pas des yeux corporels, duquel il a dit ces paroles, *Deus nec factus est aliquando, cum perenniter ingenitus sit, ac sempiternus.* Dieu n'a point esté fait, veu qu'il est increé & eternel. Et en vn autre endroit, il dit, que l'ame raisonnable, ni la chaleur naturelle ne faisoit pas le bastiment & composition du corps humain: mais Dieu, ou quelque intelligence fort sage. De là se peut former vn argument contre Galien, pour rembarrer & deffaire sa mauuaise consequẽce, qui est de ceste maniere. Tu as soupçon que l'ame raisonnable soit corruptible, pource que si le cerueau est bien temperé, il vient à bien discourir & philosopher: & s'il s'eschauffe, ou refroidit plus qu'il ne faut, il radotte & dit mille absurditez. Cela mesme

*& ne la reçent: au liure 2. de diffe. pul. chap. 3.*

*Au liure de la formation du fruict.*

*Argumẽt cõtre Galien, qui pense l'ame corruptible.*

se peut inferer & conclurre en considerant les œuures que tu dits estre de Dieu: car s'il fait vn homme en lieux temperez (esquels la chaleur n'excede la froideur, ni l'humidité, la siccité) il le rend fort ingenieux & discret: mais si la region n'est temperee, tous les hommes qui y sont engendrez sont fols & ignorans. Et pour ceste cause le mesme Galien dit, qu'ẽ Scithie par merueille, nasquit vn homme sage, & qu'en Athenes tous naissent Philosophes. Dauantage, de penser que Dieu est corruptible, de ce que par certaines qualitez il fait bien ces œuures là, lesquelles, par les contraires, se font mauuaises. Galien ne le peut aduoüer, puis qu'il a dit que Dieu est eternel.

*Au liure, Quòd animi mores chap. 10.*

Platon va par vn autre chemin plus certain, disant que cõbien que Dieu soit eternel, tout puissant & de science infinie, il s'accommode au peuple naturel, en ses œuures, & s'assuiettit à la dispositiõ des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engendrer vn hõme tressage & semblable à luy, il a esté besoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fust en tout le monde, où la chaleur de l'air ne surpassast point la froideur: ni l'humidité, la secheresse, & pourtãt il a dit: *Deus verò quasi belli ac sapiẽtiæ studiosus, locum qui viros ipsi simillimos producturus esset, electum, imprimis incolendum præbuit.* Et si Dieu vouloit faire vn homme tressage en Scithie, ou en autre region intempe-

*Au Dialogue de la nature.*

ree, ne se seruant de sa toute-puissance, il sortiroit, par necessité, lourd & ignorant, à raison de la contrarieté des qualitez premieres. Mais Platon n'infereroit & ne cõclurroit pas (comme Galien) que Dieu soit corruptible ni suiet à aucune alteration, pource que la chaleur & la froideur luy empeschẽt ses œuures. Cela mesme se doit recueillir, quãd l'ame raisonnable (demeurant en vn cerueau enflammé) ne peut vser de discretion & prudence : & ne faut penser qu'à ceste occasion là, elle soit mortelle & corruptible. Et quant à ce qu'elle sort du corps, ne pouuant souffrir la grãde chaleur, ni les autres alterations qui tuent les hommes, cela arguë & monstre seulement que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain : & que pour demeurer en iceluy, elle requiert certaines dispositions materielles, accommodees à l'estre de l'ame qu'elle a : & que les instrumens desquels elle doit ouurer, soyent bien composez & vnis, auec le temperament requis à ses œuures : ce que defaillant du tout, il luy est force d'errer & s'absenter du corps. L'erreur de Galien est en ce qu'il veut auerer par principes de la philosophie naturelle, si l'ame raisonnable (sortãt du corps) meurt incontinent ou non : veu que c'est vne question qui appartient à vne autre science superieure & de principes plus certains : en laquelle nous prouuerons que son argument n'est vallable, & que ce n'est

pas bien conclud de dire que l'ame de l'hõme soit corruptible, sous ombre qu'elle demeure paisiblement au corps auec quelques qualitez, & qu'elle s'en absente, à raison d'autres qualitez contraires. Ce qui n'est difficile à prouuer: car autres substances spirituelles de plus grande perfection que l'ame raisonnable, eslisent lieux alterez par qualitez materielles, esquels, elles semblent habiter à leur contentemẽt: mais si autres dispositions contraires viennent en leur place, incontinent elles s'en vont, pource qu'elles ne les peuuent pas souffrir. Ainsi donc il est certain que se trouuent au corps, certaines dispositions, que le diable appete tellement, que pour ioüir d'icelles, il entre en l'homme qui les a : au moyen dequoy, il demeure endiablé : mais estans corrompuës & alterees par medecines cõtraires, & ayant esté faite euacuation des humeurs noirs, pourris & puans, naturellement il vient à sortir de là. Cela se voit clairement par experience, en ce que, s'il y a vne grande maison, obscure, sale, orde, puante, triste, & inhabitee, incontinent y accourent les esprits familiers & démons succubes & incubes: mais si on la nettoye, si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, afin que le Soleil & la clarté y entre, incontinent ces esprits & démons s'en vont, specialement si plusieurs y demeurent, si l'on y a plaisirs & passe-temps, & mesme si l'on y touche plusieurs instrumens de musique.

Or que

l'armonie & bonne proportion offense grandement le diable, est clairement demonstré par ce que dit le texte de l'escriture Saincte: que quand Dauid prenoit sa harpe, & qu'il en touchoit, incontinent le diable fuyoit, & sortoit du corps de Saül. Et combien qu'il possedast son esprit, i'entens que naturellement la musique molestoit le diable, & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israël sçauoit desia par experience que le diable estoit ennemy de la musique:& pour ceste cause, les seruiteurs & domestiques de Saül dirent en ceste maniere, *Ecce spiritus Dei malus exagitat* *Au I. des Rois, cha. 10.*
*te: iubeat dominus noster rex, vt serui tui qui coram te sunt, quærant hominem scientem psallere cithara, vt quãdo arripuerit spiritus domini malus, psallat manu sua, & lenius feras.* De maniere qu'il y a des paroles & coniurations, qui font trembler le diable, lequel, pour ne les ouyr, abandõne le lieu, qu'il auoit choisi pour son habitation. Et ainsi Iosephe raconte que Salomon laissa par escrit certai- *Au 8. li. des antiquitez, chap. 2.*
nes manieres de coniurer, par le moyen desquelles non seulement, pour l'heure, on chassoit dehors le diable, mais aussi cest esprit malin n'osoit iamais retourner au corps d'où vne fois il estoit sorty. Le mesme Salomon monstra pareillemẽt vne racine d'vne odeur tant abominable, pour le diable, que l'appliquant aux narines du patient, on chassoit incontinent le diable dehors. Le diable est si ord, triste & ennemy

des choses nettes, gayes & claires, que Iesus Christ entrant au pays des Geraseens, saint Mathieu raconte qu'il trouua en son chemin certains diables, qui s'estoyent mis en deux corps morts, qu'ils auoyent tirez du monument, lesquels parloyent & disoyent: Iesus fils de Dauid, quelle indignation as-tu contre nous, d'estre venu deuant le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu où nous sommes, tu nous laisses entrer en ce troupeau de pourceaux qui est là. Et pour ceste cause la sainte escriture les appelle esprits immondes : au moyen dequoy est clairement entendu que l'ame raisonnable non seulement veut au corps dispositions qui le puissent informer & estre commencement de ses œuures, mais aussi pour demeurer en luy, comme en lieu propre & accommodé à son naturel. Et puis les diables (estans de substance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & reçoyuent plaisir & contentement des contraires. Parquoy l'argument de Galien ne veut rien) (l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur, elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela (de la maniere que nous auons dit) lequel neantmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter, à ce propos, est que le diable non seulement appete les lieux alterez auec qualitez corporelles, pour y demeurer à son plaisir, mais aussi

quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez corporelles, qui aident à ceste fin. Et pourtant si ie demande maintenant pourquoy le diable, voulant deceuoir Eue, se transforma en vn serpent veneneux, plustost qu'en vn cheual, en vn ours, en vn loup, & en plusieurs autres animaux qui n'estoyent pas de si espouuentable figure? ie ne sçay pas que l'on me pourra respondre: Ie sçay bien que Galien ne reçoit pas les dits & sentences de Moyse, ni de Christ, nostre Redempteur, pource que tous deux, dit-il, parlent sans demonstratiõ. Mais i'ay tousiours desiré sçauoir la solution de ce doute, & personne ne me la peut donner. Il est certain (comme nous l'auons desia prouué) que la colere aduste ou bruslee, est vne humeur qui enseigne à l'ame raisonnable, comme se doyuent brasser les embusches & tromperies. Entre les bestes brutes, ne se trouue aucun animal, qui participe tant de ceste humeur que fait le serpent: voire mesme l'escriture sainte porte tesmoignage qu'il en a plus que tous les autres, pource qu'il est fin & malicieux. L'ame raisonnable, posé le cas qu'elle est la moindre de toutes les intelligences, est de la mesme nature que le diable & les Anges. Et comme elle se sert de ceste colere veneneuse, afin que l'homme soit fin & cauteleux, aussi le diable (mis au corps de ceste cruelle beste) il se fit le plus ingenieux & subtil,

*Au li. 2. de la dif. du pouls, chap. 3.*

*Mais le serpent estoit plus cauteleux que tous les autres animaux de la terre que Dieu auoit fait. Gen. ch. 3.*

*En cela se cognoist la grandeur de*

*Dieu, lequel estãt tout puissant, & sans auoir aucune necessité de ses creatures, se sert d'elles, comme s'il estoit agent naturel.*

Ceste maniere de philosopher n'estonnera pas beaucoup les philosophes naturels, pource qu'elle a quelque apparence de verité : mais ce qui leur parfera le iugement, est que Dieu voulant deliurer & comme desenchanter le monde qui estoit deçeu, & luy enseigner à plain la verité (œuure contraire à celuy diable) il vint en figure de colombe, & non d'aigle, ni de paon, ni d'autres oiseaux, qui sont de plus belle figure: ce qu'il fit pource que la colombe participe fort de l'humeur qui tend à droiture, verité & simplicité: & n'a point de colere, qui est l'instrumẽt de l'astuce & malice. Galien n'accepte aucune de ces choses, ni les philosophes naturels, pource qu'ils ne peuuẽt entendre comme l'ame raisonnable & le diable (qui sont substances spirituelles) se peuuent alterer ou changer par qualitez materielles (comme est la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité) car si le feu introduit vne chaleur au bois, c'est pource que tous deux ont corps & quantité, pour suiet : ce qui defaut és substances spirituelles, mais il est impossible que les qualitez corporelles puissent changer la substance spirituelle. Quels yeux à le diable, & l'ame raisonnable, pour voir les couleurs & figures des choses? quel sentiment & flair, pour receuoir les odeurs ? quelle ouye pour la musique? quel toucher, pour estre offensez de la grande chaleur? à quoy sont necessai, res les organes corporels. Et si l'ame rai-

sonnable separee du corps, est offensee, reçoit douleur & tristesse, il n'est possible que son naturel ne change & ne vienne à se corrompre. Ces difficultez & argumens ont trompé Galien & les philosophes de nostre temps, mais ils ne me font rien: car quand Aristote à dit que la plus grande proprieté que la substance tienne, est d'estre suiet des accidens, il ne l'a pas liee à la corporelle ni spirituelle, pource que les especes participent egallement de la proprieté du genre. Et pour ceste cause il a dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable: & ceux de l'ame au corps: sur lequel principe il s'est fondé, pour escrire tout ce qu'il a escrit de la phisionomie. Ioint que les accidens desquels se changēt & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matiere:& ainsi se multiplient en vn moment, par vn milieu ou moyen,& passent par vne verriere sans la rompre: & deux contraires accidens peuuent estre en vn mesme suiet, auec toute l'estenduë qu'ils peuuent auoir: & à raison de ces proprietez, le mesme Galien les appelle, (Indiuisibles) & les philosophes vulgaires (Intentionnels) & estans de ceste maniere, ils se peuuent bien proportionner auec la substance spirituelle. Ie ne peux laisser d'entendre que l'ame raisonnable (separee du corps) & le diable aussi, ayent puissance de voir, de sentir, d'ouyr, & de toucher. Ce qui

me semble facile à prouuer: car s'il est vray que les puissances se cognoissent par les actions, il est certain que le diable à la puissance de sentir & flairer, puis qu'il sentoit la racine que Salomon enuoyoit appliquer aux narines des demoniaques : & qu'il a la puissance d'ouyr, puis qu'il entendoit la musique que Dauid donnoit à Saül. Mais de dire que le diable receuoit ces qualitez auec l'entendement, cela ne se peut pas affirmer en la doctrine des philosophes vulgaires: car ceste puissance est spirituelle, & les obiects des cinq sens, sont materiels: & pour ceste cause est besoin trouuer autres puissances en l'ame raisonnable, & au diable, auec lesquelles ils se puissent proportionner. Autrement posons le cas que l'ame du riche auare, obtiendra d'Abraham que l'ame du Lazare vienne au monde à prescher ses freres, & leur persuader d'estre bons, afin de ne venir au lieu de tourmens, où il estoit. Ie demãde à ceste heure, comme l'ame du Lazare pourra certainement venir en la ville, & en la maison de ceux-là? S'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoistra par leurs visages, & s'il les sçaura remarquer & choisir certainement d'entre ceux qui seront en leur compagnie? Et si ces freres du riche auare luy demanderont qu'il est, & qui l'enuoye: s'il a aucune puissance pour ouyr leurs paroles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus

Christ nostre Redempteur, qu'il entédoit prescher, & faire miracles, quand ils disputerent & eurent propos ensemble au desert : on peut demander par quelle ouye, le diable entendoit les paroles & responces de Iesus Christ. C'est certainement faute d'esprit & bon entendement, penser que le diable ou l'ame raisonnable (separee du corps) ne puisse cognoistre les obiects des cinq sens, combien qu'elle soit priuee d'instrumens corporels. Car par la mesme raison ie leur prouueray que l'ame raisonnable (estant separee du corps) ne peut entendre, imaginer, ni exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner, ni mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres, de dire que l'ame raisonnable, estant separee du corps, ne puisse raisonner & entendre, pource qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grande folie. Ce qui se prouue donc par la mesme histoire d'Abraham. *Fili, recordare, quia accepisti bona, in vita, & Lazarus, similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris : & in iis omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum est, vt hi qui volunt : hinc transire ad vos, non poßint : nec inde, huc transire*, *Et ait Rogo ergo te, pater, vt mittas eum in domum patris mei : habeo enim quinque fratres, vt testetur illis ne & ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* Fils, souuienne toy que tu as eu des

biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux ; lequel maintenant est consolé, & tu demeures en tourment: & en tout cela il y a vne grande confusion entre vous & nous, de maniere que ceux qui veulent venir icy, ne peuuent: ni ceux qui veulent aller ou vous estes aussi. Et il dit, Ie vous prie donc pere , de l'enuoyer en la maison de mon pere : car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie concluds, que comme ces deux ames s'arraisonnerent ensemble , & que le riche auare se souuient qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere, qu'Abraham luy remit en memoire la bonne vie qu'il auoit menee au monde, & les trauaux du Lazare, sans qu'il fust besoin du cerueau : ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels: ouyr sans oreilles : gouster sans langue: sentir, sans nez : & toucher , sans nerfs ni chair : voire mesme beaucoup mieux sans comparaison. Cela mesme est entendu du diable, lequel est doüé d'vne mesme nature que l'ame raisonnable. L'ame du riche auare, pourra resouldre toutes ces doutes là: duquel S. Luc raconte qu'estant en Enfer, il leua les yeux, & vid le Lazare qui estoit au sein d'Abraham : au moyen dequoy il parla, & dit ainsi: Pere Abraham, ayez pitié de moy : enuoyez le Lazare moüiller seulement le bout du doigt en l'eau, afin de rafraichir ma lãgue, car ceste flãme me tourmente beaucoup. On peut recueillir par

la doctrine susdite, & par ces paroles du riche auare, que le feu qui brusle les ames en enfer est materiel, comme celuy que nous auons ici, & qu'il fait mal au riche auare, & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur : & que si le Lazare luy portoit vne seillee d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation, en se mettant en icelle. La raison en est fort claire : car si l'ame de ce riche n'a peu demeurer au corps, par l'excessiue chaleur de la fieure: & quand il beuuoit de l'eau froide, s'il est certain que son ame sentoit vne grande recreation, pourquoy n'entendrons nous cela mesme, estant iointe aux flammes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, sont tous noms des puissances de l'ame, afin que l'escriture se puisse expliquer: ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fondent en la philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encor peut-on inferer & conclurre, que si l'ame raisonnable est attainte de douleur & tristesse (pource que son naturel est alteré & change par qualitez contraires) elle est corruptible & mortelle. On voit que les cendres sont composees de quatre elemens, & neantmoins de fait ni de puissance il n'y a agent naturel au monde qui les puisse corrompre: ni qui leur face perdre les qualitez conuenables à leur naturel. Nous sçauons tous que le naturel

temperament des cendres eſt froid & ſec: & neantmoins combien que nous les mettions dedans le feu, elles ne perdront iamais leur froideur radicale: & combien qu'elles demeurent cent mille ans dedans l'eau, il eſt impoſſible, eſtans tirees, qu'elles demeurent auec humidité propre & naturelle, & neantmoins on ne laiſſera pas de confeſſer que par le moyen du feu, elles reçoyuent chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez ſont ſuperficielles és cendres, & durent peu au ſuiet: pource qu'eſtans ſeparees du feu, elles retournent prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles ſont tirees de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vn doute ſe preſente au propos & colloque du riche auare, auec Abraham, qui eſt, pourquoy, & comment l'ame d'Abraham ſceut raiſons plus ſubtiles & hautes que celle du riche auare, veu que nous auons dit ailleurs, que toutes les ames raiſonnables (ſorties du corps) ſont d'egalle perfection & ſçauoir? Auquel on peut reſpondre en deux manieres. La premiere eſt, que la ſcience & le ſçauoir qu'eut l'ame, eſtant au corps, ne ſe perd, quand l'homme ſe meurt, ains deuient plus parfaite, pource qu'elle ſe reſoult d'aucuns erreurs. L'ame d'Abraham partit, treſſage de ceſte vie, & plaine de pluſieurs reuelations & ſecrets que Dieu luy communiqua, pource qu'il luy eſtoit amy: mais il eſtoit force que cel-

le du riche auare sortist sans sapience: premierement, pour le peché que l'ignorance nourrit en l'homme, & puis pource que les richesses produisent effet contraire à celuy de la pauureté : laquelle donne esprit à l'homme, comme nous prouuerons ci apres, & la prosperité & richesse le luy oste. Il y a vne autre response, suyuant nostre doctrine, qui est, Que la matiere de laquelle ces deux ames parloyent, estoit Theologie scolastique : car de sçauoir, si estant en enfer, il y auoit lieu de misericorde: & si le Lazare pouuoit passer du Lymbe en Enfer, s'il estoit conuenable d'enuoyer au monde quelque mort, qui declarast aux viuans la peine, & les horribles tourmens des condamnez, ce sont tous poincts scolastiques, desquels la decision appartient à l'entendement, comme ie prouueray en apres. Et entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne qui trouble tant ceste puissance que fait l'excessiue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté: mais l'ame d'Abraham demeuroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit grand plaisir & recreation : au moyen dequoy ne se faut pas esbahir si ses raisons estoyent meilleures. Parquoy ie conclus que l'ame raisonnable & le diable ou l'esprit malin se seruent en leurs œuures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres contraires, ils reçoyuent contentemẽt. Et pour ceste cause ils appetẽt de conclusion

demeurer en certains lieux, & fuyent la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

*Comme est donnee à chacune difference d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy ostant celle qui luy est repugnante & contraire.*

la poësie

## CHAP. VIII.

*Pour Archie Poëte.*

*Est Deus in nobis, &c. Ouid. de Fastis.*

TOVS les arts (dit Ciceron) sont constituez & establis sous certains principes vniuersels, lesquels se peuuent apprendre, par estude & trauail. Mais l'art de poësie est en cela tāt particulier, que si Dieu, ou la nature ne font l'homme poëte, on ne gaigne gueres de luy enseigner par reigles & preceptes, comme il doit faire des vers : & pour ceste cause il dit, *Cæterarum rerū studia & doctrina & preceptis, & arte constani: Poëta natura ipsa valet & mētis viribus excitatur, & quasi diuino quodam spiritu afflatur.* Les estudes & doctrines des autres choses gisent en preceptes & art: le Poëte se sert de nature, & est excité par les forces de l'esprit, & quasi inspiré de l'esprit diuin. Mais Ciceron n'a point de raison en cela: car de fait ne se trouue science, ni art inuenté en la Republique, que l'homme puisse apprendre, luy defaillant l'esprit, combien qu'il trauaille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes : au lieu que

ſi d'auanture il s'adõne à celle que requiert ſon habilité naturelle, nous voyons qu'il y eſt enſeigné en deux iours. Cela meſme ſe voit en la poëſie, ſans aucune difference: car ſi celuy duquel le naturel y eſt propre, ſe met à compoſer des vers, il les fait auec grande perfection: autrement, il eſt touſiours vn mauuais Poëte. Eſtant donc ainſi, il m'eſt aduis qu'il eſt temps de ſçauoir par art, à quelle difference d'eſprit reſpond en particulier chacune difference ou maniere de ſcience, afin que chacun entende auec diſtinction (ſçachant deſia ſon naturel) à quel art l'on peut eſtre naturellement diſpoſé. Les arts & ſciences qui s'aquierent par le moyen de la memoire, ſont celles qui s'enſuyuent, la Grammaire Latine, ou de quelque autre langue: la Theorique de la Iuriſprudence, ou du Droit: la Theologie poſitiue: la Coſmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement ſont telles, la Theologie ſcolaſtique: la theorique de Medecine: la Dialectique: la Philoſophie naturelle & morale: pratique de Iuriſprudence, que l'on appelle Aduocacerie. De la bonne imagination naiſſent & procedent tous les arts & ſciences qui conſiſtent en figure, correſpondance, harmonie, & proportion: qui ſont la Poëſie, l'Eloquence, la Muſique, & ſçauoir preſcher. Quant à la pratique de Medecine, Mathematique, Aſtrologie, art Militaire, gouuernement d'vne Republique:

Moyens d'acquerir la cognoissance des Arts.

quant à peindre, tracer, escrire, lire : quant à ce que nous voyons vn homme gracieux, affable, beau parleur, gentil & subtil: quant à tous les esprits, desseins, & œuures que font les ouuriers, & quant à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmerueille, qui est de dicter à quatre escriuains ensemble, matieres diuerses, de maniere qu'elles soyent toutes bien ordonnees : nous ne pouuons en faire euidente demonstrance, ni prouuer chacune chose à part, pource que ce ne seroit iamais fait : mais le faisant en trois ou quatre sciences : la mesme raison pourra seruir aux autres. Au catalogue des sciences que nous auons dit appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & les autres que parlent toutes les nations du monde : ce que nul homme sage ne peut nier, car les langues ont esté inuentees par les hommes, afin de communiquer ensemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, sans plus grand mistere, ni autres principes naturels, de s'estre les premiers inuenteurs assemblez, ie veux bien (comme dit Aristote) former les vocables, & donner à chacun sa signification. De là vient vn si grand nombre d'iceux, & tant de manieres de parler, sans principe ni raison, de sorte que si l'homme n'a bonne memoire, il luy est impossible les comprendre, par aucune autre puissance. Et quant à ce que l'imagination & l'entendement ne sont propres pour

*Au 1. liure de l'interpretatiō.*

apprendre les langues & manieres de parler, l'enfance le prouue clairement, qui est l'aage auquel l'homme est le plus despourueu de ces deux puissances : & neantmoins Aristote dit, que les enfans apprennent mieux quelque langue que ce soit, que les hommes fais, bien qu'ils soyent plus raisonnables, & qu'ils ayent meilleur entendement. Et sans que personne nous le dic, l'experience nous le monstre clairement, car nous voyons que si vn Biscain de trente ou quarante ans vient demeurer à Castille, il n'apprend iamais le naturel langage: mais s'il est ieune homme, en deux ou trois ans il semble natif de Tolede. Autant en est de la langue Latine, & de toutes les autres du monde: car ceste mesme raison sert en tous lieux. Veu donc qu'en l'âge auquel regne le plus, la memoire, (& moins sert l'entendement & l'imagination) l'on apprend mieux les langues, que quand il y a faute de memoire ( estant l'entendement en vigueur ) il est certain qu'elles s'aquierent par la memoire, & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne consistent en discours ni raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir: & pourtant est necessaire ouyr d'vn autre le vocable & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire: au moyen dequoy, il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet : pource qu'il ne peut entendre d'vn autre, la prononciation

*En la 30. sect. proble. 3.*

*Au 4. li. de l'histoire des animaux. c. 9.*

des mots, ni la signification que les inuenteurs leur ont donné. Que les langues soyent inuentees au plaisir & volonté des hōmes, se prouue clairement, par ce qu'en toutes, se peuuent enseigner les sciences, & en chacune se peut dire & declarer ce que l'autre veut entendre. Parquoy ne se trouuera pas vn des graues autheurs, qui ait esté chercher vne langue estrangere, & aussi pour donner à entendre ses conceptions: ains les Grecs ont escrit en Grec, & les Romains en Latin, & les Hebrieux, en Hebrieu, & les Mores en Arabic, & ainsi ay-ie escrit en Espagnol, pour ce que ie sçay mieux ceste langue que nulle autre. Les Romains comme seigneurs du monde, voyans leur estre necessaire auoir vne langue commune, au moyen de laquelle, toutes nations puissent communiquer ensemble, & eux mesmes ouyr & entendre ceux qui viendroyent vers eux, leur demander iustice, & choses concernant leur gouuernement: commanderent d'ouurir escole par tous les endroits de leur empire, en laquelle l'on enseignast la langue Latine: à raison dequoy elle a duré iusques auiourd'huy. Il est certain que la Theologie scolastique appartient à l'entendement: attendu que les œuures de ceste puissance, sont, distinguer, inferer, raisonner, iuger & eslire, pour ce que rien ne se fait en ceste faculté, que ne soit douter, par inconueniens: respondre, par distinction, & contre la res-

*Pourquoy l'auteur a escrit en Espagnol.*

ponse inferer ce qu'en bonne consequence se peut recueillir: & retourner respondre iusqu'à tant que l'entendement s'appaise & soit content. Mais la plus grande preuue qui se puisse faire sur ce poinct, est de donner à entendre, auec combien grande difficulté s'assemble la langue Latine auec la Theologie scolastique: & comme ordinairement on ne voit aduenir, qu'vn homme soit ensemble bon Latin & profond scolastique. Duquel effet se sont esmerueillez certains curieux (qui s'y sont rencontrez) lesquels en ont voulu trouuer la cause & raison, & ont veu comme ainsi soit que la Theologie scolastique est escrite en langue plaine & commune, & que les bons Latins prestent volontiers l'oreille au stile elegant de Ciceron, ils ne se peuuent accōmoder à icelle. Ce pourroit bien là estre la cause aux Latins, pourquoy forçant l'ouye (par l'vsage) leur mal reçoit remede : mais à parler à la verité, c'est plustost douleur du chef, que mal de l'ouye. Ceux qui sont bons Latins: ont consequemment vne grāde memoire : car autrement ils ne pourroyent deuenir si excellens, en vne langue, qui n'est à eux propre. Et pource que la grande & heureuse memoire est comme contraire au grand & haut entendement, en vn suiet, elle l'abaisse & deprime aucunement. Et de là vient que celuy qui n'a tant bon & haut entendement (qui est la puissance à laquelle appartient, distinguer,

conclurre, raiſonner, iuger & eſlire) n'acquiert le parfait point de la Theologie ſcolaſtique. Quiconque ne ſe contentera de ceſte raiſon, liſe S. Thomas, l'Eſcot, Durand & Caietan (qui ſont les premiers & principaux de ceſte faculté,) & il trouuera grandes ſubtilitez en leurs œuures, dites & eſcrites en gros & commun Latin. Dequoy n'y a autre raiſon, ſinon que ces graues autheurs ont eu, dés leur enfance, fort pauure memoire, pour eſtre excellens en langue Latine. Mais eſtans venus à la Dialectique, Metaphyſique, & Theologie ſcolaſtique, ils ont obtenu la cognoiſſance telle que nous voyons, pource qu'ils auoyent vn grand entendement. I'ay cogneu vn Theologiẽ ſcolaſtique, (& pluſieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel eſtant le premier en ceſte faculté, ne parloit tant s'en faut elegamment, que meſmes en liſant, ſes diſciples nottoyent qu'il parloit groſſierement Latin: au moyen dequoy, ils luy conſeillerent, cõme gens qui ignoroyent ceſte doctrine, de laiſſer aucunefois l'eſtude de la Theologie ſcolaſtique, pour employer ſecrettement quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoiſſant que ce conſeil luy eſtoit baillé, par ſes bons amis, il taſcha de remedier à ce defaut non ſeulement en ſecret, mais auſſi en public: car acheuant de lire la matiere de la Trinité (ou comme le Verbe diuin à peu prendre chair humaine) il entroit pour ouyr vne leçon en Latin;

mais c'est vne chose notable qu'en long téps qu'il fist ainsi, il n'aprint nõ seulemét aucune chose de nouueau, mais par ce moyen il vint à perdre le Latin commun qu'il sçauoit auparauant : à raison dequoy force luy fut lire en sa langue maternelle. Et comme le Pape Pie quatriesme demandast quels Theologiens estoyent au Concile de Trente, pour les plus signalez, on luy dist qu'il y auoit vn singulier Theologien Espagnol, duquel la resolution, argumens, responses & distinctions estoyent dignes d'admiration. Et le Pape desirant voir & cognoistre vn homme tant signalé, il luy manda qu'il vint à Rome, pour luy sçauoir dõner raisõ de ce qui s'estoit passé au Concile, & quand il fut à Rome, le Pape luy fist beaucoup de faueurs, l'enuoya querir, & le prenant par la main, le mena en se promenant, iusques au chasteau S. Ange & luy deuisa en Latin fort elegant, de certains bastimens, qu'il y faisoit faire, pour le fortifier dauantage, & luy en demanda son aduis. A quoy il respondit auec telle peine & si confusément (pource qu'il ne sçauoit parler Latin) que l'Ambassadeur d'Espagne (qui estoit lors dom Loys de Requesenes grand commandeur de Castille) vint luy faire honneur auec son Latin, pour distraire le Pape à autre matiere differente. En fin le Pape dist à ceux de sa chambre, qu'il n'estoit possible qu'vn hõme entẽdant si peu Latin, fust si sçauant en Theologie

que l'on disoit. Mais comme il l'esprouua en ceste lãgue (qui est œuure de la memoire)& au bastiment (qui appartiẽt à la bonne imagination) s'il eust fondé en choses concernans l'entendement, il luy eust dit & amené considerations diuines. Nous auõs mis du commencement, la poësie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imagination, non point d'auanture, ni par faute de consideration:mais pour donner à entendre, combien sont esloignez d'entendement ceux qui ont bonne veine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerons nous, qu'il y a telle difficulté & encores plus grãde, sans comparaison, entre ceste faculté & l'art de versifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine auec la Theologie scolastique. Cest art est tant contraire à l'entendement, que par la mesme raison qu'aucun se rẽdra excellent en la poësie, il peut donner congé à toutes les sciences qui appartiennent à ceste puissance: & mesmes à la langue Latine, pour la contrarieté qui est entre la bonne imagination & la bonne memoire. Aristote n'a point trouué la raison du premier:mais confirme mon opinion,par vne experience, disant: *Marcus ciuis Syracusanus poëta erat prestantior, dum mente alienaretur.* C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poëte, quand il estoit hors du sens: & c'est pourquoy la difference de l'imagination (à laquelle appartiẽt la poësie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur: &

*En la 30. sect. prob.*

ceste chaleur si grande, comme nous auons dit autre part, fait perdre du tout l'entendement. Ainsi l'a noté le mesme Aristote: car il dit que Marc de Siracuse se venant à moderer auoit meilleur entendement : mais qu'il ne composoit pas si bien, pour le defaut de la chaleur, par laquelle ceste difference d'imagination vient à exercer son œuure. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il a monstré voulant escrire en vers les faits heroïques de son consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouuernee : car il dit ainsi:

*O fortunatam natam, me consule,* Roman!

Et pource que Iuuenal n'entẽdoit pas, que la science de Poësie estoit contraire à vn homme de si bon esprit que Ciceron, il le taxe en ses satyres, & dit. Si tu eusses dit & prononcé tes Philippiques, contre Marc Antoine, au ton de ce vers tant mal raboté, il ne t'eust pas cousté la vie. Platon à dit que la poësie n'estoit sciẽce humaine, mais reuelation diuine, pource que les Poëtes n'estans hors d'eux mesmes & plains de Dieu, ne peuuent composer ni dire chose qui soit excellente. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iugement ne peut faire des vers: mais Aristote le reprend disant, que l'art de poësie n'est pas habilité humaine, mais reuelation diuine: & aduouë que l'homme d'e-

*Au Sophiste.*

*En la 30. sect. prob.*

ſprit, & qui eſt en ſon bon & libre iugement, ne peut eſtre Poëte. La raiſon eſt que là où il y a beaucoup d'eſprit, il eſt force d'auoir faute d'imagination, à laquelle appartiẽt l'art de compoſer : ce qui peut eſtre demõſtré plus clairement ſçachant que depuis que Socrates eut apprins l'art poëtique, il ne peut auec tous ces preceptes & reigles, faire vn vers : & neantmoins il fut iugé, par l'oracle d'Apollon, le plus ſage hõme du monde. Ainſi donc ie tiens pour choſe certaine & manifeſte que le ieune hõme lequel a bonne veine, pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui y eſt neceſſaire, ſans grande conſideration, ne ſçait ordinairement auec eminence la langue Latine, la Dialectique, la Philoſophie, la Medecine, la Theologie ſcolaſtique, ni les autres arts & ſciences qui appartiẽnent à l'entendement & memoire. Et ainſi le voyons nous par experience : car ſi nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à apprendre par cœur, il ne le ſçaura en deux ni trois iours:mais ſi on luy baille vn papier eſcrit en vers, pour repreſenter quelque comedie, il le retient incontinent tout le contenu d'iceluy. Ceux-là ſe gaſtent à lire les liures de cheualleries, Roland, Boſcan, Diane de Mont-maior & autres ſemblables, pource que toutes ces œuures-là appartiennent à l'imagination. Et puis que dirons-nous du chant, & des muſiciens, deſquels l'eſprit eſt fort mal propre au La-

tin, & à toutes les autres ſciences qui ap-
partiennent à l'entendement & memoire?
Autant en eſt du toucher des inſtrumens &
de tout genre de muſique. Par ces trois ex-
emples que nous auons tiré du Latin, de la
Theologie ſcolaſtique & de la poëſie, nous
entendrons que ceſte doctrine eſt verita-
ble : & que nous auons bien fait la diui-
ſion ſuſdite, combien que nous facions
preuue particuliere des autres arts & ſcié-
ces. L'eſcriture deſcouure pareillement l'i-
maginatiõ: & par ainſi voit-on peu d'hom-
mes de grand entendement qui eſcriuent
bien : dequoy i'ay noté pluſieurs exemples:
& ſpeciallement i'ay cogneu vn Theolo-
gien ſcolaſtique fort ſçauant, lequel faſ-
ché de voir la mauuaiſe lettre qu'il faiſoit
n'oſoit eſcrire aucunes miſſiues à perſon-
ne, ni reſpõdre à celles qu'on luy enuoyoit,
tant qu'il delibera faire venir ſecretement
vn maiſtre en ſa maiſon, pour luy enſei-
gner aucunement à mieux eſcrire qu'il ne
faiſoit. Mais ayant trauaillé pluſieurs iours
en cela, il perdit ſon temps pource qu'il n'y
fiſt aucun profit : & partant il laiſſa tout:
& le maiſtre qui l'enſeignoit fut eſbahy de
voir vn homme ſi ſçauãt en ſa faculté, tant
inhabile à l'eſcriture. Mais quãt à moy, qui
ſçay bien que la bonne eſcriture deſpend
de l'œuure de l'imagination, i'ay prins cela
pour vn effet naturel. Si quelqu'vn le veut
voir & noter, conſidere les eſtudians qui
gaignent leur vie aux vniuerſitez à eſcrire

& copier papiers en bonne lettre, & l'on trouuera qu'ils sçauent peu de Grammaire, peu de Dialectique, & peu de Philosophie : & s'ils estudient en medecine ou en Theologie, ils n'y sont iamais profonds. Parquoy le ieune homme, lequel auec la plume sçaura fort bien peindre & tirer vn cheual, & vn homme, & faire vn bon trait, n'est propre à aucun genre de lettres, mais doit estre mis auec vn bon peintre, pour faciliter son naturel, par le moyen de l'art. Lire bien & facilement descouure aussi vne espece d'imagination: & si est-ce chose fort notable que celuy qui lit ainsi, n'a que faire de perdre le temps à l'estude des lettres, mais faire seulement qu'il gaigne sa vie à lire des procez. Il y a en cela vne chose digne de noter : c'est que la difference de l'imagination, qui rend les hõmes gracieux, affables, & beaux parleurs, est contraire à celle qui est necessaire à l'homme pour lire facilement : & ainsi nul ayant ceste grace que i'ay dit, peut apprendre à lire parfaitement. Sçauoir iouër à la prime, & enuier faussement & vn vray vouloir & ne vouloir en son temps, & par coniectures cognoistre le point de son contraire, & sçauoir bien escarter, est œuure appartenant à l'imagination. Autant en est de iouër au cent, & à la trionfe, combien qu'il semble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonstre non seulement ceste difference d'esprit, mais aussi descouure toutes

les vertus & vices de l'homme: pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu, occasions, par lesquelles l'homme demonstre ce qu'il feroit aussi biẽ en autres choses plus grandes, s'il y estoit. Le ieu des eschets est vne des choses qui découure le plus l'imagination: & pour ceste cause, celuy qui entend fort bien ce ieu, est en danger d'estre mal propre aux sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire: si n'estoit qu'il eust deux ou trois puissances assemblees, comme nous l'auons desia noté. Et si vn certain Theologien scolastique que i'ay cogneu fort sçauant, eust acquis ceste doctrine, il eust eu resolution d'vne chose, de laquelle il doutoit. Cestuy ioüoit souuent auec vn sien domestique, & perdant il luy disoit: Qu'est-ce ci? tu ne sçais ni Latin, ni Dialectique, ni Theologie (combien que tu y ayes estudié) & tu me gaignes, nonobstant que ie sois plain de l'escot & de S. Thomas. Est-il possible que tu ayes meilleur esprit que moy? ie pense que le diable te reuele ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le mystere qui estoit en cela est, que le maistre auoit grand entendemẽt, par le moyen duquel il paruenoit aux subtilitez de l'Escot & de S. Thomas, & estoit despourueu de la difference d'imaginatiõ, par laquelle on ioue aux eschets: mais le ieune homme auoit mauuais entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les estudians qui ont leurs liures biẽ dres-

Effaicts de l'Amour. voyez de Montagne chap. 1. L. 1.



sez & arrangez en leur estude (estant chacune chose en son lieu propre) ont vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Les hommes propres, mistes, nets, & gentils qui vont chercher les poils de la cappe, & qui sont faschez des rides & plis d'vn accoustrement, sont d'vn mesme esprit: ce qui procede certainemẽt de l'imagination. Car si vn homme ne sçauoit faire des vers, & qu'il y fust mal propre, si d'auanture il deuient amoureux. Aristote dit, qu'il se fait bon poëte: pource que l'amour eschauffe & desseche le cerueau, qui sont les qualitez de l'imagination. Or Iuuenal note que l'indignation en fait de mesme, qui est vne passion, laquelle pareillemẽt aussi eschauffe le cerueau.

*L'habillement du corps dõne indice de l'homme.*

*Eccl. cha. 19.*

*Es sophistes.*

*Si natura negat facit indignatio versum.*

C'est à dire,

*Si nature ne veut, l'indigné fait des vers.*

Les beaux parleurs, plaisans, & qui sçauent donner vn bon traict, ont aussi vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Et pour ceste cause, ils ne sont iamais bons Grammairiens, Dialecticiens, Theologiẽs, Scolastiques, Medecins, ni Legistes. Ceux qui sont subtils, fins, & rusez en tout ce qu'ils entreprennent: prompts à parler & respondre à propos, sont propres pour seruir au

palais, pour ſoliciter & manier les affaires des marchands, & meſme pour acheter & vendre : mais ils ne ſont pas bons aux lettres. Or en cecy le vulgaire ſe trompe bien grandement de penſer que ceux qui ſont ainſi adroits & ſubtils à toutes choſes, ſeroyent propres à l'eſtude des lettres s'ils y eſtoyent mis : car, de fait, il n'y a aucun eſprit qui ſoit plus contraire & repugnant aux ſciences, que de ceux-là. Les ieunes hommes qui tardent beaucoup à parler ont en la langue & au cerueau beaucoup d'humidité : & quand elle eſt conſommee par laps de temps, ils deuiennent fort eloquens & grands parleurs, à cauſe de la grāde memoire qu'ils ont, depuis que ceſte humidité ſe vient à moderer. Ce que nous ſçauons eſtre autrefois aduenu à ce grand Orateur Demoſthene, duquel nous auons dit que Ciceron s'eſtoit eſmerueillé, ſçachant que de ieuneſſe il auoit eſté fort rude à parler, & qu'à ceſte heure là il eſtoit deuenu ſi eloquent. Les ieunes hommes auſſi qui ont bonne voix, & qui fredonnēt de leur gorge, ſont fort ineptes, & mal propres à toutes les ſciences, pource qu'ils ſont froids & humides : leſquelles deux qualitez iointes enſemble, ſont perdre la partie raiſonnable. Les eſtudians qui recitent leur leçō, ni plus ni moins que le maiſtre la leur a faite, demonſtrent bien qu'ils ont bonne memoire : mais l'entendement le doit bien payer, lequel ils n'ont pas bon.

tardifs à parler.

Aucuns Problemes & doutes se presentent en ceste doctrine. La responce ausquels, pourra parauanture mieux seruir, pour entendre estre veritable, ce que nous auons dit. Pour le premier, on peut demãder d'où vient que les bons Latins sont plus arrogans & presomptueux en leur sçauoir, que ne sont les hommes fort doctes au genre de lettres qui appartiennent à l'entendement : de maniere que pour entendre que c'est du Grammairien, on peut dire en ceste maniere, *Grammaticus ipsa arrogantia est.* Le Grammairien n'est autre chose que la mesme arrogance. Pour le second, d'où vient que la langue Latine est tant contraire à l'esprit des Espagnols, & tant propre & naturelle aux François, Italiens, Allemans, Anglois, & à tous les autres qui habitent vers le Septentrion : comme lón voit par leurs œuures : car voyans vn liure couché en bon Latin, nous cognoissons incontinent que l'auteur d'iceluy est estrãger, & si nous en voyons vn autre en langage barbare, & mauuais Latin, nous cognoissons qu'il a esté fait par vn Espagnol. Pour le troisiéme, comme les choses qui se disent & escriuent en langue Latine, sonnent mieux, sont plus agreables, & ont plus d'elegance, qu'en quelqu'autre langue, tant bonne soit elle : ayant dit autrefois que toutes les langues dépendent de la volonté & plaisir de ceux qui les ont inuentees, sans aucun fondemẽt naturel. Pour le qua-

*L'esprit des Espagnols repugnant à la langue Latine.*

trieſme, comment ſe peut faire, qu'eſtans toutes les ſciences qui appartiennẽt à l'entendement, eſcrites en Latin, ceux qui ſont dépourueuz de memoire les peuuent lire & eſtudier dedans les liures, veu que par ceſte raiſon, la langue Latine leur eſt repugnante. On peut reſpondre au premier, que pour cognoiſtre ſi vn homme eſt dépourueu d'entendement, ne ſe trouue plus certain ſigne, que de le voir hautain, preſomptueux, enflé, ambicieux, poignant, & plein de ceremonies. La raiſon de cela eſt, que tout cela eſt œuure d'vne difference ou maniere d'imagination, qui ne demande pas plus d'vn degré de chaleur, auec lequel compatit aiſément vne bien grande humidité, qui demande la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la reſoudre. Au contraire, l'homme qui eſt naturellement humble, qui ne fait cas de ſoy, ni de ſes beſongnes, qui ne ſe vante ni ne ſe louë, mais ſe faſche des loüanges que les autres luy donnent, & qui eſt ennemy des lieux & ceremonies honorables, demonſtre certainement, & par vn indice infaillible, qu'il eſt pourueu d'vn entendemẽt merueilleux, & qu'il a peu d'imagination & memoire. I'ay dit naturellement humble, car s'il l'eſt auec artifice, ce ſigne là n'eſt pas certain, c'eſt pourquoy l'on voit, que comme ainſi ſoit que les Grammairiens ſont de grande memoire, & aſſemblent l'imagination auec ceſte difference, & par conſequent

*On trouuë qui s'humilie malicieuſement: duquel l'interieur eſt plein de trõperie. Ecclesi 4. chap 9.*

ils sont despourueus d'entendement, & tels que dit le prouerbe, Que le Grammairien n'est autre chose qu'vne pure arrogance. Quant au second, on peut respondre, que Galien recerchant l'esprit des hommes par le temperament de la region en laquelle ils habitent, dit que ceux qui demeurent au dessous de Septentrion, ont tous faute d'entendement : & ceux qui sont situez entre le Septentrion & la Zone torride ou bruslante, sont fort prudens & aduisez : laquelle situation respond iustement à nostre pays d'Espagne, qui n'est pas si froid que le Nort, ni si chaud que la Zone torride du milieu. Aristote est de ceste opinion, quand il demande pourquoy ceux qui habitent en pays fort froids, n'ont pas tant bon entendement que ceux qui naissent en regions plus chaudes? En la response il traite fort mal les Flamens, Allemans, Anglois, & ceux de ces regions là disent que leur esprit ressemble à celuy des yurongnes : à raison dequoy ils ne peuuent sçauoir la nature des choses. Dequoy est cause la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & és autres parties du corps : ce que demonstre la blancheur du visage, & la couleur iaune des cheueux : car c'est merueille, quand on voit vn Alemant chauue: ils sont tous grands, à cause de la grande humidité qui est en eux, qui leur fait dilater les membres. Ce qui se trouue tout au contraire aux Espagnols, qui sont vn peu basanez

*Au liure que les mœurs de l'esprit. chap. 9.*

*En la 14. sect. proble. 15.*

auec le poil noir, de moyenne ſtature, & la plusſpart chauues : qui eſt vne diſpoſition que Galien dit venir du cerueau qui eſt chaud & ſec. Ce qu'eſtant vray, il eſt force qu'ils ayent mauuaiſe memoire & grand entendement: au contraire des Allemans, qui ont grande memoire, & peu d'entendement. Au moyen dequoy les vns ne peuuent ſçauoir Latin, & les autres l'apprennēt facilement. La raiſon que donne Ariſtote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au deſſous du Septentrion, eſt, Que la grande froideur de la region, reuoque & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permets s'eſpādre: au moyē dequoy ceux-là ont vne grande humilité & chaleur, qui fait qu'ils ſont pourueus d'vne grande memoire, pour les langues, & d'vne bonne imagination, pour faire horloges, trouuer les moyens d'aller ſous l'eau, forger machines & œuures de grand eſprit, que les Eſpagnols ne peuuent faire, pour eſtre priuez d'imagination. Mais s'ils ſont mis ſur les poincts de Dialectique, Philoſophie, Theologie ſcolaſtique, Medecine & Loix, vn Eſpagnol dira ſans comparaiſon, de plus grandes choſes, en ſes termes barbares, que ne fera pas vn eſtranger en ſon beau Latin, lequel hors mis l'elegance & netteté du parler, ne dit choſe qui ſoit excellente. Galien dit, pour approbation de ceſte doctrine, *In Scythijs, vnum vir factus eſt philoſophus : Athenis autem multi*

*Au liure de l'art medec. ch. 14 & 15.*

*Au liure, Que les mœurs de l'eſprit. cha. 10.*

*tales.* C'est à dire, En Scithie prouince Septentrionalle, par merueille est sorty vn homme Philosophe, & en Athenes tous naissent tels. Mais combien que ces Septẽtrionaux ne soyent nez à la philosophie, ni aux autres sciences que nous auons dit, les Mathematiques & l'Astrologie leur sont conuenables, pource qu'ils ont bonne imagination. La response au troisiéme probleme dépend d'vne question fort celebre qui est entre Platon & Aristote. L'vn dit se trouuer noms propres, qui naturellement signifient les choses, & qu'il faut vn grand esprit pour les trouuer: qui est vne opinion que la sainte escriture fauorise: disant, qu'Adam imposoit nom propre & conuenable à toutes les choses que Dieu auoit mis deuant luy. Mais Aristote ne veut pas accorder qu'il y ait en aucune langue, nom, ni maniere de parler, qui signifie naturellement la chose: pource que tous les termes & noms sont inuentez à l'appetit & volonté des hommes. Et ainsi voit on par experience, que le vin à plus de soixante noms, & le pain autant (vn, en chacune langue) & ainsi ne peut-on dire lequel est le propre, naturel, & conuenable, pource que tous les hommes du monde en vseroyent. Et ce neantmoins l'opinion de Platon est la plus veritable: car, posé le cas que les premiers inuenteurs des vocables & termes, les ayent forgez à leur plaisir, ils ont eu, neantmoins, vne volonté bien raison-

*In Crat.*

*Au li. 1. de l'interpre. ch. 2.*

nables, communiquee à l'ouye, à la nature de la chose, & à la grace de la prononciation, ne faisans les mots courts ni longs: autrement n'eust esté necessaire monstrer vne laideur de la bouche, au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardant autres conditions que doit auoir la langue, pour estre elegante & non barbare. De ceste opinion de Platon fut vn cheualier Espagnol, qui prenoit tout son plaisir à escrire liures de cheualleries, pource qu'il estoit pourueu d'vne certaine maniere d'imagination, qui conuie & appelle l'homme à fictions & mensonges. On dit de cestui-là qu'introduisant en ses œuures vn geant furieux, il demeura long temps à imaginer vn nom, qui fust du tout correspondant à son audace: & iamais ne le peut trouuer, iusqu'à ce que ioüant vn iour, aux cartes, en la maison d'vn sien amy, il ouyt dire au maistre de la maison ces mots, O *là mochacho tra qui tantos à esta mesa*: c'est à dire, O garçon apporte ici des iettons ou marques pour mettre en ieu. Incontinent il trouua ce mot, *Traquitantos* de bonne grace, & le sentit bien sonner à ces aureilles: & sans regarder dauantage, il se leua, disant: Messieurs, ie ne iouë plus, car il y a long temps que ie cherche vn nom conuenable à vn geant furieux que i'introduy en certaines fictions que ie compose: & ie ne l'ay peu encores trouuer iusques à ceste heure, que

ie ſuis venu en ceſte maiſon, où ie reçoy touſiours quelque plaiſir & faueur. Les premiers inuenteurs de la langue Latine, auoyent la curioſité de ce cheualier, & par ce moyen ont trouué vn langage bien ſonnant aux aureilles. Parquoy auſſi ne ſe faut pas eſbahir ſi les choſes qui ſe diſent & eſcriuent en Latin ſonnent tant bien, & aux autres langues, ſi mal: pource que les premiers inuenteurs d'icelles ont eſté barbares. I'ay eſté contraint de mettre le dernier, pour ſatisfaire à pluſieurs, qui s'y ſont trompez, veu que la ſolution en eſt fort aiſee:car ceux-là qui ont grand entendement, ne ſont pas du tout priuez de memoire: pource que n'en ayant point du tout, l'entendement ne pourroit iamais diſcourir ni raiſonner, d'autant que ceſte puiſſance eſt celle, qui a la matiere & les fantaſies, ſur leſquelles ſe fondent les conſiderations. Mais pource qu'elle eſt remiſe ou laſche de trois degrez de perfection qui ſe peuuent acquerir en la langue Latine, qui ſont, l'entendre, l'eſcrire & le bien parler, elle ne peut paſſer la premiere, ſi ce n'eſt mal & groſſierement.

*Comme il eſt prouué que l'eloquence & netteté de parler, ne peut eſtre aux hommes de grand entendement.*

CHAP. IX.

LE vulgaire pense & se persuade, que l'homme est fort sage & prudent, quand il l'entend parler auec vne grande eloquence, & ornemẽt de langage, auec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exemples accommodez à propos, en la matiere qu'il traite: ce qui vient d'vne conionction qui se fait de la memoire auec l'imagination, au degré de chaleur: laquelle ne peut pas resoudre l'humidité du cerueau, & sert à esleuer les figures & les faire sourdre: au moyen dequoy se descouurent plusieurs conceptions & choses à dire. Il est impossible que l'entendement se trouue en ceste assemblee, pource que nous auons desia dit & prouué vne autre fois, que ceste puissance abomine grandement la chaleur, & que l'humidité ne la peut souffrir. Que si les Atheniens eussent eu ceste doctrine, ils ne se fussent pas tant esmerueillez de voir vn homme si sage que Socrate, qui ne sçauoit parler, de maniere que ceux qui entẽdoyẽt parler de sa grande sagesse, disoyẽt que ses paroles & sentences ressembloyent à certaines caisses de matiere rude & mal polie par dehors, qui auoyent au dedans besongues riches & paintures dignes d'admiration. En la mesme ignorãce ont esté ceux lesquels voulans donner raison de l'obscurité & mauuais stile d'Aristote, dirent que expressément, afin que ses œuures eussent

*Ciceron dit que l'honneur de l'hõme est d'auoir l'esprit propre à l'eloquence.*

*Platon le conte au dialogue de la sciẽce, & au banquet.*

plus grande autorité, il a escrit sans ornement de langage, & belles phrases de parler. Et si nous considerons pareillement comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefueté de laquelle il escrit l'obscurité de ses raisons, la mauuaise collocatiõ des parties de l'oraison, nous trouuerons que la cause n'en est autre. Si nous lisons les œuures d'Hippocrate, voyons nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il a à dire, pour emplir ceux qui sont vuides de doctrine? Que diray-ie plus? sinon que voulant raconter à Damagete son amy, cõme Artaxerxe Roy des Perses l'auoit mandé, auec promesse de luy donner tout l'or & l'argent qu'il voudroit, & de le tenir entre les plus grands de son royaume, (ayant sur ce plusieurs demandes & responces) il dist ainsi, *Persarum rex accersiuit, ignarus quòd apud me maior est sapientiæ ratio quàm auri. Vale.* C'est à dire, Le Roy des Perses m'a mandé, ne sçachant que i'estime plus la sagesse que l'or. Si ceste matiere fust tombee entre les mains d'vn Erasme ou de quelque autre de bonne imagination & memoire comme luy, il en eust empli plus d'vne main de papier d'escriture pour la dilater. Mais qui eust osé amener exemple de ceste doctrine, par l'esprit naturel de sainct Paul, & affirmer qu'il estoit homme de grand entende-

*Ciceron louant l'eloquence de Platon dit, que si Iupiter eust voulu parler en Grec, il eust parlé comme Platon. De claris orator.*

mét & de peu de memoire, & qu'il ne pouuoit par ses forces, sçauoir les langues, ni le parler auec ornement & elegance, s'il n'eust dist ainsi? *Nihil me minus fecisse à magnis Apostolis existimo: nam imperitus sum sermone, sed non scientia.* C'est à dire, Ie confesse que ie ne sçay parler, toutesfois en sçauoir & science, personne des Apostres ne me surpasse. Ceste difference & maniere d'esprit estoit fort propre à la publication de l'Euangile, & n'eust esté possible en choisir vne meilleure: car en ceste charge n'estoit pas conuenable d'estre eloquent, ni se seruir d'vn ornement de langage: attẽdu que la force des orateurs de ce temps là se descouuroit, à faire entendre au peuple les choses fausses pour vrayes, & luy persuader par les preceptes de leur art, le contraire de ce qu'il receuoit pour bon & profitable. Qu'ils soustenoyent mesmes qu'il valloit mieux estre pauure que riche: malade, que sain: ignorant que sçauant & autres choses qui estoyent manifestement contre l'opinion du vulgaire: & pour ceste cause les Hebrieux les appelloyent *Genanin*, qui signifie trompeurs. Caton le vieil fut de ce mesme aduis & trouua qu'il estoit dangereux de tenir telle maniere de gens à Rome: veu que les forces de l'empire Romain estoyent fondees sur les armes: & que ceux-ci commençoyent desia à persuader qu'il estoit bon que la ieunesse Romaine les laissast, pour s'adonner à ce gen-

2. Cor. ch. 11.

re de ſcience: & ainſi en brief, il les fit chaſſer de Rome, de maniere que la demeure en icelle leur fut defendue. Dauantage ſi Dieu euſt trouué vn preſcheur eloquent, qui fuſt entré en Athenes ou dedans Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié en Hieruſalem vn homme qui eſtoit vray Dieu, & qu'il eſt mort de ſa propre & aggreable volonté, pour racheter les pecheurs: qu'il eſt reſuſcité le troiſieſme iour & qu'il eſt monté au ciel où il eſt maintenant: qu'euſſent penſé les auditeurs de ce theme, ſinon quelque folie & vanité telle que les orateurs ont couſtume de mettre en auant la force de leur art? Et pour ceſte

1.Cor. ch. 1. cauſe ſainct Paul a dit, *Non enim miſit me Chriſtus baptizare ſed euangelizare, non in ſapientia verbi, vt non euacuetur crux Chriſti.* C'eſt à dire, Ieſus Chriſt ne m'a pas enuoyé pour baptiſer, mais pour preſcher, non par l'art oratoire, afin que le peuple ne penſaſt que la croix de Chriſt fuſt quelque vanité, de celles que les orateurs ont couſtume de perſuader. L'eſprit de S. Paul eſtoit propre à ce miniſtere: car il auoit grand entendemẽt pour ſouſtenir & prouuer aux ſynagogues & aux Gentils que Ieſus Chriſt eſtoit le Meſſie promis en la Loy: & qu'il n'en falloit attendre vn autre: ce neantmoins il eſtoit de peu de memoire: à raiſon dequoy il ne pouuoit parler auec ornement de paroles douces & miellees, auſſi la publication de l'Euangile

auoit besoin d'vn tel ministre. Ie ne veux pas dire pourtant que S. Paul n'eust le don des langues : car il parloit en toutes aussi bien que la sienne: i'entens aussi peu, que pour defendre le nom de Christ, les forces de son grand entendement fussent suffisantes, sans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite : ie veux dire seulement que les dons supernaturels œuurent & produisent meilleurs effets en vne bonne nature,qu'en vn homme de soy mesme tardif & ignorant. A quoy fait ce que dit sainct Hierosme en son proësme sur Esaye & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y ayant qu'vn S. Esprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Esaye, l'vn propose les choses qu'il escrit, auec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il respond à ce doute,que le S. Esprit s'accommode à la maniere naturelle de proceder de chacun Prophete, sans changer leur naturel,& leur enseigner le lãgage par lequel ils doiuent publier la prophetie. Et partant il faut sçauoir qu'Esaye estoit vn cheualier illustre, nourri en la cour & cité de Hierusalem,& pour ceste cause il parloit auec elegance & ornement. Mais Hieremie estoit né, & auoit esté nourri en vn village de Hierusalem,qui s'appelloit Anathothites, au moyen dequoy il fut rude & grossier en sa maniere de proceder, & parler : & neantmoins le sainct Esprit s'est bien voulu seruir de son stile en la prophetie qu'il

*Bien que l'Epistre aux Hebrieux soit de S. Paul plusieurs ont voulu dire à cause du stile diuers, qu'il ne l'auoit faite : ce que l'Eglise tient pour heretique.*

luy a communiquee. L'on en peut dire autant des Epistres de sainct Paul, auquel le sainct Esprit assistoit en les escriuant, afin qu'il ne peust errer: ce neantmoins sainct Paul parloit son naturel langage, propre & accommodé à la doctrine qu'il escriuoit, pource que la verité de la Theologie scolastique abhorre l'abondance de paroles. A la Theologie positiue se ioint fort bien l'industrie des langues, & l'ornement du langage, pource que ceste faculté appartient à la memoire, & n'est autre chose qu'vn amas de dits & sentences Catholiques, prinses des saincts Docteurs, & de l'Escriture saincte, & gardees en ceste puissance. Comme fait vn Grammairien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Horace, Terence, & de tous les autres auteurs Latins qu'il lit: lequel cognoissant l'occasion de les alleguer, met en auant quelque chose de Ciceron ou de Quintilian, au moyen dequoy il monstre aux auditeurs son sçauoir & erudition. Ceux là qui ont ensemble l'imagination auec la memoire, & qui trauaillent à recueillir le grain de tout ce qui a esté dit & escrit en leur faculté, le sçauent bien mettre en auant, quand l'occasion se presente, auec vn grand ornement de paroles, & gracieuses manieres de parler, desquels l'industrie en toutes sciences, est si grande, qu'il semble à ceux qui ignorent ceste doctrine, qu'ils sont fort profonds, & hauts : mais aussi quand ils viennent à

ſonder les fondemens de ce qu'ils diſent & affirment, ils deſcouurent leur imperfećtion. Ce qui vient de ce que l'entendemẽt (auquel appartient ſçauoir la verité des choſes dés leur racine) ne ſe peut ioindre à l'ornement du langage & abondãce de paroles. De ceux-là l'eſcriture ſainte parle en ceſte maniere, *Vbi verba ſint plurima, ibi frequenter egeſtas*, comme voulãt dire, L'homme ayant beaucoup de paroles eſt volontiers deſpourueu d'entendement & de prudence. Ceux qui ſont pourueuz de l'imagination & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretatiõ de la ſainte eſcriture, leur ſemblant aduis que pour ſçauoir beaucoup d'Hebrieu, beaucoup de Grec & Latin, ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray ſens de la lettre. Et de fait, ils ſe perdent: premierement pource que les vocables de la ſainćte eſcriture & les manieres de parler d'icelle ont pluſieurs autres ſignifications que celles que ſçauoit Ciceron: & puis, pource que telles gens ont faute d'entendement (qui eſt la puiſſance qui verifie ſi vn eſprit eſt Catholique ou depraué) elle peut eſlire, par la grace ſupernaturelle, de deux ou trois ſens de lettre, celuy qui eſt le plus veritable & Catholique. Platon dit que les tromperies & deceptions n'aduiennent iamais és choſes diſſemblables & fort differentes, ſinon lors que pluſieurs ſe preſentent qui ont grande ſimilitude entre elles: car ſi nous mettons deuant vn clair-

voyant vn peu de ſel, de ſuccre, de farine, & de chaux viue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du gouſt, ſi auec les yeux il penſoit remarquer & cognoiſtre chacune de ces choſes? diſãt, C'eſt là du ſel, c'eſt là du ſuccre. voila de la farine, voila de la chaux: ie ne fay pas doute qu'il ne ſe trompaſt, pour la grãde ſimilitude que toutes ces choſes ont enſemble. Mais s'il voyoit vn monceau de bled, vn autre d'auoyne, vn autre de paille, vn autre de terre, & vn autre de pierre, il eſt certain qu'il ne ſe tromperoit iamais à remarquer chacune choſe, encor qu'il ne viſt gueres, pource que chacune de ces choſes eſt de tant diuerſe maniere & figure. Nous voyõs tous les iours la meſme choſe aduenir au ſens que les Theologiens dõnent à la ſaincte Eſcriture: car de prime face, tout ſens a apparẽce d'interpretation Catholique, qui conuient bien à la lettre, combien qu'il ne ſoit tel, & le S. Eſprit n'ait voulu dire ni entendre telle choſe. Pour eſlire de tel ſens le meilleur, & reprouuer le mauuais, il eſt certain que le Theologien ne ſe ſert pas de la memoire, ni de l'imagination, mais de l'entendement ſeul. Parquoy ie dy que le Theologien poſitif ſe doit conſeiller au ſcolaſtique, pour le requerir de luy donner de ces ſens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tomber en l'inquiſition. C'eſt pourquoy les hereſies ont en telle horreur la Theologie ſcolaſti-

que, & taschent de l'oster & extirper du monde: pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant, & iugeant se vient à sçauoir la verité, & descouurir le mensonge.

*Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.*

## CHAP. X.

C'EST vne question fort commune, non seulement entre les hõmes sçauans, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grãd scolastique, subtil, facile à respondre, & d'vne doctrine admirable à escrire & à lire, ne peut prescher quãd il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent predicateur, eloquent, & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de Theologie scolastique: & pour ceste cause n'est-ce pas bien conclu. Vn tel est grand Theologien scolastique, il sera donc bon predicateur. Et au contraire, ne peut-on accorder cecy. Vn tel est grand predicateur, il s'ensuit qu'il sçait beaucoup de Theologie scolastique: car pour desfaire l'vne & l'autre consequence, s'offriroyẽt à chacun plus d'instances qu'il n'y a de cheueux en la teste. Persõne iusques

à ceste heure, n'a peu respondre à ceste demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'attribuer le tout à Dieu, & à la distribution de ses graces. Ie trouue bon que l'on n'en sçache plus particulierement la cause: ce neantmoins nous auons aucunement respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pas tant en particulier qu'il est conuenable. I'ay dit que la Theologie scolastique appartient à l'entendement: maintenant ie dy, & veux prouuer que la predication (qui en est la pratique) est œuure de l'imagination: Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau & grand entendement & imagination, aussi ne se peut faire qu'vn homme soit grand Theologien scolastique, & fameux predicateur. Que la Theologie scolastique soit œuure de l'entendement, nous l'auons demonstré ailleurs, prouuant comme elle est contraire & repugnante à la langue Latine: & pourtãt n'est besoin vser en cest endroit de redite. Ie veux seulement donner à entendre que la grace des bons predicateurs, & le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, despend du tout de l'imagination, & en partie de la bonne memoire, qui besongne en cela. Et afin que ie le puisse mieux expliquer, & que ie face toucher cecy au doigt, il faut supposer premierement que l'hõme est animal raisonnable, politique, & amateur de societé: & afin que la nature d'iceluy se fist & dressast mieux auec l'art,

les Philosophes anciens ont inuẽté la Dialectique, pour luy monstrer comme il deuoit discourir, par quelles reigles & preceptes : comme il deuoit definir les natures des choses, distinguer, diuiser, inferer, discourir, iuger & eslire : desquelles œuures il est impossible qu'aucun se puisse passer: & afin de pouuoir estre sociable & politiq; il estoit necessaire qu'il sçeust parler, & dõner à entendre aux autres hommes les choses qu'il cõceuoit en son esprit. Et afin qu'ils ne les expliquast sans ordre ni raison, ils ont trouué vn autre art, qu'ils appellent Rhetorique, laquelle par ces preceptes, luy embellit sa parole par le moyen des beaux termes, & elegantes manieres de parler, par affections & couleurs gracieuses. Mais ni plus ni moins que la Dialectique n'enseigne pas l'homme à discourir & philosopher en vne seule science, ains en toutes, sans distinction. La Rhetorique aussi enseigne à parler en la Theologie, en la Medecine, en la science des loix, en l'art militaire, & en toutes les autres sciences, & conuersations traittees par les hommes : de maniere que si nous voulons feindre vn parfait Dialecticien ou Orateur, il n'est possible de le considerer, sans qu'il sçache toutes les sciences, pource qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuuent en chacune d'icelles, sans aucune distinction, pratiquer leurs regles & preceptes. Non comme la Medecine, de laquelle la matiere est limi-

*La science humaine consiste en deux : au lãgage orné, & en la distinction des choses.*

*Paul en la 2. aux Col. cha. 1.*

tee : comme la philosophie naturelle, moralle, Metaphysique, Astrologie, & les autres: & pour ceste cause Ciceron dit, *Oratorem vbicunque constiterit, consistere in suo*. Et en vn autre endroit, *In Oratore perfecto, inest omnis Philosophorum scientia*. Et pour ceste cause le mesme Ciceron a dit, Qu'il n'y a ouurier plus difficile à trouuer qu'vn parfait Orateur : ce qu'il eust dit auec plus de raison, s'il eust sçeu la repugnance qu'il y a d'assembler toutes les sciences, en vn particulier. Les Iurisconsultes estoyent anciennement en grand prix par le nom & office d'Orateur, pource que la perfection de l'auocacerie, requiert la cognoissance de tous les arts du monde, à cause que les loix iugent vn chacun. Et pour sçauoir le droit, & la deffence que chacun art s'attribuë, il estoit besoin auoir vne particuliere cognoissance de tous : au moyen dequoy Ciceron à dit, *Nemo est in oratorum numero habendus, qui non sit omnibus artibus perpolitus*. Mais voyant qu'il estoit impossible d'apprendre toutes les sciences, à cause de la briefueté de la vie, & mesme pource que l'esprit de l homme est limité, ils ont laissé cela, & au besoin se sont contentez, d'adiouster foy aux maistres de l'art qu'ils entreprennent deffendre. Apres ceste maniere de deffendre les causes, est venuë incontinent la doctrine Euangelique, laquelle se pouuoit persuader par art oratoire mieux que tant de sciences qu'il y a au monde,

*Au liure du parfait Orateur.*

pour estre la plus certaine & veritable: mais Christ nostre Redempteur enuoya sainct Paul, pour n'estre annoncee par art oratoire, qu'il dit en *la sapience du mot*, afin que le peuple ne pensast point que ce fust mensonge fardé semblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant desia la foy receuë, depuis tant d'annees, il est maintenant bien permis de prescher par lieux communs, & se seruir du bien dire, pource que nous ne craignons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du temps de sainct Paul: ains voyons nous que le predicateur eloquent profite plus, & a beaucoup plus d'auditeurs, que celuy qui se sert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les conditions d'vn parfait Orateur. La raison en est toute manifeste : car si les anciens orateurs faisoyent entendre au peuple, les choses fausses pour vrayes (s'aydans en cela de leur art) l'assemblee des Chrestiens se gaignera mieux, si on luy persuade, par ce mesme artifice ce qu'elle entend & croit desia : attendu que la saincte escriture est, en certaine maniere, toute chose, pour la vraye interpretation de laquelle toutes sciences sont necessaires, suyuant ce dit tant celebre, *Misit ancillas suas vocare ad arcem.* Il n'est pas besoin d'encharger cela aux predicateurs de nostre temps, ni de les aduiser de ce faire : car (outre le profit qu'ils pretendent *Aux prouerb. c. 9.*

faire par le moyen de leur doctrine) leur principal estude est de trouuer vn bõ suiet, auquel ils puissent appliquer à propos, plusieurs gentiles sentences tirees de la saincte escriture, des saincts docteurs, des poëtes, historiens, medecins & legistes; sans obmettre aucune science, & parlent auec elegance & quantité de paroles: au moyen dequoy ils dilatent & estendent leur suiet, par l'espace d'vne heure ou de deux, s'il est besoin. Ciceron mesme dit que c'estoit là proprement la profession du parfait Orateur, en son temps. *Vis oratoris professioque ipsa bene dicendi, hoc suscipere ac polliceri videtur, vt omni de re quæcunque sit proposita, ab eo ornate copioseque dicatur.* C'est à dire, La force de l'Orateur, & la profession mesme de bien dire semble entreprẽdre & promettre de traitter & parler auec ornement & elegance de toute chose que l'on puisse proposer. Or si nous prouuons maintenant que les graces & conditions que doit auoir le parfait Orateur, appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous sçauõs que le Theologien, qui les aura, sera grand predicateur: mais si on le met en la doctrine de S. Thomas & de l'Escot, il n'y entendra gueres de choses, pour estre vne science, qui appartient à l'entendement: en laquelle puissance, il est force, qu'il soit beaucoup remis, c'est à dire lasche & tardif. Nous auons desia dit ailleurs quelles choses appartiennent à l'imagination, & comment

*Au liure de l'Orateur.*

ment on les doit cognoistre: & maintenant nous le retournons dire, pour en rafraischir la memoire. Tout ce qui est dit bonne figure, bon propos & suiet, qui est bien compris & deduit, depend des graces de l'imagination, comme les facecies, loüanges, broquards, figures & comparaisons. Pour la premiere chose que doit faire le parfait orateur (qui sçait desia ce qu'il doit deduire) il doit cercher argumens & sentences accommodees, pour dilater & prouuer son fait, non auec toutes sortes de paroles, mais seulement auec celles qui sonnent bien aux aureilles, & pour ceste cause Ciceron a dit, *Oratorem eum esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententiis accommodatis ad probandum vti possit*: C'est à dire, I'estime celuy Orateur, qui se peut seruir de ioyeuses paroles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouuer. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de paroles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secondement, le parfait Orateur, ne doit auoir faute de beaucoup de lecture & d'inuention: car s'il faut qu'il dilate & prouue quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dits & sentences tirees à propos, il a donc besoin d'estre pourueu d'vne grande imagination, qui sont comme le chien veneur qui cerche & luy mette en la main sa proye & pourchas: & quand il ne sçaura plus que

*Sçauoir choisir pareillemẽt vn theme entre plusieurs, appartient à l'imagination.*

dire, qu'il face vne fin, comme s'il auoit assez parlé. Pour ceste cause, nous auons dit vne autre fois que la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pource que ceste qualité esleue les figures, & les fait boüillir. Et pourtant se descouure tout ce que l'on peut voir en icelles : & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imagination est contrainte, non seulemẽt de composer vne figure qui s'accommode auec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estrãges & impossibles, selon l'ordre de nature, de maniere que d'icelles il vienne à faire des montagnes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention, les Orateurs se peuuent seruir de la grande lecture, quand l'imagination defaut : mais ce que les liures enseignent est defini & limité: & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine qui iette tousiours l'eau fraische. Pour retenir ce que l'on a leu, il est besoin d'auoir grande memoire : & de le reciter fort aisément deuant vne assemblee, & ne se peut faire, sans la mesme puissance: & pour ceste cause Ciceron à dit : *Is Orator erit, mea quidem sententia, hoc tam graui dignus nomine, qui quæcunque res inciderit, quæ sit dictione explicanda prudenter, copiosè, ornatè & memoriter dicat.* C'est à dire, L'orateur à mon aduis, sera digne d'vn si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera prudemment (qui est de s'accommoder aux auditeurs, au-

lieu, au temps, & occasion) elegamment, & par cœur. Or nous auons desia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegance & quantité de vocables & sentences à la memoire: & l'ornement & appropriation encores à la puissance imaginatiue: & de reciter tant de choses sans se reprendre, & faire pause, il est tout certain que cela se fait par le moyē de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron à dit, que le bon Orateur il doit parler par cœur, & non pas par escrit, il faut sçauoir que maistre Anthoine de Nebrixe estoit venu, à cause de la vieillesse, à tel defaut de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, & aussi la leçon de rhetorique qu'il faisoit à ses escoliers: & selon qu'il estoit fort excellent en sa faculté, ayāt son intention bien prouuee, il ne regardoit point son escrit. Mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant tout soudainement d'vne apoplexie, il recommanda l'vniuersité d'Alcala, & la harangue funebre d'iceluy à vn fameux predicateur, lequel inuenta & disposa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fut possible: mais le temps fut si court, qu'il n'eut loisir d'apprendre sa harangue par cœur: à raison dequoy il monta en chaire auec le papier en la main, & commença à dire ainsi: Messieurs, i'ay deliberé faire comme faisoit ordinairement cest excellent personnage, quand il lisoit à ses disciples: & ce à cause de sa mort

tant soudaine : il m'a enchargé de faire sa harangue funebre : mais il est mort si soudain que ie n'ay eu ni le temps ni le loisir d'estudier ce qu'il falloit dire, ni mesmes de le mettre en memoire : i'ay par escrit en ce papier, ce que i'ay peu faire ceste nuict. Ie vous supplie l'entendre auec patience, & excuser ma petite memoire. Ceste maniere de prescher par escrit sembla si mauuaise au peuple, que l'on ne fist que sous-rire & murmurer : & pourtant Ciceron à bien dit, qu'il falloit haranguer par cœur, & non par escrit. Ce predicateur, de fait, n'auoit aucune propre inuention : il la deuoit tirer toute des liures, & pourtant est besoin de grande estude & memoire : mais ceux qui inuentent de leur teste, n'ont besoin d'estudier, n'ont besoin du temps ni de la memoire, pource qu'ils trouuent tout ce qu'ils ont à dire, heureusement en leur cerueau. Ceux là pourroient prescher toute leur vie, à vn peuple, sans redire deux fois ce qu'ils ont presché vingt ans auparauant : & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuention en deux Caresmes, cueillent & leuent la fleur de tous les liures du monde, & acheuent auec leurs petits papiers & memoires : de maniere qu'à la troisiesme, il est besoin qu'ils s'en aillent prescher ailleurs : autrement on diroit d'eux, Cestuy-ci ou cestuy-là presche comme il faisoit l'annee passee. Tiercement, le bon Orateur doit sçauoir disposer ce qu'il a inuenté, mettant

chacun dit & sentence en son lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toute chose responde à l'autre: & pourtant Ciceron à dit, *Dispositio est ordo & distributio rerum quæ demonstrat quid quibus in locis, collocandum sit*: comme s'il eust dit, La disposition n'est autre chose qu'vn ordre & moyẽ qu'il faut tenir à distribuer les dits & sentences que l'on doit alleguer, demonstrant en quel lieu, chacune chose doit estre assise, afin qu'estant bien accommodee auec le demeurant, il en reuienne vne bonne figure. Ceste grace (n'estant naturelle) à coustume de donner beaucoup de peine aux predicateurs: car apres auoir trouué dedans les liures beaucoup de choses à dire, chacun ne les peut pas aisément disposer en lieu conuenable. Il est certain que ceste proprieté d'ordonner & distribuer, est œuure de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme le tout doit estre bien correspondant en soy. La quatriesme proprieté des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, est l'action, par laquelle ils donnent estre & vie aux choses qu'ils disent, & par laquelle mesme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire estre veritable, ce qu'ils luy veulent persuader. Et pourtant Ciceron à dit en ceste maniere, *Actio quæ motu corporis, quæ gestu, qua vultu, quæ vocis confirmatione ac varietate moderanda est*. C'est à dire, L'action se doit moderer par le mouuement du corps, par les ge-

*En sa rhetorique à Herenius.*

*Au liure du parfait Orateur.*

ſtes qui ſont requis, & par la contenance du viſage, en hauſſant la voix & l'abaiſſant, en ſe faſchant, & retournant ſoudain à s'appaiſer: parlant aucunefois viſte, aucunefois à loiſir: en tançant & adouciſſant, demenant le corps ores d'vn coſté, ores de l'autre, retirant les bras, & les deſpliant, en riant & pleurant, & donnant vn coup, ou frappant à bonne occaſion. Ceſte grace eſt de ſi grande importance aux predicateurs, qu'elle leur ſuffit, ſans l'inuention & diſpoſition des choſes de peu de conſequence, à faire vn ſermon qui rende le peuple tout eſmerueillé, à cauſe de ceſte actiõ qui s'appelle autrement eſprit ou prononciation. Il y a en cela vne choſe notable par laquelle ſe deſcouure, combien peut ceſte grace: qui eſt que les ſermons qui ſe trouuent tant excellens par le moyen de l'eſprit & de l'action, ne valent riẽ en vn papier, par eſcrit, & ne ſe peuuent lire: & la cauſe de cela eſt que par le moyen de la plume, il n'eſt poſſible de peindre & repreſenter les geſtes & mouuemens de l'action, qui fait trouuer les predications agreables en vne chaire. Autres ſermons ſe trouuent bons par eſcrit, leſquels eſtans preſchez ne ſe peuuent ouyr, pource qu'on ne leur donne l'action qu'ils requierent. Et pour ceſte cauſe Platon à dit, que la maniere de parler eſt bien differente de la maniere que requiert l'eſcriture: & pour ceſte cauſe voyons nous pluſieurs hommes qui parlent fort bien, &

*En l'Apolog.*

escriuent mal: autres, au contraire, escriuēt fort bien, qui discourent fort mal Ce qui se doit entierement reduire & rapporter à l'action , laquelle est certainement œuure de l'imagination, pource que tout ce que nous auons dit d'icelle fait figure, correspondance, & bonne consonance, qui sont œuures de l'imagination. La cinquiéme grace qu'il doit auoir, est de sçauoir dire le mot, tirer exemples propres, & bonnes cōparaisons : ce que les auditeurs goustent plustost qu'aucune autre chose : car par vn bon exemple, ils entendent facilement la doctrine. Et sans exemple ils ne comprennent rien : & pourtant Aristote demande, pourquoy ceux là qui entendent les Orateurs prennent plus grād plaisir aux exemples & fables dont ils vsent, pour prouuer ce qu'ils veulent persuader qu'à tous les argumens & raisons qu'ils alleguent. A quoy il respond, que par les exemples & fables, les hommes apprennent mieux, pour estre preuue laquelle appartient au sens: ce qu'ils ne font pas tant bien, par les argumens & raisons, pour estre chose qui requiert grand entendement. Et pour ceste cause, Christ nostre Redempteur vsoit en ses sermons de plusieurs similitudes & paraboles, par le moyen desquelles il donnoit à entendre beaucoup de secrets diuins. Or donc est il certain que ceste maniere de faire & de remonstrer par fables & comparaisons appartient à l'imagination: pource

*En la 18. sect. proble.3.*

que c'est figure qui correspond, & à consonance. La sixiéme proprieté du bon Orateur est d'auoir bon langage, propre, & non affecté, termes purs, & maintes gracieuses manieres de parler : desquelles graces nous auons parlé maintefois ailleurs, prouuant qu'vne partie d'icelles appartient à l'imagination, & l'autre partie à la memoire. Le septiéme poinct que doit auoir le bon Orateur, est ce que dit Ciceron, *Instructus voce, actione, et lepore.* Instruit & doüé d'vne bonne voix, action & grace : d'vne voix sonante, paisible, non aspre, enroüee, ni trop deliee. Et combien qu'il soit vray que cela vienne du temperament de l'estomac & de la gorge, si est-il certain que du mesme temperament que vient la bonne imagination (qui est la chaleur) vient aussi la bonne voix : ce qu'il faut bien sçauoir, pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuuent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grande imperfection, pour monter en chaire. Aristote le prouue ainsi, par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. Pour auoir bonne voix, il est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'vne moderee humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, qu'ils ont tous vne voix ferme & bonne. Et nous voyons donc cela, par le contraire, aux femmes, & aux

*En la section 11. probl. 34.*

*En la section 11. probl. 6.*

eunuques, lesquels pour la grande froideur de leur temperament, comme dit Galien, ont la voix fort dediee, de maniere que quand nous entendrons quelque bonne voix, nous sçaurons bien dire qu'elle vient de beaucoup de chaleur & humidité de l'estomac: lesquelles deux qualitez (venans iusques au cerueau) font perdre l'entendement, & causent vne bonne memoire, & bonne imagination, qui sont les deux puissances desquelles se seruent les bons predicateurs, pour contenter les escoutans. Ciceron dit, que la huitiéme proprieté du bon Orateur, est d'auoir la langue à commandement, prompte & bien penduë: grace qui ne peut eschoir aux hommes de grand entendement : car pour estre prompte, est besoin de beaucoup de chaleur, & de siccité moyenne: ce qui ne peut aduenir aux melancoliques tant naturels, que par adustion. Aristote le prouue quand il demande pourquoy ceux là qui hesitent & sont longs à parler, sont tous de complexion melancoliques: à quoy il respond fort bien, disant que les melancoliques ont vne grande & forte imagination, & que la langue ne peut proferer si viste que l'imagination va dictant : & ainsi elle l'a fait faillir & hesiter en parlant. Ce qui ne vient d'autre chose sinon que les melancoliques ont tousiours grande abondance d'eau & de saliue en la bouche: au moyen dequoy ils ont la langue humide & fort lasche : chose

*Au liure de la semence, ch. 16.*

*Au liure de l'Orateur.*

qui se peut voir clairement par l'abondance de la saliue qu'ils crachent. Aristote donne ceste mesme raison, quand il a demandé pourquoy aucuns hesitent & demeurent à parler : à quoy il respond que ceux là ont la langue fort froide & humide, qui sont deux qualitez qui l'endorment,& qui la rendent tardifue, tellement qu'elle ne peut pas suiure l'imagination. Pour à quoy remedier il dit, qu'il est bon de boire vn peu de vin : ou deuant qu'aller discourir en la presence d'vn peuple, exercer la voix,& parler fort & ferme, afin que la langue s'eschauffe & se desseiche. Mais Aristote dit aussi, que ce defaut de la parole peut venir aussi de la trop grande chaleur & siccité de la langue, & ameine l'exemple des coleriques, lesquels estans faschez, ne parlent certainement, & quand ils sont sans aucune passion, ils sont fort eloquens au contraire des hommes flegmatiques, lesquels estans en paix, ne peuuent parler : mais estans faschez, ils alleguent sentences, & parlent auec eloquence. La raison de cela est fort manifeste, car combien qu'il soit vray que la chaleur aide à l'imagination,& à la langue aussi, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle aide à la perdre: d'vn costé, pource que ne luy viennent les dits & sentences aiguës, & pource que la langue ne peut bien preferer à cause de la grande siccité d'icelle, & ainsi voyons nous que beuuant vn peu d'eau, l'homme

*En la section 1. Probl. 53.*

parle mieux. Les coleriques estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la chaleur moderee, qui est necessaire à la langue, & pource qu'ils ont bonne imagination: mais quand ils sont faschez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imagination. Les flegmatiques estans sans fascherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen dequoy ils ne sçauent que dire, & leur langue est trop lasche, à cause de la grande humidité. Mais quād ils sont faschez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & esleue l'imagination: & pourtant ils ont dequoy parler, & n'est leur langue empeschee, pource qu'elle s'est eschauffee à raison de ceste colere. Ceux là n'ont pas bonne veine pour faire des vers, à cause qu'ils sont froids de cerueau, & quand ils sont faschez ils font de meilleurs vers, & auec plus grande facilité, contre ceux qui les ont irritez, à ce propos Iuuenal a dit,

*Si natura negat, facit indignatio versum.*

C'est à dire,

*Nature ne voulant l'indigné fait des vers.*

Les hommes de grand entendement ne peuuent estre bons orateurs ni bons prescheurs, pour ce defaut de la langue: ioint que l'action requiert aucunesfois de parler haut, aucunefois bas. Et aussi ceux qui sont trauaillez de la langue, ne peuuent

orer ni haranguer, sans crier à haute voix: ce qui est vne des choses qui desgouste les auditeurs. Et ainsi Aristote demãde, Pourquoy les hommes qui hesitent de la langue ne peuuent parler à voix basse : à quoy il respond fort bien, disant que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se desnouë mieux auec force que sans effort : comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par la pointe, la leue mieux auec force, & tout d'vn coup, que peu à peu. Il m'est aduis que i'ay suffisamment prouué que les bonnes proprietez de nature que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la pluspart de la bonne imagination, & aucunes, de la memoire. Et s'il est vray que les bons predicateurs de nostre temps contentent les auditeurs pour estre doüez des mesmes graces, il s'ensuit que celuy qui sera grand predicateur, sçaura peu de theologie scolastique : & le grand scolastique ne sçaura pas prescher, à cause de la contrarieté qui est entre l'entendement & l'imagination auec la memoire. Aristote a bien veu par experience, que combien que l'Orateur apprenne la philosophie naturelle & moralle, la Medecine, Metaphysique, Iurisprudence, Mathematique, Astrologie, & toutes les autres sciences: il ne sçait de chacune que les fleurs & sentences auerees, sans sçauoir la raison d'icelles. Mais il pensoit que de ne sçauoir la Theologie, ni la raison des cho-

*En la section 11. probl. 35.*

ses, venoit de ce que l'on ne s'y estoit point adonné: & pourtant il demande en quoy nous pensons que le Philosophe differe de l'orateur, puis qu'ils estudient tous deux en Philosophie. A quoy il respond que le Philosophe employe tout son estude à sçauoir la raison & cause de chacun effet: & l'orateur, à cognoistre seulement l'effet, & non plus. Ce qui aduient pource que la Philosophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puissance les orateurs sont priuez: & ainsi ne peuuent ils auoir de la philosophie autre chose qu'vne superficielle cognoissance. Ceste mesme difference est entre le Theologien scolastique, & le positif: car l'vn sçait la raison de ce qui touche & concerne sa faculté: & l'autre, les propositions auerees & non d'auantage. Parquoy il y a danger que le predicateur ait la charge & authorité d'enseigner au peuple Chrestien la verité, & que l'auditeur soit obligé à le croire. Or que leur defaille la puissance, par laquelle on cognoist la verité des choses, & les causes d'icelles, nous pourrons alleguer ceci de Christ nostre Sauueur, *Laissez les, ils sont aueugles & conducteurs des aueugles: Or si l'aueugle conduit l'aueugle, ils tomberont tous deux en la fosse.* C'est grand cas de voir de quelle hardiesse se mettent à prescher ceux qui ne sçauent pas vn mot de Theologie scolastique, & n'ont habilité naturelle, pour la pouuoir apprendre. S. Paul se plaint grandement de

*En S. Mathieu, ch. 15.*

En la 1. à Timot. chap. 1.

ceux là, disant, *Or la fin de la Loy de Dieu est la charité, de cœur pur, de bonne conscience, & de foy non feinte: desquelles trois choses tous se separans, se tournent & ont recours à vne vaine maniere de parler, voulans estre docteurs de la Loy, sans entendre ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils affirment.* Le vain langage & parler des Theologiens Allemans Anglois, Flamans, François, & de tous les autres qui habitent le Septentrion, a fait perdre & gaster l'assemblee Chrestienne, par vne si grãde cognoissance des langues, par vn tel ornement & grace à prescher, pource qu'ils n'ont l'entendement propre pour trouuer la verité. Or auons nous desia prouué que ceux là sont despourueus d'entendement, suiuant l'opinion d'Aristote, sans plusieurs autres raisons & experiences que nous auons amenees à cest effet. Mais si les auditeurs Anglois & Allemans sçauoient bien ce que sainct Paul escrit aux Romains (qui estoiẽt pareillemẽt seduits d'autres faux predicateurs) ils ne se fussent parauenture pas trõpez si tost, *Or ie vous prie, mes freres, que vous regardez à ceux qui causent dissentions & scandales, & qui vous enseignent autre doctrine que celle que vous auez apprins: separez vous d'eux, car ils ne seruent pas à nostre Seigneur, mais seulement à leur ventre & par leurs douces paroles & benedictions ils seduisent les cœurs des innocens, & abusent ceux là qui ne sçauent gueres.* Suiuant cela, nous auons prouué autre part, que ceux là qui sont pourueus

Chap. 16.

de grande imagination, sont coleres, fins, malicieux & cauteleux, lesquels sont tousiours enclins à mal, & le sçauent faire auec vne grande astuce & prudence. Aristote, touchant les orateurs de son temps, demande, pourquoy nous appellons l'orateur fin & caut & non pas le musicien ni le basteleur: & la difficulté eust esté plus grande, si Aristote eust sçeu que la musique & la representation sont œuures de l'imagination. A quoy il respond que les musiciens & les representans n'ont autre fin que de donner contentement à ceux qui les entendent : mais l'orateur tasche d'acquerir pour soy, & pour ceste cause il a besoin d'vser d'astuce & cautelle, afin que les auditeurs n'entendent à quel but il tend. Ces choses là sont propres à ces faux predicateurs, desquels l'Apostre escrit ainsi aux Corinthiens, *Or ie crains que comme le serpent à seduit Eue, par son astuce, vos sens soient ainsi corrompus : car ces faux apostres sont cauteleux ouuriers, qui se trāsformēt en Apostres de Christ: dequoy ne se faut pas esmerueiller: car Satan mesme se transforme en Ange de lumiere: il ne se faut donc pas esbahir si ces ministres se changent comme en ministres de iustice, l'œuure desquels sera leur fin.* L'on entēd bien que toutes ces proprietez sont œuures de l'imagination, & qu'Aristote a tresbien dit que les orateurs sont cauteleux & fins: pource qu'ils pēsent tousiours à leur profit. Nous auōs desia dit vne autre fois, que ceux là qui ont vne forte

*En la 18. sect. prob. 4.*

*2. ch. 11.*

& grande imagination, sont de temperament fort chaud: & de ceste qualité procedent trois principaux vices de l'homme, l'Arrogance, la Gloutonnie & la Luxure: & pour ceste cause l'Apostre a dit, *Telle maniere de gens, ne seruent pas à Christ nostre Sauueur, mais à leur ventre.* Et pourtant ils mettent peine d'interpreter l'escriture saincte, de maniere que ce soit selon leur inclination naturelle, donnans à entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que les prestres se peuuent marier: qu'il n'est pas besoin d'vn caresme, ni de ieusnes, qu'il ne faut pas manifester au confesseur les pechez que nous commettons contre Dieu. Et vsans de ceste ruse, par l'escriture mal appropriee, ils font paroistre leurs vices, vertus, & le peuple les estime saincts. Que de la chaleur paruiennent ces trois mauuaises inclinations, & de la froideur, les vertus contraires, Aristote le prouue disant, *Et quoniam vim eandem obtinet morum instituendorum, mores enim calidum cõdit & frigidum omnium maximè quæ in corpore nostro habentur: idcirco nos morum qualitate afficit & informat.* Comme s'il vouloit dire. De la chaleur & de la froideur procedent toutes les coustumes & mœurs de l'homme: pource que ces deux qualitez alterẽt plus nostre nature que nulle autre. Et delà vient que les hommes de grande imagination sont ordinairement malins & vicieux, pource qu'ils se laissẽt aller apres leurs naturelles inclinatiõs & vo-

*En la 30. sect. prob. 1.*

ſontez, & qu'ils ont l'eſprit & habilité pour faire mal. Et pourtant Ariſtote demande. *En la 29. ſect. prob. 7.* Pourquoy l'homme de tant grande erudition eſt le plus iniuſte de tous les animaux. A quoy il reſpond que ceſt homme à grand eſprit & grande imagination: à raiſon dequoy il trouue maintes imaginations à faire mal: & d'autant qu'il appete naturellement ſes plaiſirs, & d'eſtre plus grand & plus heureux que les autres, il s'enſuit qu'il doit offenſer & faire mal, pource que ces choſes-là ne ſe peuuent acquerir, ſans faire tort à pluſieurs. Mais Ariſtote n'a pas bien ſçeu coucher ce probleme, ni reſpondre à iceluy comme il falloit: il euſt mieux fait de demãder: Pourquoy les mauuais ordinairement ſont de grand eſprit? entre leſquels ceux qui ont meilleur eſprit ou habilité plus grande, font de plus grãdes meſchancetez & deſordres, veu qu'il eſt raiſonnable, que le bon eſprit de l'homme s'incline pluſtoſt à la vertu & bonté qu'aux vices & maux. A quoy l'on peut reſpondre que ceux là qui ont beaucoup de chaleur, ſont hommes de grande imagination, & que la meſme qualité qui les fait ingenieux les ſemõd à eſtre mauuais & vicieux. Mais quand l'entendemẽt domine, l'homme ordinairement s'incline à la vertu, pource que ceſte puiſſance tend à froideur & ſiccité, deſquelles deux qualitez procedent pluſieurs vertus, comme la continence, l'humilité, & la temperance: au lieu que de la cha-

En la 30. sect. prob. 2. leur procedent les contraires. Si Aristote eust trouué ceste philosophie, il eust sçeu respondre à ce probleme, par lequel il demande, *Cur genus id hominum, quod Dionysiacos technitas id est, artifices bacchanales aut histriones appellamus, improbis esse moribus, magna ex parte consueuerunt?* Comme s'il demandoit. Pourquoy les comediens, cabaretiers, cuisiniers & ceux qui se trouuent en tous les banquets & festins, pour ordonner les viandes, sont ordinairement mauuais & vicieux? A quoy il respond, disant, que pour estre occupez en ces offices de Bacche, ils n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils passent ainsi leur vie auec incõtinence: à quoy mesme fait la pauureté, laquelle a de coustume d'amener beaucoup de maux: mais de fait ce n'en est pas la raison: ains faut dire que la representation des comedies, & la maniere de commander aux festes de Bacche, vient d'vne difference d'imagination, laquelle inuite l'homme à ceste maniere de viure. Et pource que ceste difference d'imagination consiste en chaleur, tous ceux là ont bon estomac, & vn grand appetit de boire & de manger: & combien qu'ils s'addonnassent aux lettres, ils n'y feroyent aucun profit, voire mesmes encores qu'ils fussent riches, ils ne laisseroyent pas d'estre affectiõnez à tels offices, quand bien ils seroyent beaucoup plus vils, pource que l'esprit & habilité attire vn chacun à l'art, qui luy correspond en proportion. Et pour ce-

ste cause Aristote demande, *Cur in ijs studiis quæ aliqui sibi delegerint quanquam interdum prauis, libentius tamen quàm in honestioribus versantur? verbi gratia, præstigiatorem aut minum, aut tibicinem se potius esse, quàm astronomum aut oratorem velit, qui hæc sibi delegerit?* C'est à dire, Pourquoy se trouuent aucuns qui ayment mieux estre comediens, basteleurs, ou ioüeurs d'instrumés, que Orateurs & Astrologues? A quoy il respond fort bien, disant, que l'homme sent incontinent à quel art il est naturellement disposé: pource qu'il a en soy mesme qui le luy enseigne: & peut bien tant la nature, par son instigation & poursuite que cõbien que l'art & office soit mal seant à la dignité de celuy qui l'aprend, il faut neantmoins qu'il s'y addonne, & qu'il laisse tous les autres honorables exercices. Mais puis que nous auons reietté ceste maniere d'esprit, comme mal propre à la charge de la predication & puis que nous sommes tenus donner & departir à chacune differéce d'habilité, les lettres qui luy respondent en particulier, il faut monstrer quelle sorte d'esprit doit auoir celuy, que l'on doit cõmettre à la charge de la predication: qui est vne chose de grande importance à la Republique Chrestienne. Il faut donc sçauoir que combien que nous ayons prouué autrefois qu'il y a vne naturelle repugnance & contrarieté de ioindre & assembler vn grand entendement auec vne grãde imagi-

*En la 18. sect. prob. 6.*

nation & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generale en tous les arts, qui n'ait quelque exception. Nous prouuerons au chapitre penultiesme de cest œuure, fort au long, qu'estant nature auec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne differẽce d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme suiet, grand entendement, auec vne grande imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoyent contraires & ne fussent naturellement opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la predication, s'ils se trouuoyent plusieurs suiets qui la peussent obtenir: mais comme nous dirons au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit tel. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre differẽce d'esprit plus familiere, bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdite. A ceste cause, il faut sçauoir qu'entre les Medecins & Philosophes, il y a grande dissention pour auerer le temperamẽt & les qualitez du vinaigre, de la colere aduste, & des cendres, voyans que ces choses là produisent aucunefois effet de chaleur: aucunefois, de froideur: au moyen dequoy leurs opinions se sont trouuees differentes: mais la verité est que toutes ces choses qui souffrent le brusler, & que le feu a consommé, sont de diuers temperament. La plus grande partie du suiet est froid & sec: mais se trouue en-

*Galien au liure 1. des Simp. chap. 19.*

tre deux, autres parties tant ſubtiles & delicates & de ſi grande chaleur & ferueur, que combien qu'elles ſoient en petite quantité: elles ſont neantmoins de plus grande efficace à exercer leur œuure, que tout le demeurant du ſuiet. Et par ainſi voyons nous que le vinaigre & la melancolie par aduſtion ouurent la terre, à raiſon de la chaleur, & ne la ferment, combien que la plus grande partie de ces humeurs ſoit froide. De là peut on inferer, que les melancoliques par aduſtion, aſſemblent vn grand entendement auec vne grande imagination: mais ils ſont tous deſpourueus de memoire, à cauſe de la grande ſiccité & durté que l'aduſtion a fait au cerueau. Ceux là ſont bons pour preſcher, au moins les meilleurs qui ſe puiſſent trouuer, hors mis ces parfaits que nous auons dit ci deſſus: car combien qu'ils ayét faute de memoire, leur propre inuention eſt ſi grande que la meſme imagination leur ſert de memoire & de reſouuenance, & leur ſuggere pluſieurs figures & ſentences à alleguer, ſans auoir faute d'aucune choſe. Ce que ne peuuent faire ceux qui apprennent leur ſermõ mot apres mot, leſquels venans à faillir demeurent tout court, ſans auoir qui leur fourniſſe matiere, pour paſſer outre. Que la melancolie, par aduſtion, ait ceſte varieté de temperament, froideur & ſiccité pour l'entendement, & la chaleur pour l'imagination, Ariſtote le dit en ceſte maniere, Ho-

*mines melancolici varij inæqualésque sunt : quia vis atræ bilis varia & inæqualis est, quippe quæ vehementer tum frigida, tum calida reddi eadem possit.* C'est à dire, Les hommes melancoliques, par adustion, sont diuers & de complexion inegale, pource que la colere aduste est fort differente, & inegale: aucunefois fort chaude, aucunefois fort froide. Les signes par lesquels se cognoissent les hommes qui tiennent ce temperament, sont tres manifestes : ils ont la couleur du visage pasle & cédree: les yeux fort enflammez & ardans. A raison dequoy se dit, (Il est homme qui a du sang en l'œil) le poil noir, & la teste chauue: peu de chair, aspre & veluë : les veines grosses : ils sont affables & de bonne compagnie : mais ils sont luxurieux, superbes, hauts, renieurs, cauteleux, doubles, iniurieux, vindicatifs & enclins à faire mal. Cela s'entend lors que la melancolie s'enflamme : mais si elle se refroidit, incontinent naissent en eux les vertus contraires, Chasteté, Humilité, crainte & reuerence de Dieu, charité, misericorde, & grande recognoissance de leurs pechez, auec souspirs & larmes. Et pour ceste cause ils viuent en vne perpetuelle guerre, sans auoir aucun repos. Aucunefois le vice surmonte en eux : aucunefois la vertu : mais nonobstant toutes ces imperfections, ils sont les plus ingenieux & habiles au ministere de la predication, pource qu'ils ont entendement pour trouuer la verité, &

*Aussi ont ils la veuë courte à cause de la grande siccité du cerueau. Arist. au liure du Dormir & veille.*

grande imagination pour la ſçauoir perſuader. Sinon, voyons que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au ventre de ſa mere, afin qu'il fuſt habile de deſcouurir au mõde la venuë de ſon fils, & qu'il euſt la charge de prouuer & perſuader que Chriſt eſtoit le Meſſie promis en la loy : & nous trouuerons que le faiſant de grand entēdement & imagination, par conſequent (regardant à l'ordre naturel) il l'a tiré & fait colere & aduſte. Cela ſe voit clairement, en conſiderant le grād feu & ardeur de laquelle il perſecutoit l'Egliſe, & la peine que reçeurent les Sinagogues, quand elles le virent conuerti, comme s'ils euſſent perdu vn homme de grande conſequence, qui leur euſt peu gaigner & vaincre la partie contraire. Cela ſe voit auſſi manifeſtement par les repubiques & deffences de colere raiſonnable, qu'il amenoit aux proconſuls & iuges qui le prenoient, defendant ſa perſonne, & le nom de Chriſt, auec telle dexterité, qu'il les rendoit tous confus. Il eſtoit auſſi imparfait de la langue, & n'eſtoit fort prompt à parler : qui eſt vne proprieté, à laquelle Ariſtote dit, que les melancoliques par aduſtion, ſont ſuiets. Les vices deſquels il confeſſe auoir eſté entaché, deuant ſa conuerſion, demonſtrent pareillement qu'il auoit ceſte temperature. Il eſtoit blaſphemateur, iniurieux, & perſecuteur : ce qui vient entierement de la trop grande chaleur. Mais le ſigne plus euident

*Quand il a pleu a Dieu qui m'a ſeparé du ventre de ma mere, & m'a appellé par ſa grace, pour reueler ſon fils en moy S. Paul aux Gal. c. 1.*

*En la 1. à Tim. c. 1.*

qui le demonstre auoir esté coleric aduste, se prend de ceste bataille cõtinuelle: que luy mesme confesse auoir esté en luy, entre la partie superieure & inferieure, disant: *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ & ducentem me in captiuitatem peccati.* Ie voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame, & qui me cõduit en captiuité du peché. Nous auons prouué, suiuant l'opinion d'Aristote, que les melancoliques par adustion, ont ceste mesme guerre & debat: il est vray qu'aucuns expliquent & fort bien, que ceste bataille procede du desordre que fait le peché originel, entre l'esprit & la chair: & quant à ce qu'elle estoit si grande, ie croy bien aussi qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduste, que l'on dit bile noire, qu'il auoit en sa naturelle composition. Le prophete Royal Dauid participoit esgallemẽt du peché originel, & ne se plaignoit pas tant que faisoit sainct Paul, ains disoit qu'il trouuoit la partie inferieure, accordant auec la raison, quand il se vouloit resiouïr auec Dieu: *Cor meũ & caro mea exultauerunt in Deum viuum:* Mon cœur & ma chair se sont esiouïs en Dieu viuãt. Et comme nous dirõs au chapitre penultiesme, Dauid auoit la meilleure temperature qu'il estoit possible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons par l'opinion de tous les Philosophes, incliner ordinairement l'homme à l'estat de vertu, sans grande cõtradiction

de la

de la chair. Doncques les esprits qui se doiuent eslire pour prescher, sont en premier lieu, ceux qui assemblent vn grand entendement auec vne grande imaginatiõ & memoire : dont nous alleguerons les signes au penultiéme chapitre. A faute de ceux-là, succedent en leur place les melancoliques par adustion, lesquels ioignent vn grand entendement, auec vne grande imagination: mais ils sont despourueus de memoire. Et pourtant ils ne peuuent auoir abondance de paroles, ni prescher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troisiéme lieu succedent les hommes de grand entendement, lesquels neantmoins sont despourueus d'imagination & memoire. Ceux-là prescheront auec vne grande disgrace: mais ils enseigneront la verité. Les derniers ausquels ie ne voudrois recommander la charge de la predication, sont ceux qui assemblent beaucoup de memoire auec vne grande imagination, & sont despourueus d'entendement. Ceux-là attirent vn peuple à eux, & le tiennent esmerueillé & bien content. Mais quand nous n'y pensons point, ils tombent en l'inquisition, pource que *par douces paroles & benedictions ils seduisent les cœurs des pauures innocens.*

*Aux Rom. cha. 16.*

*Comme la theorique des loix appartient à la memoire : l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement: & la maniere de gouuerner vne Republique à l'imagination.*

CHAP. XI.

EN langue Espagnole, ce mot (*letrado*) est vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legistes, Medecins, Dialecticiens, Philosophes, Orateurs, Mathematiciens, & Astrologues: & neantmoins en disant: *Fulano es letrado*, nous entendons d'vn commun consentement, que la profession d'vn tel est la cognoissance des loix, comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La responce à ce doute est facile, mais pour la donner telle qu'il faut, est propre de sçauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy s'obligent ceux qui se mettent à estudier en ceste faculté, pour se seruir d'icelle estans iuges ou aduocats. La loy n'est autre chose, qu'vne volõté raisonnable du Legislateur, par laquelle il explique & declare en quelle maniere il veut que se determinent les cas, qui ordinairement aduiennent en sa Republique, pour entretenir les suiets en paix, & leur enseigner comme ils doiuent viure, & dequoy ils se doiuent garder. I'ay dit que la loy estoit volonté raisonnable,

*Que c'est la Loy.*

pource qu'il ne suffit pas que le Roy & l'Empereur (qui sont la cause efficiéte de la loy) expliquent & declarent leur volonté en quelque maniere que ce soit, afin qu'elle soit loy: car si elle n'est iuste, & conforme à la raison, elle ne peut estre appellee loy, pource qu'elle ne l'est pas aussi: comme celuy ne seroit pas homme, qui seroit priué d'ame raisonnable. Et pourtant a esté aduisé que les Roys establissent leurs loix par le conseil & aduis des hommes fort sages & entendus, afin qu'elles se facēt auec droiture & equité, & que les suiets les reçoiuent de bon cœur, & soient dauantage tenus à les garder & accomplir. La cause materielle de la loy est, qu'elle se face des cas qui ordinairement escheent en la Republique, suiuant l'ordre de nature & non des choses impossibles, & qui n'aduiennent pas souuent. La cause finale est, ordonner la vie de l'homme, & luy enseigner ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuïr, afin que la Republique bien ordonnee soit entretenuë en paix & tranquillité. Et pour ceste cause ils font escrire les loix par paroles claires, non equiuoques, ni obscures, ni ayans diuers sens: sans chiffres ni abreuiatures, & tant manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en sa memoire. Et afin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cri public, afin que celuy qui les enfreindra puisse estre chastié. Aussi en apres, veu le

soin & diligence que les bons legislateurs employent, à ce que leurs loix soient iustes & manifestes, ils enioignent aux iuges & aduocats que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu vtatur, sed legum authoritate ducatur:* comme voulans dire, Nous deffendons à tous iuges & aduocats d'vser de leur entendement, de disputer si la loy est iuste ou iniuste, & de luy donner autre sens que celuy que declare la composition de la lettre. Dont s'ensuit que les Legistes doiuent construire le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte de la construction, & non autre. Ceste doctrine donc estant ainsi supposee, c'est vne chose fort claire de sçauoir, pourquoy le Legiste s'appelle *Letrado*, & non pas tous les autres hommes de lettres: c'est pource qu'il est (*à lettra dado*) fort adonné à la lettre, c'est à dire, homme qui n'a liberté d'opiner selon son entendemẽt, mais qui est contraint de suiure la composition de la lettre. Et pour entendre cela, ceux qui sont fort excellens en ceste profession, n'osent nier ni affirmer aucune chose, touchant la decision de quelque cas, s'ils n'ont deuant eux la loy, qui les determine en propres termes. Et si aucunefois ils parlent de leur teste, & entremeslent leur iugement & raison, sans s'arrester au droit, ils le font auec vne crainte & honte: & pour ceste cause ils disent en commun prouerbe, *Erubescimus dum sine lege loquimur.* C'est à dire, Nous auons honte de

*Ne faites à part, ce qui vous semble bõ: mais fay seulement ce que ie te cõmande, n'adiouste rien au Seigneur, ni ne diminue.* *Deut. ch. 12.*

iuger & conseiller, quand nous n'auons loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous est proposé. Or les Theologiens ne se peuuent appeller lettrez en ceste signification, pource qu'en la sainte escriture, *Littera occidit: spiritus autem viuificat.* La lettre occit, & l'esprit viuifie. La sainte escriture est pleine de misteres, de figures, & chiffres: elle est obscure, & non manifeste à tous. Les termes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que sçauent les vulgaires lettrez. A raison dequoy, celuy qui construira la lettre, & qui prendra le sens qui resulte de la constructiõ grammaticalle, tombera en plusieurs erreurs. Les Medecins aussi ne s'assuiettissẽt à la lettre: pource que si Hippocrate & Galien, & les autres graues autheurs de ceste faculté, disent & affirment vne chose, & l'experience & raison monstrent le contraire, ils ne sont tenus de les suyure, pource qu'en la medecine l'experience à plus de force que la raison: & la raison plus que l'authorité. Mais aux loix aduient tout le cõtraire: car l'authorité d'icelles, & ce qu'elles decernent à plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuuent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons desia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requierent: car si le Legiste doit auoir l'entendement & l'imagination propre à suyure ce que dit la loy, sans y adiouster ni di-

1. *Cor. c. 3.*

minuer, il est certain que ceste faculté appartient à la memoire : & que l'on doit trauailler à sçauoir le nombre des loix & reigles du droit, & se souuenir de chacune à part, dire par cœur la sentence & decision d'icelle, afin que l'occasion se presentant l'on sçache qu'il y a vne loy qui determine ce qui se presente . de telle & telle maniere. Et pourtant il m'est aduis qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grande memoire, & peu d'entendement, que beaucoup d'entendement & peu de memoire. Car s'il ne se doit seruir de son esprit & habilité, & regarder à vn si grand nombre de loix qu'il y a, tant differẽtes les vnes des autres, auec tant d'imperfections, limitations, & amplificatiõs, il vaut mieux sçauoir par cœur ce qui est determiné au droit, pour chacune chose qui se presente, que discourir auec l'entendement, comme elle se pourra determiner: car l'vn est necessaire, & l'autre impertinent, ioint que ne doit auoir l'aduis d'autruy plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy il est certain que la Theorique de la iurisprudence appartient à la memoire, & non à l'entendement ni à l'imagination. Ainsi donc veu que les loix sont tant positiues, & aussi que les Legistes ont l'entendement tant adonné à la volonté du Legislateur, ne pouuans entremesler leur opinion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaidant va au conseil à eux, ils ont congé de

dire, Ie regarderay mes liures sur ce fait: ce que si le medecin disoit, quand on luy demande remede sur quelque maladie, ou le Theologien en cas de la conscience, on les tiendroit pour gens peu sçauans en leur faculté. Et la raison est, que ces deux sciences ont leurs definitions, & principes vniuersels, au dessous desquelles choses, sont contenus les cas particuliers. Mais en la science de droit, chacune loy contient seulement vn cas, sans que celle qui suit, en despende, combien qu'elles soyent toutes deux sous vn mesme tiltre. Et partant il est bien necessaire sçauoir toutes les loix, estudier chacune particulierement, & les garder distinctement en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne chose digne de grande consideration: c'est qu'en son temps, il soupçonnoit le lettré, qui sçauoit beaucoup de loix par cœur, (voyant par experience que tels n'estoyent pas tant bons iuges & aduocats, comme il sembloit à les voir) duquel effet il ne deuoit toucher la cause, puis qu'il ne la dit en lieu tant conuenable: il vid seulement par experience, que les Legistes ayans bonne memoire, qui venoyent deffendre vne cause ou la iuger, n'apliquoyent le droit tant bien qu'il estoit conuenable. Il est aisé, selon ma doctrine, de donner la raison de cela, supposé que la memoire est contraire à l'entendement, & que la vraye interpretation des loix, amplification, restriction

*Au liure des loix.*

& composition d'icelles, auec leurs opposez & contraires, se fait en distinguant, inferant, discourant, iugeant & eslisant : qui sont œuures de l'entendement, lesquelles le lettré ayant grande memoire ne peut faire en sorte quelconque. Nous auons desia dit vne autre fois, que la memoire n'a en la teste, autre office que de garder fidelement les figures & fantasies des choses : & que l'entendement & l'imagination les mettent en œuure. Et si le lettré à tout l'art en la memoire, & que l'entendement & l'imagination luy defaillent, il n'a non plus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le Digeste, lesquels comprenans toutes les reigles & loix du droit, ne peuuent neantmoins faire vn escrit. D'auantage, combien que la loy deust estre telle que porte la diffinition d'icelle, si est ce qu'à grand peine se trouuent les choses tant parfaites que l'entendement les feint. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle se escriue par termes clairs & manifestes, que elle n'ait point de doutes, ni de contrarietez, & qu'elle ne reçoyue diuers sens, ne se peut pas tousiours faire, pource qu'en fin, elle a esté establie par vn conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir. Ce qui se voit tous les iours par experience : car depuis qu'vne loy a esté faite, par bon conseil & meure deliberation, en peu de temps elle se dé-

*Les pensees des hõmes timides, & nos pro-*

fait, pource que par l'vsage d'icelle, se sont descouuers mille inconueniens, ausquels personne n'auoit pensé, quand elle fut establie. Et pour ceste cause le droit aduise les Roys & les Empereurs de n'auoir honte de corriger leurs loix, pource qu'en fin, ils sont hommes, & ne se faut pas estonner s'ils errent : veu mesmement que l'on ne sçauroit trouuer aucune loy, qui puisse comprendre par sentences ni paroles toutes les circonstances du fait qu'elle determine, pource que l'astuce & cautelle des mauuais est plus grande pour inuenter faits, que la prudence des bons, pour se pouruoir de defence, & preuoir quel iugement se doit asseoir : & pour ceste cause est dit : *Neque leges, nec senatusconsulta ita scribi possunt, vt omnes casus, qui quandoque inciderint, comprehendantur : Sed sufficit eaquæ plerunque accidunt contineri.* C'est à dire, Il n'est possible d'escrire les loix de telle maniere, qu'elles comprennent tous les cas qui peuuent eschoir : c'est assez de determiner ceux qui aduiennent ordinairement : & si autres aduenoient, qui n'eussent loy, qui les decidast en propres termes le droit n'est pas tant despourueu de reigles & principes, que si le Iuge ou l'Aduocat a bon entendement, pour sçauoir inferer & conclurre, il ne trouue la vraye decision & defense, & le lieu d'où il la peut tirer. De maniere que si se trouuent plus d'affaires que de loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'enten-

*uidences sont incertaines. Sap. c. 9.*

*L. Nec leges. ff. de le.*

dement, pour les faire de nouueau : & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droit. Les lettrez qui out grande memoire ne peuuent faire cela : car si les cas que l'art leur met en la bouche, ne sont tous taillez & maschez, ils ne sont habiles à d'auantage. L'on a coustume de comparer le lettré qui sçait beaucoup de loix par cœur, au frippier ou cousturier qui a beaucoup de sayes en monstre en sa boutique : lequel pour en bailler vn, à la mesure de celuy qui le demande, les fait tous essayer, & s'il ne s'en trouue aucun bien seant, il r'enuoye le marchand : mais le lettré de bon entendement est comme le bon cousturier, qui a les ciseaux en la main, & la piece de drap en la maison : lequel prenant la mesure, taille vn saye à la maniere de celuy qui le veut : les ciseaux du bon aduocat, est l'entendement aigu, par lequel il prend la mesure au cas, & luy baille vestement de la loy, qui le determine, & s'il ne la trouue entiere, pour le decider en propres termes, il luy fait vn accoustrement de pieces du droit, pour le defendre. Les Legistes qui sont doüez d'vn tel esprit, ne se doiuent pas appeller lettrez, pource qu'ils ne construisent la lettre, & ne s'amusent aux paroles formelles de la loy : ains ils semblent Legislateurs ou Iurisconsultes, ausquels les mesmes loix demandét. Parquoy, s'ils ont pouuoir & autorité de les interpreter, referrer,

amplifier : & d'en tirer exceptions, s'ils les peuuent corriger & amender, ie di bien qu'ils semblent Legislateurs. On dit d'vn tel sçauoir que cestuy, *Scire leges non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem habere.* Comme si l'on vouloit dire, Personne ne pense que sçauoir les loix, soit la memoire des formelles paroles, esquelles on les a escrites : mais sçauoir les loix, est entendre iusques où s'estendent leurs forces, & que c'est qu'elles peuuent determiner : pource que la raison d'icelles est suiette à plusieurs diuersitez à cause des circonstances, du temps, de la personne, du lieu, du moyen, de la matiere, cause & de la chose. Tout cela fait changer la determinaison de la loy. Et si le iuge ou l'aduocat n'a bon entendemẽt, pour tirer de la loy, soustraire & adiouster ce qu'elle ne peut dire par paroles, il fera beaucoup de fautes, suiuant la terre. Et pourtant est dit, *Verba legis non sunt capienda Iudaicè.* C'est à dire, Les termes de la loy ne se doiuent prendre à la maniere Iudaïque, qui est cõstruire la lettre & en prendre seulement le sens. Parce que nous auons dit, nous concluons que l'aduocacerie est œuure de l'entendemẽt & que si le lettré à grãde memoire, il n'est aucunement propre à iuger ni aduocacer, pour la repugnance de ces deux puissances, & c'est pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne defendoient pas bien les causes & n'appliquoient le droit, comme il fal-

*ff. de leg. & sen. consu. l. scire leges.*

*Glo. in l. dãni. pa. si is. verb. aliquas. de damno infecto.*

soit. Mais il y a vne difficulté, en ceste doctrine, & non legere à mon aduis: car si l'entendement est celuy qui assiet le cas en la propre loy, qui le determine, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant aux argumens de la partie contraire, comment est-il possible que l'entendement face cela si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enioint que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu vtatur, sed legum autoritate ducatur.* C'est à dire, Que personne aux actions & iugemens ne se serue de son sens, ains soit induit par l'authorité des loix. Suiuant cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & reigles du droit deuant que venir à ce qui fait à la cause: car encores que nous ayons dit que l'Aduocat de bon entendement est maistre des loix, si est ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doiuent estre fondez & appuyez sur les principes de ceste faculté, sans lesquels ils sont de nul effet & valeur. Et afin de pouuoir faire cela, il est besoin d'vne grande memoire, laquelle garde & retienne vn si grand nombre de loix escrites aux liures. Cest argument prouue estre necessaire au parfait Aduocat d'auoir grand entendement & memoire: ce que ie confesse. Mais, quant à moy ie veux dire, que là où ne se trouuera vn grand entendement ioint à vne grande memoire (à cause de leur repugnance) il vaut mieux que l'aduocat soit

pourueu d'vn haut entendement, & de peu de memoire, que d'vne grande memoire, ayant peu d'entendement : car pour suppleer à la memoire, il y a beaucoup de remedes, comme les liures, tables abecedaires & autres inuentions des hommes : mais s'il a faute d'entendement, il n'est possible d'y remedier. D'auantage, Aristote dit que les hommes de grand entendement (bien qu'ils soient despourueus de memoire) ont vne grande reminiscence ou resouuenance, au moyen de laquelle ils ont vne certaine cognoissance confuse de ce qu'ils ont veu vne fois, ouy ou leu, surquoy discourant, ils la remettent en memoire. Et combien que ne se peussent trouuer tant de remedes, pour representer tout le droit à l'entendement, les loix sont fondees sur vne telle & si grande raison, que les anciens (comme dit Platon) appelloient la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'Aduocat de grand entendement (iugeant ou conseillant) bien qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failliroit gueres, s'il auoit auec soy l'instrument duquel les Empereurs ont fait les loix. Ainsi donc aduient maintesfois qu'vn Iuge de bon entendement donne sentence, sans sçauoir la decision de la loy, qu'il va trouuer puis apres dedans les liures : ce que mesmes nous voyons aduenir aux aduocats, quand aucunesfois ils donnent leur aduis sur le champ, Les loix & reigles de droit sont la

*Au liure de la Memoire & resouuenance.*

fontaine & l'origine, d'où les Aduocats tirent leurs argumens & raisons, pour prouuer ce qu'ils veulent, ce qui se fait auec l'entendement, de laquelle puissance si l'aduocat est despourueu, ou qu'il l'ait lasche & de peu de force, il ne sçaura iamais former vn argument, encores qu'il sçache tout le droit par cœur. Nous voyons clairement cela en ceux qui estudient l'oratoire, & qui ont faute de l'habilité pour l'apprendre: car combien qu'ils apprennent par cœur les Topiques de Ciceron, (qui sont les lieux & fontaines d'où sourdent les argumẽs, pour prouuer chacun probleme & question, par la partie affirmatiue & negatiue) ils ne peuuent neantmoins former vne raison. Autres viennent de grand esprit & habilité, lesquels sans voir liure, & sans estudier les Topiques, & lieux des argumens, en forment neantmoins mille, accommodez au propos duquel il est question. Ceste mesme chose se voit aux Legistes de grande memoire, qui reciteront fidellement tout le droit par cœur, & ne sçauront tirer d'vn si grand nombre de loix qu'il y a, vn argument sur lequel ils se puissent fonder. Au contraire s'en trouuent autres, lesquels ayans mal estudié à Salamanque, sans liures, font merueilles en l'aduocacerie. Parquoy se peut facilement entendre combien importe à la Republique de faire ceste election & examen d'esprits pour apprendre les sciences, puis que les vns, sans art, sça-

*Examen & electiõ d'esprits, d'importance à la Republique.*

uent & entendent ce qu'ils doiuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pource qu'ils n'ont l'esprit que la pratique requiert) font mille absurditez. Si donc la maniere de iuger & aduocacer se fait en distinguant, inferant, discourant & eslisant, il est raisonnable que celuy qui se mettra à l'estude des loix, ait bon entendement, puis que telles œuures appartiennent à ceste puissance & non à la memoire ni à l'imagination. Mais il est bon de sçauoir en quelle maniere se peut entendre, si le ieune homme est doüé de ceste difference d'esprit ou non : & faut dire & auerer premierement les qualitez de l'entendement, & toutes les differences d'iceluy, afin que nous sçachions distinctement à laquelle d'icelles les Loix appartiennent. Quant au premier, il faut sçauoir que combien que l'entendement soit la puissance la plus noble de l'homme, & de la plus grande dignité, il n'y en a pas vne neantmoins qui se trompe si aisément entour la verité qu'elle fait. Aristote a commencé à le prouuer, disant que le sens est tousiours veritable, mais que l'entendement, pour la pluspart, discourt mal. Ce qui se voit clairement par experience: car si ainsi n'estoit, on verroit de grandes dissentions entre les graues Philosophes, Medecins, Theologiés, & Legistes: on verroit sur chacune diuerses opinions & iugemens, attendu qu'il n'y a qu'vne verité. Il est donc bien aisé à

*Au 3. liure de l'ame.*

entendre d'où vient que les sens sont si certains, ne se trompans iamais à l'endroit de leurs obiets, au lieu que l'entendement est tant suiet à se tromper entour le sien : ce que nous entendrons en considerant que les obiets des cinq sens, & les especes par lesquelles ils se cognoissent, sont fermes & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais la verité (que l'entendement doit contempler) n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & composé : elle est entierement desiointe & dissipee en ses materiaux, comme la maison conuertie en pierres, terre, briques, mortier, bois, & chaulx, desquels se pourroient faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroient d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait (composant la verité) car si n'est celuy qui a bon esprit, tous les autres commettent mille fautes, auec mesmes principes. De là vient la diuerse opinion des hommes touchant vne mesme chose, pource que chacun fait vne telle composition & figure que porte son entendement. Les cinq sens sont exempts de ces erreurs & opinions : car les yeux ne font pas la couleur: ni le goust, les saueurs : ni le toucher, les qualitez qui se touchent : le tout est fait & composé par la nature, deuant que chacun cognoisse son obiet. Et pource que les hommes ne sont aduertis de ceste mau-

Incertum In homine Mentis Judicium
Et instabile



uaiſe condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, ſans cognoiſtre certainement la maniere & difference de leur eſprit, & s'il compoſe bien ou mal la verité. Sinon, demandons à aucuns hommes de lettres, leſquels (apres auoir eſcrit & confirmé leur opinion par pluſieurs argumens & raiſons) ont changé d'auis, quelque temps apres, comment ils pouuoyent entendre qu'ils ſe fuſſent trompez à ceſte compoſition de verité? Premierement ils confeſſent eux-meſmes qu'ils ont failly, & puis ils ſe retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la ſeconde fois ie di qu'ils ſe doyuent moins fier à leur entendement, pource que la puiſſance, qui a vne fois mal compoſé la verité, ſe confiant trop en ſes raiſons & argumens, peut encores faillir vne autre fois ayant la meſme raiſon, veu meſmement que s'eſt veu par experience, qu'il a eu au commencement la vraye opinion, & depuis vne pire, & moins probable. Ils ont pour indice ſuffiſant, & croyent que leur entendement compoſe bien la verité, quand ils le voyent affectionné à ceſte figure, muny d'argumens & raiſons qui l'incitent à compoſer de telle maniere. Mais de fait ils ſe trompent, car il y a tel regard de l'entendement auec ſes fauſſes opinions, que des autres puiſſances inferieures, auec les differences de leur obiet: pource que ſi nous demãdons aux Medecins quelle viande eſt la meilleure & la plus ſalubre de tou-

diuersité d'appetits



*Hip au liure des alimens.*

tes celles que l'homme mange, ie pensé qu'ils diront ne s'en trouuer aucune (pour les hõmes intemperez & de mauuais estomac) qui soit absoluëment bonne ni mauuaise, si elle n'est conforme à l'estomac qui la reçoit. Car Galien parle d'aucuns estomacs, qui se trouuent mieux de manger de la chair de bœuf, que des chappons, perdrix & truites: autres qui abhorrent les œufs & le laict, & autres qui aymẽt cela merueilleusement. Et en la maniere d'apprester les viandes, les vns veulent la chair rostie: les autres la demandent boüillie: & en la rostie, aucuns la veulent sanglante: autres la veulent toute bruslee de cuire: & ce qui est encores plus noté, aucuns mangent aujourd'huy vne viande de bon appetit, qui l'ont en horreur le l'endemain, & en appetent vne autre pire. Tout cela s'entend lors que l'estomac est bon & sain: car s'il est malade & vicié, il appete des choses que la nature humaine abhorre, & ayme mieux manger du plastre, de la terre & des charbons que poulets & perdrix. Si nous passons à la faculté generatiue, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersitez: car se trouuent aucuns hommes qui appetent vne laide femme, & abhorrent la belle: autres ayment mieux vne ignorante, qu'vne accorte: autres, la maigre que la grasse: autres haissent celles qui sont propres & bien parees, & ayment les femmes au contraire. Cela s'entend quand les

*Au 1. liure de la faculté des alimens.*

membres genitaux sont en santé : mais s'ils tombent en la maladie susdite de l'estomac corrompu & vicié, ils appetent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitiue, pource que des qualitez qui se peuuent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente vn chacun, pource que quelques vns reposent mieux en vn lict dur qu'en vn mol : & autres en vn mol qu'en vn dur. Toute ceste diuersité de goust & appetits estranges se trouuent és compositions que l'entendement fait : car si nous assemblons cent hommes de lettres, & si nous leur proposons quelque question, chacun en iuge particulierement, & en parle de diuerse sorte : vn mesme argument semble à l'vn, raison sophistique, à vn autre vray semblable & probable, à vn autre tres-certaine : voire-mesme voyons nous par experience qu'vne mesme raison se trouue certaine & veritable en vn mesme entendement, en vn temps & en vn autre, non. Et pourtant voyons nous tous les iours les hommes changer d'auis : les vns recouurans auec le temps vn entendemẽt plus subtil, cognoissent la faute de la raison qui les menoit auparauant: les autres (en perdant le bon temperament du cerueau) abhorrent la verité, & approuuent le mensonge. Mais si le cerueau tombe en la maladie susdite, * nous verrons à ceste heure là des iugemens & compo-

* Que lon appelle Malacia.

fictions estranges : les faux & debiles argumens ont plus de force que les certains & veritables : telles gens respondent à vn bon argument, & le mauuais les fait rendre. Des choses premieres mises en auant, ils tirent fausse conclusion, & par argumens estranges, & raisons mal fondees, ils prouuent leurs mauuaises imaginatiõs. A quoy ayãs esgard les hommes graues & sçauans, ils taschent de donner leur aduis, en trouuant les raisons enquoy ils se fondent : car les hommes se persuadent qu'autant vaut l'authorité humaine, que la raison enquoy elle se fonde peut auoir de force & selon que les argumens sont tant differens pour conclurre ( à cause de la diuersité des entendemens ) chacun iuge de la raison, selon l'esprit qu'il a: & ainsi tient on pour vne plus grande grauité de dire. C'est mon aduis, pour certaines raisons qui me meuuent à cela, que d'expliquer les argumẽs ausquels ils se tiennent. Mais estans contrains de donner raison de leur aduis, ils ne laissent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il soit, pource que celuy qu'ils ne pensent pas, conclud mieux aucunefois, & est de plus grande force & vertu que le bon. Enquoy se monstre la grande misere de nostre entendement, qui compose & diuise argumente & discourt, & depuis qu'il a conclud, n'a preuue pour cognoistre si son opinion est veritable. Les Theologiens ont ceste incertitude és matieres qui ne sont de

la foy: car apres auoir bien discouru, il n'y a preuue infaillible, ni succez euident qui descouure qu'elles sont les meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien donne tel aduis qu'il luy semble bon. Et de respondre auec apparéce aux argumens de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder dauantage. Mais és affaires du medecin & du capitaine general apres auoir bien discouru, & reprouué les fondemens de la partie contraire, l'on doit prédre garde au succez: & s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauuais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauuaises raisons. En cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouuer aucun erreur: car Dieu entendant combien les raisons de l'homme sont incertaines, & comme aisément il se trompe, il n'a permis que choses de si grãde importance, & si hautes, fussent par luy seulement determinees: mais s'assemblans deux ou trois en son nom, auec la solennité de l'Eglise, il se met incontinent au milieu, pour president de l'acte, où il prouue ce qu'ils disent de bon: il reiette les erreurs, & reuele ce qui ne se peut trouuer par les forces humaines. Ainsi donc, pour prouuer les raisons qui sont alleguees és matieres de la foy, il faut regarder seulement si elles prouuent & inferent ce que dit & declare l'Eglise Catholique: car si l'on peut recueillir quelque chose du contraire, telles raisons sont certainement mauuaises. Mais en tou-

*Dieu reuele des choses profondes & cachees. Dan. c. 2.*

tes les autres questions où l'entendement à liberté d'opiner, n'a esté trouuee aucune maniere, pour sçauoir quelles raisons concluent, ni mesmes quand l'entendement compose bien la verité. On se tient seulement en la bonne consonance ou conformité d'icelles : ce qui est vn argument qui peut tromper : car on trouue maintes faussetez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choses vrayes. Les medecins & ceux-là qui gouuernent en la guerre, tiennent le succez & l'experience, pour la preuue de leurs raisons : car si dix capitaines prennent par plusieurs raisons qu'il est conuenable de donner la bataille, & autant d'autres deffendent le contraire, le succez confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et si deux medecins debattent sur la mort ou la vie du malade, guarissant ou mourant, on descouurira lequel auoit raison. Mais neantmoins, le succez n'est pas preuue suffisante, pource qu'ayant vn effet plusieurs causes, le succez peut estre bon d'vn costé, & pour vne d'icelles : mais les raisons peuuent estre fondees en vne autre contraire. Aristote dit aussi que pour sçauoir les raisons qui concluent, il est bon de suiure la commune opinion : car quand plusieurs sçauans hommes disent & affirment vne mesme chose, & quand tous concluent par mesmes raisons, c'est vn argument (bien qu'il soit topique) qu'ils sont cócluans & qu'ils composent bien la verité.

*Au 1 liu. des Topiques.*

Mais ſi l'on regarde bien, c'eſt pareillemẽt vne preuue qui trompe, pource qu'és forces de l'entendement, l'inuention ou force ſert plus que le nombre: car il n'en prend pas comme des forces corporelles, où quand pluſieurs s'amaſſent & ſe ioignent enſemble pour leuer vn fardeau, ils peuuẽt beaucoup: & au contraire, quand il y a peu de gens, ils ne peuuent gueres auſſi. Mais pour trouuer vne verité plus cachee, vaut mieux vn haut entendement, que cent mille qui ne ſont tels, & la cauſe de cela eſt que les entendemens ne s'aident pas, & de pluſieurs ne ſe peut faire vn, comme en la vertu du corps. Et pourtant le Sage à bien dit. *Multi pacifici ſint tibi, & conſiliarius vnus de mille.* C'eſt à dire, Ayes beaucoup d'amis qui te deffendent, s'il eſt queſtion de venir aux mains: mais pour prendre conſeil, eſly vn ſeul entre mille. Suiuant laquelle ſentence Heraclite dit pareillement, *Vnus mihi inſtar eſt mille.* Vn m'eſt autant que mille. Au plaider des cauſes, chacun lettré donne ſon opiniõ, ſelon que mieux il la peut fonder en droit: mais apres auoir fort bien diſcouru, il n'a point d'art pour cognoiſtre auec certitude, ſi ſon entendement a fait la compoſition que la vraye iuſtice demande. Car ſi vn Aduocat prouue par le droit, que le demãdeur à raiſon: & l'autre deffend par le meſme droit, que non, comment ſçaura l'on lequel des deux Aduocats forme les meilleures raiſons? La ſentence du

Iuge ne demonstre la vraye iustice, & ne se peut appeller succez : pource que sa sentence est pareillement opinion, & qu'il ne fait qu'approcher & se ioindre à la cause de l'vn des deux Aduocats : & croist le nombre des lettrez, en vn mesme aduis, n'est pas argument pour estimer que ce qu'ils disent & alleguent soit verité: car nous auõs desia dit & prouué que plusieurs mauuais entendemens, encores qu'ils se ioignent pour descouurir quelque verité fort cachee, iamais ne viendront au poinct de la vertu & forces d'vn seul, s'il est fort haut & excellent. Que la sentence du Iuge ne preuue & demonstre certainemẽt, se voit assez, pour ce que la partie condamnee en appelle en vn autre siege superieur, où elle est reuoquee par vn autre iugement : & ce qui est pis, il peut aduenir que le iuge inferieur a meilleur entendement que le superieur, de maniere que sa sentence sera plus conforme à la raison. Or que la sentence du Iuge superieur ne soit pareillement preuue de la iustice, est chose encores plus manifeste: car nous voyons tous les iours des mesmes actes & des mesmes iuges sortir sentences contraires: de maniere qu'il est à presumer que celuy, lequel est trompé vne fois, se cõfiant trop en ses raisons, se trompera encores vne autre fois: & ainsi se doit-on moins fier en sa sentence : car, *Qui semel est malus &c.* Les Aduocats voyans la grande diuersité des entendemens des Iuges, comme

*En la Sapience. chap. 9.*

chacun

chacun est affectionné à la raison, qui conuient à son esprit, & comme auiourd'huy ils concluent par vn argument, & vn autre iour, par le contraire, se hazardent de deffendre chacun procez, pour la partie affirmatiue & negatiue: voyans mesmement par experience, que de deux manieres ils obtiennent sentence en leur faueur: & ainsi est veritable ce qu'à dit la Sapience, *Cogitationes mortalium timidæ, & incertæ prouidentiæ nostræ.* Les pensees des hommes sont timides, & nos prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puis que les raisons de la cognoissance du droit, n'ont point de preuue ni d'experience) est d'eslire personnages de grand entendement, pour estre iuges & aduocats: car Aristote dit que les raisons & argumens de ceux là sont aussi certains & fermes que la mesme experience. Et faisant ceste eslection, il semble que la Republique sera asseuree de l'administration de iustice par ses officiers. Mais si on permet en ce cas, que les hommes entrent en ces charges, à la foule, sans faire preuue de leur esprit (comme maintenant est la coustume) tousiours aduiendront les desordres & erreurs que nous auons noté. Nous auons desia dit aucunement ailleurs par quels signes on pourra cognoistre si celuy qui veut estudier les loix, à la differéce de l'entendement que ceste faculté requiert: mais pour en rafraischir la memoire, & le monstrer plus amplement, il faut

*Au 1. liu. de la Metaphisique.*

Iudex

sçauoir que l'enfant, lequel apprenant à lire, cognoistra bien tost les lettres, & nommera facilement chacune en son alphabet, à grande memoire, pource que ceste facilité qu'il a d'aprendre en est l'indice: car il est certain que l'entendement ne fait pas cest œuure, ni l'imaginatiō aussi, ains est ce l'office de la memoire de garder les figures des choses, & de dire le nom de chacune, quand il est besoin: & s'il a grande memoire, nous auons desia prouué autre fois, que par consequent il a faute d'entendement. Nous auons dit aussi que la facile escriture, & les bons traits & lettres descouurent vne grande imagination: & pourtant quand vn enfant en peu de iours sçait bien assoir la main, faire ses lignes droites & la lettre pareille, & de bonne forme & figure, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, pource que cest œuure se fait par le moyen de l'imagination: & ces deux puissances sont cōtraires, comme nous auons dit & noté. Et estant mis à la Grammaire, s'il l'aprend aisément, s'il parle Latin en peu de temps, s'il escrit elegamment, & à l'imitation de Ciceron, il ne sera iamais bon Iuge ni Aduocat, pource que c'est vn signe qu'il a vne grande memoire, de maniere que c'est grād cas d'auanture, s'il n'est despourueu d'entēdement. Mais si cestuy là se met à l'estude des loix, & s'il demeure aux escoles long temps, il sera fameux lecteur, & aura plusieurs auditeurs, pource que la langue Lati-

ne est fort gracieuse en la chaire: & pour lire auec grande apparence, sont necessaires plusieurs allegations, & mesmes faut amonceller en chacune loy, tout ce qui est escrit sur icelle: à quoy la memoire est plus necessaire que l'entendement. Et combien qu'en la chaire on doiue distinguer, inferer, discourir, iuger & eslire pour tirer le vray sens de la loy, si est-ce qu'en fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resoult les doutes & cõtrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit vn mediocre entendement. Mais quand vn aduocat parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entr'eux il y a vn Iuge pour decider le different: c'est vn vray procez, où n'est parlé comme si l'on escrimoit sans aduersaire. Et si l'enfant ne profite biẽ en la Grammaire, il y a soupçon qu'il puisse auoir bon entendement: ie di qu'il y a soupçon: car il ne s'ensuit pas que celuy qui ne peut apprendre Latin, ait bon entendement, ayant prouué ailleurs, que les enfans de grande imagination ne profitent iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut descouurir cela, pource que ceste sciẽce se rapporte auec l'entendement, comme la pierre de touche auec l'or. Et pourtant il est certain, que si en vn mois ou deux, celuy qui oit les arts, ne commẽce à discourir & ne se presentent à luy argumens & responces en la maniere qui se traite, il n'a au-

cun entendement : mais s'il profite bien en ceste science, c'est vn argument infallible, qu'il a vn tel entendement que les loix demandent : & pourtant peut-il aller incontinent les estudier, sans y regarder long temps. Toutesfois estimay ie qu'il vaut mieux oüir premierement tout le cours des arts: car la Dialectique n'est non plus à l'entendement, que les trauers que l'on met aux pieds d'vne mule, pour la faire aller l'amble, & d'vne maniere gracieuse & posee. L'entendement prend en ses disputes ceste mesme maniere d'aller à l'aise, l'ayant aprins par les reigles & preceptes de la Dialectique. Mais si ce ieune homme (que nous examinōs) ne profite en Latin ni en la Dialectique, comme il faut, il est besoin de voir s'il est pourueu de bonne imagination, deuant que nous l'ostions de l'estude des loix: car en cela se trouue vn fort grand secret, & est bon que la Republique le sçache, c'est que se trouuent des lettrez, lesquels mis en chaire, font merueilles en l'interpretation du droit, & autres à l'aduocacerie, ausquels si l'on met vn baston ou sceptre en la main, ils n'ont l'esprit de gouuerner non plus que si les loix n'auoient esté faites à ce propos. Et au contraire se trouuent autres auec trois loix mal entenduës, aprinses à Salamanque, lesquels commis à vn gouuernement, s'en sçauent acquiter le mieux du monde. Dequoy sont esmerueillez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peu-

Qui sont ceux qui sont capables de gouuerner vne Republique



uent sçauoir la raison : qui est que le gouuernement appartient à l'imagination, & non pas à l'entendement ni à la memoire. Et qu'ainsi soit, il est aisé à le prouuer, considerant que la Republique doit estre gouuernee par bon ordre & conseil, mettant chacune chose en son lieu, de maniere que tout ioint face vne bonne figure, & soit correspondant. Ce que nous auons prouué beaucoup de fois, estre l'œuure de l'imagination. Et ne gaigneroit on non plus de bailler vn gouuernement à vn grand lettré, que de faire vn sourd iuge de la musique : mais cela se doit entendre communément, & non pas cõme reigle generalle. Car nous auons desia prouué, qu'il y a moyen de faire que nature puisse ioindre grand entendement auec grande imaginatiõ. Parquoy n'est-ce chose repugnante d'estre grand aduocat, & fameux gouuerneur, voire mesmes descouurirons nous cy apres qu'estant la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & auec vne matiere bien saisonnee, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imagination : lequel estudiant les loix, il sera fameux lecteur, grand aduocat, & non moindre gouuerneur : mais nature forme tant peu de ceux-là, que ceste reigle peut passer pour generalle.

*Comme se prouue qu'vne partie de la Theorique de Medecine appartient à la memoire, l'autre partie à l'entendement, & la pratique à l'imagination.*

## Chap. XII.

DV temps que la Medecine des Arabes fleurissoit, y auoit vn Medecin fort renommé, tant à lire, comme à escrire, argumenter, distinguer, respondre & conclurre: duquel le bruit estoit (veu son grãd esprit) qu'il deuoit ressusciter les morts, & guarir toute maladie: ce qui luy aduenoit tant au rebours, qu'il ne gouuernoit aucun malade, duquel il peust sortir à son hõneur, & qu'il ne fist mourir. Dequoy estant merueilleusemẽt irrité, il se rendit moyne, se plaignãt de sa mauuaise fortune, & n'entendant pas d'où elle pouuoit proceder. Et pource que les exemples plus frais font meilleure preuue, & conuainquẽt mieux les sens, plusieurs graues Medecins ont opinion que Iean Argentier, medecin moderne de nostre temps, a surpassé de beaucoup Galien, à reduire l'art de Medecine en meilleure methode: & neantmoins on dit qu'il estoit tãt infortuné en la pratique, que nul malade, le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy, craignant les mauuais succez d'iceluy: de-

quoy il semble que le vulgaire à bien occasion de s'esmerueiller, voyant par experience non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voyons, qu'estant vn Medecin fort lettré, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner: dequoy Aristote à voulu donner la raison, mais il n'y a peu venir. Quant à ce qu'il n'aduenoit que les Medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pensoit que cela venoit de ce que ils auoyent vne commune cognoissance de l'homme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier (au contraire des Empiriques, qui mettoyent peine de sçauoir les proprietez indiuidues des hommes, sans s'adonner aucunement à l'vniuersel) mais il n'auoit raison, car les vns & les autres s'exercent à guarir les singuliers, & trauaillent tant qu'ils peuuent à auerer ceste nature particuliere. Ainsi donc la difficulté n'est, qu'à sçauoir pourquoy les Medecins fort lettrez, bien qu'ils s'exercent toute leur vie à guarir, ne sont iamais bons Praticiẽs: & autres ignorans auec trois ou quatre reigles de medecine qu'ils ont aprins à l'escole, en beaucoup moins de temps, sçauent mieux pratiquer & faire la medecine. La vraye response à ce doute est fort difficile, veu qu'Aristote ne l'a peu trouuer, combiẽ qu'il en ait approché aucunemẽt: mais nous tenans aux principes de nostre doctrine, nous y respondrons aucunemẽt. Ainsi donc

il faut sçauoir que la perfection du Medecin consiste en deux choses, autant necessaires pour obtenir la fin de son art, que sont les deux plantes des pieds pour cheminer. La premiere est de sçauoir par methode les preceptes & reigles de medeciner l'homme en commun, sans venir au particulier. L'autre, de s'estre long temps exercé à medeciner, & cognoistre à l'œil le grand nombre des malades : car les hommes ne sont pas tant differens entr'eux, que ils ne conuiennent en plusieurs choses : ni tant conformes aussi, qu'il n'y ait d'entr'eux certaines particularitez de telle nature que elles ne se peuuent dire ni escrire, ni enseigner, ni recueillir, de maniere qu'ō les puisse reduire en art : mais seulement cognoistre en ceux qui les ont. Ce qui se peut facilement entendre en considerant qu'estant le visage de l'homme composé de si petit nombre de parties, comme sont les deux yeux, le nez, les deux ioues, la bouche, le front, nature fait tant de compositions particulieres, que si l'on voyoit cét mille hommes assemblez, chacun se pourroit remarquer auec son visage tant singulier & propre, qu'à peine s'en trouueroyent deux qui se ressemblassent entierement. Le mesme cas à lieu aux quatre elemens, & quatre premieres qualitez, la chaleur, froideur, humidité, & siccité, de l'harmonie desquelles se compose la vie & santé de l'homme. De tant petit nombre de parties que cel-

*Galien au liu. 9 de la meth. chap. 9.*

les ci, nature fait tant de proportions, que si cent mille hommes s'engendrent, chacun sort auec sa santé tant singuliere & propre pour soy, que si Dieu miraculeusement, & à l'improuiste leur troquoit la porportion de ces premieres qualitez, ils demeureroient tous malades, exceptez parauenture deux ou trois, lesquels se rencontreroient conformes, & de mesme paste & proportion. Dequoy s'inferent necessairement deux conclusions: La premiere est, que tout homme qui tombera en maladie, se doit guarir selon sa particuliere proportion, de maniere que si le Medecin ne le remet à la conuenance & accord des humeurs & qualitez qu'il auoit au precedent, il ne demeure guari: l'autre, que pour ce faire, comme il faut, il est necessaire que le Medecin aye veu & manié le malade plusieurs fois, quand il estoit en santé, en luy touchant le pouls, voyant son vrine, la couleur de son visage, & remarquant sa temperature, afin qu'il puisse iuger quand il sera malade, de combien il est esloigné de sa santé, & le guarissant, qu'il sçache en quel estat il se doit restituer. Pour le premier (qui est d'entendre & sçauoir la theorique & composition de l'art.) Galien dit qu'il est necessaire d'auoir grand entendement, & beaucoup de memoire, pource qu'vne partie de la medecine consiste en raison, & l'autre en experience & histoire. A quoy, pour le premier, est requis

l'entendement, & pour l'autre, la memoire, & selon qu'il est tant difficile d'assembler ces deux puissances en degré intentif, necessairement le Medecin doit defaillir en la theorique, & ainsi voyons nous plusieurs Medecins, grands Latins & Grecs, grãds anatomistes & herboristes (desquels les œuures appartiennent à la memoire) lesquels estans mis aux argumens & disputes pour auerer la cause de quelque effet (qui appartiennent à l'entendemẽt) n'y entendent rien. Autres se voyent au contraire, lesquels en la Dialectique & Philosophie de l'art se monstrent de grand esprit & habilité : mais estans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie ils n'y font pas grand profit, pource qu'ils sont despourueus de memoire, & pour ceste cause Galien a dit, *Mirum non est in tanta hominum multitudine, qui in medica, & Philosophica exercitatione, studióque versantur, inueniri tam paucos, qui rectè in illis profecerint.* C'est à dire, Ie ne suis pas esmerueillé, qu'en vn si grand nombre d'hommes qui s'addonnent à la medecine, peu deuiennent bons Medecins : dequoy donnant la raison, il dit, qu'à peine se trouue l'esprit requis en ceste science, ni maistre qui l'enseigne auec perfection, ni qui l'estudie soigneusement. Mais auec toutes ces raisons, Galien ne vient pas au point, pource qu'il ne sçait pas en quoy consiste, que personne ne deuient parfait medecin. Toutesfois quand il a

*Au liure de l'ordre de ses liures.*

dit, qu'à peine ſe trouue, entre les hommes vn eſprit conuenable à ceſte ſcience, il a dit vray, bien qu'il n'ait ſpecifié cela, comme nous ferons maintenant : car pour eſtre tant difficile d'aſſembler vn grand entendement auec vne grande memoire, perſonne ne deuient parfait en la theorique de la medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination (à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir auecques certitude) à peine ſe trouue vn Medecin qui ait la parfaite cognoiſſance de la medecine que l'on dit theorique, & qui ſoit bon practicien: ni au contraire, vn bon practicien, qui ſçache bien la theorique. Or donc eſt-il bien aiſé à prouuer que l'imagination eſt la puiſſance, de laquelle le medecin ſe ſert en la cognoiſſance & cure des particuliers : & non pas l'entendement, en ſuppoſant la doctrine d'Ariſtote qui dit que l'entendement ne peut cognoiſtre les ſinguliers, ni faire difference d'vn auec l'autre, ni cognoiſtre le temps & lieu, ni autres particularitez qui font differer les hommes entr'eux, & medeciner chacun de differente maniere: dequoy la raiſon eſt (ſelon que diſent les anciens Philoſophes vulgaires) que l'entendement eſt vne puiſſance ſpirituelle, laquelle ne ſe peut alterer des ſinguliers, pour eſtre remplis de matiere. Et auſſi pour ceſte cauſe Ariſtote a dit, que le

ſens eſt des ſinguliers, & l'entendement des vniuerſels. Si donc les cures ſe doiuent faire à l'endroit des ſinguliers & non des vniuerſels (qui ne ſe peuuent engendrer, & ſont incorruptibles) l'entendement eſt vne puiſſance impertinente pour curer ou guarir. La difficulté eſt maintenant de ſçauoir pourquoy les hommes de grand entendement ne peuuent auoir bon ſens exterieurs, pour les ſinguliers, eſtans puiſſances tant differentes? La raiſon en eſt fort claire, qui eſt que les ſens exterieurs ne peuuent bien ouurer, ſi la bonne imagination ne leur aſſiſte. Nous prouuerons cela par l'opinion d'Ariſtote, lequel voulant declarer que c'eſt de l'imagination, dit eſtre vn mouuement cauſé du ſens exterieur, de maniere que la couleur (qui ſe multiplie de la choſe coloree) altere l'œil, ce qui eſt ainſi: car ceſte meſme couleur qui eſt en l'humeur chriſtallin, paſſe plus auant en l'imagination, & fait en icelle la meſme figure qui eſtoit en l'œil. Et ſi l'on demande de laquelle de ces deux eſpeces ſe fait la cognoiſſance du ſingulier, tous les Philoſophes diſent fort bien que la ſeconde figure eſt celle qui altere l'imagination: & des deux eſt cauſee la cognoiſſance, ſuiuant ce dit tant commun, *Ab obiectis & potentia pariter notitia.* Des obiets & de la puiſſance la cognoiſſance s'engendre. Mais de la premiere, qui eſt en l'humeur chriſtalin, & de la puiſſance de la veuë, n'eſt

*Au li. 3. de l'ame.*

cauſee aucune cognoiſſance, ſans l'eſgard de l'imagination: ce que les Medecins preuuent manifeſtement, diſant: Que ſi l'on couppe ou bruſle la chair à vn malade, lequel pourtant ne ſente point de douleur, c'eſt ſigne que l'imagination eſt diſtraite en quelque profonde contemplation. Et ainſi le voyons nous par experience en ceux qui ſont ſains: car s'ils ſont diſtraits en quelque imagination, ils ne voyent les choſes qui ſont deuant eux, & ne gouſtent les bonnes viandes, encor qu'ils en mangent: à raiſon dequoy il eſt certain que l'imagination eſt celle qui cauſe le iugement, & la cognoiſſance des choſes particulieres, & non l'entendement, ni les ſens exterieurs. Il s'enſuit donc fort bien, que le Medecin qui ſçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il a grand entendement ou grande memoire, ſera indubitablement mauuais Practicien, pource qu'il doit auoir faute d'imagination: & au contraire, celuy qui ſera grand Practicien, par conſequent ſera mauuais Theoricien, c'eſt à dire, n'aura pas la theorique, pource que la grande imagination ne ſe peut aſſembler auec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy perſonne ne peut eſtre parfait Medecin & pratiquer ſans faillir: car pour ne errer en la pratique, il faut ſçauoir l'art, & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer: & nous auons prouué que ces deux choſes là

*Quiconque eſt malade en quelque partie du corps & ne ſente douleur, à l'eſprit malade. Hip. 2. des Aph. 6.*

ſont incompatibles. Le Medecin ne va iamais cognoiſtre & curer quelque maladie, qu'il ne face en ſoy-meſme vn ſilogiſme en *Darij*, combien qu'il ſoit empirique: par lequel vne partie de ſa preuue appartient à l'entendement, & l'autre à l'imagination. Et pour ceſte cauſe les plus grands theoriciens errent ordinairement en la mineur, & les grãds practiciens en la maieur: comme ſi nous diſions ainſi, Toute chaleur qui deſpend des humeurs froids & humides, ſe doit curer par medecines chaudes & ſeiches (prenãt l'indice de la cauſe) la chaleur que ſouffre ceſt homme deſpend des humeurs froids & humides, il ſe doit donc curer par medecines chaudes & ſeiches. L'entendement prouuera bien la verité de la maieur, pour eſtre vniuerſelle, diſant que la froideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & ſiccité : pour ce que chacune qualité ſe diminuë de force, par ſon contraire : mais pour prouuer la mineur, l'entendement ne ſert de rien, pour eſtre choſe particuliere & d'autre iuriſdiction, dont la cognoiſſance appartient à l'imagination, en prenant des cinq ſens exterieurs les propres & particuliers ſignes de la maladie. Et ſi l'indice ſe doit prendre de la chaleur, ou de ſa cauſe, l'entendement ne le peut ſçauoir. Il enſeigne ſeulement à prendre l'indice de ce qui promet plus de danger: mais la ſeule imagination demonſtre, lequel des indices eſt le plus grand,

conferant le mal que fait la chaleur, auec celuy du symptome, la cause, le peu de force, ou grande vertu. Pour auoir ceste cognoissance, l'imagination a certaines proprietez infallibles, par lesquelles elle attaint aux choses qui ne se peuuent dire ni entendre, & ne se trouuent arts, pour icelles. Et pourtant nous voyons entrer vn medecin vers vn malade, lequel par la veuë, l'ouye, le sentir, le toucher, trouue ce qui semble impossible, de maniere que si nous demandions à ce medecin mesme, comme il a peu attaindre à vne si haute cognoissance, il n'en pourroit donner raison: car c'est vne grace qui vient d'vne fecondité de l'imagination, qui s'appelle autrement *Solertia*, qui veut dire Industrie, laquelle par signes communs, incertaines coniectures & de peu de fermeté en moins d'vn rien, trouue mille differences de choses esquelles consiste la force de medeciner & pronostiquer certainement. De ceste maniere d'industrie sont priuez les hommes de grand entendement, pour estre vne partie d'imagination. Et ainsi, ayant les signes deuant les yeux, que ceux qui sont aduisez de la maladie, ne reçoiuent en leurs sens aucune alteration, pource qu'ils sont despourueus de la puissance imaginatiue, vn medecin me demanda vne fois secrettement, pourquoy ayant estudié curieusement toutes les reigles & considerations de l'art de pronostiquer, & les sçachãs fort

bien, il n'aduenoit iamais que son prono-stic fust veritable. Auquel il me souuient auoir respondu que par vne puissance s'apprend l'art de medecine, & que par vne autre ce mesme art se met en execution. Cestuy là auoit fort bon entendement : mais il estoit despourueu d'imagination. Mais il y a en ceste doctrine vne grande difficulté, qui est, de sçauoir comme les medecins de grande imagination peuuent apprendre l'art de medecine, veu qu'ils sont despourueus d'entendement, & s'il est ainsi qu'ils pratiquent mieux que ceux qui la sçauent bien, dequoy sert aux hommes d'aller l'apprendre aux escoles ? On peut respondre à cela, estre chose de grande importance sçauoir premierement l'art de medecine, pource qu'en deux ou trois ans, l'hõme apprend tout ce que les anciens ont troué en deux mille : de maniere que s'il le deuoit acquerir par experience, il luy faudroit viure trois mille ans : en quoy esprouuant les medecines, il tueroit, deuant que sçauoir leurs qualitez, vne infinité d'hommes : en quoy il sera excusé s'il lit les liures des medecins raisonnables & experimentez : lesquels aduisent les estudians de ce qu'ils ont trouué durant leur vie, afin que les nouueaux medecins se seruent hardiment d'vne chose, & se gardẽt d'vne autre, pource qu'elle est veneneuse. D'auantage il faut sçauoir que les choses communes & vulgaires de tous les arts, sont fort claires & faciles à apprendre,

mais elles ſont les plus importantes en l'œuure : & au contraire les plus curieuſes & hautes ſont les plus obſcures & les moins neceſſaires pour la pratique. Les hommes de grande imagination ne ſont totallemẽt priuez d'entendement ni de memoire. Et ainſi par la diminution de ces deux puiſſances, ils peuuent apprendre le plus neceſſaire de la medecine, pource qu'il eſt le plus aiſé & le plus clair : & par la bonne imagination, ils peuuent mieux cognoiſtre la maladie & ſa cauſe, que les plus raiſonnables & entendus: veu que l'imagination eſt celle qui trouue l'occaſion du remede qui ſe doit appliquer: enquoy conſiſte la plus grande partie de la pratique. Et pourtant Galien à dit, que le propre nom du medecin eſt, *Inuentor occaſionis*: & ſçauoir cognoiſtre le temps, le lieu & l'occaſion, il eſt certain qu'il appartient à l'imagination, puis qu'elle porte figure & correſpondance. La difficulté eſt maintenant de ſçauoir, à laquelle de tant de differences de l'imagination, appartient la pratique de la medecine: car il eſt certain qu'elles ne conuiennent toutes en vne meſme raiſon particuliere: laquelle cõſideration m'a donné plus de peine & trauail d'eſprit que toutes les autres. Et neantmoins ie ne luy ay peu dõner le nom qu'il faut, ſinon qu'elle viẽt d'vn degré de chaleur moins que n'a la differen-ce de l'imagination, par laquelle ſe font les vers & coupplets. Toutesfois ie ne certifie

*Au 6. des Epid. par. 2. com. 1.*

pas cela du tout, pource que la raison en laquelle ie me fonde est, Que ceux que i'ay consideré bons praticiens, sont tous vn peu addonnez à l'art de versifier, & n'est leur cõtemplation trop haute, ni leurs vers merueilleux: ce qui peut aduenir aussi de ce que defaut la chaleur du poinct que la Poësie requiert: & si c'est pour ceste raison, la chaleur doit estre telle, qu'elle touche vn peu la substance du cerueau, sans resoudre beaucoup la chaleur naturelle: combien que si elle passe outre, elle ne fait mauuaise difference d'esprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement auec l'imagination par adustion. Mais ceste imagination n'est pas tant bonne pour guarir, comme celle que ie cherche: car elle inuite l'hõme à estre superstitieux, magicien, sorcier, interprete, chiromãcien, iuge & deuineur: car les maladies des hõmes sont tant cachees & secrettes, qu'ils font tousiours deuiner ce qui en est. Ceste difference d'imaginatiõ est fascheuse à trouuer en Espagne: car nous auons prouué ailleurs que ceux-là qui demeurent en ceste region ont faute d'imagination & de memoire & sont pourueus de bon entendement. L'imagination aussi de ceux qui habitent au dessous du Septentrion ne vaut rien pour la medecine: car elle est fort tardifue & lasche: elle est bonne seulement pour faire horloges, paintures, aiguilles & autres mesmes besongnes pour le seruice de l'homme. Il n'y a

que l'Egypte qui engendre en ses habitans ceste maniere d'imagination : & pourtant les historiés ne disent iamais du tout, combien les Gitains sont magiciés & sorciers, & prompts à cognoistre les choses, & à trouuer les remedes à leurs necessitez. Iosephe pour louër & priser la grande sagesse de Salomon, dit en ceste maniere, *Tanta fuit sapientia & prudentia quam Salomon diuinitus acceperat, vt omnes priscos superaret atque etiam Egyptios qui omnium sapientissimi habentur*. Salomon a esté si sage & prudent, qu'il a surmonté tous les anciens voire mesme ceux d'Egypte, qui sont estimez les plus sages de tous. Platon dit bien aussi que les Egyptiens surpassent tous les hommes du monde, à sçauoir gaigner la vie: qui est vne habilité laquelle appartient à l'imagination. Il appert clairement que cela est veritable, pource que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination ont esté inuentees en Egypte : comme les Mathematiques, l'Astrologie, l'Arithmetique, Perspectiue, Iudiciaire & autres. Mais l'argument qui à ce propos, me conuainc le plus & me semble de plus grande force, est qu'estant le tres-Chrestien & magnanime François de Valois Roy de France molesté d'vne longue maladie, & voyant que les medecins de sa maison & court ne luy donnoyent remede, toutes les fois que la chaleur luy croissoit il disoit n'estre possible que les medecins Chrestiens le sceus-

*Peuples de Gette, cité de Palestine.*

sent guarir, de maniere qu'il n'esperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy estant fasché de se voir tousiours en chaleur, il depescha vne fois vn courrier en Espagne, par deuers l'Empereur Charles Quint, pour luy prier de luy enuoyer vn medecin Iuif, le meilleur qu'il eut en sa Court, duquel il pensoit pouuoir trouuer remede à sa maladie, si aucun y en auoit en l'art: de laquelle demande on se mit à rire en Espagne: & tous conclurent que c'estoit l'appetit d'vn homme qui estoit en chaleur. Ce neantmoins l'Empereur fit chercher vn tel medecin, iusques hors le royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya vn medecin nouueau Chrestien, pensant que par iceluy la volonté du Roy seroit accomplie. Mais quand le medecin fut en France, deuant le Roy, se passa entre eux deux vn deuis fort gracieux, auquel fut descouuert que le medecin estoit Chrestien, & pour ceste cause le Roy ne se voulut seruir de luy. Le Roy (auec l'opinion qu'il auoit du medecin qui estoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis, s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy? Sire (respondit le Medecin) ie n'attés pas le Messie promis en la loy Iudaïque. Et vous sage en cela, dit le Roy: car les signes notez en la saincte escriture, pour cognoistre sa venuë, sont desia accomplis long temps y a. Nous autres Chrestiens (respondit le Medecin) sçauons bien le temps qu'il y a qu'ils sont accom-

puis : car il y a auiourd'huy & compté l'an mil cinq cens quarante & deux ans qu'il vint : il fut au monde trente trois ans, au bout desquels il mourut crucifié, & le troisiesme iour resuscita : & puis il monta aux cieux où il est maintenãt. Vous estes donc Chrestien, dist le Roy? Ouy, Sire, respondit le Medecin, par la grace de Dieu. Puis qu'ainsi est, dit le Roy, retournez à la bonne heure, en vostre païs : car i'ay en ma Court de grands medecins Chrestiens: i'en voudrois auoir de Iuifs, lesquels à mon aduis, sont ceux qui ont vne naturelle habilité de guarir & pratiquer. Parquoy il r'enuoya sans luy vouloir bailler le pouls, sans luy faire mõstrer son vrine, & sans luy toucher aucun mot de sa maladie. Et tout soudain il enuoya en Constantinople pour faire venir vn Iuif, lequel le guarit auec du laict d'asnesse seulemẽt. Ceste imagination du Roy François (à ce que ie pense) est fort veritable, & croy qu'il est ainsi : car aux grandes intemperatures chaudes du cerueau, i'ay experimenté autrefois que l'imagination trouue ce que l'homme estant en santé, elle ne peut faire. Et afin qu'elle ne semble que cela soit dit sans fondement, il faut sçauoir que la diuersité des hommes, tant en la composition du corps, comme en l'esprit, & conditions de l'ame, vient d'habiter regions de differente temperature, de boire eaux contraires, & de n'vser tous de mesmes & semblables alimens : &

*Au dialogue de la nature.* pour ceste cause Platon à dit, *Alij ob varios ventos & actus, & moribus, & specie diuersi inter se sunt: alij ob aquas qui dem, propter alimentum ex terra prodiens, quod non solum in corporibus melius ac deterius, sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, aucuns hommes different des autres, à cause des vents contraires, ou pource qu'ils boiuent eaux differentes, ou pource que tous n'vsent de mesme viande: & ceste difference non seulement se trouue au visage & composition du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie prouue maintenant que le peuple d'Israël demeura plusieurs ans en Egypte, & que sortant de là, il eut la nourriture propre à ceste difference d'imagination, nous aurons aueré l'opinion du Roy de France, & sçaurons aussi par mesme moyen quels esprits se doiuent eslire en Espagne pour la medecine.

*En Gen. chap. 15.* Quant au premier, il faut sçauoir qu'Abraham demandant les signes pour entendre que luy ou ses successeurs deuoient posseder la terre, qui luy auoit esté promise, le texte dit, qu'en dormant Dieu luy respondit en ceste maniere, *Scito prænosces quod peregrinum futurum sit semen tuum, in terra non sua: & subiicient eos seruituti, & affligent quadringentis annis: veruntamen gentem cui seruituri sunt ego iudicabo: & postea egredientur cum magna substantia.* C'est à dire: Sçaches Abraham, que tes successeurs erreront en païs estrange, où ils seront assuiettis quatre cens

ans : mais ſois certain que ie chaſtieray le peuple qui les opprimera, & que ie les deliureray de ceſte ſeruitude, & leur donneray beaucoup de biẽs. Ceſte prophetie s'eſt accomplie, combien que Dieu, pour certain reſpect, y ait adiouſté trente ans d'auantage : & ainſi dit le texte diuin, *Habitatio autem filiorum Iſraël, qua manſerunt in Egypto, fuit quadringentorũ triginta annorum, quibus expletis, eadem die egreſſus eſt omnis exercitus domini, de terra Egypti* : C'eſt à dire, Le peuple d'Iſraël a demeuré en Egypte quatre cens & trente ans : leſquels accomplis, ce meſme iour tout l'exercite du Seigneur fut deliuré de ſeruitude, & ſortit de la terre d'Egypte. Mais combien que ce texte diſe manifeſtement que le peuple d'Iſraël a demeuré quatre cens trente ans en Egypte, vne gloſe declare que par ce nombre d'ans eſt entendu tout le temps que le peuple d'Iſraël fut vagabond, iuſqu'à tant qu'il euſt vne terre propre, & qu'il ne fut en Egypte que deux cens & dix ans : laquelle declaration ne s'accorde bien à ce qu'à dit ſainct Eſtienne en ce propos qu'il eut auec les Iuifs, il faut ſçauoir que le peuple d'Iſraël demeura quatre cens & trente ans en la ſeruitude d'Egypte. Et combien que la demeure des deux cens & dix ans fuſt ſuffiſante au peuple Romain, pour prendre les qualitez d'Egypte, ſi eſt-ce que ne fut perdu pour luy, le temps qu'il en fut hors, quãt à ce qui touche l'eſprit : car ceux

*En Exode chap. 12.*

qui viuent en seruitude, en tristesse & ennuy en vn païs estrange, engendrent beaucoup de colere aduste, pource qu'ils n'ont pas liberté de parler, ni se venger du tort qu'on leur fait: & cest humeur estant rosti, est l'instrument de l'astuce ou ruse de l'industrie & de la malice. Et pourtant voit on par experience, ne se trouuer pires coustumes & conditions que celles de l'esclaue, lequel imagine tousiours comment il endommagera son maistre, & se deliurera de seruitude. Dauãtage la terre par laquelle chemina le peuple d'Israël n'estoit pas fort estrãge ni esloignee des qualitez d'Egypte, car eu esgard à sa misere & sterilité, Dieu promit à Abraham, qu'il luy en donneroit vne autre abondante & fertile. Or est il certain, tant en bonne philosophie naturelle qu'en experience, que les regions steriles, maigres, & qui n'abondent en fruicts de la terre, produisent des hommes d'esprit fort subtil: & au contraire les terres grasses & fertiles engendrent les hommes membrus, courageux, & de grandes forces corporelles, mais fort lourds & pesans d'esprit. Les historiens ne cessent de dire & raconter la proprieté de la region de Grece, pour produire des hommes de grãd esprit: & particulieremẽt Galien dit par merueille, qu'à Athenes nasquit vn homme ignorant, & notez que c'estoit la terre la plus pauure & sterile de toute la Grece. Parquoy il collige que par les qualitez d'Egypte, & des

*En son oraison.*

des autres prouinces où le peuple d'Israël alla, il se fit d'vn esprit fort subtil, mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Egypte crée ceste difference d'imagination: ce qui est fort clair: sçachant qu'en ce païs là le Soleil est fort ardãt, & pour ceste cause ceux qui y habitent ont le cerueau tout bruslé, & la colere aduste, qui est l'instrument de la finesse & de l'industrie: à raison dequoy Aristote demande, *Cur blæsis pedibus sunt Æthiopes & Egyptij.* Comme disant, Pourquoy les noirs d'Ethiopie, & les naturels d'Egypte sont difformes & contrefaits des iambes, & ont le nez camus? A quoy il respond que la grande chaleur du païs brusle la substance de ces membres, & les fait griller comme le cuir aupres du feu: & par la mesme raison se crespent leurs cheueux. Nous auons desia prouué que ceux-là qui habitent en païs chaud, sont plus aduisez que ceux qui habitẽt au froid, par l'opinion d'Aristote, lequel demande. *Cur locis calidis homines sapientiores sunt quàm frigidis?* D'où vient que les hommes qui demeurẽt en païs chauds sont plus sages que ceux qui demeurent en païs froids? mais il ne respond pas bien au probleme, & ne fait distinction de la sagesse: car nous auons desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sortes de prudence en l'homme: vne de laquelle Platon à dit, *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius quàm sapientia est appellanda.* La science qui est separer de la iustice, se

*En la 14. sect. prob. 4.*

*Sect. 14. probl. 5.*

doit plustost appeller ruse que sagesse: l'autre est iointe à la droiture & simplicité, sans aucune tromperie : & ceste là est proprement appellee sagesse, pource qu'elle est tousiours assistee de la iustice & droiture. Ceux qui habitent en païs fort chauds, sont sages, au premier genre de sagesse, & sont ceux d'Egypte. Voyons maintenant apres que le peuple d'Israël fut sorti d'Egypte, & mis au desert, quelles viandes il mangea, quelles eaux il beut, & de quelle temperature estoit l'eau ou il alla : afin que nous entendions, si pour ceste raison il changea l'esprit qu'il auoit quand il sortit de ceste captiuité, ou s'il le retint tousiours.

*En Exode c.17.* L'escriture dit, que Dieu nourrit & entretint ce peuple, auec la manne, par l'espace de quarante ans: qui estoit la viande la plus delicate que iamais homme mangea : de maniere que Moyse voyant la delicatesse & gracieuse saueur d'icelle, il enchargea

*En Exode c.16.* à son frere Aaron, d'emplir vn vaisseau d'icelle pour le mettre en l'arche de l'alliance : afin que ceux qui descendoient de ce peuple (estans en la terre promise) vissent le pain duquel Dieu auoit nourri & substanté leurs peres, cheminans par le desert, & l'ingratitude d'iceux enuers sa Maiesté, pour vn tel benefice. Et afin que nous autres qui n'auons veu ceste nourriture, cognoissions qu'elle estoit telle, il est bon que nous nous representiõs la manne que nous produit la nature, & y adioustant vne plus

grande delicatesse, nous pourrons entierement imaginer la bonté d'icelle. La cause materielle, dont la manne s'engendre, est vne vapeur fort delicate, que le Soleil enleue de la terre, par la force de sa chaleur, laquelle estant paruenuë au haut de la region se cuit & se parfait: & suruenant le froid de la nuict, elle tombe sur les arbres & pierres, d'où on l'amasse, & la met on en certains vases pour manger: on l'appelle *Mel roscidum & aëreum* : miel de rosee & d'air, pour la semblance qu'elle a auec la rosee, & pour en auoir faite en l'air : sa couleur est blanche & est de saueur douce, comme le miel : la figure d'icelle ressemble à celle du coriãdre: lesquels signes l'escriture saincte donne pareillement à la manne que le peuple d'Israël mangea au desert: au moyẽ dequoy ie pense que les deux auoient vne mesme nature. Et si la mãne que Dieu crea estoit d'vne substance plus friande & delicate, nous confirmerons d'autãt mieux nostre opinion : mais i'ay tousiours creu que Dieu s'accommode des moyens naturels, quand par le moyen d'iceux, il peut faire ce qu'il veut : suppleant au defaut de nature, par sa toute puissance. Ie le di, pource que de bailler à ce peuple la manne à manger au desert (horsmis ce que par icelle Dieu vouloit signifier) il semble qu'elle pouuoit venir de la disposition de la terre, laquelle auiourd'huy produit la meilleure manne qui soit au monde : & pourtant Galien dit,

qu'au mont Liban (qui n'est pas loin de là) elle se fait en grande quantité, de maniere que les laboureurs ont coustume de chanter par-passetemps, que Iupiter en ce païs là, enuoye vne pluye de miel. Et combien que Dieu creast à ceste heure là miraculeusement la manne, en si grande quantité, à iours determinez, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle fust de la mesme nature de la nostre, comme l'estoit l'eau que Moyse tira des pierres, & le feu qu'Elie fit tomber du ciel, par sa parole : qui furent choses naturelles, combien qu'elles fussent miraculeusement tirees. La manne depeinte en la

*En Exode, c. 16.* sainte escriture estoit comme rosee, *Quasi semen coriandri, album, gustúsque eius quasi simile cum melle.* C'est à dire, ressembloit à la semence de coriandre, estoit blāche & douce comme miel: qui sont les conditiōs propres à la manne que la nature nous produit. Les Medecins disent que le tempera-

*Mesme au 2. liure, chap 16.* ment de ceste nourriture est chaud, & de parties subtiles & fort delicates : qui est vne composition que deuoit auoir pareillement la manne que les Hebrieux mangerent. Et pourtant ils s'ennuyerent de sa delicatesse, & dirēt ainsi: *Anima nostra iam nauseat super cibo isto leuissimo.* C'est à dire, Nostre estomac ne peut plus souffrir cest aliment tant leger. La philosophie de cela estoit qu'ils auoient forts estomacs, entretenus d'aulx, oignons, & porreaux, de maniere que venans à manger vn aliment de

si peu de resistance il se conuertissoit du tout en colere. Et pour ceste cause Galien defend à ceux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de manger du miel, & autres legers alimens, pource qu'ils se corromproyēt, & au lieu de se cuire, se brusleroyēt comme suye. Ce qui aduint aux Hebrieux, auec leur manne, qui se conuertissoit en eux en colere aduste: à raison dequoy ils estoyent merueilleusement secs & maigres, pource que cest aliment n'est propre pour engraisser, *Anima nostra arida est, nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi manna.* Nostre ame est seiche & consommee, & nos yeux ne voyent autre chose que manne. L'eau qu'ils beuuoyent auec ceste viande, estoit telle qu'ils demandoyent: & s'ils ne la trouuoyent telle, Dieu monstroit à Moyse vn baston de tant diuine vertu, que le mettant dedans les eaux grosses & troubles, il les faisoit deuenir bonnes & delicates: & quand ils n'auoyent aucune eau, Moyse prenoit la verge de laquelle il ouurit la mer rouge, de laquelle frappant les pierres, il en faisoit sortir de l'eau fort aggreable à leur goust, de maniere que S. Paul à dit, *Petra consequente eos.* Comme disant, L'eau de la pierre les suyuoit, ayāt vn goust delectable & sauoureux. Et ils auoyent l'estomac fait à boire des eaux grosses & ameres: car Galien raconte qu'en Egypte elles se cuisent, pour boire, à cause qu'elles sont mauuaises & corrompues: de maniere que beuuant des-

*Au li. 1. de la vertu des alimēs, ch. 1.*

*Aux Nōbres, c. 11.*

*En Exode c. 15.*

*En la 1. aux Cor. chap. 10.*

*Au 6. des Epid. p. 4. con. 11.*

eaux tant delicates, elles ne pouuoyent faillir de se conuertir en eux en colere, pource qu'elles auoyent peu de resistance. Galien dit que l'eau pour se bië cuire en l'estomac, & ne se corrompre, doit auoir les mesmes qualitez que l'alimët solide que nous mangeons. Si l'estomac est fort, il luy faut bailler aliment correspondant: mais s'il est petit & delicat, les alimés doyuent estre semblables. On doit auoir semblable esgard en l'eau. & ainsi voyons nous par experience que si vn homme est accoustumé à boire de grosses eaux, iamais n'appaise sa soif, auec les eaux delicates, & ne les sent en l'estomac, ains l'alterent d'auantage, pour ce que la grande chaleur de l'estomac les brusle & resoult incontinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont resistance. Nous pourrons dire aussi qu'ils iouyssoient au desert d'vn air subtil & delicat: car allans par pays & lieux non peuplez à toute heure il s'offroit à eux frais, clair, & sans aucune corruption: pource qu'ils n'arrestoyent en nul lieu. Ils l'auoyët tousiours temperé: car de iour, se mettoit vne nuë deuant le Soleil, afin qu'ils n'eussent trop grãd chaud: & la nuict apparoissoit vne colomne de feu, pour temperer l'air. Aristote dit, que la iouyssance d'vn tel air, rend l'esprit fort vif. Considerons maintenant combien deuoit estre delicate la semëce de ce peuple, mangeant vne viande tant sauoureuse, & beuuant les eaux que nous auons dit, auec la

*Au 5. des Aph. 26.*

*En Exo. chap. 13.*

*En la 14. sect. prol.*

iouyssance d'vn air tant purifié & net : & combien estoit subtil le sang menstrual des Hebrieux, & nous souuenons de ce qu'à dit Aristote, qu'estant ce sang subtil & delicat, l'enfant qui s'en engendrera, sera homme de bon esprit. Nous prouuerons bié au long au dernier chap. de cet œuure, combié importe aux peres de manger viandes delicates, pour engendrer enfans de grand esprit. Et pource que tous les Hebrieux mangerét vne mesme viáde tant spirituelle & delicate, & beurent vne mesme eau, tous leurs enfans furent de grand esprit, és choses de ce siecle. Or estant le peuple d'Israël en la terre de promission, auec vn esprit tant subtil, comme nous auons dit, il eut en apres tant de maux & aduersitez, endura faim, fut enuironné des ennemis, & soubmis à tant de peines & mauuais traitemens, que combié qu'il n'eust tiré d'Egipte & du desert ce tẽperament chaud, sec, & rosti, que nous auõs dit, il l'eust rendu tel, en ceste mauuaise & triste vie: pource que la continuelle tristesse & fascherie assemble les esprits vitaux, & le sang des arteres au cerueau, au foye & au cœur: & estãs là, les vns sur les autres, ils se viennent à brusler & rostir. Parquoy souuent ils font leuer vne chaleur, & ordinairement causent la melancolie par adustion: de laquelle quasi tous participent iusques auiourd'huy, veu ce que dit Hippocrate, *Metus & mœstitia diù durans, melancoliam significat*. Nous auons dit autrefois

*Au 2. li. des parties des animaux.*

*6. des Aphor. 23.*

que ceste colere rostie est l'instrument de l'industrie, astuce, cautelle, & malice: laquelle est accommodee aux coniectures de la medecine : & par le moyen d'icelle cognoit l'on la maladie, la cause & le remede qu'elle peut auoir. Et pour ceste cause le tres Chrestien Roy François rencontra merueilleusement, & eut grande raison en ce qu'il dist, si l'on ne pense que par la grande chaleur long temps soufferte, & par la tristesse de se voir malade, & sans remede, le cerueau se brusla en luy, & s'esleua soudain l'imagination, laquelle (comme nous auons prouué autrefois) ayant le temperament qu'il luy faut, fait dire incontinent à l'homme ce que iamais il n'aprint. Mais contre tout ce que nous auons dit se presente vne difficulté fort grande: qui est, que si les enfans ou neueux de ceux qui ont esté en Egipte, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit cy dessus, estoient esleus pour medecins, il semble que l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui sont descendus d'eux ayent gardé iusqu'auiourd'huy les dispositions de la manne, de l'eau, de l'air, des afflictions & trauaux que leurs predecesseurs endurerent en la captiuité de Babilone, c'est chose qui ne se peut entendre : car si en quatre cens & trente ans que ce peuple d'Israël fut en Egipte, & quarante ans au desert, la semẽce d'iceluy peut

acquerir ces dispositions d'habilité, elles se pouuoient plus aisément perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorti du desert : & principalement estant venu en Espagne, region tant contraire à l'Egypte, & où il a mangé viandes differentes & beu des eaux qui ne sont pas d'vn si bon temperament & substance que là. La nature de l'homme est telle & de quelque animal & plante que soit, que tout aussi tost il prend les mœurs & coustumes du pays où il est viuant, & perd celles qu'il a apporté d'autre part, & en quelque chose qu'il s'employe, en peu de iours il en vient à bout, sans contradiction. Hippocrate fait mention d'vne maniere d'hommes, lesquels pour se rendre differens du vulgaire, voulurent auoir pour marque de leur noblesse, la teste pointuë, & pour faire, par art, vne telle figure, quand l'enfant naissoit, les commeres auoient le soin de luy serrer la teste auec certaines bãdes, iusqu'à ce qu'elle eust ce signe. Et cest artifice fut de tel pouuoir qu'à la fin il se conuertit en nature. pource qu'auec laps de temps, tous les enfans nobles qui naissoient, auoient desia la teste pointuë : au moyen dequoy vint à cesser l'art & diligence des commeres. Mais ayans laissé vn temps, la nature libre, sans la contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut aduenir de mesme au peuple d'Israël : car posé le cas que le

*Au liure de l'air, lieux, & eaux.*

païs d'Egypte, la manne, les eaux delicates & la tristesse causassent ces dispositions d'esprit en leur semence, si est-il que cessans ces raisons & causes suruenans autres contraires, il est certain que se doiuent perdre peu à peu, les qualitez de la manne, & succeder autres differentes, conformes à la region qu'ils habitoient, aux viãdes, & eaux, dont ils se nourrissoient, & à l'air qu'ils respiroient. Ce doute, en Philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn moment, & durent tousiours au suiet, sans se pouuoir corrompre: autres se trouuent, qui demeurent autant à se perdre, qu'ils ont demeuré à s'engendrer, & aucunefois plus, aucunefois moins, selon la force de l'agent, & la disposition de celuy qui patit. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'vne grande peur & espouuentement qui fut fait vne vne fois à vn homme, il demeura tãt desfait & descoloré, qu'il ressembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie: mais aussi fut transferé en ses enfans, qu'il engendra depuis, de maniere qu'il n'y auoit remede pour oster ceste couleur. Suiuant ce propos, peut estre qu'en quatre cens & trente ans que le peuple d'Israël fut en Egypte, quarante au desert, & soixãte en la captiuité de Babylone, qu'eussent esté necessaires plus de trois mille ans à faire que la semẽce d'Abraham acheuast de perdre les dispositions de l'e-

ſprit cauſees par la manne: puis que pour corrompre la mauuaiſe couleur, que ceſte frayeur ſuſcita en vn momẽt, furent requis plus de cent ans. Mais afin de ſçauoir de fonds en cime la verité de ceſte doctrine, il faut reſpondre à deux doutes, qui ſont à ce propos, que iamais l'on n'acheue de ſouldre. Le premier eſt, D'où vient que tãt plus les viandes ſont delicates & ſauoureuſes, comme chapõs & perdrix, tant pluſtoſt l'eſtomac les vient à hayr & abhorrer: & au contraire d'où vient, que nous voyons l'hõme manger la chair de bœuf toute l'annee, ſans en eſtre aucunemẽt ennuyé & deſgouſté. L'autre eſt, pourquoy n'eſtãt le pain de froment, & la chair de mouton de ſi bonne ſubſtance ne ſi delicate, comme le chapon ou la perdrix, iamais l'eſtomac ne les refuſe ni abhorre, combien que nous en vſiõs, toute noſtre vie, de maniere que nous defaillant le pain, nous ne pouuons manger toutes les autres viandes, & ne nous ſemblent bonnes. Celuy qui ſçaura reſpondre à ces deux doutes entendra facilement pourquoy ceux qui ſont deſcendus du peuple d'Iſraël n'ont perdu les diſpoſitions & accidens, que la manne auoit introduit en la ſemence, de maniere que la ſubtilité d'eſprit qui leur eſt venuë à ceſte raiſon, ne ceſſe ſi toſt. On trouue en la Philoſophie naturelle, deux principes certains & veritables, deſquels deſpẽd la reſponce & ſolution de ces doutes. Premier eſt, q̃ les puiſſãces qui gou- *Tout receuant doi[t]*

*estre desnué de la nature de la chose reçeuë au liu. 2. de l'Ame, & au 3.*

uernent l'homme sont desnuees & priuees des conditions & qualitez de leur obiet afin qu'elles puissent cognoistre & iuger de toutes ses differences. Les yeux ont cela, lesquels ayans à receuoir toutes les figures & couleurs, par consequent sont priuez totallement d'icelles: car s'ils estoient passes, comme de ceux qui sont Icteriques, tout ce qu'ils regarderoient, leur sembleroit de la mesme couleur. La langue aussi, qui est l'instrument du goust, doit estre priuee de toutes saueurs, & si elle est douce ou amere, nous sçauons par experience que tout ce que nous mangeons & beuuons tient la mesme saueur. Autant en est de l'ouye du flerer & toucher. L'autre principe est, que toutes les choses creées appetent naturellement leur conseruation & taschent de durer tousiours, de maniere que l'estre reçeu de Dieu & de nature, ne prenne iamais fin, combien qu'en apres elles doiuent obtenir vne meilleure nature. A ceste cause, toutes choses naturelles qui ont cognoissance & sens abhorrent ce qui altere & corrompt leur naturelle composition, & le fuyent. L'estomac est desnué & priué de la substance & qualitez de toutes les viandes du monde (comme l'œil l'est des couleurs & figures) & quand nous en mangeons aucune, combien que l'estomac la vainque, si est ce que le mesme aliment, oppugne l'estomac (pour estre cõtraire au principe) altere & corrompt sa temperature & substan-

*Arist. au liu. 2. de*

ce il n'y a agent si fort, lequel faisant & exerçant sa force, ne patisse à l'encontre. Les alimens fort delicats & sauoureux alterent grandement l'estomac: l'vn, pource qu'il les cuit & reçoit d'vn grand appetit: l'autre, pource qu'ils sont tant subtils & sans excremens, ils demeurent en la substance de l'estomac & n'en peuuent sortir. Et puis l'estomac sentant bien que cest aliment luy altere sa nature, & luy oste les autres qui luy sont conformes & conuenables il le vient à haïr: & si d'auenture il le mange, il luy faut faire plusieurs sausses, pour le mettre en appetit & le deceuoir par ce moyé. La manne a eu tout cela dés le commencement: car combien qu'elle fust delicate & gracieuse à manger, en fin le peuple d'Israël en fut ennuyé, & dist, *Anima nostra iam nauseat, super cibo isto leuissimo.* Plainte indigne d'vn peuple tât fauorisé de Dieu, qui l'auoit pourueu de ce remede, faisant que la manne eust vn goust & saueur aggreable. *Panem de cœlo præstitisti eis, omne delectamẽtum in se habẽtem.* Vous leur auez baillé vn pain du ciel, conuenant en soy toute delectation & saueur. Et pourtant plusieurs de ce peuple le vindrent à manger de bon appetit, & auec plaisir, pource qu'ils auoient les os, les nerfs, & la chair tant imbuë de la manne & de ses qualitez, que pour la semblance ils n'appetoient plus autre chose. Autant en est du pain de froment que nous mangeons à present, & de la chair de mouton.

*l'Ame & Gal. au liure des causes des simples.*

*Aux Nombres, chap. 21.*

*Ceux qui sont acoustumez à manger perdrix & chapons iamais ne les abhorrent: pource qu'ils ont desia*

*l'estomac conuerti en ces viãdes.*

Les grosses viandes, qui ne sont de bonne substance ( comme la chair de bœuf & de vache)ont beaucoup d'excremens,& l'estomac ne les reçoit d'vne telle conuoitise, cõme les delicates & sauoureuses: & pourtant il demeure d'auantage à s'alterer d'icelles. Dont s'ensuit que pour corrompre l'alteration que la manne auoit faite en vn iour,il falloit manger autres viandes contraires, vn mois entier. Et suiuant cela, pour desfaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarante ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement feignons qu'ainsi que Dieu tira d'Egypte les douze lignees d'Israël,il ait pareillement tiré douze negres masles & autant de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre region : en combien d'annees pensez vous que ces negres & leurs successeurs viendront à perdre leur couleur, ne se meslans point auec les blancs? il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & qu'ils demeureroient long temps deuant que la perdre : car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Egypte en Espagne, leurs neueux & successeurs n'ont peu neantmoins perdre la subtilité d'esprit, & l'industrie que leurs peres auoient apporté d'Egypte, ni mesme la couleur basannee, tant est grande la force de la semence humaine, quand elle reçoit en soy quelque qualité bien enracinee. Et comme les negres communi-

quent en Espagne à leur neueux & descendans, leur naturelle couleur, par le moyen de la semence, sans estre en Ethiopie : ainsi le peuple d'Israël y venant aussi, peut communiquer à ses successeurs la subtilité d'esprit, sans estre en Egypte, & sans manger la manne: car estre ignorant ou sçauant est aussi bien accident de l'homme, comme d'estre blanc ou noir. Il est bien vray qu'ils ne sont maintenant si aigus & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que dés qu'ils cesserent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu ceste vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes contraires, & qu'ils sont en païs different de l'Egypte, qu'ils ne boiuent les eaux tant delicates comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez auec ceux qui sont descendus des Gentils, lesquels sont priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut confesser qu'ils n'ont perdu entierement ceste naturelle habilité.

*Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire, & par quels signes se doit cognoistre l'homme pourueu de ceste maniere d'esprit.*

CHAPITRE XIII.

En la 27. sect. proble. 5.



Ristote demande pourquoy, n'estant la vaillance la plus grande vertu de toutes, mais plustost la iustice & prudence : la Republique neantmoins & quasi tous les hommes, d'vn commun consentement, estiment plus en leur cœur, vn vaillant homme, & luy font plus d'honneur qu'aux iustes & prudens, bien qu'ils soient constituez en grãdes charges & dignitez? Il respõd à ce probleme, & dit: Qu'il n'y a Roy au mõde qui ne face guerre à vn autre, ou qui ne la souffre, & comme ainsi soit que les vaillans hommes maintiennent les Rois en leur empire, & les vengent de leurs ennemis, ils font plus d'honneur, non à la vertu supréme, qui est la iustice, mais à celle qui leur est plus profitable : car s'ils ne traitoient ainsi les vaillans hommes, comment leur seroit-il possible de trouuer capitaines & soldats qui de bon cœur hazardassent leurs vies pour la deffense de leurs maiestez & estats? On dit que ceux d'Asie estoiẽt estimez fort courageux, ausquels comme l'on eust demandé pourquoy ils ne vouloient point de Roy, ni de loix : ils respondirent que les loix les faisoient coüards, & qu'ils trouuoient que c'estoit vne grãde bestise de se mettre aux hazards de la guerre, pour agrandir l'Estat d'autruy, qu'ils aimoient mieux combatre pour eux mesmes, & recueillir le fruict de la victoire que de le bailler à vn

*Hippo. au liure de l'air, lieux, & eaux.*

autre : mais ceste responſe eſt d'hommes barbares, & non d'vn peuple raiſonnable, qui eſt certain que ſans Roy, ſans Republique & loix, il eſt impoſſible que les hommes ſe puiſſent maintenir en paix. Ariſtote a fort bien reſpondu bien qu'il y ait vne autre meilleure reſponſe: qui eſt, Que quãd Rome honoroit ſes capitaines de guerre, par triõphes & paſſetemps, elle ne prenoit ni guerdonnoit ſeulement la vertu & vaillance de celuy qui triomphoit, mais auſſi la iuſtice par laquelle l'armee eſtoit maintenuë en paix & concorde: la prudence, laquelle on procedoit aux affaires : la temperance, dont elle vſa, oſtant le vin, les femmes, & la gourmandiſe, qui font troubler le iugement, & errer le conſeil. Voire meſme la prudence ſe doit trouuer pluſtoſt en vn Chef de guerre & capitaine General, & ſe doit pluſtoſt premier & honorer, que le courage & vaillance. Car comme a dit Vegece, il n'aduient pas ſouuent que les Capitaines fort vaillans facent de grands actes: & la cauſe eſt, que la prudence eſt plus neceſſaire en la guerre, que la hardieſſe de combattre. Mais Vegece n'a oncques dit quelle eſt ceſte prudẽce, & n'a ſçeu denoter de quelle differẽce d'eſprit doit eſtre pourueu celuy qui doit gouuerner vne armee: & ne m'en eſbahy, pour n'auoir encores eſté trouuee la maniere de philoſopher, dont elle deſpend. Il eſt vray que d'auerer cela, eſt contre l'intention qui nous meine

(qui est d'eslire les esprits que les lettres requierent) mais la guerre est bien tant perilleuse, & est chose tant importante & necessaire au Roy de sçauoir à qui sa maiesté doit commettre sa puissance & son Estat, que nous ne ferons moindre seruice à la Republique, de noter ceste difference & signes d'esprit, que nous auons fait, à depeindre toutes les autres. Et pourtãt il faut sçauoir que la malice & milicie, (qui veut dire guerre) conuiennent quasi de nom, & ont aussi vne mesme definition, pource que comme par eschange, de l'vn aisément se fait l'autre. Ciceron allegue quelles sont les proprietez & nature de la malice, quand il dit, *Milicia est versuta & fallax nocendi ratio.* La malice n'est autre chose qu'vn double, cauteleux & fallacieux moyen de faire mal : & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure proprieté que puisse auoir vn capitaine general, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra : ce qui ce prouue par cecy, *Non credas inimico tuo in æternum : in labiis suis indulcat, & in corde suo insidiatur vt subuertat te in foueam : in oculis suis lachrymatur, & si venerit tempus non satiabitur sanguine.* Ne croy iamais ton ennemy, car il t'vsera de paroles emmiellees, & il te trahyra en son cœur, pour te tuer & te faire choir en la fosse : il pleure, & s'il trouue l'opportunité, il ne se

*Au liure de la nature des dieux.*

*En l'Eccle. c. 11.*

saoulera de ton sang. Nous auons de cela vn exemple manifeste en la sainte Escriture: Car comme le peuple d'Israël fut assiegé en Bethulie, & trauaillé de soif & de faim, la fameuse Iudith sortit, en intention de tuer Holoferne: & cheminant par l'armee des Assiriens, elle fut prinse par les sentinelles & gardes, qui luy demãderent où elle alloit: & elle respondit finement, Ie suis fille des Hebrieux, que vous tenez assiegez, & m'enfuy, pource que ie sçay qu'ils doyuent tõber entre vos mains, & que vous auez deliberé de les traiter mal, pource qu'ils n'ont voulu se rendre à vous. Et pour ceste cause ay-ie deliberé m'en aller à Holoferne, pour luy descouurir les secrets de ce peuple obstiné, & luy enseigner comme il pourra entrer en Bethulie sans perdre vn seul soldat. Quãd Iudith fut deuant Holoferne, elle se ietta à ses pieds, & ioignant les mains, elle commença à l'adorer, & vser de propos les plus fallacieux du mõde, de maniere qu'elle fut volõtiers entẽduë, & Holoferne auec tous ceux de son conseil, adiousta foy à ses paroles. Adonc n'oubliant ce qu'elle auoit dedans le cœur, trouuant l'occasion à propos, elle luy trancha la teste. L'amy tient la condition contraire, & pour ceste cause il doit estre tousiours creu: & ainsi mieux eust valu à Holoferne croire Achior, puis qu'il estoit son amy, lequel luy dist d'vn grand zele, afin qu'il ne leuast ce siege, à son grand deshonneur. Sire, sçachez pre-

*Iudith, chap. 10.*

mierement si ce peuple à offensé son Dieu: car s'il est ainsi, il le vous liurera, sans que vous vous mettiez en peine de vaincre: mais s'il est en sa grace, soyez certain que nous ne le pourrons vaincre. Mais Holoferne ne print bien cest aduis comme vn homme credule, addonné aux femmes, & qui beuuoit du vin : lesquelles trois choses peruertissent le conseil, qui est necessaire en l'art militaire. Et pour ceste cause Platon a dit, qu'il trouuoit bonne la loy des Carthaginois, par laquelle ils defendoyent au chef general, estant en l'armee, de boire du vin : pource que ceste liqueur, comme dit Aristote, trouble l'esprit des hommes, & leur donne vn merueilleux courage (ainsi que se demonstre en Holoferne, par les paroles tant furieuses qu'il dist à Achior) Ciceron à touché l'esprit qui est necessaire, tant pour dresser embusches, que pour les cognoistre, & y trouuer le remede qu'il faut, amenant l'etimologie de ce mot (*versutia*,) & a dit qu'il vient de ce verbe, (*versor, ris*) pource que ceux là qui sont fins & cauteleux, sentent incontinent la tromperie & y touchent facilement : & ainsi l'a mõstré Ciceron par exemple, disant, *Chrysippus homo sine dubio versutus & callidus: versutos appello quorum celeriter mẽs versatur.* Ceste proprieté de toucher incontinent au poinct est industrie, & subtilité, qui appartient à l'imagination, pource que les puissances qui consistent en chaleur, sont in-

*Au liure des loix.*

*En la 14. sect. probl.15.*

*Au liure de la nature des dieux.*

continent l'œuure, & pour ceste cause les hommes de grand entendemēt ne sont pas propres à la guerre : car ceste puissance est fort tardiue en son œuure, & est amie de droiture, de simplicité, bonté, & misericorde: ce qui est fort contraire à la guerre. Dauantage les hommes d'entendement ne sçauent point de ruses & cautelles, & n'entendent les stratagemes de la guerre, à raison dequoy ils sont le plus souuent trompez, pource qu'ils se fient en tous. Ceux là sont propres pour auoir affaire auec les amis, entre lesquels n'est besoin auoir la prudence de l'imagination, mais seulement la droiture & simplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune tromperie ni permettre que l'on face mal à personne. Mais ceux là ne sont pas propres auec les ennemis, qui ne pense qu'à surprendre par cautelle: & est besoin de la mesme dexterité, pour se garder des embusches. Et pourtant Christ nostre Redempteur auise ainsi ses disciples, & dit, *Ecce mitto vos sicut oues in medio luporum: estote ergo prudentes sicut serpentes: & simplices sicut columbæ.* Ie vous enuoye comme brebis au milieu des loups, soyez donc aduisez comme serpens, & simples comme colombes. Il se faut seruir de prudence auec l'ennemy, & de simplicité auec l'amy. Si donc le capitaine ne doit croire son ennemy, & s'il doit penser tousiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d imagination, deuineresse,

*En S. Matthieu, ch. 10.*

ingenieuse, & qu'il sçache cognoistre les embusches qui se brassent sous quelque couuerture: car la mesme puissance qui les inuite & trouue, peut y trouuer remede conuenable. L'autre difference d'imagination semble estre celle, qui trouue & feint les subtils moyens & machines, pour gaigner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui pose chacun escadron en son lieu, qui cognoit quand il faut combatre, & se retirer, & celle qui fait les traitez, accords & appointemens auec l'ennemy. A toutes lesquelles choses l'entendement n'est non plus propre, que l'oüie, à la veuë. Parquoy ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagination: car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonãce, figure, & correspondance. La difficulté est maintenant de noter particulierement, par quelle difference d'imaginatiõ se doit exercer & faire la guerre. En quoy ie ne me sçaurois resoudre certainement, pour estre vne cognoissance haute: toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus que la pratique de medecine. Or qu'elle attire la colere à se brusler du tout, se voit clairement parce que les capitaines fort cauteleux, ne sont beaucoup courageux, & n'aiment à rompre ni donner bataille, ains procedent au fait de la guerre par embusches, surprinses & deceptions: laquelle proprieté est trouuee meilleure de Vegece que

nulle autre, *Boni enim duces non aperto prælio in quo est commune periculum, sed ex occulto semper attentant, vt integris suis, quantum possunt, hostes interimant certè aut terreant.* C'est à dire, Les bons capitaines ne sont ceux, qui combatent ouuertement & donnent vne bataille, en laquelle le danger est commun: mais ceux qui par embusches, sans la perte de leurs gens, tuent les ennemis, ou les espouuantent. Le Senat de Rome cognoissoit bien le profit qui vient de ceste maniere d'esprit: car combien qu'aucuns fameux & vaillãs capitaines qu'il auoit, vainquissent plusieurs batailles, si est ce qu'estãs venus à Rome receuoir le triõphe & gloire de leurs faits, les pleurs & plaintes que faisoient les peres de leurs enfans: les femmes, de leurs maris, & les freres, de leurs freres, estoient si grands, que l'on ne s'esioüissoit point des ieux & passetemps, à raison de la perte de ceux qui estoient demeurez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, nõ pas de ces vaillans & courageux qui ne demandent qu'à combatre: & trouua, comme vn Q. Fabius, duquel est escrit, qu'il ne mettroit iamais en danger l'armee des Romains, principalement quand il estoit loin de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement secouru: toute son industrie estoit de faire place à l'ennemy, & trouuer ruses & embusches, par les-

quelles il a fait de grandes choſes, & obtenu de grandes victoires, ſans perdre vn ſeul ſoldat. Ceſtuy-là eſtoit reçeu à Rome en grande allegreſſe, d'vn chacun : car s'il en auoit leué cent mille combatans, il les remenoit tous (hors mis ceux qui mouroient de maladie) de maniere que le cri de ioye eſtoit ce qu'à dit Ennius,

*Vnus homo nobis cunctando reſtituit rem.*

C'eſt à dire,

*Vn homme en dilayant remit la Republique.*

*Cicerõ au dialogue de la vieilleſſe.*

Comme voulant dire, Vn ſeul faiſant place à l'ennemy, nous fiſt ſeigneurs du monde & nous retourna nos ſoldats. Depuis, quelques capitaines ſe ſont efforcez de l'imiter, & pource qu'ils n'eſtoient pourueus de ſon eſprit & ruſe, ils ont laiſſé paſſer pluſieurs fois l'occaſion de combatre : dequoy ſont ſuruenuës plus grandes pertes & inconueniens, qu'ils euſſent promptement combatu. Auſſi pouuons nous amener pour exemple ce vaillant Capitaine des Carthaginois, duquel Plutarque eſcrit ces paroles. Quand Hannibal euſt acquis ceſte grande victoire, il commanda que ſans rançon, on donnaſt congé à pluſieurs qui auoient eſté prins, du nom Italien, afin que la renommee de ſon humanité & pardon, ſe diuulgaſt entre les peuples : bien que ſon eſprit fuſt bien loin de ces vertus. Il eſtoit naturellement fier & inhumain, tellement inſtruit dés ſa premiere enfance, qu'il n'auoit apprins les loix ni couſtumes ciuiles,

mais seulement guerres, morts & trahisons. Et pourtant fut-il fort cruel capitaine, & malicieux à deceuoir les hommes, pensant tousiours comme il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quād il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il a monstré legerement en la presente bataille, & par celle qu'il eut auparauant contre Sempronius aupres de la riuiere Trebia. Les signes par lesquels se doit cognoistre l'homme qui aura ceste difference d'esprit, sont fort estranges, & dignes de contemplation: & pour ceste cause Platon dit, que l'homme qui sera fort sage (en ce gēre d'habilité que nous traitons) ne peut estre vaillant ni bien conditionné: car Aristote dit que la prudence consiste en froideur, & le courage & vaillāce en chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & contraires, il est impossible qu'vn homme soit fort courageux & prudent. Parquoy il est necessaire que la colere se bruste & se face la bile noire, afin que l'homme soit prudent: mais la crainte & coüardise naist incontinent, là où se trouue le genre de melancolie, pource qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demāde la chaleur, pource que c'est œuure qui appartient à l'imagination: mais non pas en si haut degré, que la vaillance: & ainsi se contredisent en l'intention & force. Mais en cela y a vne chose digne à noter, que des quatre vertus moralles, Iu-

*Au dialogue de la science.*

*En la sect. 14. probl. 8.*

*Les enfans qui seront notez craintifs demōstrēt certainemēt qu'ils seront hō-*

mes fort prudens, pourceque la sentence de laquelle ils ont esté engendrez, estoit fort rostie, & de la nature de la bile noire.

stice, Prudence, Force & Temperature, les deux premieres ont besoin d'esprit & d'vn bon temperament, pour estre exercees: car si vn Iuge n'a entendement pour trouuer le poinct de la Iustice, il sert de peu d'auoir la volonté, d'adiuger le bien à qui il appartient: il peut errer auec sa bonne intention, & l'oster à celuy qui y a droit. Le mesme s'entend de la prudence: car si la volonté suffisoit pour faire les choses bien ordonnees, les hõmes ne failliroient iamais quoy qu'ils fissent. Il n'y a pas vn larron, qui ne pense à faire mal, de maniere qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine qui ne desire vne prudence pour vaincre son ennemy: mais le larron qui n'a esprit de desrober finement, est incontinent descouuert, & le capitaine despourueu d'imagination, est bien tost vaincu. La Force & Temperance sont deux vertus que l'homme tient en main (combien que luy defaille la disposition naturelle) car s'il veut faire peu de cas de sa vie, & estre vaillant, il le peut faire: mais s'il est vaillant par disposition naturelle, Aristote & Platon disent fort bien qu'il est impossible qu'il soit prudent, encores qu'il le voulust: de maniere que suiuant cela, il n'y a point de repugnance d'assembler la prudẽce, auec le courage & la vaillance, pource que le prudent & sage tient pour certain, que pour l'ame il doit mettre l'hõneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De là vient que les nobles, pour estre tant ho-

norez, sont si vaillans, & n'y a personne qui trauaille plus en la guerre, combien qu'ils ayent esté nourris en tous plaisirs & delices, de peur qu'on ne les appelle coüards. Parquoy l'on dit (Dieu nous deliure du noble de iour, & du moine de nuict) car l'vn pour estre veu, & l'autre pource qu'ō ne le cognoist pas, combatét d'vn cœur double. Par ceste mesme raison est fondee la religion de Malte: car sçachant combiē importe la noblesse, pour estre vaillant, elle veut & cōstituë, que tous les cheualiers de Malte soient nobles de race, de pere & de mere, pensant que pour ceste cause chacun combatra, pour deux genealogies & maisons. Mais si l'on enchargeoit à vn gētilhomme d'assoir vn camp, & desfaire son ennemy, s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à telles affaires, il feroit & diroit mille absurditez: car la prudēce n'est pas au pouuoir des hōmes: mais si on luy enchargeoit de garder vne tranchee ou rampart, on s'en pourroit bien fier en luy, combien qu'il fust naturellement coüard. La sentence de Platon se doit entendre quand l'homme prudent suit son inclination naturelle, & qu'il ne la corrige par la raison. Ainsi est il vray que l'homme fort sage ne peut estre vaillāt par disposition naturelle: pource que la colere aduste qui le fait prudent, le fait craintif & coüard, cōme dit Hippocrate. La seconde proprieté (que ne peut auoir l'hōme, qui sera pourueu de ceste difference d'esprit) est *6 des Aphor. 23.*

d'estre doux & de bonne complexion : car sçachant que pour quelque erreur & negligence se vient à perdre vne armee, il pose le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de sçauoir appelle le souci, negligence & empeschement sans repos : le chastiement, cruauté : la remission, misericorde : le souffrir & dissimuler des choses mal faites, vne bonne nature & complexion. Et de fait, cela vient de ce que les hommes sont ignorans qui ne cognoissent la valeur des choses, ni où elles tendent : mais les prudens & sages n'ont point de patience, & ne peuuent souffrir les choses qui vont mal, combien qu'ils n'y ayent interest : & pour ceste cause ils ne viuent gueres, & ont plusieurs douleurs d'esprit. Et pourtant Salomon disoit, *Dedi quoque cor meum vt scirem prudentiam atque doctrinam, erroréque & stultitiam, & agnoui quod in his quoque esset labor & afflictio spiritus: eo quod in multa sapientia, multa sit indignatio, & qui addit ad scientiam addit & dolorem.* Comme s'il vouloit dire, i'ay esté ignorant & sage, & i'ay trouué qu'il y a en tout de la peine. Celuy qui aprend beaucoup de sagesse, acquiert par consequent mauuaise condition & douleurs : par lesquelles paroles, il semble que Salomon dõne à entendre, qu'il viuoit plus content en son ignorance, que quand la sagesse luy fut donnee. Et de fait les ignorans viuent en plus grand repos que les autres, pource que ils n'ont aucune peine ni ennuy, & ne pen-

*En l'Eccles. c. 1.*

ſent qu'en ſçauoir perſonne les ſurpaſſe: leſquels le vulgaire appelle Anges du ciel, voyant que rié ne les offeuſe, qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne reprennent les choſes mal faites, & qu'ils paſſent par tout: Mais s'ils conſideroyent la ſageſſe & condition des Anges, ils verroyent comme ceſte parole conuient mal, & que c'eſt vn cas d'inquiſition. Car dés que nous auons vſage de raiſon, iuſques à l'heure de noſtre mort, ils ne font autre choſe que nous reprendre de ce que nous faiſons de mal, & nous aduiſer de ce qu'il nous faut faire. Et comme ils parlent à nous en leur langage ſpirituel, mouuant l'imagination, s'ils nous diſoyent par paroles expreſſes & materielles, leur aduis, nous les tiendrions pour importuns & mal complexionnez. Regardons que ceſt Ange, duquel parle S. Matthieu, ſembla tel à Herodes & à la femme de ſon frere Philippe, veu que pour n'ouyr ſa reprehenſion, ils luy firent trancher la teſte. Mais le vulgaire ignorant parleroit plus certainemét, ſi au lieu d'appeller ces hommes Anges du ciel, il les appelloit aſnes de la terre: car entre les beſtes brutes, Galien dit qu'il n'y en a point de plus doux, & de moindre eſprit que l'aſne, combien qu'il ait meilleure memoire que toutes les autres: il ne refuſe aucune charge, il va où l'on le chaſſe, ſans aucune contradiction: il ne ruë point, ni ne mord: il ne fuit point, & n'eſt point malicieux: & ſi on le frappe, il ne s'en faſche

*S. Ieã Baptiſte eſtoit Ange en ſon office.*
*Mat. c. 11.*

*Au 2.*
*Met. c. 7.*
Notez cõbiẽ eſt cõtraire la memoire de la puiſſance qui diſcourt, voiremeſ-

mes os, b. ſtesbrutes.

point : il eſt du tout fait au plaiſir & contentement de celuy qui en a affaire. Les hommes que le vulgaire appelle Anges du Ciel tiennent ces meſmes proprietez, auſquels ceſte complexion tant douce vient de ce qu'ils ſont ignorans & deſpourueus d'imagination, & pource qu'ils ont la faculté de l'ire imbecille : ce qui eſt vn grand defaut en l'homme, demonſtrant qu'il eſt mal compoſé. Il n'y eut iamais au monde Ange, ni homme de meilleure complexion que Ieſus Chriſt noſtre Redẽpteur, lequel neantmoins entrant vn iour au Temple, donna de bons coups à ceux qu'il trouua y vendre certaines marchandiſes. La cauſe de cela eſt, Que la puiſſance de l'ire eſt le baſton & l'eſpee de la raiſon : & l'homme qui ne reprend les choſes mal faites, on le fait comme ignorant, ou pource qu'il eſt deſpourueu d'ire: de maniere que l'homme ſage à peine eſt doux, ni de la complexion que deſireroyent les mauuais. Et pour ceſte cauſe ceux qui eſcriuent l'hiſtoire de Iules Ceſar, ſont eſtonnez de voir comme les ſoldats pouuoyent ſouffrir vn homme tant rude & reueſche : ce qui luy procedoit de l'eſprit qu'il auoit propre à la guerre. La troiſiéme proprieté de ceux qui ſont pourueus de ceſte maniere d'eſprit, eſt de ne ſe ſoucier de l'ornement de leur corps : car ils ſont quaſi tous mal propres, ſales, & ords:ils ont les chauſſes rompues, la cappe mal agẽcee, ils ſont veſtus de vieux accou-

ſtremens, & ne les changent iamais. Horace dit de ceux qui ſont occupez en profondes imaginations, qu'ils ne ſe ſoucient pas de ſe coupper les ongles, ni de ſe lauer les mains, tant ils ſont ſales. Lucius Florus raconte, que ce fameux capitaine Viriatus, de nation Portugais, auoit ceſte proprieté: & dit, loüant ſa grande humilité, qu'il ſe ſoucioit tant peu de l'agencemẽt de ſa perſonne, qu'il n'y auoit ſoldat en toute ſon armee, qui fuſt en pire equipage qu'il eſtoit. Et certainement n'eſtoit ce vertu, & ne le faiſoit par art, ni expreſſément: c'eſt vn effet naturel de ceux qui ont ceſte difference d'imagination que nous cerchons. Le mal propre de Iules Ceſar deçeut & trompa grandement Ciceron: car apres la bataille, comme il luy eut demandé pourquoy il auoit ſuiuy le party de Pompee, Macrobe raconte qu'il reſpondit, *Præcinctura me feſellit*, comme voulãt dire, I'ay eſté trompé de voir que Iules Ceſar eſtoit vn homme mal propre en ſes accouſtremẽs, qui ne portoit iamais de ceinture, & pour ceſte cauſe les ſoldats ſe rioyent de luy: mais cela les deuoit inciter à entendre qu'il auoit vn eſprit requis pour le conſeil de la guerre: comme Silla le touche, ainſi que dit Tranquille: lequel voyant Iules Ceſar enfant mal propre en ſes habits, aduiſa les Romains de cela, & leur dit: *Cauete puerum malè præcinctum*. C'eſt à dire, Gardez vous, Romains, de ceſt enfant mal ceint. Les hiſtoriens ne ceſſent

*Par le veſtement ſe cognoit l'homme.*

*& s'il est bien paré, d'autant plus le faut fuir. Hipp. au liure de l'accoustrement conuenable.*

de reciter d'Hannibal le peu de souci qu'il auoit de se tenir propre en ses accoustremens. Ceste proprieté & netteté appartient à vne difference d'imagination fort basse, qui contredit à l'entendement, & à la difference d'imagination que l'art militaire requiert. Le quatriesme signe est, d'auoir la teste chauue: dequoy la raison est fort claire, car ceste difference d'imagination reside en la partie de deuant de la teste, comme aussi toutes les autres. Et l'extreme chaleur brusle le cuir de la teste & clost les pores & lieux par où les cheueux doiuent passer: ioint que la matiere de laquelle ils s'engendrent, est l'excrement du cerueau, comme disent les Medecins, au tẽps de sa nourriture: de maniere que par le grand feu qui y est, tous les excremens sont consommez, & defaut la matiere pour engẽdrer le poil. Si Iules Cesar eust sçeu ceste philosophie, il ne se fust pas tant fasché d'auoir la teste chauue, lequel pour la couurir, faisoit rebrousser sur son front vne partie des cheueux qui luy pendoit sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit bien aise de porter tousiours la couronne de laurier sur sa teste (comme si le Senat luy eust enchargé) seulement pource qu'elle estoit chauue, & qu'il la vouloit couurir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre, & de grosse composition: qui est signe que l'homme est despourueu d'entendement, d'imagination & de memoire.

Le cinquiesme signe par lequel se cognoissent ceux qui tiennent ceste difference d'imagination est, Que tels parlent peu & sentencieusement, pource qu'estant le cerueau dur, il est force qu'ils soient despourueus de memoire, à laquelle appartient l'abondance des paroles. Et quant à ce que l'homme parle beaucoup cela vient de l'assemblee qui se fait de la memoire auec l'imagination au premier degré de chaleur. Ceux qui obtiennent ceste conionction des deux puissances sont ordinairement menteurs, qui n'ont iamais faute de propos, encor qu'on les escoute tousiours. La sixiéme proprieté de ceux qui ont ceste difference d'imagination, est d'estre honnestes, & de s'offenser notamment des paroles deshonnestes & vilaines. Et pour ceste cause Ciceron dit que les hommes fort raisonnables, imitent l'honnesteté de la nature, laquelle a caché les parties laides & honteuses, qu'elle a fait, pour les pouruoir de leurs necessitez, & non pas pour les embellir: car mesmes elle ne consent que l'on y fiche le regard, ou qu'on les ente de nommer. Cela se peut bien attribuer à l'imagination, & dire qu'elle s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais au dernier chapitre nous donnons raison de cest effet, & le rapportons à l'entendemét & iugeons despourueus de ceste puissance ceux qui ne sont offensez de la deshonnesteté. Et pour ce que la difference de l'imagination que

*Au 2. liure des Offices.*

l'art militaire requiert, se ioint quasi à l'entendement, les bons capitaines sont tres honnestes, & pourtant en l'histoire de Iules Cesar se trouuera vn acte d'honnesteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainsi qu'on le poignardoit au Senat (voyãt qu'il ne pouuoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agença de l'accoustrement Imperial, de telle maniere que depuis qu'il fut mort, on le trouua estendu, auec grãde honnesteté, ayant les pieds couuerts, & toutes les autres parties, qui pouuoient offenser la veuë. La septiéme proprieté, & la plus importãte de toutes, est que le Chef general soit bien fortuné & heureux: par lequel signe, nous entẽdrons clairemẽt, qu'il a l'esprit habilité requise au fait de la guerre: car veritablement il n'y a rien qui face les hommes infortunez, & quand les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduiẽt pource qu'ils ont faute de prudẽce, & qu'ils n'employent les moyens conuenables aux affaires qu'ils entreprennent. Pource que Iules Cesar estoit pourueu d'vne grande prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut iamais au monde, de maniere qu'aux grands dangers, il encourageoit ses soldats, disant. Ne craignez point, car la bonne fortune de Cesar vous accompagne. Les Philosophes Stoïques ont entendu que comme il y a vne cause premiere, eternelle, toute puissante, de sçauoir, infini, cogneuë par l'ordre & di-

sposition de ses œuures admirables, il y en a aussi vne autre imprudente, nonchalante & incertaine, de laquelle les œuures sont sans ordre ni raison, & despourueuës de sçauoir: car par vne affection irraisonnable, elle donne & oste aux hommes les richesses, dignitez, & honneurs. Ils appellerent de ce nom, *Fortune*, voyant qu'elle estoit amie de ceux qui font leurs affaires *fortuitement*, c'est à dire, à l'auanture, sans prudẽce & raison. On la representoit (pour donner à entendre ses mœurs & manieres) en forme de femme, auec vn sceptre Royal en la main, ayant les yeux bandez, & les pieds sur vne boule ronde, accompagnee d'hommes ignorans, tous sans art & maniere de viure. Par la figure de femme on denotoit sa grande legereté & inconstance: par le sceptre Royal on la confessoit dame des Richesses & honneurs, & par les yeux bandez on donnoit à entendre le peu d'esgard qu'elle a à departir ses biens & hõneurs, & quant à ce qu'elle a les pieds sur vne boule ronde, c'estoit pour signifier le peu de fermeté qu'elle a és faueurs qu'elle donne: car elle les oste aussi facilemẽt comme elle les donne, sans estre aucunement stable. Mais le pis qui se trouue en elle, est qu'elle fauorise les mauuais, & persecute les bons: qu'elle aime les ignorans, & abhorre les sages: qu'elle abbaisse les nobles, & esleue les vils & ignobles: que le laid luy est aggreable, & le beau en horreur. En

Fortune

laquelle proprieté se confians plusieurs hommes qui cognoissent leur bonne fortune, osent bien faire actes fols & temeraires, qui leur succedent fort bien, & autres hommes sages, & aduisez n'osent entreprendre les choses qu'ils peuuent conduire auec grande prudence, sçachant par experience que telles choses ont souuent mauuais succez. Aristote prouue combien la fortune est amie des meschans, quand il demande, Pourquoy les hommes meschans sont volõtiers pour la pluspart, plustost riches que les gens de bien, qui sont volontiers pauures? A quoy il respond & dit, Est-ce pource que la Fortune est aueugle, & qu'elle n'a discretion pour eslire le meilleur? Mais ceste responce est indigne d'vn si grand Philosophe: car il n'y a point de Fortune qui donne les richesses aux hommes, & quand il y en auroit, elle n'a point de raison, pource qu'elle fauorise tousiours les meschans, & chasse les bons. La vraye solution de ceste demande est, Que les meschans sont fort ingenieux, & ont vne forte imagination, pour tromper, en achetant & vendant: ils sçauent amasser le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, plusieurs desquels ont bien voulu imiter les mauuais, mais aussi en fin ils s'y sont trouuez courts.

*En la 29. sect. proble. 8.*

*Vide Salviani lib. de Providentia.*

Christ nostre Redempteur nota bien cela, voyant l'habilité de ce maistre d'ho-

*En S. Luc chap. 16.*

stel auquel le maistre demanda compte de l'administration de la maison : ce que fit prudemment le dispensateur, combien qu'il eust dissipé beaucoup des biens de son maistre. Et Dieu loüa ceste prudence (encores qu'elle fust en mal) & dist, *Quia filij huius sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* C'est à dire, Les enfans de ce siecle sont plus aduisez en leurs inuentions & finesses, que ceux qui sont du costé de Dieu : car ceux cy sont volontiers de bon entendement : par laquelle puissance ils s'affectionnent à la loy de Dieu, & sont priuez d'imagination: à laquelle puissance appartient le moyen de viure au monde, & ainsi plusieurs sont bons moralement, pource qui n'ont l'esprit & habilité d'estre mauuais : ceste responce est plus certaine & veritable. Les Philosophes naturels ne pouuans toucher à ce point, ont controué vne cause autant sotte & impertinente, comme la Fortune, à laquelle ils attribuent les bons & mauuais succez, & non à l'imprudence & peu de sçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, si quelqu'vn les veut rechercher : aucuns se trouuent qui sont sages & ne le semblent : autres le semblent, qui ne sont pas tels : autres ne sont sages, ni ne le semblent. On trouue vne maniere d'hommes taciturnes, tardifs à parler, à respondre, & n'ayans aucun ornement de paroles, lesquels ont en

Quatre differences d'hommes en la Repub.

eux vne puiſſance nouuelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoiſſent le temps, l'occaſion, & l'adreſſe de mener les affaires ſans le donner à entendre à perſonne. Or le vulgaire appelle ceux là fort heureux & bien fortunez, penſant que toutes choſes leur viennent bien à ſouhait, auec peu de ſçauoir & prudence. Et au contraire ſe trouuent autres hommes de grande eloquence qui parlent beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouuerner tout le monde, & penſent comme auec peu d'argent on pourroit gaigner à viure, & ceux-là, au dire du peuple, ſont ſçauans : mais quand ils viennent à l'œuure, tout leur fond entre les mains. Ceux là ſe plaignent de la fortune & l'appellent aueugle, ſotte & brutalle, pource qu'elle fait que les choſes par eux ordonnees auec prudence, ont mauuaiſe iſſuë. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peuſt reſpondre pour ſoy, elle leur diroit, Vous eſtes ſots & ignorans : car vous vous eſtimez ſages, au lieu que vous eſtes mal aduiſez : vous vſez de mauuais moyens, & vous demandez les bons ſuccés. Ceſte maniere d'hommes eſt pourueuë d'vne difference d'imagination qui eſtablit vn ornement & grace aux paroles & raiſons : qui les fait ſembler & paroiſtre ce qu'elles ne ſont pas. Parquoy ie concluds que le Chef general, qui aura l'eſprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premierement

ce qu'il veut faire, ſera bien heureux & fortuné: autrement eſt-ce folie de penſer, qu'il obtienne aucune victoire : ſi n'eſt que Dieu combate pour luy, comme il faiſoit és armees d'Iſraël, & neantmoins, il choiſiſſoit les plus ſages & prudens capitaines qu'il euſt, pource qu'il n'eſt pas conuenable aux hommes de remettre tout à Dieu, ni de ſe fier trop auſſi en leur eſprit & habilité : il vaut mieux aſſembler le tout : car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bonne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des eſchets, fit vn modelle de l'art militaire, repreſentant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, ſans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y a point de fortune, & ne ſe peut appeller heureux, le ioüeur qui vainc & ſurmonte ſon aduerſaire : auſſi le Capitaine qui vaincra, ſe doit appeller ſage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ni malheureux. La premiere choſe qui a eſté ordõnee en ce ieu, eſt qu'en donnant eſchet & mat au Roy, le contraire demeure victorieux : pour donner à entendre que toutes les forces d'vne armee, conſiſte au bon ſens & cerueau de celuy qui la gouuerne & conduit. Et pour demonſtrer cela, l'inuenteur de ce ieu donne autant de piece, à l'vn, comme à l'autre, afin que celuy qui perdra ſçache, que le ſçauoir luy a defailli & non pas la fortune. Ce qui ſe voit plus euidemment en ce que vn bon ioüeur, donne à vn moindre que luy, la

moitié des pieces, & neantmoins il le gaigne. Et en ceste maniere l'a bien noté. Vegece, disant: *Pauciores numero & inferioribus viribus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus, reportarunt sæpe victoriam.* C'est à dire, Il aduient souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouuerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait aussi en sorte, que les pions ne peussent tourner arriere, pour aduiser le Chef general de regarder diligemment à son fait, deuant que faire marcher ses soldats, & les mettre en œuure : car s'ils s'auancent legerement & à l'auanture, il leur conuient demeurer plustost & mourir en la place que tourner le dos : car le soldat ne doit sçauoir le temps de fuir & de combatre en la guerre, sinon par le moyen & addresse de celuy qui le gouuerne, & ainsi, tant qu'il viura, il se doit garder d'infamie. Auec ce, il a fait vne autre loy, que le pion qui paruiendra iusques au septiéme lieu de l'eschiquier, reçoiue estre nouueau de piece d'honneur, & puisse aller où il voudra & s'asseoir aupres du Roy, comme piece affranchie & noble. En quoy est donné à entendre, qu'il importe beaucoup, en la guerre (afin de rendre les soldats vaillans) de recompenser ceux qui ont fait de grandes proüesses & actes magnanimes. Et si les successeurs doiuét iouïr des honneurs & profits, ils employent vn

Au 3. li.

plus grand cœur & vaillance. Et pour ceste cause Aristote dit, que l'homme estime plus l'estre vniuersel de sa race, que sa vie particuliere. Saul entendit bien cela, quand il fist faire vne criee en son exercice, qui portoit, *Virum, qui percusserit eum ditabit rex diuitiis magnis, & filiam suam dabit ei, & domum patris eius faciet absque tributo in Israël.* C'est à dire, Le soldat qui tuera Golias aura du Roy beaucoup de richesses, lequel luy donnera sa fille en mariage, & exemptera la maisõ de son pere de tailles & subsides. Suyuant ce cry, y auoit vne Court en Espagne, qui ordonnoit, que le soldat qui pour ses bons seruices auoit vingtcinq liures de paye & salaire (qui estoit le plus que l'on donnoit à vn soldat en la guerre) demeurast & tous ses successeurs aussi, à iamais exempt de payer tailles & imposts. Les Mores (selon qu'ils sont grands iouëurs d'echets) gardent sept degrez de paye, à l'imitation des sept lieux que doit passer le pion, pour estre dame: & ainsi ils haussent d'vne paye à deux, & de deux à trois: iusques à venir au sept, selon les actes du soldat & les seruices qu'il aura fait: & s'il est si vaillant qu'il merite la plus grande paye, on la luy donne: & pour ceste cause l'on appelle ceux là Septenaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Espagne les gentils hommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle: car il n'y a pas vne faculté de toutes

Au 2 li. de l'Ame.

Au 1. liu. des Rois, chap. 27.

celles qui gouuernent l'homme, qui vueil-le trauailler & œuurer de bon cœur si elle ne voit le profit deuant soy, qui la mou-ue. Ce que prouue Aristote de la puissan-ce generatiue ou qui engendre, & s'en peut autant dire des autres. Nous auons desia dit autrefois que l'honneur & le profit est l'obiet de la faculté de l'ire. Si c'est obiet defaut, le courage & la vaillance cesse in-continent. De tout cela s'entendra la gran-de signification qu'emporte le pion, en ce-ste maniere qu'il a de se faire dame & piece d'honneur, quand il passe (sans estre prins) les sept carreaux du tablier. Car toute la no-blesse qui a esté au monde, est & sera à ia-mais, est venuë & viendra de pions & hom-mes particuliers, lesquels par la vertu de leurs personnes ont tant fait qu'ils ont me-rité & meritent pour eux & leur posterité, tiltre de gentils-hommes, cheualiers, no-bles, Comtes, Marquis, Ducs & Roys. Il est vray, qu'aucuns se trouuent tant ignorans, & priuez de consideration, de dire que leur noblesse n'a reçeu commencement, mais qu'elle est eternelle & conuertie en sang, non par grace speciale & particuliere du Roy, mais par la supernaturelle & diuine. A propos de cela, encores que ie m'eslon-gne vn peu de nostre suiet, ie veux raconter icy vn gẽtil deuis qui se passa entre le Prin-ce dom Charles nostre Seigneur, & le Do-cteur Suarez de Tolede, estant President de sa Court en Alcala de Henares.

*En la 4. sect. prob. 16.*

LE PRINCE, LE DOCTEVR.

QVE vous semble de ce peuple?
LE DOCTEVR. Tout bien, Mõseigneur: car il iouït du meilleur ciel & pays qui soit en Espagne.
LE PRINCE. Les medecins l'ont choisi tel, pour ma santé: auez vous veu l'vniuersité?
LE DOCT. Non, Monseigneur.
LE PRIN. Voyez-là, elle est celebre, & en laquelle on me dit qu'il y a bon exercice de lettres & sciences.
LE DOCT. Certainement i'en ay ouy faire grand cas: elle est fort renommee : & par ainsi doit elle bien estre telle d'effet, que dit vostre Altesse.
LE PRIN. Où auez vous estudié?
LE DOCT. A Salamanque, Monseigneur.
LE PRIN. Estes-vous Docteur passé à Salamanque?
LE DOCT. Non, Monseigneur.
LE PRIN. Il me semble fort mauuais, d'estudier en vne vniuersité, & prendre ses degrez en vne autre.
LE DOCT. Vostre Altesse doit sçauoir, que la despẽse, és degrez, est excessiue à Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer à meilleur marché, sçachans que l'habilité & les lettres ne s'acquierent

pas du degré, mais par l'estude & le trauail, combien que mon pere ne fust si pauure, que s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque : mais vostre Altesse sçait bien que les Docteurs de ceste Vniuersité iouyssent les mesmes franchises, que les nobles d'Espagne (qui s'appellent *Hidalgos* :) & à nous qui le sommes de nature ceste exemption nous fait tort, au moins à nos nepueux & à ceux qui viendront apres nous.

Le prince. Quel Roy de mes predecesseurs a fait vostre race noble?

Le doc. Nul: car vostre Altesse doit sçauoir qu'il y a deux sortes de nobles en Espagne. Aucuns le sont de sang, les autres, par priuilege: ceux qui sont nobles de sang, comme ie suis, n'ont reçeu leur noblesse de la main du Roy : mais ceux qui le sont par priuilege, ouy bien.

Le prin. Ie ne peux bien entendre cela: ie serois biẽ aise que vous me l'eussiez declaré, en termes manifestes : car si mon sang Royal (contant de moy, à mon pere, de mon pere à mon ayeul & de luy aux autres par ordre) vient à commencer en Delaye (lequel par la mort du Roy dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedent) si nous contons ainsi, & regardons à vostre race, viendrons nous pas à acheuer en quelqu'vn qui n'estoit noble?

Le doct. Ce discours ne se peut pas nier, car toutes choses ont prins commen-

cement.

LE PRIN. Ie demande donc maintenant d'où le premier qui a donné commencement à vostre noblesse, auoit prins la sienne : car il ne se pouuoit exempter ni affranchir de soy-mesme des tailles que iusques là, ses predecesseurs auoient payé au Roy : car ç'eust esté vn larcin, & crime de s'esleuer ainsi du patrimoine Royal: & n'est pas raisonnable que les nobles de sang ayẽt vn si mauuais commencement que cestuy là. Il s'ensuit donc que le Roy l'affranchit, & le fist noble : si vous ne me dites d'où il eut sa noblesse.

LE DOCT. Vostre Altesse cõclud fort bien : car il est certain qu'il n'y a aucune * vraye noblesse, qui ne vienne du Roy, & qui ne soit facture Royalle. Mais nous appellons nobles de sang ceux, du commẽcement desquels n'est point de memoire, & ne le sçait par escrit, quand leur noblesse commença, & quel Roy leur fit ceste grace. La Republique tient ceste obscurité beaucoup plus honorable, que de sçauoir distinctement le contraire, &c. La Republique fait pareillement des nobles : car quand vn homme est vertueux, & riche, elle ne l'ose assuiettir, & luy semble qu'il est digne de viure en liberté, sans l'esgaller au bas populaire. Telle estime s'estendant aux enfans & nepueux, se conuertit en noblesse, de maniere qu'ils ont droit contre le Roy. Ceux-là ne sont nobles ni affranchis par la

** A la difference des autres qui s'aquerẽt autrement cõme l'vn sçait, par industrie, ruse, & par le moyen des tesmoins, & d'vn receueur plustost que du Roy.*

ſolde, & les armes: mais pource qu'on ne le ſçauroit prouuer, ils paſſent pour tels. L'Eſpagnol qui trouua ce nom (*Hijo dalgo*) dõna bien a entendre la doctrine que nous auons propoſee: car ſuiuant ſon opinion, les hõmes ont deux manieres de naiſſance. L'vne eſt naturelle, par laquelle tous ſont eſgaux: l'autre eſt ſpirituelle, quand l'homme fait quelque acte heroïque, & qu'il demonſtre quelque vertu excellente, il naiſt de nouueau, recouure autres meilleurs parens, & pert ſon eſtre premier.

Ayer s'appelloit fils de Pierre, & nepueu de Sancho: maintenant il s'appelle fils de ſes œuures: & de là procede le prouerbe Caſtillan, qui dit, *Cada vno es hijo do ſus obras*:

*Aux Actes, ch 5.* C'eſt à dire, Chacun eſt fils de ſes œuures: & pource que l'eſcriture ſaincte appelle les bonnes & vertueuſes (*algo*) c'eſt à dire quelque choſe, & les vices & pechez (*nada*)

*S. Iean, cha. 1.* qui veut dire rien, il a compoſé ce nom, *Hijo dalgo*, qui veut dire maintenant. Le deſcendant, ou fils de celuy qui a fait quelque choſe vertueuſe, au moyen de laquelle il a eſté premier & recompenſé du Roy, ou de

*En la loy 2. p. 2. tit. 21.* la Republique, luy & tous ſes ſucceſſeurs à iamais. La loy de la condition dit que *Hijo dalgo*, veut dire fils de biens: mais ſi elle entend des biens temporels, elle entend mal: car on trouue pluſieurs nobles & affrãchis en ceſte maniere qui ſont pauures, & autres infinis riches, qui ne ſont nobles, & n'ont pas telles franchiſes que ceux qui

s'appellent de ce nom *Hijo dalgos*: Mais si la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'est la mesme signification que nous auons dit. Quant à la secõde naissance que doiuent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeste en la saincte escriture, où Iesus Christ nostre Redẽpteur reprend Nicomede, de ce qu'estant docteur de la loy, il ne sçauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournast naistre, pour auoir vn estre meilleur, & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque, il s'appelle en ceste signification, *Hijo de nada*, c'est à dire, Homme de nulle valeur, combien que par ses predecesseurs, il ait le nom *d'Hijo dalgo*. A ce propos ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun entend ceste seconde naissance. Estant donc ce Capitaine en vne compagnie de cheualiers, traitans de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demande qu'vn d'eux luy fist, il dist, (vous) attendu qu'il estoit du païs, & fils de pauures parens, d'vn petit village, peu habité: & le Capitaine se ressentant de ceste parole, respondit en ceste maniere: Seigneur, sçache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy

*En S. Ieã, chap. 3.*

de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien trouuer en Espagne, pour le grand nombre de loix qu'il y a contre ceux qui mettent la main à l'espee. Les autres cheualiers voyās qu'il vsoit de ce mot, Seigneurie, ne se peuuent tenir de rire. Dequoy le cheualier courroucé, dist en ceste maniere, Vos mercis sçachent que la seigneurie d'Italie est en Espagne, merci: & pource que le seigneur Capitaine est fait à l'vsage & coustume de ce païs-là, il vse de ce terme, seigneurie, au lieu de merci, comme il doit dire. Le Capitaine respondit à cela, & dist, Vostre seigneurie ne me tienne pour vn homme tant ignorant que ie ne me sçache accommoder au langage d'Italie, estant en Italie, & à celuy d'Espagne, estant en Espagne. Mais celuy qui m'appellera, ou me dira vous en Espagne, pour le moins doit estre Seigneurie d'Espagne, encores qu'il m'en face bien mal. Le cheualier à demy piqué de ces paroles, luy repliqua en ceste maniere, Comment cela, Seigneur Capitaine? n'estes vous pas natif de telle part? & fils d'vn foulon? & auec tout cela, sçauez vous pas qui ie suis, & quels ont esté mes predecesseurs? Seigneur, dist le Capitaine, ie sçay bien que vostre Seigneurie est fort bon cheualier, & que vos peres l'ont esté aussi: mais moy & mon bras droit (que maintenant ie recognois pour pere) sommes meilleurs que vous, & que tout vostre lignage. Ce Capitaine vsa d'vne allusion à la seconde naissance

Fortunæ quisque suæ faber.

sance

ſance des hommes, en ce qu'il diſt, (Moy & mon bras droit, que maintenant ie recognoy pour pere.) Il pouuoit auoir fait telles œuures par ſon bon entendement, & ſon eſpee qu'il eſgalloit par la valeur de ſa perſonne, la nobleſſe du cheualier. Platon dit que la loy & la nature ſont pour la pluſpart contraires: car vous voyez que nature fait vn homme, d'vn cœur tres prudent, illuſtre, genereux, libre, & d'vn eſprit pour commander à tout le monde: mais pource qu'il naiſt en la maiſon d'Amicla (qui eſtoit vn païſan fort pauure & contemptible) il demeure par la loy priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a conſtitué. Au contraire, nous en voyons autres, deſquels l'eſprit & mœurs ont eſté ordonnez pour eſtre eſclaues & ſerfs: mais pource qu'ils naiſſent en maiſons illuſtres, ils ſont faits Seigneurs par la loy. Mais il y a vne choſe notable, à quoy, ce croy ie, l'on n'a oncques penſé, & qui toutesfois eſt digne de conſideration: c'eſt qu'à grande peine ſortent des hommes vertueux ou de grand eſprit pour les ſciences & armes qui ne naiſſent és bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes. Et neantmoins le vulgaire eſt bien ſi ignorant, qu'il pręd cela de naiſtre en lieux vils, comme petits bourgs & villages, pour vn argument au contraire, Dequoy nous auõs vn exemple manifeſte en la ſainte eſcriture, Que le peuple d'Iſraël fort eſtonné des

*En Gorgias.*

grandeurs de Christ nostre Redempteur, dit, *A Nazareth potest quicquam boni exire?* C'est à dire, peut il sortir quelque chose de bon de Nazareth? Mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auons dit, il deuoit auoir grand entendement auec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert. Et pour ceste cause comprint il en ce colloque vne grande doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la Republique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable: & si aucune d'icelles luy defaut, il en demeurera moins estimé & prisé. Mais elles ne sont pas toutes constituees en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité.

La premiere & principalle est, la valeur de la propre personne: en prudence, en Iustice, en courage & vaillance. Ceste valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnoms illustres. De ce commencement tiennent leur origine toutes les noblesses du monde. Qu'ainsi soit, allons aux grandes maisons d'Espagne, & nous trouuerons qu'elles ont quasi toutes prins origine d'hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes ont gaigné ce que leurs successeurs tiennent maintenant. Ce qui en apres honore l'homme, est le biē, sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la Republique. La troisiéme

chose est, la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grande, estre bien né, & de noble race: mais il y a vn defaut bié grand, que seule & à part elle n'est pas de grand profit, ni pour le noble, ni pour les autres qui ont necessité. Car elle n'est bonne ni pour manger, ni pour boire, ni pour vestir, ni pour chausser, ni pour donner, ni pour confier, ains elle fait viure l'homme en mourant, le priuant des remedes qui sont pour accomplir ses necessitez: mais estant conioincte à la richesse, il n'y a point d'honneur qui l'esgalle. Aucuns ont coustume de comparer la Noblesse au zero du chiffre & nombre: car estãt ioinct auec autre nombre, il sert beaucoup, & le fait monter. La quatriéme, qui fait estimer l'homme, est d'auoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire, il n'y a rien qui abbaisse tant l'homme, que de gaigner sa vie en charge mecanique. La cinquiéme est d'auoir vn bon & gracieux nom, qui sonne bien aux aureilles d'vn chacun, sans s'appeller ni pilon ni mortier, comme i'en cognoy. On lit en la generale histoire d'Espagne, qu'vn iour vindrent deux Ambassadeurs de France vers le Roy Dom Alonse neufiéme, luy demãder vne de ses filles, pour estre femme du Roy Philippe, leur souuerain Seigneur, desquelles l'vne estoit fort belle, & s'appelloit Vrraque: l'autre n'estoit pas tant belle ni gracieuse, mais elle se nommoit Blanche. Quand elles furẽt tou-

*L'Espagnol dit, Maiagrãcias, à Maiadero.*

tes deux deuant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroient madame Vraque, pource qu'elle estoit la plus grande, la plus belle, & la mieux agencee: mais comme les Ambassadeurs eussent demandé le nom de chacune, ils furẽt offensez du nom d'Vraque & esleurent madame Blanche, disans que ce nom seroit mieux reçeu en France que l'autre. Le sixiéme poinct qui honore l'homme, est la proprieté de la personne, aller bien vestu, & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques. La vraye descente des nobles d'Espagne, dits *Hijos dalgo*, est de ceux, lesquels pour la valeur de leurs personnes, & de leurs actes magnanimes, auoient en la guerre vingt cinq francs de paye. Les modernes escriuains n'ont peu auerer cette origine: car sans les choses qu'ils trouuent escrites, ou dites par autres, personne n'a aucune propre inuention. La difference que met Aristote entre la memoire & la reminiscence, est que si la memoire à perdu quelque chose, de ce qu'elle sçauoit au precedẽt, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir souuenir, si elle ne la retourne apprendre : mais la reminiscence à vne grace particuliere, que si elle a oublié quelque chose, & elle viẽt à discourir sur ce tant soit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est desia perduë tant és liures qu'en la memoire des hommes, quelle est la Court qui parle en faueur des bons soldats : ce neant-

*Au liure de la memoire & reminiscence.*

Blanche Mere de St Louis Roy.

moins ces paroles sont demeurees, ( *Hijo dalgo de deuengar quinientos sueldos* ) *segun fuero de España y de solar conocido*. Sur lesquelles si l'on discourt & raisonne, on trouuera aisément celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixe donnant la signification de ce verbe *vendico as*, dit qu'il signifie tirer pour soy ce qui est deu pour paye, ou de droit, comme nous disons maintenant, par vne nouuelle maniere de parler, tirer gages du Roy ou solde. Et est la coustume en Castille, la vieille tant cõmune de dire, *Fulano bien à deuengado su trauaio*: c'est à dire il a bien tiré le salaire de sa peine (quãd il est biẽ payé) qu'il n'y a entre les personnes d'estofe & qualité maniere de parler, qui soit plus à propos. De ceste signification à prins origine ceste maniere de dire *vengar*, c'est à dire venger, quand quelqu'vn se paye de l'iniure qu'vn autre luy a faite: car l'iniure par metaphore est appellee debte. Suiuant cela ie voudrois dire maintenant, *Fulano es hijo dalgo de deuengar quiniẽ os sueldos*: c'est à dire descendant d'vn soldat tant vertueux que pour ses fais d'armes il a merité de tirer vne telle paye: & cestuy là, par l'ordonnance de la Court d'Espagne, & tous ses successeurs estoyent affranchis & exẽpts de payer tribut au Roy. Tout ce qu'emportent ces mots, *El solar conocido*, est que quand vn soldat entroit au nombre de ceux qui tiroyẽt du Roy la plus haute paye, l'vn couchoit par escrit le nom du soldat, és liures du

Roy, le lieu de sa naissance, & ses parens, pour auoir certitude de celuy auquel se faisoit telle grace. Comme l'on voit auiourd'huy au liure du Coustumier qui est en Simanque, où se trouuent escrits les commécemens quasi de toute la Noblesse d'Espagne. Saül vsa de la mesme diligence quand Dauid tua Golias: car il commanda incótinent à son capitaine Abner, de sçauoir de quelle race en Israël estoit descendu ce ieune homme. Anciennemét appelloit on (solar) la maison tant du paysan que du noble. Mais apres ceste digressió il faut retourner prendre nostre sujet, & sçauoir d'où vient qu'au ieu des eschets (puis que nous disons qu'il est le pourtrait de la militie, ou art militaire) l'homme se fasche plus de perdre qu'en nul autre ieu, encores qu'il ne iouë rien, & qu'il n'y ait point d'interest: & d'où vient que ceux-là qui voyét iouër, cognoissent mieux les ruses du ieu que ceux là qui iouënt, combien qu'ils l'entendent moins? Mais ce qui emporte encores plus grande difficulté est que nous voyons des iouëurs, lesquels à ieun, trouuét plus de ruses, qu'apres auoir mágé: & les autres iouënt mieux apres le repas. Il n'y a pas grande difficulté au premier doute: car nous auons desia dit qu'il n'y a point de fortune, ni en la guerre, ni au ieu des eschets, si l'on y pense bien: pource que l'on perd par ignorance & negligéce: & l'on gaigne au cótraire par prudence & souci. Et combien que l'hôme soit

Au 1. des Rois, cha. 18.

vaincu, en choſes d'eſprit & habilité (ſans pouuoir donner autre excuſe que ſon ignorance) il ne peut laiſſer de ſe faſcher : car il eſt raiſonnable & amy d'hõneur, & ne peut ſouffrir qu'aux œuures de ceſte puiſſance, vn autre le ſurpaſſe. Et pour ceſte cauſe Ariſtote demande pourquoy les anciens ne voulurent qu'il y euſt prix & loyer notable pour ceux qui vaincroyẽt ou ſurpaſſeroyẽt les autres és ſciences: & pourquoy ils l'ont eſtably pour le meilleur ſauteur, coureur, tireur de maſſe de fer ou autre peſant metal & luteur ? A quoy il reſpond, qu'en la lutte & autres efforts corporels, eſt permis d'auoir des Iuges, pour iuger de l'excez que l'vn fait à l'autre: pource qu'ils pourront, à iuſte cauſe, donner le prix à celuy qui vaincra: car il eſt aiſé à cognoiſtre qui ſaute pl9 loin, & qui court le plus legerement. Mais en la ſcience, il eſt bien difficile de ſçauoir par le moyen de l'entendement, celuy qui ſurpaſſe l'autre, pource que c'eſt vne choſe tant haute & ſpirituelle. Et ſi le Iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourront pas entendre, pour eſtre vn iugement tant caché au ſens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceſte reſponſe, Ariſtote en donne vne autre meilleure, & dit que les hõmes ne ſe ſoucient pas beaucoup d'eſtre vaincus par les autres, à tirer, lutter, courir & ſauter, qui ſont choſes en quoy les beſtes brutes nous ſurpaſſent & aduancent. Mais ils ne peuuent ſouffrir qu'vn autre ſoit iugé

*En la 30. ſect. prob. 10.*

plus sage & prudent:& pour ceste cause ont ils les Iuges en haine,& taschent de se venger d'eux,pensant qu'ils les ont trompez,en fauorisant malicieusement les autres. Et pour euiter cest inconueniẽt, ils n'ont permis d'establir Iuges ni prix en ce qui concerne la partie raisonnable: d'où s'infere & s'ensuit que les Vniuersitez font mal, qui donnent prix de premier, second & troisiesme lieu és licences à ceux qui font le mieux. Car outre ce que tous les iours aduiennent les inconueniẽs qu'Aristote à dit, la doctrine Euãgelique ne permet de mettre les hommes en debat pour la preeminẽce ou le premier lieu. Ce qui est manifeste, par ce que cheminãs vn iour de cõpagnie, les disciples de Christ nostre Redempteur, ils parlerent entr'eux, & traiterent lequel de la compagnie deuoit estre le plus grãd: & quand ils furent en la maison, leur maistre leur demanda dequoy ils auoyent parlé en chemin: & à ceste heure là, encores qu'ils fussent rudes, ils cogneurẽt bien que ceste question n'estoit licite ni raisonnable: & le texte dit, qu'ils ne luy oserent pas dire:mais selon que riẽ n'est caché à Dieu, il leur dist en ceste maniere, *Si quis vult primus esse, erit omnium nouissimus & omnium minister*. C'est à dire: Celuy qui veut estre le premier,sera le dernier & seruiteur de tous les autres. Christ nostre Redempteur auoit en haine les Pharisiens, pource qu'ils aimoyent les premieres places és Cenes, &

*En sainct Marc,c. 9.*

*En sainct Math. chap. 23.*

ſes premieres chaires aux Synagogues. La principale raiſon de ceux qui donnent & eſtabliſſent degrez en ceſte maniere, eſt de dire, que les Eſtudians, qui ſçauent que l'on donne prix & honneur, ſelon la capacité, ne ceſſeront tant qu'ils ayent bien eſtudié, & qu'ils ſoient dignes du degré qu'ils pretendent : ce qu'ils feroient, s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui trauaille, & chaſtiemẽt pour celuy qui ſe donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceſte raiſon eſt legere & apparente, qui preſuppoſe vne fauſſeté grande, qui eſt que la ſcience s'acquiert touſiours pour trauailler ſur les liures, pour l'entendre de bons maiſtres, ſans iamais perdre la leçon : mais ils ne penſent pas que ſi l'eſtudiant n'a l'eſprit & habilité propre aux lettres qu'il eſtudie, pour neant il ſe rompt la teſte nuict & iour apres les liures. L'erreur eſt telle, que l'on voit entre en concurrence deux differences d'eſprit fort eſtranges & contraires: car l'vn pour eſtre fort ſubtil ( ſans eſtudier ni voir liure ( acquiert la ſcience en vn moment: & l'autre pource qu'il eſt rude & peſant, trauaille toute ſa vie, & iamais ne ſçait rien. Et lors les iuges viennent(eſtans hommes) à donner le premier lieu,à celuy que nature a fait habile,& qui n'a trauaillé, & le dernier,à celuy qui eſt nay ſans eſprit, & qui n'a oncques ceſſé d'eſtudier: comme ſi l'vn auoit acquis les lettres en fueilletant les liures, & l'autre ne les auoit acquiſes,

par sa negligence & paresse. C'est comme si l'on establissoit prix à deux coureurs, desquels l'vn eust bons pieds & legers, & l'autre defaillist en vn. Si les vniuersitez n'admettoient aux sciences, sinon ceux qui ont l'esprit propre à icelles, & que tous fussent esgaux, ce seroit bien fait, qu'il y eust loyer & chastiement: car il est certain que celuy qui sçauroit le plus auroit trauaillé d'auantage, & celuy qui sçauroit le moins, se seroit donné bon temps. On peut respondre à l'autre doute, que comme les yeux ont besoin de lumiere pour voir les figures & couleurs: ainsi l'imagination a besoin de lumiere dedans le cerueau, pour voir les figures & fantasies qui sont en la memoire. Le Soleil, ni la chandelle ne donnent pas ceste clarté, mais seulement les esprits vitaux, qui naissent au cœur, & se distribuent par tout le corps. En outre il faut sçauoir que la crainte amasse tous les esprits vitaux au cœur, & laisse le cerueau obscur & toutes les autres parties du corps froides, & ainsi Aristote demande: Pourquoy ceux qui craignent tremblent de la voix, des mains, & de la leure? A quoy il respond que par la crainte, s'amasse la chaleur naturelle au cœur, & que toutes les parties du corps demeurent froides. Nous auons dit vne autrefois, suiuant l'opinion de Galien, que la froideur endormit & appesantit toutes les facultez & puissances de l'ame, de maniere qu'elles ne peuuent œuurer. Par ce moyen

*En la 27. sect. proble. 6.*

*Au liure, Que les mœurs de l'esprit, chap. 7.*

est manifeste la responce au second doute, qui est que ceux qui ioüent aux eschets ont peur de perdre, pource que ce ieu n'est pas hazardeux, & que la fortune n'y a point de lieu, comme nous auons dit, de maniere que s'amassans les esprits vitaux au cœur, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les fantasies à l'obscur: pour lesquelles deux raisons, celuy qui iuge ne peut bien œuurer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayant point peur de perdre, auec moins de sçauoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui ioüent, pource que leur imagination n'est destituee de chaleur, & que les figures sont esclairees de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, que la grande lumiere obscurcit pareillement l'imagination: ce qui aduient quand celuy qui iouë est fasché de voir qu'on le gaigne. Cependant, auec l'ennuy, la chaleur naturelle, croist & allume d'auantage qu'il ne faut: dequoy est exempt celuy qui regarde. Delà aduient vne chose fort en vsage au monde, que le iour que l'homme veut faire quelque grande monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile, ce iour mesme il fait pis que s'il n'y pẽsoit pas. Autres se trouuent au contraire, lesquels estans en *aprieto* font vne grande monstre d'eux: mais estans sortis delà, ils ne sçauent rien: dequoy la raison est fort claire, car à celuy qui a beaucoup de cha-

ſeur naturelle en la teſte, eſtant remarqué en vingt & quatre heures d'vne leſion oppoſite, vne partie de la chaleur naturelle qui eſt extreme fuit au cœur, & par ce moyen le cerueau demeure temperé, & en ceſte diſpoſition, nous prouuerons au chapitre enſuiuant, que ſe preſentent à l'homme beaucoup de choſes à dire. Mais à celuy qui eſt fort ſage & qui a grãd entendement, eſtant preſſé, ne demeure la chaleur naturelle en la teſte auec la crainte, & ainſi par faute de lumiere, il ne trouue que dire en ſa memoire. Si ceux qui parlent des Chefs de guerre, en condamnant leurs ſtratagemes & l'ordre qu'ils mettent au camp, conſideroient cela, ils verroient la difference qu'il y a de regarder la guerre de ſa maiſon, & de rompre vne lance, & iouër des couteaux, auec la crainte de perdre vne armee que le Roy a mis entre les mains d'vn Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au Medecin, pour guarir le malade: car nous auons prouué ailleurs que la pratique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle eſt pluſtoſt offenſee par la froideur qu'autre puiſſance quelconque, pour ce que ſon œuure conſiſte en chaleur. Et ainſi ſe voit par experience, que les Medecins guariſſent mieux le menu peuple que les Princes & grands ſeigneurs. Vn homme lettré me demanda vn iour (ſçachant
„ que ie traittoye de ceſte inuention) d'où
„ venoit qu'en l'affaire duquel il eſtoit bien

*Les riches ſont pluſtoſt mal medecinez que les paures. Gal. 11. de ſa metho. ch. 15.*

payé, s'offroient à luy plusieurs loix & appointemens en droit, & en celuy, auquel on ne faisoit compte de sa peine, il sembloit qu'il eust oublié tout ce qu'il sçauoit? auquel ie fis response que l'interest appartient à la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur: si elle n'est contente, elle ne donne pas de bon cœur les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doiuent voir les figures qui sont en la memoire: mais estant contente, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainsi l'ame raisonnable a la clarté suffisante pour voir tout ce qui est escrit en la teste. Les hommes de grand entendement ont ce defaut qu'ils sont eschars, & pourchassans fort leur profit, & en ceux là peut on voir la proprieté de ce lettré. Mais quand tout est bien regardé, il semble que ce soit acte de iustice, de vouloir estre payé, quand on trauaille en la vigne d'autruy. La mesme raison peut estre pour les medecins, lesquels estans bien payez, trouuent plusieurs remedes: autrement l'art les fuyt aussi bien que le lettré & legiste. Mais il faut noter icy vne chose fort importante, qui est que la bonne imagination du Medecin, en vn moment troue ce qu'il faut faire, & s'il y pense long temps, soudain accourent mille inconueniens, qui le mettent en doute, le tiennent suspens, & cependant se passe l'occasion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon Medecin de bien re-

garder ce qu'il a à faire:mais qu'il execute ce que premierement luy a semblé bon de faire. Car nous auons prouué autrefois que la grande consideration, surpasse d'vn poinct la chaleur naturelle, & peut tant croistre,qu'elle trouble & empesche l'imagination:mais il n'y aura point de mal que le Medecin qui l'a vn peu lasche & foible demeure vn peu à contempler: car par ce moyen venant la chaleur à monter iusques au cerueau, elle obtiendra le poinct que ceste puissance requiert. Le troisiesme doute, pource que i'ay dit à la response manifeste: car la difference de l'imagination, de laquelle on ioue aux eschets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses, & celuy qui ioue bien à ieun à cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas,il passe d'vn poinct qu'il ne faut, & par ainsi il ne ioue pas si bien:il aduient au contraire à ceux qui ioüent apres le repas: car montant la chaleur auec les alimens & le vin, ils trouuent le poinct qui leur defailloit à ieun, & par ainsi faut corriger vn lieu de Platõ,qui dit que nature a prudemment esloigné le foye du cerueau, de peur que les alimens,par leurs vapeurs, ne troublassent la contemplation de l'ame raisonnable. S'il entend cela des œuures qui appartiennent à l'entendement, il dit bien: mais cela n'a lieu en nulles differences de l'imagination. Ce qui se voit clairement

*Au dialogue de la nature.*

par experience aux festins & banquets: car au milieu d'iceux, les banqueteurs commencent à deuiser auec grace, à dire plusieurs sornettes & facecies, mais au commencement personne ne disoit mot, & à la fin, à peine aduient il à ceux qui sont assis de parler, pource que la chaleur que l'imagination requiert est montee trop haut d'vn degré. Ceux qui ont besoin de boire & manger vn peu, afin d'esmouuoir l'imagination, sont les melancoliques par adustion, car ceux là ont le cerueau comme chaux viue, laquelle prinse en la main, est froide & seiche au toucher : mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Carthaginois, par laquelle ils deffendoient aux Capitaines de boire du vin en la guerre, & aux Gouuerneurs aussi durant l'annee de leur magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres iuste, & qu'il en face grande estime, il faut neantmoins en cest endroit faire distinction. Nous auons desia dit vne autrefois que l'œuure de iuger appartient à l'entendement, & que ceste puissance abhorre la chaleur : à quoy le vin fait vn bien grand dommage. Mais de gouuerner ainsi vne Republique (qui est vne autre chose que de prendre vn procés en main, & en donner sentence) il appartient à l'imagination, & ceste là demande la chaleur. Mais aussi le gouuerneur n'arri-

*Au 2. des loix.*

trant au poinct qui est necessaire, peut bien boire vn peu de vin, afin d'y venir. Autant en faut-il entendre du Capitaine general, duquel le conseil se doit pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit monter, il n'y en a pas vne qui le face tant bien que le vin, mais il le faut boire moderément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme, tant d'esprit que fait ceste liqueur. Et ainsi faut-il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imagination est de celles qui ont besoin de boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bien si elle le requiert d'estre à ieun: car en cela seulement consiste de trouuer vn expedient, pour la guerre, ou de le perdre.

*Comme il est ici declaré à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy qui aura ceste maniere d'esprit.*

## Chapitre XIIII.

QVAND Salomon fut esleu Roy d'vn peuple si grand qu'estoit celuy d'Israël, le texte porte que pour le pouuoir regir & gouuerner, il demanda sagesse du ciel, & non d'auantage.

Qui fut vne demande tant aggreable à Dieu, que pour ceste cause il le fist le plus sage Roy du monde : & non content de cela, il luy donne de grâdes richesses & gloire, faisant tousiours grand cas de sa demâde. De là voit-on clairement que la plus grande prudêce & sagesse que puisse auoir l'homme, est le fondement auquel tient & gist l'office de Roy: laquelle conclusion est tant certaine & veritable, qu'il n'est besoin perdre temps à l'aprouuer. Il conuient seulement monstrer à quelle differêce d'esprit appartient l'art d'estre Roy, & tel que la Republique requiert : & declarer les signes par lesquels il faut cognoistre l'homme ayant tel esprit & habilité. Parquoy, il est certain que comme l'office de Roy surpasse tous les arts du monde, aussi requiert-il la meilleure & plus grande difference que nature puisse faire. Nous n'auons encores touché iusques à present quelle est ceste difference, ayans esté occupez à departir à tous les autres arts leurs differences & leurs moyens. Mais puis que nous la tenôs maintenant entre les mains, il faut sçauoir que de neuf temperamens qui se trouuent en l'espece humaine, Galien dit qu'vn seul rend l'homme tres-prudent, en tout ce que naturellement il peut auoir. En iceluy les premieres qualitez sont tellemêt mesurees, que la chaleur ne surpasse la froideur, ni l'humidité la siccité, ains se trouuent esgaux & conformes, comme si de fait entre

*Au 3. des Rois, c. 3.*

*Au 1. liu. des têperamens, cha. 9. & au li.* Quòd animi mores, c. 4. *& en Platon de la nature.*

eux n'y auoit contrarieté & naturelle opposition. Dequoy resulte & prouient vn instrument tant propre aux œuures de l'ame raisonnable, que l'homme viêt à auoir parfaite memoire, pour les choses passees: vne grande imagination, pour voir ce qui est à venir & vn grand entendement pour distinguer, inferer, discourir, iuger, & eslire. Nulle de toutes les autres differences d'esprit que nous auons traité, n'est entierement parfaite: car si l'homme est de grãd entendement, à raison de la siccité, il ne peut apprendre les sciences, qui appartienent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande imagination (à raison de la grande chaleur) elle demeure sans habilité pour les sciences de l'entendement & de la memoire: & s'il a grande memoire (à cause de l humidité) nous auons desia dit ailleurs combien telles gens memoratifs sont inhabiles à toutes les sciences. La seule difference d'esprit que nous cherchons est celle qui correspond, & est proportiõnee à tous les arts. Platon a bien noté quel dommage se fait à vne science, quand on ne peut ioindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier despend de la cognoissance de toutes. Il n'y a pas vne sorte où genre de lettres, tant impropre soit il à vn autre, que le sçachant bien n'aide à sa perfectiõ. Mais ayant cherché ceste difference d'esprit, auec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer

qu'en Espagne. Et pour ceste cause Galien à bien dit, que hors-mis le pays de Grece, ni par le somme, nature ne fait vn homme temperé, ni auec l'esprit que toutes les sciences requierent. Galien mesme ameine la raison de cela, & dit que la Grece est la region la plus temperee qui soit au monde: où la chaleur de l'air ne surpasse la froideur: l'humidité la siccité: laquelle temperature fait les hommes tresprudens, & habiles à toutes les sciences, comme l'on voit par la consideration du grand nombre des hommes illustres qui en sont sortis, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, Theophraste, Demosthene, Homere, Thales Milesien, Diogene Cinique, Solon, & autres infinis, desquels les histoires font mention, & qui ont fait des œuures pleines de toutes les sciẽces: non comme les escriuains des autres prouinces, lesquels escriuans en medecine, ou en quelque autre sciẽce, à peine ioignent ils la cognoissance des autres lettres pour leur ayder: ils sont tous pauures & sans fonds, pource qu'ils n'ont l'esprit propre à tous les arts. Mais ce qui plus estonne, touchant la Grece, est qu'estant l'esprit des femmes tant contraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, se sont neantmoins trouuees tant de Grecques signalees és sciences, qu'elles ont presque esgalé les hommes plus raisonnables & sçauans: cõme on lit de Leoncium, femme tressage, qui a escrit contre

*Au 2. liu. de la conseruation de santé.*

Theophraste, combien qu'il fust le plus grand Philosophe de son temps, & l'a noté de plusieurs erreurs en philosophie. Et si nous regardons les autres regions du monde, à peine est sorty d'elles vn esprit qui soit notable. Cela vient pource qu'ils habitent en lieux qui ne sont pas temperez : à raison dequoy les hommes se font laids, endormis, negligens, & de mauuaises mœurs. Et pourtant Aristote demãde pourquoy ceux qui habitẽt en pays ou trop chauds ou trop froids, sont de mauuais regard & mœurs? A quoy il respond fort bien & dit, que la bonne temperature non seulement rend le corps gracieux, mais aussi sert à l'esprit & habilité. Et comme les excez de chaleur & de froideur empeschent nature de faire l'homme bien formé, par la mesme raison l'harmonie de l'ame se debande, & l'esprit deuient tardif. Les Grecs sçauoyent bien cela, veu qu'ils appelloyent toutes les nations du monde, Barbares, voyant leur inhabilité & peu de sçauoir. Et ainsi voyons nous que nul philosophe, de tous tant qui naissent & estudient hors de Grece, n'arriue à la doctrine de Platon n'y d'Aristote; & s'ils sont medecins, à celle d'Hippocrate & de Galien: s'ils sont orateurs à l'eloquence de Demosthene: s'ils sont Poëtes, au sçauoir d'Homere : & ainsi en toutes autres sciences & arts, les Grecs ont tousiours eu la preeminence sans aucune contradiction. Au moins le probleme d'Aristote se verifie

*En la 14. sect. proble. 1.*

*Ie suis debteur aux Grecs & barbares, sages & non sages. Aux Ro. chap. 1.*

pareillement par les Grecs : car, de fait, ils ſont les plus beaux hommes du monde, & de plus grand eſprit : n'eſtoit qu'ils ont eſté infortunez, opprimez par armes, aſſuiettis & mal traitez par la venuë du Turc, lequel a banni les lettres & ſciẽces de Grece, & a fait paſſer l'Vniuerſité d'Athenes à Paris ville capitalle de France, où elle eſt maintenant. Et ainſi pour n'eſtre cultiuez, ſe perdent ces tant bons eſprits que nous diſons à ceſte heure. Es autres regiõs, hors la Grece, combien que l'on trouue des eſcoles, & qu'il y ait exercice de lettres, perſonne n'en eſt toutesfois ſorti fort eminent ni excellent. Le medecin penſe auoir aſſez fait d'entendre par les forces de ſon eſprit ce qu'à dit Hippocrate & Galien: & le philoſophe naturel s'eſtime ſçauant : pource qu'il luy eſt aduis qu'il entend Ariſtote. Ce neantmoins, ie ne veux dire que ce ſoit vne reigle generalle que tous ceux qui naiſſent en Grece doiuent eſtre neceſſairemẽt temperez & ſages & les autres diſtemperez & ignorans. Car le meſme Galien dit qu'Anacharſis du païs de Scithie fut d'eſprit admirable entre les Grecs, combien qu'il fuſt barbare : & comme vn Philoſophe natif d'Athenes, l'euſt taxé d'eſtre barbare & Scithe de nation, il reſpondit, *Patria mihi dedecori eſt, tu verò, patriæ.* C'eſt à dire, Mon païs me fait deshonneur, & tu fais deshonneur au tien : pource que Scithie eſtant vne region tant intemperee, & où naiſſent tant

*En ſa harangue So.*

Eloge remarquable a la Gloire de France, en la bouche d'un Espagnol. Vide Budeum In libro De transitu Hellenismi.

d'hommes ignorans, i'en suis sorti sage: & toy qui es né en Athenes (lieu d'esprit & de sagesse) tu es vn asne. De maniere qu'il ne se faut desesperer à raison de ceste temperature, ni penser estre impossible la trouuer hors de Grece, principallement en Espagne (region nõ trop intemperee) car par la mesme raison que i'en ay trouué vne, il y en aura plusieurs autres, qui ne sont venuës à ma cognoissance & que ie n'ay peu examiner. Parquoy il vaudra mieux amener les signes par lesquels l'homme temperé se cognoist, afin qu'il ne se puisse celer où il sera. Les medecins en constituent plusieurs, pour descouurir ceste difference d'esprit: mais les principaux & qui la donnent mieux à entendre sont ceux qui s'ensuiuent. Le premier, comme dit Galien, est le poil blond ou iaune, qui d'âge en âge se dore tousiours de plus en plus, pource que la cause materielle des cheueux, est (comme disent les medecins) vne grosse vapeur qui s'esleue de la concoction, qui fait le cerueau au temps de sa nourriture: & sont les excremens de la couleur du membre ou du cerueau, si le cerueau à beaucoup de flegme en sa composition, le poil fort blanc: s'il a beaucoup de colere, il sort iaune: mais estans ces deux humeurs esgalemẽt meslez, le cerueau demeure tẽperé en chaleur, froideur, humidité & siccité, auec le poil roux participant des deux extremes. Il est vray qu'Hippocrate dit que ceste couleur aux

*Au liure de l'art de med. cha 23.*

*Au liure de l'air, lieux & eaux.*

hommes qui sont au dessous du Septẽtrion (comme sont les Anglois, Flamens & Alemans) vient de la blancheur qui est haute & bruslee, pour la grande froideur & non pour la raison que nous auons dit. Et pourtant faut prendre garde à ce signe : car il peut grandement tromper. Galien dit que l'autre signe est d'estre bien fait, beau, de bonne grace & facecieux, de maniere que la veuë se recree en voyant vn tel homme comme vne figure de grande perfection. La raison en est claire : car si nature a beaucoup de force, & si la semẽce est bien assaisonnee, elle fait tousiours des choses possibles, la meilleure & la plus parfaite en son genre : mais se voyant despourueuë de forces, elle met bien souuent peine en la formation du cerueau, pource qu'il est le siege principal de l'ame raisonnable. Et ainsi voyons nous plusieurs hommes grands & difformes, qui ont neantmoins bon esprit. Galien dit au mesme lieu, que la quãtité du corps que doit auoir l'homme tẽperé n'est pas determinee: car il peut estre grand, petit & de moyenne stature, selon la quantité de la semence temperee au temps qu'il fut formé. Mais quant à ce qui concerne l'esprit, la moyenne stature vaut mieux aux hommes temperez que la grande ni la petite. Et s'il doit incliner à l'vn des deux extremes, il vaut mieux estre petit que grãd : car no⁹ auõs desia prouué, par l'opiniõ de Platon & d'Aristote, que les gros os & la chair

*Au liure, De la bõne constitution du corps, cha. 4. & 1. li. de la conseruation de santé.*

nuisent grandement à l'esprit. Suiuant cela, les philosophes naturels ont coustume de demander, Pourquoy les hommes petits de corps sont volontiers plus sages que les grands? pour la preuue de laquelle chose ils citent Homere qui fait Vlisse tres prudent & petit de stature: & au cōtraire Aiax fol & temeraire & de grande stature. Ils respondent fort mal à ceste demande & disent, q̃ l'ame raisonnable amassee en brief, a plus de force pour ouurer, suiuant ce dit fort celebre, *Virtus vnita fortior est seipsa dispersa*. C'est à dire, La vertu vnie & assemblee est plus forte que quand elle est dispersee. Et au contraire estant en vn corps large & spacieux, elle n'a force suffisante pour le mouuoir & animer. Mais ceste n'est la raison, & faut dire qu'elle vient de ce que les hōmes grands & larges ont beaucoup d'humidité en leur composition, laquelle dilate grandement la chair, & la fait obeïssante à l'augmentatiō que la chaleur naturelle tasche tousiours de faire. Il aduient au cōtraire aux petits hōmes: car pour leur grāde siccité, ils ne peuuēt se dilater ni engraisser par la chaleur naturelle: à raison dequoy ils demeurent petits. Et entre les premieres qualitez, nous auons prouué autre part, ne s'en trouuer pas vne qui nuise tant aux œuures de l'ame raisonnable, que fait la grande humidité, & qui rende l'entendement si vigoureux que fait la siccité. Galien dit que le troisiesme signe de la temperature

*Alexandre Aprod. liu. 1. prob. 25.*

*Galiē au liu. de la bonne cōstitution du corps, chap. 4.*

*Au 1. liu. de la con-*

de

de l'homme est d'estre vertueux & de bonnes mœurs: car Platon dit, que quãd l'homme est mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il a quelque qualité intemperee qui l'incite à pecher: & s'il luy conuient ouurer selon la vertu, il luy faut premierement renoncer sa naturelle inclination. Mais celuy qui sera bien temperé, tant qu'il sera ainsi, n'a que faire d'vser de ceste diligence, pource que les puissances inferieures ne feront aucune resistãce à la raison. Et pour ceste cause Galien dit, qu'il ne faut point taxer ni limiter à vn homme de telle temperature, ce qu'il doit boire & mãger, pource qu'il n'excede iamais la quantité & mesure que l'art de medecine, luy pourroit prescrire & limiter. Et Galien ne se contente de les appeller tres temperez: mais dit aussi n'estre besoin de moderer les autres passiõs de l'ame, pource que leur ennuy, leur tristesse, leur plaisir & allegresse sont tousiours mesurez par la raison. Et de là vient qu'ils sont tousiours sains, & non malades: qui est le quatriéme signe. Mais Galien n'a point de raison en cela: car il est impossible de composer vn homme qui soit parfait en toutes ses puissances (comme le corps est temperé) de maniere que l'ire & la concupiscence ne surpasse la raison, & l'incite à faire mal. Et ainsi ne faut permettre à personne quelque temperature qu'il ait, de suiure tousiours sa naturelle inclination, sans la corriger par le moyen de la raison. Cela

*seruation de la santé.*

*Au dialogue de la nature.*

*Aux liu. de la conseruation de la santé.*

s'entend facilement, en considerant le temperament que doit auoir le cerueau, afin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison : celuy que doit auoir le cœur, afin que l'ire appete gloire, empire, victoire, & soit par sus tous: celuy que doit auoir le foye, pour cuire les viandes, & celuy que doiuent auoir les coüillons pour conseruer l'espece humaine, & faire qu'elle passe outre. Nous auons dit plusieurs fois ailleurs que le cerueau doit estre humide pour la memoire: sec, pour l'entendement, & chaud, pour l'imagination. Mais ce nonobstant son temperament naturel est froideur & humidité, & à raison de la force & debilité de ces deux qualitez, aucunefois nous l'appellons chaud, aucunefois froid, aucunefois humide, & autrefois, sec: mais iamais de la froideur & humidité, il ne viẽt à surpasser ni dominer. Le foye, où reside la faculté de concupiscence, à pour naturel temperament la chaleur & humidité qui domine, duquel iamais il ne sort, tant que l'homme est viuant : car si nous disons aucunefois que le foye est froid, c'est pource qu'il n'a tous les degrez de chaleur, que requierent ses œuures. Galien dit que le cœur (instrumẽt de la faculté de l'ire) est si chaud de sa propre nature, que si l'animal estant vif, nous mettions le doigt dedans ses concauitez, il seroit impossible l'y tenir vn seul moment sans se brusler. Et combien que nous le disions froid aucunefois, cela ne se

*Au li. de Vsu puls.*

doit entendre par domination : car il est impossible : mais il se peut faire qu'il n'ait le poinct de chaleur que requierẽt les operations d'iceluy. Autãt en est de coüillons, esquels reside l'autre partie de la faculté de concupiscence : car le naturel temperament d'iceux est la chaleur & siccité qui dominent, car si nous disons aucunefois que l'homme à les coüillons froids, cela ne se doit pas entendre absoluëment ni par domination ou excez, si n'estoit qu'ils n'eussent le degré de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'infere clairement que si l'homme est bien composé & organisé, il doit auoit par consequent le cœur excessiuement chaud : autrement la faculté de l'ire demeureroit fort debile : & si le foye n'est chaud en excez, il ne pourra cuire les alimens, ni faire le sang pour la nourriture : & si les coüillons n'estoient plus chauds que froids, l'homme demeureroit impuissant, & sans forces pour engendrer. Parquoy, estans ces membres tant forts, comme nous disons, necessairement le cerueau se doit alterer, par la grande chaleur qui est vne des qualitez qui trouble plus la raison : mais le pis est que la volonté estant libre s'irrite & veut condescendre aux appetits de la partie inferieure. A ce compte il semble que nature ne peut faire vn homme qui soit parfait en toutes ses puissances, le former & produire enclin à vertu. On peut voir clairement combiẽ repugne à la natu

*Le cœur enuoye la chaleur au cerueau, par les arteres : le foye par les veines & les couillõs par les mesmes voyes.*

*Combien que l'homme soit irrité par sa mauuaise cõposition, si est-ce que il demeu-*

re libre, pour faire ce qui luy plaist.

re de l'homme, de sortir & estre fait enclin à vertu, si nous considerons la composition du premier homme, laquelle bien que elle ait esté la plus parfaite qui se soit oncques trouuee en tout le genre humain (depuis celle de Christ nostre Redempteur) pour estre venuë de la main d'vn si grand ouurier, se fust neantmoins inclinee à mal (pour estre impossible autrement) si Dieu ne luy eust infus vne qualité supernaturelle, pour reprimer la partie inferieure. Or que Dieu ait fait Adam de parfaite puissance, d'ire, & concupiscence, est aisé à entendre: car quand il luy dist, *Crescite & multiplicamini, & replete terram*, il est certain qu'il luy donna puissance forte pour engendrer, & qu'il ne le rendit froid, puis qu'il luy enchargea de remplir la terre d'hommes: ce qui ne se peut faire sans beaucoup de chaleur. Il ne donna pas moins de chaleur à la faculté nourriciere, pour reparer par le moyen d'icelle, la substance perduë, & en refaire vne autre en son lieu, veu qu'il a dit, *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram, & vniuersa ligna quæ habent in semetipsis sementem generis sui, vt sint vobis in escam.* C'est à dire, Ie vous ay donné toute herbe apportant semence sur la terre, & tout bois qui fructifie afin de vous nourrir. Si Dieu leur eust fait le foye & l'estomac froid, & leur eust octroyé peu de chaleur, il est certain qu'ils n'eussent peu cuire la viande, ni se conseruer neuf cens & trente

ans au monde. Il luy fortifia pareillement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire propre pour estre Roy & Seigneur, & pour cõmander à tout le monde: & luy dist, *Subiicite terram, & dominamini piscibus maris, & volatilibus cœli, & vniuersis animantibus quæ mouentur super terram.* Et s'il ne luy eust donné beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouuoir ni authorité pour auoir empire, commandement, gloire, maiesté & honneur. On ne sçauroit dire le grand tort que l'ire trop lasche & foible fait au Prince: car pour ceste seule cause ses suiets ne craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeïr. Apres auoir fortifié l'ire & la concupiscence, (dõnant aux membres que nous auons dit, tant de chaleur) il passa à la faculté de la raison, & luy fit vn cerueau en tel poinct froid & humide, & d'vne substance tant delicate, que l'ame peust, par le moyen d'iceluy, discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auons desia dit & prouué ailleurs que Dieu pour dõner quelque science supernaturelle aux hommes, leur dispose premierement l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, donnees de sa main) de la receuoir. Et ainsi le porte la sainte escriture, *Et cor dedit illis excogitandi & disciplina intellectus repleuit illos.* Et estant en apres la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grande chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister,

Dieu pourueut l'homme d'vne qualité surnaturelle ( que les Theologiens appellent Iustice originelle ) par laquelle fussent reprimees les forces de la partie inferieure: & la partie raisonnable demeurast superieure, & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que nos premiers parens eurent peché, ils perdirent ceste qualité, & demeura la faculté de l'ire & de la concupiscence en son naturel, par dessus la raison, ( pour la force des trois membres que nous auons dit) & l'homme, *Pronus ab adolescentia sua ad malum*. C'est à dire, enclin à mal dés son adolescence. Adam fut creé en l'âge d'adolescence, laquelle selon les Medecins, est la plus temperee de toutes: & depuis cest âge il fut enclin à mal, sinon en ce peu de temps qu'il fut en grace, & auec Iustice originelle.

*Galië au 6 liure de la conseruation de santé.*

De ceste doctrine s'infere en bonne philosophie naturelle, que si l'homme doit faire quelque acte de vertu ( en contradiction de la chair) il est impossible que ce soit sans l'aide exterieure de quelque grace speciale, pource que les qualitez desquelles œuure la puissance inferieure, sont de plus grande efficace: I'ay dit (auec contradiction de la chair) pource que se trouuent plusieurs vertus en l'homme, qui viennent de la lascheté & debilité de l'ire & de la concupiscence, comme la chasteté en l'hõme froid: mais cela est plustost vne impuissance que vertu.

PARQVOY, ſans que l'Egliſe Catholique nous enſeigne, que horſ-mis l'aide particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre noſtre naturel, la philoſophie naturelle nous le monſtre: qui eſt, que la grace cõforte noſtre volonté. Galien à voulu dire, depuis que l'homme temperé ſurpaſſe en vertu tous les autres qui ont faute de ceſte bonne temperature, pource qu'elle eſt moins irritee par la partie inferieure. La cinquiéme proprieté que tiennent ceux de ceſte temperature eſt, qu'ils viuent longuement, pource qu'ils ſont fort puiſſans pour reſiſter aux cauſes qui font les hommes malades. Et c'eſt ce que le Prophete Royal Dauid à voulu dire, *Dies annorum noſtrorum in ſeptuaginta anni: ſi autem in potentioribus, octoginta anni & amplius eorum labor & dolor.* Les hommes viuent iuſques à ſoixante & dix ans: & ſi les plus robuſtes viuent quatre vingts ans, & qu'ils paſſent ceſt âge, ils viuent en mourant. Il appelle puiſſans ceux qui ſont de ceſte temperature, pource qu'ils reſiſtent mieux que tous, aux cauſes qui abbregent la vie. Galien eſcrit le dernier ſigne, & dit: Que les treſ prudens ſont de grande memoire pour les choſes paſſees, de grande imagination pour preuoir ce qui eſt à venir, & de grand entendement pour ſçauoir la verité en toutes choſes. Ils ne ſont point malicieux, cauteleux, ni trompeurs: ce qui vient du vice du temperament. Il eſt certain que nature n'a

*Pſal. 89.*

*Au 1. li. des tẽperamens, chap. 9.*

pas fait vn tel esprit, pour estudier le Latin, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie, ni les loix: car posé le cas qu'il peust aisément apprendre toutes sciẽces, nulle d'icelles ne peut emplir toute sa capacité. L'office de Roy seulement luy est propre & conuenable, & se doit employer seulement à regir & gouuerner. Cela s'entendra facilement en discourant toutes les proprietez & signes que nous auons dit, des hommes temperez, considerans comme chacun est conuenable au sceptre Royal, & combien elle est impertinente à toutes les autres sciences & arts. Quand le Roy est beau & gracieux, c'est vne des choses qui conuie le plus les suiets à le cherir & aimer. Car Platon dit que la beauté & bonne proportion est l'obiect de l'amour: mais si le Roy est laid & mal proportionné, il est impossible que ses suiets luy portent affection, & sont faschez qu'vn homme imparfait, & despourueu des biens de nature, les vienne regir & gouuerner. Il est aisé à entendre combien importe au Prince d'estre vertueux, & de bonnes mœurs: car il faut que celuy qui donne à ses suiets, reigles, & loix de viure selon raison, en face tout autant: car les grands, moyens, & petits, se conforment à l'exemple du Roy, & sont tels que luy. Ioint que par ce moyen il authorisera d'auantage ses commandemens, & pourra à bon droit, chastier ceux qui ne les obserueront. Estre parfait en toutes

*Au dialogue du beau*

les puissances qui gouuernent l'homme, generatiue, ou de l'engendrer, de la nourriture de l'ire & de la raison, est plus conuenable au Roy, que à nul autre ouurier : car comme dit Platon en sa Republique bien ordonnee, il seroit besoin qu'il y eust des brasseurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient, pour donner à chacun la femme, qui seroit conuenable, & à chacune femme aussi vn mary determiné. Et par ce moyen, seroit tousiours bonne la principale fin du mariage: car nous voyons par experience, qu'vne femme ne peut conceuoir auec le premier mary, & se mariant à vn autre, incontinent elle peut engendrer: nous voyons aussi plusieurs hommes qui n'ont point d'enfans de la premiere femme, lesquels se remarians, en ont incontinent, sans differer. Platon dit que cest art seroit principalement conuenable és mariages des Rois : car comme ainsi soit qu'il importe tant à la paix & tranquillité d'vn Royaume, que le Prince ait enfans legitimes, qui succedent à la couronne, il pourroit aduenir que le Roy se mariant à l'auanture, rencontrast vne femme sterile, de laquelle il fust empesché toute sa vie, sans esperance de lignee : lequel mourant sans heritiers, engendre guerres ciuiles entre les Princes pour venir à la couronne. Mais Hippocrate dit, que cest art est necessaire aux hommes intemperez, & non à

*In Theeteto.*

*Au liure de la nature humaine. tom. 12.*

ceux qui sont doüez du temperament parfait que nous auons dit & despeint. Ceux là n'ont besoin de faire eslection de femmes, ni chercher celle qui leur sera correspondante en proportion : car Galien dit qu'ils auront incontinent lignee, quelque femme qu'ils preunent. Mais cela s'entend pourueu que la femme soit saine, & de l'âge de faire enfans, selon l'ordre de nature. Ainsi la fecondité est meilleure au Roy qu'en aucun autre, pour les raisons que nous auons dit. Si la puissance nutritiue, ou de nourriture est goulue, Galien dit que cela vient de ce que le foye & l'estomac n'ont la temperature qui conuient à ses œuures : au moyen dequoy les hommes se font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais si ces membres sont temperez, comme il faut, le mesme Galien dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il est necessaire, pour substâter la vie: laquelle proprieté est tant importante au Roy, que Dieu tient pour bien heureuse la terre qui trouue vn tel Prince, *Beata terra cuius Rex nobilis est, & cuius Principes vescuntur in tempore suo ad reficiendum & non ad luxuriam.* Galien dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est signe que le cœur est mal composé, & n'a la temperature que la perfection de ses œuures requiert : desquels deux extremes le Roy doit estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire auec le grãd pouuoir n'est chose conuenable aux suiets.

*Au 5. des Aphorism. com. 62.*

*Au liu. de la cõseruation de la santé.*

*En l'Eccle. ch. 10.*

*Au liure de l'art med. ch. 9. & 36. & au 1. liu. de la conseruation de la santé.*

Aussi ne conuient au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible, car s'il passe legerement les choses malfaites, & les attentats en son royaume, il ne sera point redouté ni respecté de ses suiets: dont aduiennent souuentefois grands desordres en la Republique, ausquels il est malaisé de pouruoir. Mais si l'homme est temperé, il se fasche, auec grande raison, & s'appaise quand il est besoin: proprieté qui est autant necessaire au Roy, que toutes les autres que nous auons dit.

On peut clairement prouuer combien il peut importer que la faculté raisonnable (l'imagination, la memoire, & l'entendement) soit parfaite en vn Roy plus qu'en nul autre: car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuuent pratiquer & mettre en œuure par les forces de l'esprit humain, mais pour gouuerner vn Royaume, & pour le tenir en paix & concorde, non seulement est besoin que le Roy ait vne prudence naturelle à ce faire, mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste, & luy aide à gouuerner, & ainsi le note la saincte escriture, disant, *Cor Regis in manus Domini.* Le cœur du Roy est en la main de Dieu. *Aux Prouerbes 11.* De viure aussi plusieurs annees, & estre tousiours sain, est plus conuenable à vn bon Roy qu'à autre quelconque: car l'industrie & trauail d'iceluy est vniuersel pour tous & s'il n'est sain pour le pouuoir supporter, la republique demeure perduë. Ce-

ſte doctrine que nous auons traité, ſe confirmeroit clairement ſi nous trouuions par hiſtoire veritable, qu'en quelque temps ſe fuſt eſleu quelque homme fameux pour Roy, auquel ſe fuſſent trouuees toutes les marques & conditions que nous auons dit. Il eſt vray qu'elle n'a faute d'argumens pour eſtre prouuee. Il eſt dit en la ſaincte Eſcriture que Dieu eſtāt faſché cōtre Saül (pour auoir ſauué la vie à Malec) commāda à Samuel d'aller à Belem, & oindre Roy d'Iſraël vn fils d'Yſay, de huit qu'il auoit. Et penſant le ſainct perſonnage que Dieu ſe conteroit d'Eliab, pource qu'il eſtoit de grande ſtature, il luy demanda ainſi, *Num coram domino eſt Chriſtus eius?* A laquelle demande fut reſpondu en ceſte maniere, *Ne reſpicias vultum eius, nec altitudinem ſtaturæ eius, quoniam abieci eum: nec iuxta intuitum hominis, ego iudico: homo enim videt ea quæ parent, dominus autem intuetur cor.* C'eſt à dire, Ne regarde, Samuel, à la ſtature d'Eliab, qui eſt grande: ie l'ay deprimee en Saül. Vous iugez les hommes par les ſignes exterieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle ſe doit gouuerner mon peuple. Samuel (informé auec crainte de ceſte eſlection) paſſa outre, pour executer le commandement de Dieu, luy demandant touſiours l'vn apres l'autre, lequel il vouloit eſtre oingt pour Roy, comme nul ne luy fuſt agreable, il diſt à Yſai, as tu point d'auanture plus d'enfans que ceux qui ſont icy

*Au 1. des Rois, cha. 16.*

presens? Il respondit qu'il en auoit encore vn qui gardoit le bestail aux champs: mais qu'il estoit petit de corps, & qu'il pensoit bien qu'il ne fust propre, pour le sceptre Royal. Mais Samuel estant desia aduerti que la grāde stature n'estoit pas bon signe, fit venir cestuy-là. Et est chose fort notable deuant que l'escriture recite comme il fut oingt Roy, il est en icelle, *Erat autem rufus & pulcher aspectu, decoraque facie, surge & vnge eum, ipse est enim.* C'est à dire, il estoit blond & beau de visage: leue toy, Samuel & l'oingts pour Roy: car il est celuy que ie demande: de maniere que Dauid auoit les deux premiers signes desquels nous auons parlé: il estoit blond, bien fait, & moyen de corps: il estoit vertueux & de bōnes mœurs (qui est la troisiesme marque d'vn Roy) car Dieu dist de luy, *Inueni virum iuxta cor meum.* I'ay trouué vn homme selon mon cœur. Car combien qu'il pechast beaucoup de fois, il ne perdoit pas pourtant le nom & habit de vertueux, non plus que celuy qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il face quelque chose de bon, ne perd pourtant le nom de mauuais & vicieux. Il semble qu'on puisse prouuer qu'il a vescu sain, toute sa vie: car il n'est fait mention en l'histoire que d'vne seule maladie: qui estoit vne disposition naturelle de ceux qui viuent long temps: car s'estant en luy resolue & cōsommee la chaleur naturelle, il ne pouuoit s'eschauffer dedans le lict: au

*Aux Act. cha. 13.*

*Au 3. des Rois, cha. 1.*

moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoiselle, pour le tenir chaud. Et ainsi il vesquit tãt d'annees, que le texte dit, *Et mortuus est in senectute bona, plenus dierũ & diuitiis & gloria.* C'est à dire, Dauid est mort vieil, plain de iours, de richesses & de gloire: apres auoir souffert tant de trauaux en la guerre, & fait si grande penitence de ses pechez. Il a vescu longtemps, pource qu'il estoit bien temperé & composé pour resister aux causes qui sont les maladies, & qui accourcissent la vie de l'homme. Saül nota bien la grande prudence & sçauoir d'iceluy, quand il dist. Seigneur ie cognoy vn grand musicien fils d'Ysai natif de Belem, courageux pour combattre prudẽt en ses raisons, & beau de visage. Par lesquelles marques susdites il est certain que Dauid estoit homme temperé, & que à telles gens est deu le sceptre Royal: car leur esprit est le meilleur que nature puisse faire. Mais contre ceste doctrine se presente vne difficulté fort grande, qui est, Pourquoy Dieu cognoissãt tous les esprits & habilitez d'Israël, & sçachans que les hommes temperez ont la prudence & le sçauoir, requis à l'office de Roy, en la premiere eslection, il ne trouua vn homme tel? car le texte dit que Saül estoit si grand, qu'il surpassoit des espaules tout le peuple d'Israël. Et ce signe (non seulement en Philosophie naturelle) est vn mauuais signe pour l'esprit, mais aussi nous voyons que Dieu mesme, comme

*Au 1. des Para. ch. 29.*

*Au 1. des Rois, ch. 16.*

*Au 1. des Rois, c. 9.*

nous auons prouué, reprint Samuel, de ce qu'incité par la grande stature d'Eliab il le vouloit oindre Roy. Mais ce doute declare estre vray ce que dit Galien, que hors de Grece ne se trouue vn hõme temperé, puis qu'en vn peuple si grãd qu'Israël, Dieu n'en trouua vn pour estre esleu Roy : n'estoit qu'il fut besoin attendre que Dauid fust grand, cependant lequel tẽps il esleue Saül. Car le texte dit qu'il estoit le meilleur de tout Israël: & de fait, il deuoit auoir plus de bonté que de science : ce qui ne suffit pas pour regir & gouuerner. *Bonitatem & disciplinam & scientiam doce me*: disoit le Prophete Royal Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy soit bõ & vertueux, s'il n'a par mesme moyen la sagesse. Par cét exemple, il semble que nous ayõs suffisammẽt cõfirmé nostre opiniõ: mais en Israël nasquit pareillemẽt vn Roy duquel a esté dit, *Vbi est qui natus est Rex Iudæorum*? Et si nous prouuiõs qu'il fut blõd, bien proportionné, moyen de corps, vertueux, sain & de grande prudẽce, & sçauoir, cela ne nuiroit point à nostre doctrine. Les Euangelistes ne se sont point amusez à dire la composition de Christ nostre Redẽpteur: pource que cela ne seruoit pas à la matiere qu'ils vouloient traiter : mais c'est vne chose aisee à entẽdre, supposé que d'estre proprement temperé est toute la perfectiõ que l'homme sçauroit auoir. Et veu que le sainct Esprit le composa & le forma, il est certain que la cause materielle

*Au 2. li. de la conseruation de la santé.*

*Psal. 118.*

*En sainct Mat. c. 2.*

dont il le forma, ni l'intemperature de Nazareth ne peuuent luy resister ni le faire errer en ses œuures, comme les autres agents naturels: ains il a fait ce qu'il a voulu: car il n'a eu faute de pouuoir de sçauoir, & de volonté, pour faire vn homme tresparfait & sans aucune faute. Ioint que sa venuë (comme luy mesme le dit) a esté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enseigner la verité. Or auons nous prouué ailleurs, que ceste temperature est le meilleur instrument naturel pour ces deux choses. Et ainsi ie tiens pour vray ce que P. Lentulus proconsul escriuit au Senat Romain, de Hierusalem, en ceste maniere. De nostre temps est apparu vn homme qui est viuant à ceste heure, de grande vertu, appellé Iesus Christ, que le peuple appelle vray Prophete, & duquel les disciples disent qu'il est fils de Dieu. Il ressuscite les morts, il guarit les malades: il est homme de moyenne stature, & droite, beau de visage, auquel se voit vne telle reuerence imprimee, que ceux qui le regardent sont induits à l'aimer & craindre. Il a les cheueux de couleur d'auelaine bien meure: iusques aux aureilles ils sont vnis & d'vne mesme sorte, mais depuis les aureilles iusques aux espaules ils sont de couleur de cire, & pour ceste cause ils reluisent d'auantage. Au milieu du front & en la teste, il est ni plus ni moins que les Nazareens: il a le front vni & fort serain: le visa-

*En S. Iean chap. 18. S. Matt. chap. 20.*

*Lettres de P. Lentulus proconsul, touchant Iesus Christ.*

ge sans aucune ride ni tache, accompagné d'vne couleur moderee. On ne sçauroit trouuer à redire ni à son nez ni en sa bouche: il a la barbe espaisse à la semblance des cheueux, non large, mais fenduë par le milieu: il a vn regard fort graue: il a les yeux clairs & esclatans: il estonne quand il reprend: & quãd il admõneste, il est gracieux il se fait aymer: il est ioyeux auec grauité: iamais on ne le vid rire, mais bien l'a on veu plorer: il a les mains & les bras gracieux à voir: en compagnie il contẽte fort: mais il ne s'y trouue gueres, & quand il s'y trouue, il est fort modeste: en sa representation, il est le plus bel homme que l'on sçauroit imaginer. En ce recit sont contenus trois ou quatre signes de l'homme temperé: le premier est la cheuelure & la barbe blonde tirant sur la couleur d'auelaine, qui est vn iaulne bruslé, de laquelle couleur Dieu vouloit que fust la beste que l'on deuoit sacrifier, pour la figure de Christ. Et quand il entra au ciel, en triomphe & maiesté telle qu'il appartenoit à vn tel Prince, aucuns Anges dirent, qui ne sçauoyent rien de son incarnation, *Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra?* Qui est celuy là qui vient de la terre rouge, ayant les accoustremens taints de la mesme couleur? ce qu'ils disoyent à cause de sa cheuelure & barbe qu'il auoit rousse, & à cause du sang, dont il estoit marqué. L'escriture recite aussi qu'il estoit le plus bel homme que l'on

*Aux nõbres, c. 19.*

*En Esa. chap. 63.*

vid onc: qui est le second signe que doyuent auoir les hommes temperez: & ainsi estoit pronostiqué en la saincte escriture, pour signal afin de le cognoistre, *Speciosus formæ præ filijs hominum.* Et en vn autre part, l'escriture porte, *Pulchriores sunt oculi eius, vino: & dentes eius lacte candidiores.* Il est beau entre les fils des hômes : ses yeux sont plus beaux que le vin, & ses dents plus blanches que le laict. Laquelle beauté & bonne composition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fussent affectionnez, n'ayant en soy chose qu'on peut abhorrer. Et ainsi l'escriture dit que chacun l'aimoit & luy portoit grande affection. Elle declare aussi qu'il estoit de corps moyen : non pas pour ce que le sainct Esprit eust faute de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auons prouué ailleurs de l'opinion de Platon & d'Aristote, que chargeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grand tort à l'esprit. L'escriture certifie pareillement en luy, le troisiesme signe, qui est d'estre vertueux & de bonnes mœurs. Les Iuifs n'ont peu prouuer le contraire, auec leurs faux tesmoignages, & ne luy ont peu respôdre, quâd il les a interroguez. *Quis vestrû arguet me de peccato?* Qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il deuoit à son histoire, affirme de luy, qu'il sembloit auoir vne autre plus grande nature que d'homme, veu la bonté & sçauoir d'i-

Psal. 44.

En Gene. chap. 49.

Pulchritude

Au 18. li. de l'antiquité, ch. 3.

celuy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre Redempteur, pource qu'il fut crucifié tant ieune: & de fait si on l'eust laissé viure (& que luy mesme l'eust permis) le cours naturel, il eust vescu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demeurer quarante iours & quarante nuicts en vn desert, sans boire & manger, se deffendroit & preserueroit mieux des autres choses plus legeres qui le pouuoyent alterer & offenser: combien que ce fait soit reputé pour miracle & chose qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples de Roys que nous auons amenez, suffisoyent pour donner à entendre que le sceptre Royal est deu aux hommes temperez & que ceux là ont l'esprit & prudence que cest office là requiert. Mais il y a vn autre homme fait par les propres mains de Dieu, pour estre Roy & Seigneur de toutes les choses creées. Il l'a fait pareillement roux & blond, bien proportionné, vertueux, sain, de grande vie & tres prudent: & ne sera pas mal fait, de le prouuer. Platon tient pour chose impossible q̃ Dieu ni la nature puissent faire vn homme temperé, en pays de mauuaise temperature: & ainsi il dit, que Dieu pour faire le premier homme fort sage & temperé, trouua vn lieu où la chaleur de l'air n'excedast la froideur: ni l'humidité la siccité. Et la saincte escriture (où il a trouué ceste sentence) ne dit pas que Dieu crea Adam dedans le

*En sainct Mat. c.4.*

*Au Dialogue de la nature.*

Paradis terrestre (qui estoit le lieu fort temperé qu'il dit) mais que depuis qu'il fut formé, il le mit là.

*Gen.ch.2.* *Tulit ergo dominus Deus hominem, & posuit eum in paradisum voluntatis, vt operaretur, & custodiret illum.* Dieu dōc enleua l'homme, & le mit au paradis de volupté: afin qu'il fist son œuure & qu'il le gardast. Car estant le pouuoir de Dieu infiny, & son sçauoir sans mesure & en volonté de luy dōner toute la perfection naturelle qui peut estre au genre humain, il est à croire q̃ le morceau de terre, duquel il le forma, ni l'intemperature du champ Damascene (où il fut creé) ne l'ont peu empescher de le faire temperé. L'opinion de Platon, d'Aristote, & de Galien a lieu és œuures de nature: & bien que l'on habite en pays intemperez, il aduient neantmoins aucunefois d'engendrer vn homme temperé. Mais il est manifeste que Adam auoit la cheuelure & la barbe rousse, qui est le premier signe de l'homme temperé: car eu esgard à ceste marque tāt notable, on luy imposa ce nom, *Adam*, lequel signifie comme sainct Hierosme l'interprete, *Homo rufus*, Homme rousseau, ou blond. On ne sçauroit nier non plus qu'il n'ait esté bien fait & biē proportionné: car quand Dieu eut acheué de le

*Gene. c. 1.* creer, le texte dit, *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.* Par consequent il est certain qu'il ne sortit laid de la main de

*Au Deute.cha.32.* Dieu, ni mal basty: car, *Dei perfecta sunt opera:* Et le texte dit des arbres, qu'ils estoyent

Laus sapientis



fort beaux à voir. A plus forte raison l'estoit Adam, que Dieu auoit fait pour vne principale fin, & pour estre Seigneur & President du mõde. On peut recueillir qu'il fut sage, vertueux, & de bonnes mœurs (qui est la troisiéme & sixiéme marque) par ces paroles, *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram.* Car, suiuant les anciens philosophes, le fondement en quoy gist la semblance qu'a l'homme auec Dieu, est la vertu & science. Et pour ceste cause Platon dit que l'vn des plus grands contentemens que Dieu reçoiue au ciel, est d'oüir louër & aggrandir en la terre l'hõme sage & vertueux: car vn tel homme est le vray pourtrait de luy. Au contraire, il se fasche, si les ignorans & vicieux sont estimez & honorez: Ce qui est pour la grande dissimilitude qui se trouue entre Dieu & eux. Il n'est pas difficile à prouuer qu'il a vescu sain & fort long temps (qui est le quatriesme & cinquiesme signe) puis qu'il a vescu neuf cens & trente ans accomplis. Et ainsi ie peux conclurre que l'homme qui sera rousseau, bien fait, de moyenne stature, vertueux, sain, & de longue vie, sera par consequent de grande prudence, & aura vn esprit propre & cõuenable au sceptre Royal. Nous auons par mesme moyen descouuert comme se peut ioindre & assembler vn grand entendement, auec vne grande imagination & memoire: bien qu'il y ait vn autre moyen, sans que l'homme soit tempe-

*Gene. c. 3.*

*Galen de curãd. anim. mor.*

*Au liure des loix.*

ré. Mais nature en fait si peu de ceste maniere, qu'il ne s'en est iamais trouué q̃ deux, de tout tant d'esprits que i'ay peu examiner. Il est facile à entendre comme se peut faire qu'vn grand entendement s'assemble auec vne grande imagination & memoire, n'estant l'homme temperé, supposant l'opinion d'aucuns Medecins, qui affirment que l'imagination reside en la partie de deuant du cerueau : la memoire en la partie de derriere, & l'entendement en celle du milieu: on peut dire le mesme en nostre imagination: mais c'est grand cas qu'estant le cerueau non plus gros qu'vn grain de poiure, quand nature le forme, il face neantmoins vn ventricule & lieu de semẽce fort chaude, vn autre de fort humide, le troisiéme du milieu de fort seiche: mais en fin, ce n'est pas vne chose impossible.

*Comme les peres doiuent engendrer enfans sages, & d'esprit tel que requierent les lettres: en quoy se trouuent choses notables.*

## CHAP. XV.



'EST vne chose digne de grande merueille, qu'estant la nature telle que nous sçauons tous, prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir, & pouuoir, si elle se trom-

petant à faire l'homme, de maniere que pour vn qu'elle fait sage & prudent, elle en cree vne infinité qui sont despourueus d'esprit: dequoy cherchant la raison & causes naturelles, i'ay trouué que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature à establi, & ne sçauent les conditions qui se doiuent garder, afin que leurs enfans soient prudens & sages. Car par la mesme raison qu'en quelque region que ce soit, téperee ou non temperee, naistra vn homme fort ingenieux, en sortiront autres cent mille, si on garde tousiours ce mesme ordre de causes. Si nous pouuiõs remedier à cela par art, nous aurions fait à la Republique le plus grand bien qu'on sçauroit faire. Mais la difficulté de ceste matiere est, qu'elle ne se peut traiter par termes tant honnestes que requiert la honte naturelle que les hommes ont: & par mesme raison que nous laissons de dire & noter quelque diligence ou contemplation necessaire, il est certain que tout s'en va perdu: de maniere que l'opinion de plusieurs graues philosophes est, que les hommes sages engendrent ordinairement des enfans fort ignorans: pource qu'en l'acte charnel ils se gardent, par honnesteté, d'aucunes diligences qui sont requises, afin que l'enfant tire la sagesse du pere. Aucuns anciens philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle, pourquoy les yeux sont naturellement honteux, quand on leur

Voiez l'epistre du S. de Ste Marthe en la lettre de Pasquier Lib. 2. p. 65.

met deuant les instrumens de la generation: & pourquoy l'oüie est offensee quand elle en entend parler: estans esmerueillez de voir que nature ait fait ces parties auec vn tel souci & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre humain immortel: & neantmoins que l'hôme plus est sage & prudent, plus est honteux & esmeu quand il les regarde, ou qu'il les entend nommer. Aristote dit que la honte & l'honnesteté est propre passion de l'entendement, de maniere que quiconque ne s'offensera par le nom & acte de la generation, est certainement despourueu de ceste puissance, comme nous dirions que celuy n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne se brusleroit. Par ce moyen Caton l'ancien descouurit que Manilius, homme illustre estoit despourueu d'entendement, pource qu'on l'aduertit qu'il baisoit sa femme en la presence d'vne sienne fille qu'il auoit. Et pour ceste raison il le priua du Senat, & ne peut tant faire qu'il fust admis au nombre des Senateurs. De ceste contemplation Aristote a fait vn probleme, demandant: Pourquoy les hommes qui veulét exercer l'acte Venerien, ont honte de le confesser: & quand ils ont enuie de viure, ou de manger ou de faire quelqu'autre chose, ils ne se soucient point de le dire. A quoy il respond & dit, Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles

*Au 3 liu. de l'ame, & au 4. des topic.*

*En la 4. sect. prob. 28.*

aucunes

aucunes ſont de ſi grande importance, que s'il ne les mettoit en execution, elles le feroient mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien, eſt pluſtoſt indice d'abondance que de faute. Mais certainement le probleme eſt faux, & la reſponſe auſſi : car non ſeulement l'homme à honte de manifeſter le deſir qu'il a d'auoir affaire à la femme, mais auſſi de boire, de manger, & de dormir. Et s'il a enuie de ietter dehors quelque excrement, il ne l'oſe dire, ni faire, ſi ce n'eſt auec peine & honte : & auec ce, il va au lieu le plus ſecret, afin que perſonne ne le voye. Nous voyons meſmes des hommes tant honteux, qu'ayans grande enuie de piſſer, ils ne le peuuent faire, ſi quelqu'vn les regarde : & ſi on les laiſſe ſeuls, ils peuuent piſſer incontinent, & à leur aiſe : ce qui eſt l'appetit de ietter ce qui eſt ſuperflu au corps : de maniere que ſi on ne le faiſoit, l'homme viendroit à mourir, & beaucoup pluſtoſt qu'il ne feroit pas, s'il ne mangeoit ni ne beuuoit. Et ſi aucun le dit, ou fait en preſence d'vn autre, Hippocrate dit, qu'il n'eſt pas en ſon libre iugement. Galien dit, que la ſemence à telle proportion & conuenance auec les vaſes ſpermatics, que l'vrine auec la veſſie : car comme la quantité de l'vrine incite la veſſie à la chaſſer de là, la quantité de la ſemence moleſte auſſi les vaſes ſpermatics. Et quant à ce qu'Ariſtote penſe que l'homme & la femme ne deuiennent malades, & ne meurent à cauſe de la

*Au 6. des lieux affectez, cha. 6.*

retention de la semence, c'est contre l'opinion de tous les Medecins, principallemēt de Galien, qui dit & affirme, que maintes femmes, demeurant ieunes & veufues sont venuës à perdre le sens & le mouuement, le poulx, & la respiration, & sur les entrefaites, la vie. Le mesme Aristote allegue plusieurs maladies que les hommes continens souffrent, pour la mesme raison. La vraye responsе au probleme ne se peut donner en philosophie naturelle, car elle n'est de la iurisdiction. Et pourtant est besoin passer à autre science superieure, que l'on appelle Metaphisique, en laquelle Aristote dit, que l'ame raisonnable est la plus basse de toutes les intelligences : & pource qu'elle est procedee de la nature des Anges, elle est faschee de se voir mise au corps, lequel a communauté auec les bestes brutes. Et ainsi la sainte escriture note, comme chose contenant mistere, que le premier homme estant nud, n'auoit point de honte : mais que se voyant ainsi, il se couurit, cognoissant que par sa faute il auoit perdu l'immortalité, & que son corps estoit suiet à alteration, & corruption, & qu'on luy auoit baillé ces instrumens & parties, afin que necessairement il mourust, & laissast vn autre en sa place: & que pour conseruer ce peu de tēps qu'il auoit à viure, il luy estoit necessaire de boire & de manger, & de ietter hors de si mauuais excremens. Et s'est augmentee en luy la honte, voyant que les Anges, auſ-

*Au 6 liu. des lieux affectez, chap. 6.*

*Au li 12. de la Metaph.*

quels il touchoit, sont immortels, & n'ont que faire de boire, de manger, ni de dormir, pour la conseruation de la vie, & n'ont instrumens pour s'engẽdrer les vns les autres, ains qu'ils ont esté creez tous ensemble de nulle matiere, & sans crainte de se corrompre: dequoy sont naturellement instruits les yeux & l'oüie. Parquoy l'ame raisonnable s'en fasche, & à honte que luy viẽnent en memoire les choses que l'on a donné à l'homme pour estre mortel & corruptible. Que ceste soit la conuenable raison, il appert clairement, car Dieu pour contenter l'ame, apres le iugement vniuersel, & pour luy donner entiere gloire, il doit faire que son corps ait les proprietez d'vn Ange, luy donnant subtilité, agilité, immortalité, & splẽdeur: à raison dequoy il n'aura besoin de manger, ni de boire, comme les bestes brutes. Et estans au ciel de ceste maniere, les ames n'auront honte de se voir en chair, comme maintenãt ne l'ont Christ nostre Redempteur & sa mere: ains vne gloire accidentalle de voir cessé l'vsage des parties qu'auoient coustume d'offenser l'oüie & la veuë. Ayant l'homme, en apres esgard à l'honnesteté naturelle de l'oüie, il tasche d'euiter les termes durs & aspres de ceste matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ne se peut excuser. L'honneste lecteur me pardõnera: car de reduire en art parfait la maniere qui se doit tenir, à ce que les hommes

*Notez vn indice de l'immortalité de l'ame.*

soient de bon esprit, c'est vne des choses dont la Republique à plus de besoin: attendu que par la mesme raison, naistront des hommes vertueux, bien fais, sains, & de longue vie. Il me semble propre de diuiser la matiere de ce chapitre en quatre principalles parties, pour esclarcir ce qui se doit dire, & afin que le lecteur ne se cõfonde. Premierement il faut monstrer les qualitez & le naturel temperament que l'homme & la femme doiuent auoir, afin de pouuoir engendrer: secondemẽt il faut declarer quelle diligence doiuent employer les peres, à ce que les enfans soient masles & non femelles: tiercement, comme ils viendront sages & non ignorans: & puis comme on les doit nourrir, apres qu'ils sont nez: pour conseruer leur esprit. Or pour venir au premier poinct, nous auons desia dit de l'opinion de Platon, qu'en la Republique bien ordõnee deuroient estre des forgeurs de mariages, qui sçeussent par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient, pour bien accorder l'vne & l'autre partie. En laquelle matiere Hippocrate & Galien ont commencé à trauailler, & ont donné quelques reigles pour cognoistre la femme qui est feconde, & celle qui ne peut enfanter, & que l'homme est inhabile à engendrer, & lequel est puissant pour ce faire. Mais de tout cela, ils n'ont dit gueres de choses, & n'en ont parlé auec telle distinction qu'il falloit, aumoins au propos qui se presente:

*In Theol.*

à raison dequoy sera besoin cōmencer l'art dés les principes, & luy dōner en brief l'ordre qu'il faut pour esclarcir de quels peres sortent enfans sages, & de quels, ignorās & paresseux. A quoy faire, il est besoin sçauoir premierement vne certaine philosophie particuliere, laquelle estant fort manifeste aux maistres de l'art, le vulgaire toutesfois n'en a point de souci, veu que tout ce qui se doit dire touchant le premier point, depēd de sa cognoissance: c'est que l'homme (biē qu'il nous semble de la composition que nous voyons) ne differe point de la femme, selon que dit Galien, d'autre chose que de ce qu'il a les membres genitaux hors du corps. Car si nous faisons anatomie d'vne femme, nous trouuerons qu'elle a au dedās deux coüillons, deux vases spermatiques, & le ventre de la mesme composition que le membre de l'hōme, sans qu'aucun lineament luy defaille. Ce qui est tant veritable, que si nature acheuant de forger vn homme parfait, le vouloit conuertir en femme, il n'y auroit autre chose à faire, que de remettre au dedans les instrumēs de la generation: & si estant la femme faite, elle vouloit la changer en homme, elle n'auroit autre chose à faire qu'à luy tirer les coüillons dehors. Cela est aduenu plusieurs fois à la nature, estāt la creature aussi bien au corps comme dehors: dequoy les histoires sont plaines: mais aucuns ont pensé que c'estoit vne chose fabuleuse, veu que les poëtes en

*Au liurē de la dissection de la matrice, & au 2. li. de la semence, chap. 5.*

ont fait leur profit, & toutesfois il est ainsi. Car nature à souuẽt fait vne fille, qui a demeuré vn ou deux mois au vẽtre de sa mere, & suruenãt aux membres genitaux abõdance de chaleur (pour quelque occasion) elle les fera sortir dehors, & fera vn masle. On cognoit apres appertement qui sont ceux, ausquels est aduenuë ceste transmutation au ventre de leur mere, en certains mouuemens qu'ils ont, qui ne sont propres ni conuenables aux hommes : Ils sont fœminins: ils ont la voix delicate comme les femmes, & sont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombent ordinairement au peché execrable. Au contraire, nature à fait souuentesfois vn masle, auec ses membres genitaux dehors, & suruenãt vne froideur, elles les a fait retourner au dedans, & en a fait vne fœmelle. Ce qui se cognoit apres la naissance, en ce qu'vne telle fille à l'air d'vn garçon, tant en la parole, qu'ẽ tous ses mouuemens & œuures. Il semble que cela soit difficile à prouuer : mais considerãt ce que plusieurs anciens historiographes affirment, il est fort aisé de le croire. Or que les femmes se soyent tournees en hommes, depuis la naissance, le vulgaire ne s'estonne de l'entendre : car outre ce qu'en racontent pour chose vraye plusieurs anciẽs, c'est vne chose qui est aduenuë en Espagne, depuis peu d'annees en ça, de maniere qu'il n'est besoin debatre ni disputer ce que l'experiẽce demonstre. D'auantage, il est aisé à en-

Exemples de cela voyes de montagnes en quelque endroict du 2. livre de ses essais et philippe de Marnix ou il nomme le pape Androgine. Ex Plinio et Aliis.

tendre quelle est la raison & cause que les membres genitaux s'engẽdrent dedans ou dehors, & que vient à sortir vne fille & non vn garçon : sçachant que la chaleur dilate & eslargit toutes choses, & la froideur les detient & reserre. Parquoy tous les philosophes & medecins accordent, que si la semence est froide & humide, se fait vne fille & non pas vn garçon, mais si elle est chaude & seiche que s'engendrera vn garçon, & non pas vne fille : d'où s'infere clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme : ni femme chaude, au respect de l'homme.

*Galien au 2. li. de la semence, chap. 5.*

Aristote dit, que la femme pour estre fecõde, ou pour porter enfans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit, il seroit impossible qu'elle eust du laict, pour substanter neuf mois la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né : le tout se gasteroit & consommeroit.

*En la 4. sect. prob. 2.*

Tous les philosophes & medecins disent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, que entre la terre & le froment ou autre semence quelconque. Or voyons nous que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs n'osent semer, pource que la semence ne prend ni germe: & entre les terres, celles-là sont les plus fecondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humidité : comme se voit par experience, és pays du Nort, Angleterre, Flandre & Allemaigne, l'abon-

*Gal. aux Aphoris. com. 62.*

dance desquels en biens de la terre, rend esmerueillez ceux qui n'en sçauent pas la cause: & en telles terres, ne se voit pas vne femme mariee, qui soit sterile, & qui ne porte des enfans à cause de leur grande froideur & humidité. Mais combien que la femme doyue estre froide & humide, afin de conceuoir, elle pourroit neãtmoins l'estre en tel excez, qu'elle gasteroit la semence, comme nous voyõs que les bleds se perdent par les trop grandes pluyes, & qu'ils ne peuuent meurir, quand le temps est trop froid. Parquoy l'on peut entendre que ces deux qualitez doiuent estre moderees, autrement la fecondité se perd. Hippocrate tient pour feconde la femme de laquelle le ventre est temperé, de telle maniere que la chaleur n'excede la froideur, ni l'humidité, la siccité: & ainsi dit-il que les femmes qui ont leurs ventres froids ne conçoiuent ni celles qui les ont fort humides, fort chauds & secs. Et comme il est impossible que la femme puisse conceuoir, & moins encore estre femme, si elle & ses mẽbres genitaux sont temperez, (pource que si la semence de laquelle au commencement elle est formee estoit temperee, les mẽbres genitaux sortiroyent dehors, & en seroit fait vn garçon auec la barbe, & mesme plus parfait que nature sçache faire) aussi peu la matrice & la femme peut estre chaude, en excez & domination: pource que si la semẽce de laquelle elle a esté engendree auoit ceste tempera-

*Au 1. des Aph. 62.*

ture, elle fust sortie masle & non fœmelle. Il est donc certain que la froideur & l'humidité sont les deux qualitez qui rendent la femme feconde: car la nature de l'homme a besoin de beaucoup de nourriture, pour se pouuoir engendrer & conseruer. Et pour ceste cause voyons nous que de toutes les fœmelles qui se trouuent entre les bruts animaux, n'y en a pas vne qui ait menstruës comme la femme. Parquoy estoit necessaire la faire toute froide & humide, & en tel poinct ou degré qu'elle creast beaucoup de sang flegmatic, qui ne peut estre gasté ni consommé: i'ay dit sang flegmatic, pource qu'il est propre à la generation du laict, duquel Galien & Hippocrate disent que la creature se maintient, tout le temps qu'elle demeure au ventre de la mere. Que si elle estoit temperee, elle engendreroit beaucoup de sang, mal propre à la generation du laict, qui se resouldroit du tout (comme en l'homme temperé) & ainsi ne demeureroit chose aucune, pour maintenir la creature. Parquoy ie tiens pour impossible qu'aucune femme soit temperee: elles sont toutes froides & humides, si les medecins & Philosophes ne me donnēt la raison pourquoy la barbe ne vient à aucune femme, & qu'à toutes, estant en santé, leur viennent les menstruës, ou pourquoy, si la semence de laquelle la femme a esté faite, estoit temperee ou chaude, s'en est fait plustost vne fille qu'vn garçon? Mais

*En la 5. sect. proble. 52.*

aussi combien qu'elles soient toutes froides & humides, elles ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur & humidité. Aucunes le sont au premier : autres, au second, & autres , au troisiesme : toutes lesquelles peuuent deuenir grosses & enceintes, si l'homme correspõd en la proportion de chaleur, que nous dirons ci apres. On ne trouuera pas vn philosophe ni medecin, qui ait encores dit iusques à present , par quels signes on doit cognoistre ces trois degrez de froideur & humidité en la femme, & sçauoir laquelle est froide & humide,au premier:quelle au secõd,& quelle au troisiesme. Mais considerant les effets que ces qualitez produisent aux femmes , nous pourrõs le departir,par le moyen de la force & vigueur,& ainsi nous pourrõs entendre le premier par l'esprit & habilité de la femme:l'autre, par les mœurs &cõplexion, le troisiéme,par la grosse voix ou deliee: le quatriéme,par la chair , en abondance ou au cõtraire:le cinquiéme,par la couleur:le sixiéme,par le poil:le septiéme,par la beauté ou laideur. Quãt au premier, il faut sçauoir, que encores qu'il soit vray ( comme nous auõs prouué en vn autre endroit) que l'esprit & habilité de la femme suit le temperament du cerueau,& non d'aucun autre membre:si est-il pourtant que la matrice & coüillons d'icelle sont de telle force & vigueur,pour alterer ou chãger tout le corps que s'ils sont chauds & secs, ou froids &

humides, ou de quelque autre temperature Galien dit que les autres parties en tiennẽt & sont de mesme. Mais tous les medecins disent que de tous les membres, le cerueau reçoit les alterations le plustost, combien qu'ils n'ayent raison, sur laquelle ils puissent fonder vne telle conuenance. Il est vray, que par experience Galien prouue, que chastrant vne truye, incontinent elle s'adoucit & s'engraisse, & luy deuient la chair tẽdre & sauoureuse: mais si les coüillons luy demeurent, la chair en est dure à manger, comme la chair d'vn chien. Parquoy se peut entendre que la matrice & les coüillons sont de grande efficace, pour cõmuniquer à toutes les autres parties du corps, leur temperament: principalement au cerueau, pource qu'il est froid & humide, comme eux: & où, par la semblance, le passage est fort aisé. Et si nous prenõs garde que la froideur & humidité sont qualitez qui nuisent a la partie raisõnable, & que leurs cõtraires (la chaleur & siccité) la rendent parfaite, & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monstrera vn grãd esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré, & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisiéme degré, & si elle participe de ces deux extremes, c'est signe qu'elle l'est au secõd degré, car de pẽser que la fẽme puisse estre chaude & seiche, & auoir vn esprit & habilité conuenable à ces deux qualitez, c'est vne

*Au 5. des Aph. cõ. 62.*
*Hippo au 6. des epi. p.1.cõ.2.*

*Au 1. li. de la semence, ch. 15.*

fort grande erreur, car si la semence de laquelle elle a esté formee se fust trouuee chaude & seiche par excez, il en fust prouenu vn garçon, & non pas vne fille : mais pour auoir esté froide & humide, en a esté faite vne fille, & non pas vn garçon. La verité de ceste doctrine est claire & manifeste, si l'on cõsidere l'esprit de la premiere femme qui fut au monde : car quand Dieu l'eut faite de sa propre main, parfaite en son sexe, il est certain neantmoins qu'elle sçauoit beaucoup moins qu'Adam, & pour ceste cause le diable sçachant cela, fut vers elle pour la tenter, & n'osa venir à l'homme cognoissant son grand esprit & sçauoir, & de dire que Dieu osta tout le sçauoir à Eue, qui luy defailloit pour esgaller Adam à cause de son peché, personne ne le peut affirmer, pource qu'elle n'auoit encor offensé. Il s'ensuit donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand que Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est le temperament necessaire, pour estre feconde, & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au sçauoir : car s'il l'eust faite temperee, comme Adam, elle se fust trouuee tressage: mais elle n'eust peu enfanter, ni auoir ses fleurs, si n'eust esté par voye supernaturelle. Sainct Paul se fonda en ceste nature, quand il dist, *Mulier in silentio discat, cum omni subiectione, docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio.* C'est à dire, Que la

femme apprenne en silence, auec toute suiection: ie ne veux pas que la femme enseigne, ni qu'elle domine l'hõme, mais qu'elle se taise, & qu'elle obeïsse à son mary. Mais cela s'entend quand la femme n'a l'esprit, ni autre plus grande grace que sa dispositiõ naturelle : car si elle a quelque don special, elle peut bien enseigner & parler. Nous sçauons bien, que comme le peuple d'Israël fut opprimé & assiegé par les Assyriens, Iudith femme tressage enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabry & Charmy, & les tença, disant: Pourquoy souffre on à Ozias de dire, que si dedans cinq iours ne luy viẽt du secours, le peuple d'Israël tombera à la misericorde des Assyriens? Voyez vous pas que ces paroles prouoquent Dieu à ire, & non pas à misericorde? pourquoy est-ce que les hommes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoy limitent ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer? Et acheuant de les reprẽdre en ceste maniere, elle mõstra comme ils deuoient appaiser son ire, & obtenir de luy ce qu'ils demandoient. Elbore aussi (femme non moins sage) enseigna au peuple d'Israël le moyen de rendre graces à Dieu, pour la grande victoire qu'il auoit euë de ses ennemis. Mais quand la femme demeure en sa disposition naturelle, tout le genre de lettres & sçauoir est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise Catholique, à iuste cause defend à toute fem-

me de prescher, confesser, & enseigner: pource que son sexe n'admet aucune prudence ni discipline. On descouure aussi par les mœurs & complexions de la femme en quel degré de froideur & humidité gist son temperament: car si auec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & fascheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auons prouué ailleurs, que la mauuaise complexion tient tousiours à la bonne imagination: celle qui a ce poinct ou degré de froideur & humidité note & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bonne compagnie, & ne s'estonnent de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit quelque sornette. Au contraire, quand la femme est de bonne complexion, quand elle ne se donne aucune peine, qu'elle rid à toute occasion, qu'elle passe par tout, qu'elle dort fort bien, elle descouure le troisiesme degré de froideur & humidité: car la grande molesse du cerueau & esprit est ordinairement accompagnee de peu de sçauoir. Celle qui participe des deux extremes, est froide & humide au second degré. Galien dit que la voix forte & aspre est indice de grande chaleur & siccité: nous le prouuons aussi ailleurs de l'opinion d'Aristote, par où nous entendrons, que si la femme à la voix: comme d'vn homme, elle est froide & humide au premier degré, & si elle l'a fort deliee, & de-

*Au liure de l'art, med. Hippo. au 6. des Epid.*

licate, elle l'est au troisiesme. Et si elle participe des deux extremes, elle a vne naturelle voix de femme, & mesmes est froide & chaude au second degré. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des signes de l'homme, combien despend la parole du temperament des coüillons. La femme fort charnuë demonstre aussi vne grande froideur & humidité : car les Medecins disent que l'embonpoint & la graisse s'engendre aux animaux par ce moyen. Et au contraire si elle est seiche & maigre, elle demonstre auoir en soy peu de froideur & humidité: Et si elle n'est ni trop grasse ni trop maigre, c'est signe qu'elle est froide & humide au second degré: la molesse & aspreté de la chair monstrent aussi les degrez de ces deux qualitez : la grande humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité la fait aspre & dure, & la moderee la fait de bonne sorte. La couleur du visage & des autres parties du corps descouurent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blanche. Galien dit que c'est signe de grande froideur & humidité, & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré, & de ces deux extremes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & coloree. Quand la femme a beaucoup de poil, & qu'elle a vn peu de barbe, c'est donc vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froideur

*Au 1. liure de san. mis.*

& humidité: car ſçachant la generation du poil & de la barbe, tous les Medecins diſent que le poil vient de chaleur & ſiccité, & s'il eſt noir, il demonſtre beaucoup de chaleur & ſiccité : Si la femme n'a gueres de poil, ni cheuelure, elle tient la temperature contraire : celle qui eſt froide & humide au ſecond degré, a vn peu de poil, mais il eſt blond & doré. La laideur & beauté aident beaucoup à cognoiſtre les degrez qu'à la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme ſort au premier degré des ſuſdites qualitez : car la ſemence ſeiche dont elle a eſté formee a empeſché ſa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable, afin que le potier la puiſſe former, & en faire ce qu'il voudra ; mais ſi elle eſt dure & ſeiche, les vaſes en ſeront laids & mal formez. Ariſtote dit auſſi que la grande froideur & humidité rend les femmes naturellement laides: car ſi la ſemence eſt froide, & fort humide, elle ne ſe peut pas bien former, pource qu'elle ne peut conſiſter, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vaſes ſont mal baſtis. La femme fort belle eſt froide & humide au ſecond degré, pource qu'elle a eſté faite de matiere bien aſſaiſonnee & obeïſſante à nature : qui eſt vn ſigne de ſoymeſme fort euident, pour cognoiſtre que la femme eſt feconde, & qu'elle peut enfanter : pource qu'elle eſt d'vn temperament propre & conuenable à cela, & pour

ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne descouure la bôté ou malice de son obiet. L'estomac cognoist les alimens par le goust, par le flairer, & par la veuë: & pourtant la saincte escriture dit qu'Eue assist les yeux sur l'arbre deffendu, & qu'il luy sembla que le fruict d'iceluy estoit gracieux à manger. La faculté d'engẽdrer tient pour indice de fecondité & fertilité la beauté de la femme: & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cest indice, que nature à failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

*Comme l'on cognoist en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & siccité.*

§ I.



L'HOMME n'a son temperament tant limité que la femme: car il peut estre chaud & sec (temperature qu'Aristote & Galien pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide, & temperé: mais il ne peut estre froid & humide, ni froid & sec, s'il est sain, & sans aucune lesion. Car, comme il n'y a point de femme chaude & seiche, ni chaude & humide, ni temperee, aussi n'y a il point d'hõme froid & humide, ni froid & sec, au re-

gard des femmes, ſinon de la maniere que ie diray bien toſt. L'homme chaud & ſec, chaud & humide, & tẽperé à les trois meſmes degrez en ſon tẽperament, que la femme en la froideur & humidité: & pourtant faut auoir indices pour cognoiſtre en quel degré eſt l'hõme, pour luy bailler vne femme qui luy ſoit conuenable. Et pour ceſte cauſe il faut ſçauoir que des meſmes principes que nous recueillons le temperament de la femme, & le degré qu'elle a de froideur & humidité, nous deuons nous aider & ſeruir pour entendre quel homme eſt chaud & ſec, & en quel degré. Et pource que nous auons dit, que l'eſprit & mœurs de l'homme ſe colige le tẽperamẽt des coüillons, il faut regarder à vne choſe notable que dit Galien, qui eſt, que pour donner à entendre la grande vertu des coüillons de l'homme, à donner fermeté & temperament à toutes les parties du corps, il affirme qu'ils ſont de plus grande importance q̃ le cœur: & en donne la raiſon, diſant que le cœur eſt ſeulement le principe de la vie: mais les coüillons ſont le commencement de bien viure, & ſans cauſes. Il ne ſera beſoin alleguer pluſieurs raiſõs, afin de prouuer combien eſt nuiſible à l'homme d'eſtre priué de ces parties, encor qu'elles ſoyent petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la barbe: il change ſa voix groſſe en vne deliee: & auec cela il perd les forces, & la

*Au 1. liu. de la ſemence, ch. 15.*

chaleur naturelle, de maniere que ſa condition eſt pire, & plus miſerable que s'il eſtoit femme. Mais ce que l'on doit noter d'auantage, eſt que ſi l'homme, deuãt qu'en eſtre priué, auoit bon eſprit & habilité, apres qu'ils luy ſont retranchez, il vient à perdre ceſt eſprit, ni plus ni moins que s'il auoit reçeu au meſme cerueau quelque notable leſion. Ce qui eſt vn argument euident, par lequel ſe voit que les coüillons donnent & oſtent le temperament à toutes les parties du corps. Conſiderons vn peu que de mille eunuques qui s'appliquẽt aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne ſçauant: mais en la muſique, qui eſt leur profeſſion ordinaire, voit-on plus clairement, cõme ils y ſont rudes: ce qui ſe fait pource que la muſique eſt œuure de l'imaginatiõ, & q̃ ceſte puiſſance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils ſont froids & humides. Il eſt donc certain, que par l'eſprit & habilité, nous tirerõs & cognoiſtrons le tẽperament des coüillõs. Et pourtant l'hõme qui ſe mõſtrera aigu és œuures de l'imagination, ſera chaud & ſec au troiſieſme degré. Si l'hõme ne ſçait beaucoup, c'eſt ſigne qu'auec la chaleur s'eſt aſſemblee l'humidité, laquelle nuit touſiours & fait perdre la partie raiſonnable, & la fait d'auantage cõfirmer, s'il a grande memoire. Les mœurs ordinaires des hommes chauds & ſecs au troiſieſme degré ſont telles qu'ils ſe voyent pourueus de cœur, d'arrogance, de libe-

*Galien au li. 1. de la ſemence, chap. 16.*

ralité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leurs façõs de faire: & au fait des femmes ils n'ont esgard ni moderation. Les chauds & humides sont ioyeux, rians volontiers, amoureux de passetemps, simples, de bonne complexion fort affables, ils sont honteux & non beaucoup addonnez aux femmes. La voix & la parole descouure aussi beaucoup le temperament des coüillons. Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiéme degré: si la voix est douce, amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grande humidité, comme l'on voit és hommes qui sont chastrez. L'homme, lequel auec la chaleur assemble l'humidité, à la voix forte, mais douce & sonante. L'homme qui est chaud & sec au troisiéme degré a bien peu de chair, dure, & aspre, composee de nerfs & muscles, & les veines fort grosses. Au contraire quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle, c'est signe d'humidité, à raison de laquelle, la chaleur naturelle dilate & engraisse. La couleur de la peau, brune, regrillee, basanee & cendree, demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiesme degré: & s'il a la chair blanche & coloree, il demonstre peu de chaleur & beaucoup d'humidité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherantes au temperamẽt des coüillons. Et si le poil est espais,

noir & gros, ſpecialement des la cuiſſe iuſques au nombril, c'eſt vn ſigne infallible d'vne grande chaleur & ſiccité des coüillons: ſi l'homme à du poil aux eſpaules, cela confirme encore plus. Mais quand le poil & la barbe eſt de couleur de chaſtaigne, mol, delicat & non eſpais, il ne demonſtre pas vne ſi grande chaleur & ſiccité aux coüillons. A peine voit on aduenir que les hommes fort chauds & ſecs ſoient fort beaux, ains ils ſont laids & mal façonnez, pource que la chaleur & la ſiccité (comme dit Ariſtote de ceux d'Ethiopie) fait regriller & retirer les traits du viſage, & ainſi ils ſortent de mauuaiſe figure : au contraire l'homme bien fait & gracieux, demonſtre vne humidité & chaleur moderee: & pour ceſte raiſon, la matiere eſt obeïſſante à ce que la nature veut faire : ainſi donc il eſt certain que la grande beauté en l'homme, ne demonſtre pas beaucoup de chaleur. Nous auons parlé bien au long au chapitre precedent, des ſignes de l'homme temperé: & pourtant n'eſt beſoin les redire en ceſt endroit : il faut noter ſeulement que comme les medecins mettẽt en chacun degré de chaleur, trois eſchelons d'intention ou force, ainſi en l'homme temperé ſe doit cõſtituer grãdeur & largeur d'autres trois. Celuy qui ſera au troiſieſme, vers la froideur & l'humidité, ſe reputera deſia froid & humide, car aucunefois vn degré reſemble à vn autre: ce qui appert, parce que les

*En la 4. ſect. prob. 4.*

*Au liure de l'art de med.* signes que donne Galien, pour cognoistre l'homme froid & humide, sont les mesmes signes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainsi il est sage, de bonne sorte, vertueux, il a la parole claire, il est blanc, de bonne chair, & molle, sans poil: & s'il en a, il est blond: tels sont fort roux & beaux de visage: mais Galien dit que leur semence est inhabile à engendrer.

*Auec quel homme la femme se doit marier, afin de conceuoir.*

§ II.

*En la 5. sect. Aphor. 59.* IPPOCRATE encharge de faire deux choses en la femme qui n'enfante pas, quand elle est mariee, pour cognoistre s'il tient à elle, ou si la semence de son mary est inhabile à engendrer. La premiere est de s'enfumer auec de l'encens, par bas, de maniere que la robbe traine de tous costez en terre, pour empescher la vapeur de sortir: & si delà à vn peu de temps, elle sent le goust & odeur de l'encens en la bouche, c'est vn certain signe, qu'il ne tient pas à elle, si elle ne porte des enfans, puis que la fumee trouue les chemins de la matrice ouuerts, par où elle penetre iusques au nez & à la bouche. L'autre est de prendre vne teste d'ail plumé iusques au vif & la mettre dedans la matri-

*Hippocr. au liure des steriles.*

ce, quand la femme veut dormir, & si le lendemain elle sent en la bouche, le goust & saueur de l'ail, elle peut certainement faire des enfans. Mais posé le cas que ces deux preuues demonstrassent l'effet que dit Hippocrate, (qui est quand la vapeur penetre, par dedãs, iusques à la bouche) cela ne demõstre pas absoluẽmẽt la sterilité du mary ni l'entiere fecõdité de la fẽme, mais aucunefois vne mauuaise souuenãce ou conformité de l'vn à l'autre: & ainsi elle est autant sterile, pour luy, que luy, pour elle: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn tel homme se marie auec vne autre femme, il vient à auoir enfans. Et ce qui plus estonne ceux qui ne sçauent pas ceste philosophie naturelle, est que les deux se separans, auec le renõ & bruit d'impuissance, & se remarians, luy à vne autre fẽme, & elle à vn autre mary, ils sont venus tous deux à engendrer. La cause de cela est qu'il y a des hommes desquels la faculté d'engendrer est inhabile pour vne femme, & puissante, pour vne autre. Comme nous le voyons par experience en l'estomac: car il reçoit vne viande d'vn grand appetit, & l'autre, non, encores que parauanture elle soit la meilleure. Et pour sçauoir la cõformité & conuenance de l'homme & de la femme, pour auoir lignee, Hippocrate le dit en ceste maniere: Si le chaud, par moyẽ & esgalité ne respond au froid: & le sec, à l'humidité, rien ne s'engendrera: comme

*Au 1. liu. de nature hu. cõ. 11.*

voulant dire, si les deux semences ne s'assemblent en la matrice de la femme : l'vne chaude, & l'autre froide : ou l'vne humide & l'autre seiche, en esgal degré & force, rien ne s'engendrera : car vne chose tant merueilleuse, comme la facture de l'homme à besoin d'vne temperature, en laquelle chaleur ne surpasse la froideur : ni l'humidité, le sec. Et pourtant si la semence de l'homme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoir lignee. Ceste doctrine ainsi supposee, venons maintenant, par maniere d'exemple à la femme froide & humide au premier degré (de laquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise complexion : auec la voix forte, de peu de charnure, noire, veluë & laide) ceste là deuiendra facilemēt enceinte, d'vn homme ignorant, bien complexionné, qui aura la voix douce, qui sera gras, qui aura la chair blanche & molle, auec vn peu de poil & qui sera blond & beau de visage. Ceste-là se peut biē marier aussi à vn homme temperé, duquel nous auons dit, de l'opinion de Galien, que la semence est fort propre à la generation & correspondante à toute femme, pourueu qu'elle soit saine & d'âge conuenable : mais ce nonobstant, elle ne deuient facilement enceinte : & si elle conçoit, Hippocrate dit que dedans deux mois, elle vient à auorter, pource qu'elle n'a point de sang pour se maintenir ni la creature aussi, neuf mois durans. Mais on

*Au 5 des Apho. cō. 61.*

*Au 5 des Aph. 44.*

on peut remedier facilement à cela, si la femme se baigne beaucoup de fois deuant qu'elle vienne à l'acte de la generation : & le bain doit estre d'eau douce & chaude: laquelle de l'opinion d'Hippocrate, fait la vraye temperature de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui est la temperature que doit auoir la terre, afin que le grain de bled y prenne racine) elle produit aussi vne autre plus grand effet, qui est d'accroistre l'enuie de manger, empesche & defend la resolution, & fait que la chaleur naturelle est en plus grãde quantité : au moyẽ dequoy s'aquiert grãde abondance de sang flegmatic, pour maintenir neuf mois la creature. La femme froide & humide, au troisiéme degré, est bonne, bien complexionnee: elle a la voix fort delicate, elle a beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ni barbe, & n'est pas fort belle. Ceste là se doit marier à vn homme chaud & sec, au troisiéme degré, pource que la semẽce d'iceluy est si ardante qu'elle a besoin de tomber en lieu qui soit beaucoup froid & humide, afin de prendre racine. Ceste là tient la qualité du cresson, qui ne peut venir, s'il n'est dedans l'eau : si elle auoit moins de chaleur & siccité, la semẽce qui tomberoit en vne matrice tant froide & humide, ne seruiroit non plus que si l'on semoit le bled dedãs l'eau. Hippocrate cõseille à vne telle femme de deuenir maigre, & se consommer la chair & la graisse, deuãt

Au 5. des Aph. 16.

Au 5. de Aph. 46

qu'elle se marie: mais ce faisant, il ne la faut pas mettre auec vn homme si chaud & sec, pource que sa temperature ne seroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enceinte. La femme qui sera froide & humide au secõd degré, est moderee és signes que nous auõs dit, horsmis la beauté, qui est pour extréme: Et ainsi est ce vn signe euident de sa fecondité, quand elle est de bonne grace. Elle correspond quasi à tous les hommes: premierement au chaud & sec au secõd degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hommes & femmes que nous auons dit, peuuent sortir sages enfans: mais de la premiere, ils viennent plus ordinairemẽt. Car combien que la semence de l'homme tende à froideur & humidité, la continuelle siccité de la mere, auec le peu d'aliment, corrige & amende la faute du pere. Pource que ceste maniere de philosopher n'auoit encores esté cognuë, tous les philosophes naturels n'ont peu respondre à ce probleme, *Cur plerique stulti liberos prudentissimos procrearunt?* Pourquoy la pluspart des hommes ignorans engendrent enfans tressages? à quoy ils respondent que les hommes ignorans s'appliquent à bon escient à l'acte venerien, sans estre destournez par aucune autre contemplation: & que les hommes fort sages font au contraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autres choses que ce qu'ils font: à raison dequoy ils debi-

*Alexandre Aphrodi. 1.*

litent la ſemence, & font des enfans qui defaillent tant és puiſſances raiſonnables cõme és naturelles. Mais ceſte reſponſe eſt d'hommes, qui ne ſçauent pas beaucoup de naturelle philoſophie. Es autres conionctions, il faut regarder que la femme ſe deſſeiche par la perfection de l'âge, ſans la marier trop ieune: car il en viendroit des enfans ignorans, & de peu de ſçauoir. La ſemence des peres fort ieunes eſt tres humide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils naſquirent: & ſe faiſant & formant l'homme de matiere qui ſoit trop humide, il ſera par force de lourd eſprit.

### *Quelles diligences il faut employer afin d'engendrer des garçons, & non des filles.*

### §. III.

LEs peres qui veulent auoir enfans ſages, & qui ſoient habiles pour apprẽdre les lettres, doiuent taſcher qu'ils naiſſent maſles: pource que les filles, à raiſon de la froideur & humidité de leur ſexe, ne peuuẽt auoir vn eſprit profond. Nous voyons ſeulemẽt qu'elles parlent auec vne certaine apparence d'habilité en choſes faciles & legeres, par termes communs & fort vſitez: mais les mettant au Latin, elles n'en peuuẽt gueres apprẽdre, encores ce qu'elles en apprennent eſt par le moyen de la me-

moire. Et quant à ce qu'elles sont ainsi rudes aux sciēces, ce n'est pas leur faute, mais bien de la froideur & humidité qui les a fait filles: lesquelles qualitez contredisent à l'esprit & habilité, comme nous auōs prouué ailleurs. Salomon considerant la grande faute qu'il y a d'hommes prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naisse auec esprit & sçauoir, à dit en ceste maniere, *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme entre toutes.* Et pourtant faut fuïr ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour apprendre les lettres. A quoy faut considerer premierement quels instrumens nature a ordonné à ce propos, au corps humain, & quel moyen il faut tenir, pour auoir la fin que nous voulons. Ainsi donc, il faut sçauoir qu'entre plusieurs excremens & humeurs qui sont au corps humain, Galien dit, que nature ne se sert que d'vn pour faire que la race des hommes ne s'acheue. Cet humeur est vn certain excrement, qui s'appelle (serum) ou sang clair, qui se fait au foye & veines, lors que les quatre humeurs, le sang, le flegme, la colere, & la melancolie obtiennent la forme & la substance qu'elles doiuēt auoir. Nature se sert de telle liqueur, pour subtilizer l'aliment, & le faire passer par les veines & chemins estroits, afin de substanter toutes les parties du corps: & cét œuure estant paracheué, la mesme nature l'a pour-

*Eccl. c. 7.*

*Au 1. liu. de la semence, c. 16.*

*Hippocrate appelle cest excremēt, L'attireur des alimēs, au alure des alimens.*

neu des rongnons: desquels l'office n'est autre, que d'attirer ce sang subtil & sereux, & le chasser par sa voye en la vessie: & de là hors du corps. Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generatiõ, nature à fait deux veines pour en porter vne partie aux coüillons & vases de la semence, auec vn peu de sang, duquel se fait la semence conuenable au genre humain: & ainsi elle a planté vne veine au rongnon droit, laquelle va respõdre au coüillõ droit, & d'elle mesme se fait le vase droit de la semence. L'autre veine sort du rongnon gauche, & respond au coüillon gauche: de laquelle mesme se fait le vase spermatique. Le mesme Galien declare les qualitez de cest excrement, par lesquelles il est fait matiere conuenable à la generation de la semence, qui sont vne certaine acrimonie & corrosion, qui vient d'estre salé, par lesquelles qualitez il induit les vases spermatiques, & incite l'ame à generation sans se soucier. Et pourtant les hommes fort luxurieux se appellent en langue latine, *Salaces*, c'est à dire: Hommes qui ont beaucoup de sel en la semence. D'auantage, nature à fait autre chose digne de grande consideration: c'est qu'elle a donné vne grande chaleur & siccité au rongnon & coüillon droit: & vne grande froideur & humidité au rongnon & coüillon senestre: & pour ceste cause la semence qui s'elaboure au coüillon droit, fort chaude & seiche: & celle du coüillon

*Elle ne l'a mise qu'ẽ la veine caue, ioignant le rongnon droit, afin que le sang sereux fust pl⁹ chaud & accõmodé à la generatiõ de l'home.*

gauche fort froide & humide. Or que nature pretende tousiours, par ceste diuersité de temperament, tant aux rongnons, comme aux coüillons & vases de la semence est chose claire, sçachant par les histoires veritables qu'au commencement du monde, & plusieurs annees apres, les femmes enfantoyent tousiours deux enfans d'vne ventree, desquels l'vn estoit garçon, & l'autre fille : afin que chacun homme eust sa femme, & chacune fille son mari, pour croistre incontinent le genre des hommes. Et pourtant nature à fait que le rongnon droit donnast au coüillon droit matiere chaude & seiche, pour la generation du masle. Elle a ordonné le cõtraire pour former la femme, faisant que le rongnõ gauche enuoyast ceste matiere sereuse, comme megue, froide, & humide, au coüillon gauche, pour faire auec sa froideur & humidité, la semẽce froide & humide: de laquelle necessairement se doit engendrer la fille, & non le masle. Mais depuis que la terre s'est remplie d'hommes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyẽ & cõseil, en ne doublant ainsi la generation : & ce qui pis est, on voit que pour vn garçon qui s'engẽdre, naissent ordinairement six ou sept filles : à raison dequoy on peut entendre, ou que nature est desia lasse, ou qu'il y a quelque erreur entredeux qui l'empesche de faire son œuure comme elle voudroit. Nous dirons cy apres quel il est, en amenant les

conditions qui se doiuent garder, à ce que sans erreur l'enfant naisse masle. Ainsi dōc ie di, qu'il faut soigneusement regarder à six choses si l'on veut obtenir ceste fin : l'vne desquelles est, de manger alimẽs chauds & secs : en second lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac : tiercemẽt, il faut faire beaucoup d'exercice pour la quatriéme chose, il ne faut venir à l'acte Venerien, iusqu'à ce que la semẽce soit cuite & bien saisonnee : pour la cinquiéme, il faut auoir affaire à la femme cinq ou six iours deuant qu'elle ait ses fleurs : pour la sixiéme, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible d'engendrer vne fille. Quand à la premiere condition, il faut sçauoir, que combien que le bon estomac cuise & altere la viande, la despouillant des qualitez qu'elle auoit auparauant, si est-ce qu'il ne l'en priue pas du tout. Car si nous mangeons des laituës qui sont froides & humides, le sang qui s'engendrera d'icelles sera froid & humide, & le sereux froid & humide : & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en prouiendra sera chaud & sec, & la matiere sereuse, chaude, & seiche aussi & la semence tiendra les mesmes qualitez : Car il est impossible, dit Galien, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance, & les qualitez de viande, deuant qu'on la mange. Si donc il est cer- *Au liure de la saignee.*

tain que le ſexe de l'homme conſiſte en la ſemence chaude & ſeiche, quand il ſe forme, il faut que les peres vſent de viandes chaudes & ſeiches, pour engendrer enfans maſles. Il eſt vray qu'il y a vn grand danger en ceſte maniere de generation, qui eſt, qu'eſtant la ſemence fort chaude & ſeiche, nous auons dit beaucoup de fois autrepart, eſtre force que s'en engendre vn garçon malin, faux & ruſé, tendant à beaucoup de maux & vices. Et tels hommes que ceux-là, s'ils ne ſe corrigent, ſont fort pernicieux à la Republique : à raiſon dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne fuſſent formez, que d'eſtre ainſi vicieux. Ce neantmoins ſe trouueront aucuns peres, qui diront: Ie ne me ſoucie pas que mon enfant ſoit, mais qu'il ſoit maſle, pource que *Melior eſt iniquitas viri, quàm mulier bene faciens:* C'eſt à dire, L'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien. Mais on peut facilement remedier à cela, en vſant d'alimens temperez, & tendans vn peu à chaleur & ſiccité, ou par l'apareil, ou y adiouſtât quelques eſpices. Galien dit, que ces alimens là ſont poulles, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, griues, merles, & cabrils: tous leſquels, ſuyuant le conſeil d'Hipocrate, ſe doiuent manger roſtis, pour eſchauffer & deſſecher la ſemence. Le pain qu'on doit manger doit eſtre blanc, fait de la fleur de farine, auec ſel & anis : car le noir eſt froid & humide (comme nous prouuerons cy

*Eccle. ch. 42.*

*Au liure des viandes de bon & mauuais suc.*

*Au liure de viure ſalubre, com. 1.*

apres) & fort preiudiciable à l'esprit. Il faut boire vin blanc, temperé auec de l'eau, selon que l'estomac le requerra, faut que l'eau soit douce, & fort delicate. La seconde diligence que nous auons dit qu'il faut employer en ceci, est de manger ces viandes en quantité tant moderee que l'estomac les puisse vaincre : car combien que les alimens soient chauds & secs de leur propre nature, ils se font froids & humides, si la chaleur naturelle ne les peut cuire. Et pourtant, combien que les peres mangent du miel, & boiuent de bon vin blanc, ils feront de ces viandes, la semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille, & non pas vn garçon. Pour ceste cause, la plus grande partie des nobles & riches ont ceste incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons: pource qu'ils mangent & boiuent plus que leur estomac ne peut porter, & combien que leurs viandes soient chaudes & seiches & espicees, si est-ce que pour estre prinses en grande quantité, leur estomac ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui se fait du vin, fait plus de tort à la generation que nulle autre, pource que ceste liqueur subtile, & rendant tant de vapeurs, fait que le vin & les autres alimens s'en vont cruds aux vases spermatiques, & que la semence induit faussement l'homme à l'acte de la generation, sans estre cuite & assaisonnee. Et pourtant Platon loue vne loy qu'il trouua *Au 2. des Loix.*

en la Republique des Carthaginois, par laquelle ils deffendoient à l'homme marié & à sa femme, de boire vin le iour qu'ils pensoient venir à l'acte charnel, cognoissans que ceste liqueur fait beaucoup de tort à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle est cause suffisante pour le faire deuenir vicieux & de mauuaises mœurs. Mais si le vin se boit moderément il n'y a viande qui face meilleure semence, pour engendrer selon nostre intention, que fait le vin blanc, specialement pour donner esprit & habilité, qui est ce que plus nous pretendons. La troisiesme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, est de faire exercice, plus que moderé, pource qu'il consomme l'humidité superfluë de la semence, & qu'il l'eschauffe & la desseiche. Pour ceste cause fait l'homme tres fecond & puissant à engendrer : comme au contraire, celuy qui ne prend aucun exercice, se fait grand tort, & refroidit & humecte la semence : à raison dequoy les riches qui viuent à leur aise, engendrent plus de filles que ne font pas les pauures qui trauaillent. Et ainsi Hippocrate raconte, que les principaux hommes de Scithie estoient fort effeminez, mols, & enclins aux œuures des femmes, qui sont coudre, balier, pestrir, tistre & filer, & auec ce ils estoient impuissans pour engendrer : & s'ils engendroient quelque enfāt masle, ou il naissoit eunuque ou Hermaphrodit : dequoy estans faschez & cour-

*Au liure de l'air, lieux & eaux.*

roucez, ils deliberẽt faire sacrifice à Dieu, & luy offrir plusieurs dons, pour le supplier qu'il ne les traitast ainsi, & que son plaisir fust de remedier à ce leur defaut, puis qu'il le pouuoit faire. Mais Hippocrate se mocquoit d'eux disant, n'aduenir aucun effet, qui ne soit merueilleux & diuin, si nous le considerons comme il appartient. Car rapportans les choses à leurs causes naturelles, nous venons en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel, tous agens œuurent au monde: mais il y a des effets, lesquels absolumẽt se doyuent rapporter à Dieu, comme ceux qui sont hors de l'ordre de nature: il y en a qui s'y rapportent, par les causes qui sont entredeux, ordõnees à ceste fin. Hippocrate dit que le païs des Scithes, au dessous du Septentrion, est froid & humide outre mesure: au moyen dequoy, à raison des espaisses nuës & broüillats, à peine le Soleil s'y descouure iamais. Les hommes riches y vont tousiours à cheual, ne font exercice aucun, mangent & boyuent plus que leur chaleur naturelle ne peut porter: ce que fait la semẽce du tout froide & humide. Et pour ceste cause ils engendrent beaucoup de filles, & s'il leur vient quelque garçon, il est de la complexion que nous auons dit. Sçachez, leur dist Hippocrate, que le remede à cela n'est pas de faire sacrifices à Dieu: car auec cela, il faut aller à pied, manger peu, & boire moins, & n'auoir pas tousiours ses aises, ou se donner du bon temps.

*Au liure de l'air lieux & eaux.*

Et afin que vous entendiez cela clairemẽt, prenez garde vn peu au menu peuple de ceste region, & à vos propres esclaues, lesquels ne font, tant s'en faut, sacrifices à Dieu, & ne luy offrent presens, (pource qu'ils n'ont dequoy) que mesmes ils blaspement son nom, & l'iniurient, pource qu'il les a faits de si basse condition. Et nõobstant, ils sont tres puissans pour engendrer, & la pluspart de leurs enfans sont masles, robustes & bien composez: non pas des eunuques, effeminez & hermaphrodits, comme les vostres. Ce qui leur aduient, pource qu'ils mangent peu, & que ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres. Au moyen dequoy, leur semẽce est chaude & seiche: de laquelle naist & procede vn masle & non vne fille. Pharaon n'a pas entendu ceste philosophie, ni ceux de son cõseil, ayant dit ainsi, *Venite sapienter opprimamus eum, ne fortè multiplicetur, & si ingruerit cõtra nos, bellum addatur inimicis nostris.* Le remede qu'il print pour garder que le peuple d'Israël ne multipliast, ou à tout le moins que ne luy naquissent beaucoup d'hommes (qui estoit ce que plus il craignoit) fut de l'opprimer par plusieurs trauaux corporels en luy baillant à manger porreaux, ails & oignons: mais ce remede succedoit tant mal, que le texte diuin dit, *Quantóque opprimebant eos, tantò magis multiplicabãtur & crescebant.* Et retournant à penser, que cestuy

En Exo. chap. 1.

En Exo. chap. 1.

estoit le meilleur moyen qui se pouuoit trouuer, il leur vint à doubler le trauail corporel : mais il ne gaignoit non plus, que si pour amortir vn grād feu, il y eust ietté de l'huyle. Mais s'il eust sçeu ceste Philosophie naturelle, ou aucun de ceux de son cō seil, il leur eust baillé à manger du pain de seigle ou d'auoine, des laitues, melōs, courles, & concombres, & les eust tenus en oisiueté, paisibles & aises, sans les faire trauailler. Car par ce moyen, ils eussent rendu leur semence froide & humide, de laquelle se fussent engendrez plus de filles que de garçons, & en peu de temps leur vie se fust abbregee. Mais en leur baillant à manger beaucoup de chair cuite, auec plusieurs ails, porreaux & oignons, & les faisant trauailler en ceste maniere, leur semence deuenoit chaude & seiche, & par ces deux qualitez, ils estoient d'auantage incitez à l'œuure de la generation, & tousiours engendroient des masles. En confirmation de cela, Aristote fait vne demande, Pourquoy la semence a coustume de sortir de nuict, en dormāt, à ceux qui sont las de trauail, ou qui sont etiques & en langueur? auquel problesme il ne donne pas vne certaine respōce. La raison de cela est, que le trauail corporel & la chaleur etique eschauffent & desseichent la semence, & que ces deux qualitez, la font aigre & mordante. Et comme en dormant se fortifient toutes les œuures naturelles, aduiēt ce que dit le pro-

*Les legū mes & toutes viā des debiles, abregent la vie. Hip. au 6. des Epi. p. 5. com. 15.*

*En la 5. sect. proble. 30.*

bleme. Galien note bien combien est fe-
conde & mordante la semence chaude &
seiche, disant : *Et fœcundissima est ac celeriter ab initio protinus ad coitum excitat animal : petulca est & ab libidinem prona.* La quatriesme condition est de ne venir à l'acte de la generation, iusqu'à tant que la semence soit reposee, cuite & bien assaisonnee: car combien que les trois diligences passees ayent precedé, nous ne sçauons pas neantmoins si la semence est venuë à la perfection qu'elle doit auoir. Et faut vser premierement sept ou huit iours, des viandes que nous auōs dit, afin que les coüillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture, la semence qui iusques là auoit esté faite d'autres alimens, afin que celle que nous qualifions à ceste heure, succede en la place. Les diligences se doyuent employer en la semence humaine afin qu'elle soit feconde, & fertile, telles que l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulent garder : car ils attendent qu'elles soyent meures, & desseichees, pource que s'ils les recueilloyent, de la plante deuant la saison & le temps conuenable, s'ils les mettoyent l'autre annee dedans la terre, elles ne pourroyent pas fructifier. Pour ceste raison i'ay noté qu'aux lieux esquels l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generation, que là où les hommes sont plus continens. Et les femmes publiques & putains ne sōt iamais enceintes, pource qu'el-

*Au liure de l'art, de med. cha. 11.*

les n'ont esgard à ce que leur semence se cuise & meurisse. Il faut dõc attendre quelques iours que la semẽce se repose, se cuise, meurisse, & soit bien assaisonnee : car par ce moyen elle gaigne la chaleur, siccité & bonne substãce plustost qu'elle ne la perd. Mais comment sçaurons nous que la semence est telle qu'il faut, puis qu'elle est de si grande importance ? Cela s'entend facilement, quand il y a long temps que l'homme n'a cogneu sa femme: on le sçait, par la continuelle affection & desir de l'acte venerien: ce qui vient de la fecondité & maturité de la semence. La cinquiesme chose à garder estoit de venir à l'acte susdit, six ou sept iours deuant que la femme ait ses fleurs : car le masle a besoin de beaucoup d'alimẽt, pour se nourrir. La raison de cela est que la chaleur & siccité de son temperament gaste & consomme non seulement le bon sang de la mere, mais aussi les excremens. Et pourtant Hippocrate dit que la femme laquelle a conçeu vn garçon, a bonne couleur & est belle, pource que l'enfant, par sa grande chaleur, luy consomme tous les excremens, qui ont coustume d'enlaidir le visage. Et pource qu'il deuore tant, il est bon qu'il ait ceste reprinse de sang, dont il se puisse nourrir. Ce qui monstre clairemẽt par experience qu'à peine s'engendre vn garçon, qui ne soit aux derniers iours du mois. Il aduient au contraire, quãd la femme est enceinte d'vne fille : car à cause de

*Pourquoy ceux qui n'abondẽt en humeur generatiue comme les eunuques ont la voix claire.*

*5. sect. Aphor. 42.*

la grande froideur & humidité de son sexe, elle mange peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainsi donc la femme laquelle a conçeu vne fille est laide, crasseuse, & a enuie de mille vilenies: & à son enfantement elle doit mettre & employer double temps, à se mondifier, & purger plus que si elle enfantoit vn garçon. En laquelle nature Dieu se

*Leu. c. 12.* fonda, quand il dist à Moyse, que la femme qui enfanteroit vn garçon fust soüillee de sang, vne semaine, & attendist trente trois iours pour entrer au temple, & enfantant vne fille, qu'elle fust immonde, deux semaines & n'entrast au temple, iusques au bout de soixante six iours: de maniere qu'il doubla le temps de la purgation, en l'enfantement de la fille. Et la raison de cela est, qu'en neuf mois qu'elle a esté au ventre de la mere (à cause de la froideur & humidité de son temperament) elle fait doubles excremens, au regard du garçon, & de fort maligne substance & qualitez. Et ainsi

*Au li. de la nature du fruict enfanté, au 3. des epi. pa 3. com. 75.* Hippocrate note pour vne chose fort dangereuse, quand la purgation est detenuë à la femme laquelle a enfanté vne fille. I'ay dit cela à propos: car il faut bien regarder aux derniers iours du mois, afin que la semence trouue beaucoup d'aliment à manger. Car si l'acte de la generation se fait, incontinent apres la purgation, par faute de sang, la semence ne prendra point. Mais les peres doiuent estre aduertis que si les deux semences ne se ioignent (celle de

l'homme & de la femme) tout en vn mesme temps, Galien dit que ne se fera aucune generation : combien que celle du mary soit fort propre à engendrer. Nous en amenerons cy apres, la raison, à autre propos. Ainsi donc il est certain que toutes les diligences que nous auons conté, doyuent pareillemẽt estre employees par la femme: autrement sa semence mal eslabouree empescheroit la generation. Et pourtant faut il que l'vn regarde à l'autre, afin qu'en vn mesme instant les deux semences s'assemblent. Cela importe beaucoup la premiere fois: car Galien dit que le coüillon droit, & son vase spermatic est induit premierement & donne la semence, ains que le senestre: & si de la premiere fois ne se fait la generation, il y a danger en la seconde, que la fille ne s'engẽdre plustost que le garçon. Ces deux semences se cognoissent: premierement en la chaleur & froideur : secondement en la quantité, de beaucoup ou peu: tiercement, en sortie prompte ou tardiue. La semẽce du coüillon droit sort tãt chaude qu'elle brusle la matrice de la femme: quant à la quantité, il n'y en a pas beaucoup, & descend promptemẽt. Au contraire, la semence du coüillon gauche sort plus temperee, en plus grande quantité, & pour sa froideur & grosseur, elle est tardiue à sortir. La derniere condition estoit de regarder que les deux semences (du mary & de la femme) tombent au costé droit de la

*Au 1. li. de la semẽce. c. 6.*

*Au 2. li. de la semence.*

En la 5 sect. Aphor. 48. matrice : car Hippocrate dit qu'en ce lieu se font les garçons : & au costé senestre des filles. Galiẽ en ameine la raison & dit, Que le costé droit du vẽtre est fort chaud à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon droit & du vase droit de la semence, qui sont trois membres fort chauds, cõme nous auons prouué. Et puis que la raison de l'engendrer du masle consiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la semence en ce lieu. Ce que la femme fera aisémẽt, se mettãt sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenant la teste basse, & les pieds hauts: mais elle se doit tenir vn iour ou deux au lict pource q̃ le vẽtre ou la matrice ne se reçoit & ne retient incontinẽt la semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se cognoistra si la femme demeure enceinte ou non, sont à tous fort manifestes : car estant debout, si la semence tombe incontinent, Galien dit estre chose asseuree, qu'elle n'a pas conçeu: combien qu'en cela y ait vne chose à considerer, que toute la semence n'est pas feconde, ni propre à engendrer: car vne partie d'icelle est fort aqueuse, qui attenuë la principale semence, afin qu'elle puisse passer par les destroits, & nature reiette ceste semence, laquelle demeure auec la partie fecõde apres que la femme a conçeu. On cognoist que ceste partie est comme de l'eau, & en petite quantité. Or est-il

*Au li. de la formation du fruict & Hippo. au liu. de la geniture.*

dangereux à la femme, de se mettre debout sur pieds, se passant l'acte de la generation: & Aristote conseille qu'elle face premierement euacuation des excremens, & de l'vrine, afin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la grossesse de la femme, est que le lendemain elle sent le ventre vuide specialement entour le nombril: & celà vient de ce que la matrice desirant conceuoir est fort large, & se dilate: car de fait elle s'enfle & grossit ni plus ni moins que le membre de l'homme. Estant donc de ceste maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit Hippocrate dit, qu'elle se resserre & s'amasse en forme d'vne boule, pour recueillir la semence, & ne la laisser saillir: au moyen dequoy elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquent les femmes, quand elles disent ne leur estre demeuré aucunes trippes ni boyaux dedans le ventre. D'auantage la femme enceinte abhorre incontinent l'acte venerien, & les douceurs du mary, pource que le ventre a desia ce qu'il vouloit: mais le plus certain signe que Hippocrate en ameine est, quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein luy croist, & qu'elle est enuieuse de manger certaines viandes.

*Au 5. de 3 Apho. 51.*

*Au 5. des Apho. 61.*

*Quelles diligences se doyuent employer à ce que les enfans soyent ingenieux & sages.*

§. IIII.



SI l'on ne sçait premierement la raison & cause d'où viẽt qu'vn homme s'engendre de grand esprit & habilité, il est impossible d'en pouuoir trouuer l'art: car par l'assemblee & conionction des principes & causes, on peut venir à ceste fin, & non pas autremẽt. Les Astrologues tiennent pour certain, q̃ selon que l'enfant naist sous l'influẽce d'vne, ou autre estoille, il est discret, ingenieux, de bonnes ou mauuaises mœurs, heureux, ou auec autres conditions & proprietez que nous voyons & considerons tous les iours aux hommes. Mais si cela estoit vray, il ne seroit possible establir aucun art, pourautant que ce seroit vn cas fortuit, & non mis en l'eslection des hommes. Les philosophes naturels (cõme Hippocrate, Platon, Aristote, & Galien) tiennent pour certain, que quand l'homme se forme il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au poinct qu'il vient à naistre, pource que lors les astres les alterent, donnant superficiellement à l'enfant chaleur, froideur, humidité, & siccité: mais non pas substance, en laquelle il demeure toute sa vie, comme font les quatre elemens (le feu, la terre, l'air, & l'eau) lesquels non seulement donnent au composé chaleur, froideur, humidité & siccité: mais aussi substance, qui luy

garde & conserue ces mesmes qualitez tout le temps de la vie. Parquoy ce qui est le plus important en la generation des enfans, est de tascher que les elemens desquels ils se composent ayent les qualitez requises pour l'esprit. Car en tel poids & mesure qu'ils entreront en la composition, ils dureront tousiours au miste & composé, & non les alterations du ciel. Mais quels sont ces elemens, & de quelle maniere entrent-ils au ventre de la femme pour former la creature? Galien dit qu'ils sont ceux là mesmes qui composent toutes les autres choses naturelles: mais que la terre est changee és viandes solides que nous mangeons, comme le pain la chair, les poissons & les fruits: l'eau és liqueurs que nous beuuons: & dit que l'air & le feu demeurét meslez par l'ordre de nature, & qu'ils entrent au corps, par le poulx & la respiration. De ces quatre elemens, meslez & cuits par nostre chaleur naturelle, se font les deux principes necessaires de la generation de l'enfant, qui sont la seméce & le sang menstrual. Mais ce qu'on doit faire principalement, est de regarder (pour la fin que nous pretendons) aux viãdes solides que nous mangeons, pource qu'elles comprennent en soy tous les quatre elemens, desquels la semence prend plus de corps & qualitez, que de l'eau que nous beuuons, & du feu & de l'air que nous respirons: & pourtant Galien à dit, Que les peres qui veulent engendrer enfans sages

*Au 1. liu. de la conseruation de santé.*

*Au liure, Que les mœurs de l'esprit, ch. 10.*

eussent à lire les trois liures qu'il a escrit, des facultez des alimens, & qu'ils y trouueroient les viandes, propres à ce faire. Il n'a point fait mention des eaux, ni des autres elemens, comme materiels de peu de consequence: en quoy toutesfois il n'a pas bien fait: car l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes solides que nous mangeõs: Et quant à ce qui concerne la generation de la semence, elle est d'aussi grande importance que tous les autres elemens ensemble. La raison est, comme dit le mesme Galien, que les coüillons attirent des veines pour leur nourriture la partie sereuse & plus claire du sang, & que les veines reçoiuent de l'eau que nous beuuons, la plus grande partie de ce sang clair comme mesgue. Or que l'eau cause plus grande alteration & changement au corps que ne fait l'air. Aristote le prouue, en demandant, Pourquoy le changement des eaux cause à la santé vne si grande alteration, & si nous respirons l'air contraire, nous ne le sentons pas tant? A quoy il respond, que l'eau donne nourriture au corps: & l'air, non. Mais il n'a point de raison de respondre en ceste maniere: car l'air (selon l'opiniõ d'Hippocrate) donne aussi bien nourriture & substãce que l'eau. Et ainsi Aristote à trouué vne autre meilleure response disant, Qu'il n'y a pas vn lieu ni region, ayant son air propre: car celuy qui est auiourd'huy

*Au 1. liu. de la semence.*

*En la 1. sect. proble. 13.*

*Au li. des alimẽs: le principe d'alimẽt, la bouche, le nez, la gorge, & toute la chair.*

en Flandres, courant à l'entour, en deux ou trois iours passe en Affrique : & celuy qui est en Affrique par le vent de midy, s'en va au Septentriõ & celuy qui est auiourd'huy en Hierusalem, est chassé par le Leuant, aux Indes du Ponant. Ce qui ne peut aduenir és eaux, pource qu'elles ne sortent pas d'vn mesme territoire : au moyen dequoy chacun peuple à son eau particuliere, conforme aux veines de la terre, d'où elle viẽt, & par où elle passe. Et estant l'hõme accoustumé à vne maniere d'eau, quãd il en boit vne autre, il s'altere plus que par nouuelles viãdes & airs: de maniere que les peres qui voudront engendrer enfans sages doiuent boire eaux delicates, & de bon temperament : autrement ils erreront en la generation. Aristote dit que nous nous gardions du vent de midy, pluuieux au tẽps de la generation, pource qu'il est gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon : mais il louë fort le Ponant, & luy donna epithetes honorables: Il l'appelle temperé, engroisseur de la terre, qui vient des champs Eliseens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat, & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est ce qu'il vaut mieux, pour ce fait, vser de viandes subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert pource que le sang s'engendre d'iceux : du sang la semence : & de la semence, la creature. Si les alimens sont delicats,

*En la 4. sect. prob. 5.*

*En la 16. sect. prob. 33.*

& de bon temperament, le ſang le fait tel: de tel ſang, telle ſemence: & de telle ſemẽce, tel cerueau. Et eſtant ce membre temperé, & compoſé de ſubſtance ſubtile & delicate, Galien dit que l'eſprit ſera tel : car noſtre ame raiſonnable, combien qu'elle ſoit incorruptible, eſt touſiours adherante aux diſpoſitions du cerueau, leſquelles n'eſtans telles qu'il faut pour diſcourir & philoſopher, elle dit & fait mille abſurditez, & choſes non conuenables. Les viandes, en apres, que les peres doiuent manger, pour engendrer enfans de grand entendement (qui eſt l'eſprit le plus ordinaire en Eſpagne) ſont celles ci. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de la farine, & peſtri auec ſel: ce pain eſt froid & ſec, & de parties ſubtiles & fort delicates. L'autre pain ſe fait de bled plus commun, & non paſſé, lequel maintient beaucoup, & fait les hommes membrus, & de grandes forces corporelles, mais pource qu'il eſt humide, & de parties fort groſſes, il fait perdre l'entendement. I'ay dit, peſtri auec du ſel, pource que de tous les alimens, il n'y en a pas vn qui ſoit plus profitable à l'entendement, que le ſel. Il eſt froid, & pourueu de la plus grãde ſiccité qui ſoit és choſes. Et ſi nous auons ſouuenance de la ſentence d'Heraclite, il a dit ainſi, *Splendor ſiccus animus ſapientiſſimus*: par laquelle il nous a voulu donner à entendre, que la ſiccité du corps rend l'ame treſſage. Et puis que le

*Au liure de l'art de med. c. 12.*

ſel à vne telle ſiccité, & tant appropriée à l'eſprit, la ſainte eſcriture à iuſte cauſe luy donne le nom de prudence & ſageſſe. Les perdrix francolins ſont de la meſme ſubſtance & temperament du pain blanc, du cabril, & vin muſcat: deſquelles viandes ſi les peres vſent, de la maniere que nous auons noté ailleurs, ils feront les enfans de grand entendement. Et s'ils veulent auoir vn enfant qui ſoit de grãde memoire, qu'ils mangent huit iours deuant que venir à l'acte de la generation, truites, ſaumons, lamproyes, & anguilles: deſquelles viandes ils feront la ſemence humide, & fort glutineuſe. Nous auons dit ailleurs, que ces deux qualitez rendent la memoire facile à receuoir, & propre à garder & conſeruer longuement les figures. De pigeons, cabrils, ails, ciboulles & oignons, porreaux, raues, poiure, vinaigre, vin blanc, miel, & toutes ſortes d'eſpices, la ſemence ſe fait chaude & ſeiche & de parties fort delicates. L'enfant ou fils qui s'engendrera de ces alimens, ſera de grande imagination, mais deſpourueu d'entendement (à cauſe de la grande chaleur) & de memoire, à cauſe de la grande ſiccité. Ceux-là ont couſtume d'eſtre fort preiudiciables à la Republique: pource que la chaleur les incline à pluſieurs vices & maux, & leur donne eſprit & courage pour les pouuoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la Republique reçoit plus de ſeruice de l'imagination

*Quoy que tu offres en ſacrifice, tu l'aſſaiſonneras de ſel: reçoy le ſel de ſapience: vous eſtes le ſel de la terre.*

*Notez que l'hõme eſt libre & ſeigneur de ſes œuures.*

*Dieu au commẽcemẽt a eſtabli l'homme, & l'a laiſſé en la main de ſon cõſeil Eccle. chap. 15.*

*Ce neantmoins il eſt irrité par ſa mauuaiſe temperature.*

d'iceux, que de l'entendement & de la memoire. Les poulles, chapons, le veau & le mouton chastré d'Espagne sont de substãce moderee : car ces choses ne sont viandes delicates ni grosses : I'ay dit moutõ chastré d'Espagne, pource que Galien, sans faire distinction, dit, qu'il est de mauuaise & grosse substance : en quoy il n'a point de raison: car combien qu'en Italie où il a escrit, est la plus mauuaise chair de toutes, si est-ce qu'en ceste nostre regiõ, pour la bonté des pasturages, on le doit mettre au nõbre des viandes de substance moderee. Les enfans qui s'engendreront de ces alimens auront vn raisonnable entendement, raisonnable memoire, & raisonnable imagination. Mais ils ne seront pas beaucoup profonds aux sciences, & n'inuenteront aucune chose nouuelle. Nous auons dit ailleurs, que ceux-là sont mols, & qu'il est aisé d'imprimer en eux toutes les reigles & cõsiderations de l'art, claires, obscures, faciles & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la response, le doute, & la distinction leur doit donner à faire. Or se fera vne semẽce grosse, & de mauuais temp-rament, de chair, de vache, de brehaigne, de iambon, de gros pain, de fromage, d'oliues, de gros vin, & eau trouble. L'enfant qui sera engendré de ceste semence, sera aussi fort qu'vn taureau: mais il sera furieux & d'esprit brutal. De là vient qu'entre les hommes rustiques, à peine sortent enfans aigus, ni habiles pour

*Au 3 li. de la facult. des alimens, cha. 2.*

*Aristote à dit de ceux là, l'esprit est bon qui obeyt au bien disant.*

apprendre les lettres. Ils naissent tous rudes & lourds, pour auoir esté fais d'alimens de grosse & mauuaise substance: ce qui aduient au contraire entre les citadins, desquels nous voyons les enfans pourueus de plus grand esprit & habilité. Mais si les peres veulent, à bon escient, engendrer vn fils gentil, sage, & de bonnes mœurs, six ou sept iours deuant la generation, il leur faut manger beaucoup de laict de chieure, pour ce que cest aliment, de l'opinion de tous les medecins, est le meilleur & le plus delicat de tous ceux que les hommes vsent (ce que i'entens, quand les hommes sont en santé: & que cest aliment leur correspond) mais Galien dit, qu'il le faut manger cuit auec miel, sans lequel, il est dangereux, & facile à corrompre. La raison est, que le laict n'a pas plus de trois elemens, en sa composition, le fromage, le megue, & le beurre: le fromage respõd à la terre: le megue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui se mesloit és autres elemens, & qui les conseruoit en la mixtion, en sortant de la terre, s'exale, pour ce qu'il est fort delicat: mais y adioustant vn peu de miel (qui est chaud & sec comme le feu) le laict demeure auec quatre elemens: lesquels meslez & cuits par le moyen de nostre chaleur naturelle, font vne semence fort delicate & de bon temperamẽt. Le fils qui en sera engendré, sera pour le moins de grand entendement, & non despourueu de memoire ni d'imagination.

*Au liure des viandes de bõ & mauuais suc.*

En la 10 sect. prob. 12. Pource qu'Aristote n'a cogneu ceste doctrine, il n'a pas respondu à vn probleme qu'il fait, demandant : Pourquoy les petits des bestes brutes, pour la plus part tirent les proprietez & conditions de leurs peres: & les enfans de l'homme, non pas? Ce que nous voyons estre ainsi par experience: car de peres sages sortent enfans fort ignorans: & de peres ignorans, enfans fort aduisez: de peres vertueux, enfans mauuais & vicieux: de peres vicieux, enfans vertueux: de peres laids, enfans beaux: de peres beaux, enfans laids: de peres blancs, enfans noirs: & de peres noirs, enfans blancs & colorez. Et entre les enfans d'vn mesme pere & d'vne mesme mere, l'vn fort ignorant & l'autre aduisé: l'vn laid, & l'autre beau: l'vn de bonne complexion & l'autre de mauuaise: l'vn vertueux & l'autre vicieux. Si l'on baille à vne bonne iumẽt, vn tel cheual, le poulain qui en sort ressemble à ceux qui l'ont engendré, tant en la figure & couleur, qu'en ses façons de faire. Aristote à fort mal respondu à ce probleme, disant : Que l'homme à diuerses imaginations en l'acte charnel, & que delà vient que les enfans sont tant differens des peres: mais, pource que les bestes brutes, en leur generation, ne sont distraites, & n'ont vne tant forte imagination que l'homme, les petits qu'elles font sortent tousiours d'vne mesme maniere, & semblables à elles. Ceste responce à tousiours contenté les philosophes vulgaires,

pour la confirmation de laquelle, ils alleguent l'histoire de Iacob, laquelle recite que mettant certaines verges peintes aux abreuoirs des troupeaux champestres, les moutōs sont nais & sortis tachez. Mais peu leur sert d'alleguer cela, pource que ceste histoire raconte vn fait miraculeux, que Dieu à fait, pour cōprendre en iceluy quelque Sacrement. Et mesmes la response d'Aristote est vne grande absurdité : & si l'on ne me veut croire, que les bergers facent maintenant cest essay, & ils verront que ce n'est pas vne chose naturelle. On dit aussi qu'vne dame enfanta vn fils plus noir qu'il n'estoit conuenable, pource qu'elle contemploit vn visage noir, qui estoit au ciel de son lict : ce que ie tiens pour vne grande mocquerie: & si d'auanture elle le fit tel, ie di que le pere qui l'engendra auoit la mesme couleur de la figure de ce ciel peint. Et afin de voir plus clairement combien en cela est mauuaise la philosophie qu'allegue Aristote, & ceux qui le suiuent, il est besoin de sçauoir pour chose notoire, que l'œuure de l'engendrer appartient à l'ame vegetatiue, & non pas à la sensitiue, ni à la raisonnable : car le cheual engendre, sans la raisonnable, & la plante, sans la sensitiue: & si nous regardons vn arbre chargé de fruicts, nous trouuerons en iceluy plus grande diuersité qu'és enfans des hommes : nous voyons vne pomme verde, & l'autre colorée, vne petite, & l'autre grande: vne ronde,

*Gen. c. 30.*

*Aristote mesme le confesse au liure de l'ame.*

& l'autre mal faite, vne saine & l'autre pourrie: vne douce & l'autre amere, & si nous comparons les fruicts de ceste annee auec ceux du passé, on les trouuera fort differens & contraires. Ce qui ne se peut attribuer à la diuersité de l'imagination, puis que les plantes sont priuees de ceste puissance. L'erreur d'Aristote est fort manifeste en sa propre doctrine: car il dit que la semence de l'homme est celle qui fait la generation, & non pas celle de la femme, mais en l'acte venerien, il n'y a autre œuure de l'homme que d'espandre la semẽce, sans forme ni figure, cõme le laboureur qui espand & seme le bled en la terre. Comme donc le bled ne prend pas racine aussi tost qu'il est espandu & semé, & ne se forme son espic & tuyau que quelques iours apres, ainsi Galien dit que la creature n'est pas formee aussi tost que la semence de l'hõme est en la matrice de la femme: ains qu'il faut trente ou quarante iours deuant qu'elle soit formee. Parquoy que sert à l'homme d'imaginer diuerses choses en l'acte venerien, puis que l'enfant ne se commence à former qu'apres quelques iours? Ioint que l'ame du pere ni de la mere, ne font ni donnent la forme, mais vn autre troisiéme, qui est en la mesme semence. Et ceste là, pour estre seulement vegetatiue, n'est pas capable de l'imagination, & suit seulement les naturels mouuemens du temperamẽt, sans faire autre chose. Or de dire que les enfans

*Au li. de fœtus formatione.*

*Hippocr. au liure de nat. fœtus.*

naissent de telle & telle forme & figure, à cause de la diuerse imagination des peres. c'est comme si l'on pensoit que des bleds & grains, les vns sont grands, & les autres petits, pource que le laboureur, en les semant est diuerty en diuerses imaginations. De ceste mauuaise opinion d'Aristote, aucuns curieux inferent que les enfans de l'adultere ressemblent au mary de la femme adultere, bien qu'ils ne soient siens. Et leur raison est manifeste: car en l'acte charnel les adulteres imaginent le mary, auec crainte qu'il ne vienne, & qu'il ne les trouue sur le fait. Par le mesme argumēt, ils inferent que les enfans du mary ressemblēt à l'adultere, encores qu'ils ne soient siens, pource que la femme adultere estant en l'acte charnel auec son mary, cōtemple tousiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme enfanta vn enfant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de lict, auquel elle contemploit, doiuēt pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout est de mesme. Quant à moy, ie pense que cela est vne bourde & pure mensonge, mais l'on infere fort bien, de l'opiniō d'Aristote. Hippocrate à mieux respondu au probleme, disant: Que les Scithes ont tous mesmes mœurs & forme de visage: & donnant la raison de ceste semblance, il dit qu'ils mangent tous vne mesme viande, & boiuent mesmes eaux, sont vestus d'vne mesme maniere: & ainsi

*Au liure de l'air, lieux & eaux.*

gardent vne mesme façon de viure. Les bestes brutes, pour ceste mesme raison, engendrent leurs petits à leur semblance & figure particuliere, pource qu'ils vsent tousiours d'vne mesme viande, & font la semence d'vne mesme forme. Au contraire, pource que l'homme mange diuerses viandes chacun iour, il fait la semēce differente, tant en substance qu'en temperament. Ce que les Philosophes naturels approuuent, respondans à vn probleme qui demande: Pourquoy les excremens des bestes brutes n'ont pas tant mauuaise odeur que ceux de l'homme? & disent, Que les bestes brutes vsent tousiours de mesmes alimens, & font beaucoup d'exercice: mais l'homme mange tant de viandes & de tant diuerse substāce, qu'il ne les peut digerer ni vaincre, à raison dequoy elles se viennēt à corrompre. La semence humaine & de la beste, sont toutes deux de mesme sorte, pource qu'elles sont faites toutes deux des excremens de la troisiesme concoction. La diuersité des viandes desquelles vse l'homme, fait tous les iours la semēce differente & particuliere. Et pourtant il est certain que le iour que l'homme mange de la vache, ou du salé, il fait la semence grosse, & de mauuais temperament, & pourtant l'enfant qui s'en engendrera, sera laid, ignorāt, noir, & de mauuaise complexion: mais s'il mange de la chair de chapon, ou de poulle il fera la semence blanche, delicate,

*Alexandre Aphrod. au 1. li. prob. 26.*

& de bon temperament, & pourtant l'enfant qui s'en engẽdrera sera bien fait, beau, sage, & de complexion fort affable. Dont ie collige & cognoy que nul enfant ne naist qui ne tire les qualitez & le temperament de la viande que les parens ont mangé, vn iour deuant qu'ils l'ayent engendré. Et si quelqu'vn veut sçauoir de quelle viande il a esté formé, il ne faut faire autre chose que considerer quelle viande est la plus familiere à son estomac: car certainement c'est de ceste là. Les Philosophes naturels demandent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairemẽt sortent ignorans & despourueus d'esprit? A quoy ils respondent fort bien disans, que les hommes sages sont fort honnestes & honteux: à raison dequoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce que l'enfant sorte auec la perfectiõ qu'il doit auoir. Et le prouuent par les peres lourds & ignorans, lesquels, pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages: mais ceste responce est d'hommes qui sçauent peu de Philosophie naturelle. Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin presupposer & prouuer quelques choses premierement: l'vne desquelles est que la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes

*Alexãd. Aphrod. probl. 28.*

forces corporelles grand mangeur, ni puissant pour engendrer pource que les dispositions naturelles necessaires à ce que la faculté raisonnable puisse œuurer, sont totallement contraires à celles que requiert celle de l'ire & de la concupiscence. Aristote dit (& il est vray) que le courage & vaillance naturelle consiste en chaleur, & la prudence & sçauoir en siccité. Et ainsi voyons nous clairement par experience, que ceux qui sont despourueus de raison, parlent peu, n'endurent mocqueries, & se courroucent promptement. Et pour y remedier, ils mettent incontinent la main à l'espee, pource qu'ils ne peuuent donner autre responce: mais ceux qui ont bon esprit, fournissent de plusieurs raisons & responces aiguës: ils vsent de propos ioyeux, desquels ils s'entretiennent de peur de venir aux mains. De ceste maniere d'esprit, Saluste nota Ciceron, disant qu'il auoit beaucoup de langue, & les pieds fort legers: enquoy il auoit raison, pource que tant de sçauoir ne pouuoit se trouuer qu'en coüardise pour le fait des armes. Et delà dit-on par maniere de gaudisserie, Il est vaillant comme vn Ciceron, & sage comme vn Hector, pour noter vn homme d'ignorance & coüardise. La faculté animale ne contredit pas moins à l'entendement: car estant vn homme de grandes forces corporelles, il ne peut auoir l'esprit delicat, & la raison est que la force des bras & des pieds vient de

*En la 14. sect. prob. 15.*

ce que le cerueau est dur & terrestre. Et combien que pour la froideur & siccité de la terre, il puisse auoir vn bon entendement, si est ce que pource qu'il est de grosse substance, il ne le peut auoir, ce qui fait, par mesme moyen vn autre mal, qui est, que pour la froideur se perd le cœur & la vaillance, & ainsi auons nous veu aucuns hommes de grandes forces, estre fort coüards. La contrarieté d'entre l'ame vegetatiue & la raisonnable, est plus manifeste que toutes: pource que les œuures de la vegetatiue (qui sont nourrir & engendrer) se font mieux auec chaleur & humidité, qu'auec les qualitez contraires: ce que l'experience monstre clairement, considerant cõbien ces qualitez sont puissantes en l'âge des enfans, & lasches en la vieillesse: en l'enfance, l'ame raisõnable ne peut œuurer & en l'âge derniere (en laquelle n'y a ni chaleur ni humidité) elle œuure merueilleusement, & a grande vigueur: de maniere que tant plus vn homme sera puissant pour engendrer & cuire beaucoup de viande, tant plus il perd de la faculté raisonnable. Platon fait à cecy vne allusion, quand il dit, qu'il n'y a humeur en l'homme qui trouble tant la faculté raisonnable, que la semence feconde. Il dit seulement qu'elle aide à l'art de faire des vers: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn hõme cõmẽce à estre amoureux, il se met incõtinẽt à la poësie, & s'il estoit auparauãt

*Au dialogue de la nature.*

*Au Sophiste.*

sale & mal propre, il aduient tout aussi tost propre & gentil, & n'endure pas vne petite ordure sur sa cappe. Cela vient pource que telles œuures appartiennent à l'imagination: laquelle croist & monte d'vn degré, auec la grande chaleur que la passiõ amoureuse a causé. Or que l'amour soit vne alteration chaude, il se voit clairement, par le courage & vaillance qu'il cause en l'amoureux, parce qu'il luy oste le desir de manger, & qu'il ne le laisse point dormir. Si la Republique auoit esgard à ces signes, elle osteroit des vniuersitez les estudians qui sont vaillans, qui aiment les armes, & qui sont amoureux: elle chasseroit les Poëtes, ceux qui sont propres & mistes: car ceux là n'ont ni esprit, ni habilité à aucun genre des lettres. Aristote excepte de ceste reigle les melancoliques par adustion, desquels la semence (bien qu'elle soit feconde) n'oste pas l'esprit. En fin, toutes les facultez qui gouuernent l'homme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de là vient que si vn homme est fort sage, il est incontinent coüard, de peu de forces corporelles, petit mangeur, & non puissant pour engendrer. La cause de cela est, que les qualitez qui le font sage (qui sont, froideur & siccité) debilitent les autres puissances, comme l'on voit aux hõmes vieils, lesquels n'õt force ni valeur, si ce n'est pour le conseil & prudence. Ceste doctrine ainsi supposee, l'opinion de Galien est, que deux

En la 4. sect. prob. 31.

ſemences ſont neceſſaires, afin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'vne qui ſoit agente, & qui forme, & l'autre qui ſerue d'aliment, car vne choſe tant delicate que la geniture ne peut incontinent vaincre vne viande tant groſſe, comme eſt le ſang, iuſqu'à tant que l'effet ſoit plus grand. Et que la ſemence ſoit le vray aliment des membres contenant la ſemence, Hippocrate, Platon, & Galien l'atteſtent: car ſelon leur opinion, ſi le ſang ne ſe conuertit en ſemence, il eſt impoſſible que les nerfs, les veines & arteres ſe puiſſent maintenir. Et ainſi Galien dit, que la difference qui eſt entre les veines & les coüillons, eſt que les coüillons font bien toſt beaucoup de ſemẽce, & les veines peu, & en long temps. De maniere que nature a fait prouiſion d'vn aliment tant ſemblable, que par vne legere alteration, & ſans faire excremens, elle peut maintenir l'autre ſemẽce: ce qui ne pourroit aduenir ſi ſa nourriture ſe deuoit faire de ſang. Galien dit, que nature a fait la meſme prouiſion, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former le poulet & les autres oiſeaux qui ſortent des œufs: eſquels nous voyons qu'il y a deux ſubſtances: la glaire, & le iaune: l'vne de laquelle ſe fait le poulet, & l'autre, dont il ſe maintient tout le temps que ſe fait la forme. Par la meſme raiſon ſont neceſſaires deux ſentences en la generation de l'hõme: l'vne, de laquelle ſe fait la crea-

*Au 1. li. de la ſemence, ch. 15.*

*Au 2. li. de la ſemence, ch. 16.*

cure,& l'autre dont elle se maintient, durãt le temps qu'elle se forme. Mais Hippocrate allegue vne chose digne de grande consideration : c'est que nature n'a pas determiné quelle des deux semences doit estre agente à former, ni quelle doit seruir d'aliment. Car la semence de la femme est souuentesfois de plus grande efficace que celle de l'homme, & quand il aduient ainsi, elle fait la generation, & celle du mary sert d'aliment : autresfois celle du mary est plus puissante à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Aristote n'a peu entendre dequoy seruoit la semence de la femme, & ainsi a-il dit mille absurditez, qu'elle estoit comme vn peu d'eau, sans vertus ny forces pour engendrer : s'il estoit ainsi, la femme ne voudroit iamais auoir affaire auec l'homme, & iamais n'appeteroit sa cõpagnie, ains fuiroit l'acte charnel, pour estre vn œuure tant sale & deshonneste, à l'endroit d'elle, qui se monstre tant honneste. Au moyen dequoy en peu de temps le genre humain prendroit fin, & le monde demeureroit priué de l'animal le plus beau que nature ait iamais creé. Ainsi Aristote demande, pourquoy l'acte venerien est la chose plus aggreable que nature ait ordonné, pour la recreation des animaux? A quoy il respõd que comme ainsi soit que nature procurast tant la perpetuité des hommes, elle a mis en ces œuures là vn grand plaisir & delectation, afin qu'ils s'addonnassent

*En la 4. sect. proble. 16.*

volontiers, par tels plaisans aiguillons, à l'acte de la generation : car s'ils n'auoient ces aiguillons là, il n'y auroit homme ny femme qui se voulust marier, veu que la femme porte en son ventre l'enfant neuf mois, auec grande peine & douleur, & en danger de perdre la vie quand elle l'enfante. Et pourtant faudroit il que la Republique contraignist les femmes à se marier, craignant que la generation humaine vint à defaillir. Mais comme nature fait les choses auec douceur, elle a donné à la femme tous les instrumens qui estoient necessaires pour faire la semence laquelle incitast & fut propre à engendrer : au moyen dequoy elle desirast l'homme, & fust bien aise de sa compagnie. Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, elle l'eust eu en horreur plustost que de l'aimer. Galien prouue cela par l'exemple des bestes brutes : car il dit, que si vne truye est chastree, elle n'appete iamais le pourceau, & ne le veut souffrir quand il vient à elle. Le semblable se void en vne mesme femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut : car si on luy parle de mariage, il n'y a chose qu'elle haysse plus. Autant en est de l'homme froid, & le tout, pour la priuation de la semence feconde. D'auantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment : car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuelle, est requise l'entiere semblãce à ce qui se

*Au 1. li. de la semence, ch. 15.*

doit nourrir. Et si elle n'estoit desia parfaite & semblable, elle ne pourroit en apres acquerir ceste perfection & semblance, pour ce que la semence de l'hõme n'a point d'instrumẽs ni lieux (comme sont l'estomac, le foye, & les coüillons) où il la puisse cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y eust deux semences en la generatiõ de l'animal, desquelles meslees la plus puissãte formast & l'autre seruist d'entretenemẽt & nourriture. Ce qui appert estre veritable, car si vn homme noir engroisse vne femme blãche, & vn hõme blanc vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & sera de couleur brune. Par ceste doctrine on voit estre vray ce que plusieurs histoires anciẽnes affirment, qu'vn chien ayant eu affaire auec vne femme l'engroissa, & autant en fit vn Ours, auec vne damoiselle qu'il trouua seule aux champs: vn singe, qui fit deux enfans à vne autre femme: Et mesmes est fait mention d'vne autre, laquelle en passant le lõg de la mer, fut engroissie par vn poisson qui saillit de l'eau. Le vulgaire trouue cela difficile, & demandent comme se pouuoit faire que ces femmes enfantassent hommes parfaits, & auec visage de raison, veu que les peres qui les engendrerent estoient animaux tant laids? On peut respondre à cela, que la semẽce de toutes ces fẽmes là estoit agente & formoit la creature, pource qu'elle estoit la plus puissante, & ainsi qu'elle la formoit par les accidẽs de l'espece humai-

ne. La semẽce du laid animal (pource qu'elle n'auoit tant de force) ne seruoit d'autre chose q̃ de nourriture. Car il est aisé à entẽdre que la semẽce de ces bestes irraisonnables peust dõner nourriture à la semence humaine : pource que si chacune de ces femmes eust mangé vn morceau d'Ours, ou de chien cuit ou rosty, elle s'en fust substantee encores que ce n'eust esté tant bien que si elle eust mangé du mouton, ou des perdrix. Autant en aduient à la semence humaine, de laquelle la vraye nourriture, durant q̃ la creature se forme, est l'autre semẽce humaine: Et si elle vient à defaillir, la semence de la beste brute y peut bien suppleer. Mais ces histoires là notent que les enfans qui nasquirẽt de telles cõiõctiõs demõstroient bien en leurs mœurs & cõplexiõs, que leur generation n'auoit esté naturelle. Or, encores que nous ayõs vn peu tardé, nous pourrons bien, de tout ce que nous auõs dit, tirer respõse au principal probleme, qui est que les enfans des hõmes sages se font quasi tousiours de la semẽce de leurs meres, pource que celles des peres (pour la raison que nous auõs dit) n'est propre pour engendrer, & ne sert que d'alimẽt en la generation. Ainsi dõc l'hõme qui se fait de la semẽce de la fẽme ne peut estre ingenieux, ni habile, à cause de la grande froideur & humidité de ce sexe. Parquoy est il certain, que si l'enfant est discret aduisé, indubitablemẽt il a esté fait de la semence de son pere : & s'il est lasche & ignorant, on co-

*Comme la semẽce est és femmes plus humide, elle est aussi plus froide. Galien 6. des lieux, c. 5.*

gnoist, par ce moyē, qu'il a esté formé de la semence de sa mere. Et suiuant cela le Sage à dit, *Filius sapiens lætificat patrem : filius verò stultus, mœstitia est matris suæ.* Il peut aduenir aussi, par quelque occasion, que la semence de l'homme sage soit l'agent & celle qui forme, & que celle de sa femme serue de nourriture. Mais le fils qui s'en engendrera, sera de peu de sçauoir : car combien que la froideur & siccité soient deux qualitez necessaires à l'entēdement, si est-il qu'elles doiuent auoir certaine mesure & quantité, surpassant laquelle il est certain qu'elles font plus de mal que de bien: cōme l'on voit és hōmes fort vieils, lesquels pour la grande froideur & siccité qui est en eux, disent mille absurditez. D'auātage posons le cas qu'à l'hōme sage restassent dix ans à viure de cōuenable froideur & siccité, pour raisonner & discourir de telle maniere, que passant de là en auant, il vint à changer, si de la semence de cestuy-là s'engendroit vn fils, il seroit iusques à dix ans de grand esprit, (pource qu'il iouïroit de la froideur & siccité cōuenable de son pere:) mais quand il auroit onze ans, il viendroit à changer, pour auoir outrepassé le poinct q̄ ces deux qualitez doiuent auoir. Ce que nous voyōs tous les iours par experience és enfans que l'on a eu en vieillesse : lesquels en enfance, sont fort aduisez : mais en apres, ils sont hommes fort ignorans, & ne viuent gueres. La raison de cela est, qu'ils ont esté fais de

Prou. 5. chap. 10.

semence froide & seiche, qui auoit desia passé la moitié du cours de la vie. Si le pere aussi est sage és œuures de l'imagination, & s'il est marié (pour sa chaleur & siccité) à vne femme froide & humide au troisiesme degré, l'enfant qui s'engendrera de ceste conionction sera tres-ignorant, s'il est formé de la semence de son pere, pour auoir esté en vn ventre tant froid & humide, & pour auoir esté maintenu d'vn sang intemperé. Il aduient au contraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité. L'enfant qui s'en engendrera sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tient de la superfluë humidité du pere: laquelle se perd auec l'âge plus meur, auquel la semence de l'homme ignorant est plus temperee & à moins d'humeur. Mieux vaut aussi pour sō esprit, quād il a esté porté neuf mois en vn ventre, de si peu de froideur & humidité comme celuy de la femme froide & humide au premier degré, où il a souffert tant de faim, & eu faute de nourriture. Tout cela aduient ordinairemēt pour les raisons que nous auons dit: mais il se trouue certaine race d'hōmes, desquels les membres genitaux, sont de si grāde force & vigueur, qu'ils desnuent totalement les alimens de leurs bōnes qualitez, & les conuertissent en leur mauuaise & grosse substance. Et pour ceste cause, tous les enfans qu'ils engendrent (cōbien qu'ils ayent mangé viādes delica-

*Car la faim desseiche les corps. Galien au 2. des Aphoris. cō. 15.*

tes) sont rudes & ignorans. Autres se trouuent au contraire, lesquels vsans de grosses viandes, & de mauuais temperament, sont tant puissans à les vaincre & digerer, qu'ils ne laissent pas de faire leurs enfans de bon esprit. Ainsi donc est il certain qu'il y a vne maniere d'hômes ignorans: autre, d'hômes sages, & que l'on en voit d'autres qui sont ordinairemẽt fols & despourueus de iugemẽt. Aucuns doutes se presẽtẽt à ceux qui veulent parfaitement entẽdre ceste matiere: la response ausquels est fort aisee, par la doctrine que nous auons deduit. On peut demander d'où viẽt que les enfans bastards ressemblent ordinairement à leurs peres: & q̃ de cent legitimes, les nonãte tirẽt la figure & mœurs de leurs meres? Secondement on peut demander pourquoy les enfans bastards sont ordinairement gentils de leurs personnes, courageux & aduisez: tiercemẽt, d'où viẽt que si la meschãte femme deuient enceinte, encores qu'elle boiue la medecine pour supprimer son fruict, & qu'elle se face saigner plusieurs fois, elle ne peut neãtmoins perdre la creature qu'elle porte: & si la femme mariee est enceinte de son mary, elle vient à auorter pour peu de chose. Platõ respond au premier doute, & dit, que nul n'est mauuais de sa propre volonté, sans estre premieremẽt irrité, par le vice de son tẽperament. Il ameine l'exemple des hommes luxurieux, lesquels ayans beaucoup de semẽce feconde, souffrent grandes illusions.

*Au dialogue de la nature.*

& beaucoup de douleurs:au moyen dequoy eſtans moleſtez de ceſte paſſion , ils cherchẽt femmes,pour s'en exempter. Galiẽ dit que ceux-là ſont les inſtrumens de la generatiõ fort chauds & ſecs: & pour ceſte cauſe ils font la ſemẽce fort acre, mordante & puiſſante pour engẽdrer. L'homme qui va chercher la femme qui n'eſt pas ſienne, va rempli de ceſte feconde & fertile ſemence, cuite & bien aſſaiſonnee,de laquelle neceſſairemẽt ſe doit faire la generation,pource qu'en l'egalité la ſemence de l'homme eſt touſiours de plus grande efficace : & ſi l'enfant ſe fait de la ſemẽce du pere,neceſſairement il luy reſſemblera. Il aduient au contraire és enfans legitimes : car pource q̃ les maris ont touſiours leurs femmes à coſté, ils n'attẽdent iamais q̃ la ſemẽce ſoit meure, ni qu'elle ſe face propre à engẽdrer,ains la iettent eſtans promptemẽt induits à l'acte de generatiõ,& vſent de grãde violence & force ; & pource que les femmes ſont en repos en l'acte venerien, iamais leurs vaiſſeaux de la ſemẽce , ne la dõnent q̃ premierement elle ne ſoit cuite & bien meure, & qu'il n'y en ait beaucoup. Et pour ceſte cauſe, les femmes mariees font touſiours la generation,& la ſemẽce de leurs maris ſert de nourriture. Mais aucunesfois les deux ſemẽces ont vne eſgale perfection,& combatent de telle maniere, que ni l'vne ni l'autre gaigne le deſſus pour donner forme,ains ſe fait l'enfant qui n'eſt ſemblable ni au pere

ni à la mere. Autresfois elles semblent s'accorder & diuiser la figure & forme: la semẽce du pere fait le nez & les yeux: & celle de la mere, la bouche & le front. Et ce qui est plus admirable, souuentesfois est aduenu, q̃ l'enfant soit sorti au monde, auec vne aureille semblable à celles du pere: & vne autre, semblable à celles de la mere: & ceste diuision mesme ou differẽce s'est veuë pareillement aux yeux. Mais si la semence du pere surmonte du tout & est la plus forte, l'enfant luy ressemblera de visage & de mœurs: & quãd la semence de la mere est la plus puissante, autãt en aduient, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra que l'enfant se face de sa propre semence, se doit absenter quelques iours de sa femme, & attendre que sa semence se cuise & meurisse. Et lors il peut estre certain qu'elle aura le dessus & la force, & que celle de sa femme ne seruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans bastards se font ordinairement de semence chaude & seiche: de laquelle temperature nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le courage, la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudẽce de ce siecle. Et pource que la semence est cuite & parfaitemẽt meure, nature en fait tout ce qu'elle veut, & les paint comme d'vn pinceau. Quant au troisiesme doute, on peut dire que la groisse des meschantes femmes se

fait quasi tousiours de la semẽce de l'homme, laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, s'enracine mieux aussi au ventre de telles femmes. Mais quant aux matrices, pource qu'elles deuiẽnent enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilement, pource qu'elle est humide & glueuse : ou comme dit Hippocrate, *Plena mucoris*. *Au 4. des Apho. 45.*

*Quelles diligences doiuent estre employees, pour conseruer l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nez & formez.*

§. V.

LA matiere de laquelle l'hõme est composé est tãt aisee à s'alterer, & tant suiette à corruptiõ, qu'au mesme instãt qu'elle cõmence à se former, elle se vient à alterer, sans y pouuoir resister. Et pourtant est dit, *Nos nati continuo desinimus esse*. Et pour ceste cause nature à pourueu le corps humain de quatre facultez naturelles: pour attirer, retenir, cuire, & ietter hors: lesquelles en cuisant & alterant les alimens que nous mangeõs, reparent la substãce perduë, par la succession d'vne autre. De là peut-on entendre, qu'il ne sert de gueres que l'enfant ait esté fait de semence delicate, si l'on ne regarde aux viandes qu'il doit manger. Car quand l'enfant est parfait & formé, il ne luy demeure *En la Sapien. c. 5.*

aucune choſe de la ſubſtãce premiere de la
ſemence, de laquelle il a eſté cõpoſé. Il eſt
vray que ſi la premiere ſemence, a eſté bien
cuite & aſſaiſonnee, elle eſt de ſi grãde for-
ce & vigueur, que cuiſant & alterãt les viã-
des, encores qu'elles ſoient de mauuais ſuc,
elle les reduit à ſon tẽperamẽt & bõne ſub-
ſtance: mais on pourroit bien tant vſer d'a-
limens contraires, q̃ la creature viẽt à per-
dre les bõnes qualitez qu'elle a reçeu de la
ſemence dont elle a eſté faite. Et pour ceſte
cauſe Platon dit que la mauuaiſe nourritu-
re du boire & manger, fait perdre, plus que
toute autre choſe, l'eſprit de l'homme & ſes
bonnes mœurs. Et pourtant il conſeille que
nous dõnions alimẽt & nourriture aux en-
fans, qui ſoiẽt de bon temperamẽt afin que
quãd ils ſeront plus grãds, ils ſçachẽt reiet-
ter le mauuais aliment & choiſir le bon. La
raiſon de cela eſt fort claire: car puis que le
cerueau s'eſt fait au commencement de ſe-
mẽce delicate, & puis q̃ ce mẽbre ſe cõſom-
me iournellement, & ſe refait & repare par
les viãdes q̃ nous mangeõs, il eſt certain que
ſi elles ſont groſſes, & de mauuaiſe tempe-
rature, vſant d'icelles pluſieurs iours, le cer-
ueau prẽdra ceſte meſme nature. Ainſi dõc
il ne ſuffit pas q̃ l'enfant ſoit fait de bõne ſe-
mence, ſi les alimens qu'il mãgera (apres ſa
naiſſance) ne tiennent les meſmes qualitez.
Noꝰ ſçaurõs aiſemẽt qu'elles ſont ces qua-
litez, veu que les Grecs ont eſté les hõmes
les plus diſcrets qui ayent eſté au mõde, &
que

*Au dialogue de la nature.*

que cherchans les alimens & viandes pour faire leurs enfans ingenieux & ſages, il eſt certain qu'ils ont trouué les meilleures & pl' propres: car ſi l'eſprit ſubtil & delicat cõſiſte en ce que le cerueau ſoit cõpoſé de parties ſubtiles, & bonne temperature, l'alimẽt qui aura ces deux qualitez ſur toutes, ſera celuy duquel il faut vſer, pour obtenir la fin que nous voulons. Galien dit, que ſuiuant l'opinion de tous les medecins Grecs, le laict de chieure cuit auec miel, eſt le meilleur alimẽt qu'on puiſſe trouuer: car outre ce qu'il eſt de ſubſtãce fort moderer, la chaleur, qu'il a n'excede pas la froideur, ni l'humidité, la ſiccité. Parquoy auons nous dit n'agueres, que les peres, qui à la verité voudront engẽdrer vn enfant ſage, gentil & de bonnes mœurs, doiuent manger ſix ou ſept iours deuãt la generation beaucoup de laict de chieure, cuit auec miel. Mais combien que ceſt aliment ſoit tant bon, comme dit Galien, il eſt meilleur pour l'eſprit, que la viande ſoit des parties ſubtiles, que de ſubſtance moderee: car tant plus s'employe la matiere à la pourriture du cerueau, plus l'eſprit deuient ſubtil & bon. Pour ceſte cauſe les Grecs tiroyent du laict, le fromage & le megue (qui ſont les deux alimẽs de ſa compoſitiõ) & laiſſoyẽt l'autre partie de beurre, qui eſt de la nature de l'air. Ils la donnoyẽt à manger à leurs enfans, eſtant meſlee auec miel, en intention de les faire ingenieux & ſçauans. Ce qui appert eſtre veritable, par

*Au 10. de son Illiade.* ce que raconte Homere. Dauantage les enfans mangerõt souppes faites de pain blãc, d'eau fort delicate, auec miel, & vn peu de sel: mais en lieu d'huile, pource qu'il est mauuais & inuisible à l'entendement, l'on y mettra du beurre de laict de cheure, duquel le temperament & subſtãce est propre pour l'esprit. Mais en ceci il y a vn inconuenient fort grand, qui est que les enfans qui vsent de viandes tant delicates, n'ont iamais grãde force pour resister aux iniures de l'air, & ne se peuuent garder des autres inconueniens qui ont coustume de les faire malades. Ainsi dõc pour les auoir sages, ils serõt maladifs, & ne viuront gueres. Il faut donc sçauoir comme les enfans se pourrõt nourrir ingenieux & sages, sans que c'est art cõtredise à leur santé. Ce qui sera facile à faire, si les peres osent pratiquer aucunes reigles & preceptes que ie diray ici. Et pource que les riches & gens aisez sont trompez en la nourriture de leurs enfans, qu'ils traitent tousiours de sa susdite viande, ie leur veux donner premierement la raison pourquoy leurs enfans n'apprennent rien aux sciences, combien qu'ils ayent des maistres qui les enseignent soigneusement: & comme l'on pourra remedier à cela, sans que leur vie en soit abregee, ni leur santé empiree. Hippocrate dit & nombre huit choses, lesquelles humectent la chair de l'homme, & qui l'engraissent. La premiere est, la ioyeuse & ocieuse vie: l'autre le dormir beaucoup: la troisiéme, trouue vn bon lict: la quatriéme,

*Au liure de l'air, lieux, & eaux: au liure de sal. diæ-ta com.*

la bonne viande & le bon vin: la cinquiéme, les bons vestemens: la sixiéme, l'aller tousiours à cheual: la septiéme, faire sa volonté: la huitiéme, s'occuper en ieux, passe temps, & choses qui luy donnent contentement. Ce qui est manifeste & veritable, que encor qu'Hippocrate ne l'eust dit, personne ne le pourroit nier. On pourroit seulement douter si le peuple qui a son plaisir obserue tousiours ceste maniere de viure: car s'il est ainsi qu'il le face, nous pouuons inferer que sa semẽce est treshumide, & que les enfans qui s'en engendreront doiuent sortir necessairement, auec vne superflue humidité, laquelle se doit cõsommer, pource que ceste qualité supprime les œuures de l'ame raisonnable, & pource qu'elle rẽd les hommes maladifs, & leur abbrege leurs iours, selon que disent les Medecins. Suiuant cela le bõ esprit, & la ferme santé corporelle, demandent vne mesme qualité (qui est le sec) & pourtãt les reigles que nous auons amené, pour faire les enfans sages seruẽt aussi à les faire sains, & de longue vie. Et apres, aussi tost que l'enfant des peres riches & aisez est nay (veu que sa chair tient plus de froideur & humidité, qu'il n'est conuenable à l'enfance) il faut le lauer auec eau salee, qui soit chaude: laquelle, suiuant l'opinion de tous les Medecins, desseiche & essuye la chair, rend les nerfs fermes, l'enfant robuste & fort: & pource que la superflue humidité du cerueau se perd & cõsomme, il deuiẽt in-

*14. au 6. des Epide. par. 5. aph. 9.*

*Hippocrate au liure des vlceres.*

*Hippo. au 2. liure de diata.*

genieux & exempt de grãdes maladies. Au contraire, si on le laue d'eau douce & chaude, entant qu'elle humecte la chair, Hippocrate dit, qu'elle le fait cinq maux. Elle effemine la chair, elle debilite les nerfs, elle endort l'esprit, elle cause le flux de sang, & l'euanoüissement ou defaut de cœur. Mais si l'ẽfant sort du vẽtre de sa mere, auec vne grãde siccité, il le faut biẽ lauer auec eau chaude douce. Et ainsi Hippocrate dit, *Infantes diu sunt calida lauandi: quò minus tentent cõuulsione, ipsiq; crescãt & melioris coloris fiãt.* Par laquelle sentence il encharge de lauer les enfans auec eau chaude beaucoup de fois, afin qu'ils croissent plus aisément, & qu'ils se facẽt de bonne couleur. Cela s'entẽd des enfans qui sortẽt secs du ventre de leur mere, desquels il faut amender la mauuaise tẽperature, en leur appliquãt les qualitez cõtraires. Galien dit, que les Allemãs ont coustume de lauer leurs enfans en la riuiere, aussi tost qu'ils sont naiz, leur semblãt aduis que comme le fer qui sort ardãt de la fournaise, se renforce & endurcit, quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du vẽtre de la mere, il se rend plus fort & vigoureux, quãd on le laue auec eau froide. Galien blasme ceste maniere de faire, & tient que c'est vne grande folie: en quoy il a bien raison: car combien que par ce moyen le cuir luy deuient dur, & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est-ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrẽt dedans le corps, n'ayans voye ouuerte pour

*Au 1. li. à Glaucõ. 6. des Apho. 16.*

*Au 2. li. de la conseruation de la santé.*

pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est de lauer les enfans, qui ont beaucoup d'humidité, auec eau chaude & salee: car en consommãt l'humidité superfluë, on les rend acheminez à la santé, & leur fermant les voyes du cœur, ils ne sont offensez à chacune occasion, & leurs excremens ne sont tant enclos & retenus qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si si forte, que si on luy oste vn chemin public, elle en cerche vn autre propre: & si d'auãture tous les passages luy sont bouchez, elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'empesche, & qui luy est inuisible. Parquoy de deux extremes, il vaut mieux pour la santé auoir le cœur vn peu dur & serré, que mol & ouuert. Secondement quãd l'enfant vient de naistre, il faut que nous le facions ami des vents & des alterations de l'air, sãs le tenir tousiours à l'abry ou à couuert: car il se rendra lasche feminin, ignorant, de peu de forces, & mourra en trois iours. Hippocrate dit qu'il n'y a chose qui debilite tant la chair que de demeurer tousiours en lieux preseruez du froid, & de chaleur, & qu'il n'y a meilleur remede pour la santé, que d'exposer le corps à tous les vents, chauds, froids, humides, & secs. Et pour ceste cause Aristote demande, pourquoy ceux qui viuẽt aux galeres sont plus sains, & ont meilleure couleur que ceux qui viuẽt en terroir marescageux? En quoy la difficulté est plus grande, quand l'on considere

*Au liure de l'air, lieux, & eaux.*

*En la 14. sect. proble. 11.*

le mauuais temps qu'ils ont, de dormir sur la dure tous vestus, au serain, au soleil, au froid & à l'eau, & n'ayans à demi leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du mõde, pour ce qu'ils ont desia accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'estõne rien. Au contraire voyons apertemẽt que l'hõme qui se veut garder du soleil, du froid, du serain, & du vent est depesché en trois iours, & pour ceste cause on peut bien dire, *Qui diligit animã suam in hoc mundo perdet eam* : car personne ne se peut garder des alteratiõs de l'air. Il vaut mieux s'accoustumer à tout, & que l'homme ne se soucie des iniures de l'air, & viue tousiours en peine.

Le vulgaire pense que l'enfant naist tendre & delicat, & que sortant du vẽtre de sa mere, il ne peut endurer l'air froid sans receuoir vn grand dommage: mais il s'abuse grandement, car combien que l'Alemagne soit vn paystãt froid, ils mettẽt neantmoins les enfans sortans du ventre de la mere, dedans l'eau: en quoy encor qu'ils faillẽt lourdemẽt, si est-ce que les enfans ne s'en trouuẽt mal, & n'en meurent pas. La troisiesme chose qu'il faut faire, est de trouuer vne ieune nourrice, de temperament chaude & seche, ou suyuant nostre doctrine froide & humide au premier degré, nourrie à la peine, accoustumee à dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestue, & qui soit faite à aller au serain, & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le laict

bien ferme & accoustumé aux alterations de l'air duquel si l'enfant est lõg tẽps nourri & maintenu, les membres de l'enfant en seront merueilleusement fermes. Si elle est discrette & aduisee, cela fera grand bien à son esprit, pource que le laict d'vne telle nourrice est chaud & sec, qui sõt deux qualitez par lesquelles se corrigera la grande froideur & humidité que l'ẽfant apporte du vẽtre de la mere. Or combien importe aux forces de la creature, de tetter le laict d'vne nourrice qui s'exerce, se prouue clairement és cheuaux, lesquels sortans de iumens qui trauaillent & labourent, sont bõs coursiers, & durent long temps au trauail. Mais si les iumens sont tousiours à leur aise, paissans au pré, les cheuaux qui en sortẽt ne se peuuent tenir, de la premiere carriere qu'õ leur donne. Il faut aduiser aussi de mettre en sa maison vne nourrice, quatre ou cinq mois deuant l'enfantement, & luy bailler à manger les mesmes viandes que mange la femme enceinte, afin qu'elle ait loisir & temps de cõsommer le sang & les autres mauuaises humeurs prouenuës des mauuais alimẽs qu'elle auoit mangé au cõmencement, & afin que l'enfant incontinent qu'il sera nay, tette le mesme laict, duquel il s'est maintenu au vẽtre de sa mere, au moins fait des mesmes viandes. Le quatriesme poinct qu'il faut obseruer & garder est, de n'accoustumer l'ẽfãt à dormir en vn lict mol, à estre trop vestu, & à mãger beaucoup. Car Hippocrate dit que ces trois choses là essuyent

*Manger vne fois coucher duremẽt, & cheminer*

[*mud. Hippo. au liure de salubri diæta.*] & desseichent la chair, & les contraires les engraissent. Ce faisant l'enfant sera de grād esprit, fort sain, & viura long temps, à raison de la siccité. Et au contraire, il se remplira de sang, & se fera d'vne constitution mauuaise, que Hippocrate appelle *Athletique*, & la tient fort dangereuse. [*Celse, au 2. liure.*] Par ceste maniere de viure se nourrit l'hōme le plus sage qui fut iamais au mōde. Christ nostre Redempteur entāt qu'homme) excepté que pource qu'il nasquit hors de Nazareth, sa mere d'auanture, ne trouua de l'eau salee à propos, afin de le lauer. Cela estoit vne coustume Iudaïque & de toute l'Asie, introduite par aucuns sages medecins, pour la santé des enfans. Et ainsi le Prophete dit, [*En Ezec. chap. 16.*] *Et quando nata es in die ortus tui, non est præcisus vmbilicus tuus & aqua non es lota in salutē, nec sale salita, nec inuoluta pannis.* Au demeurant, incontinent qu'il fut né, il commēça à s'accoustumer au froid & aux autres alteratiōs de l'air. Son premier lict fut contre terre, estant mal vestu, cōme s'il eust voulu garder la recepte d'Hippocrate, & bien tost apres il fut porté en Egypte (pais fort chaud) où il fut tout le temps qu'Herodes vesquit, & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy donnoit le laict bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viāde qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour donner esprit & sçauoir à leurs enfans: ceste viande estoit la partie grasse du laict, mangé auecques miel, & pourtant Esaye a dit, [*Chap. 7.*] *Butyrum & mel*

*comedet, vt sciat reprobare malũ & eligere bon.* Par lesquelles paroles il séble q̃ le Prophete ait voulu dóner à entédre, que cõbien qu'il fust vray Dieu, il deuoit aussi estre homme parfait, & q̃ pour acquerir science naturelle, il deuoit vser des mesmes diligéces desquel les vsent les autres enfans des hõmes. Cela semble difficile à entédre, & estrãge de pẽser q̃ Christ nostre Redẽpteur, pour mãger du beurre & miel, estãt enfant, d'eust sçauoir reprouuer le mal & eslire le bien, quãd il seroit grãd, veu qu'il estoit, cõme il est, Dieu de sçauoir infiny, & ayãt entãt qu'hõme, toute la sciéce infuse, qu'il pouuoit receuoir selõ sa naturelle capacité. Parquoy est-il certain, qu'il sçauoit autãt au vẽtre de sa mere, comme quand il auoit 33 ans, sans manger beurre ni miel, ni se seruir d'autres moyens naturels q̃ la sagesse humaine requiert. Ce neãtmoins est-ce beaucoup que le Prophete ait remarqué la viande q̃ les Troyens & Grecs auoyent coustume de do ner à leurs enfans, pour les faire ingenieux & sages: & qu'il ait dit, *Vt sciat reprobare malũ & eligere bonũ*: pour entendre qu'a raison de ces alimens, Christ nostre Redẽpteur (entant que homme) auroit plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust pas obtenu s'il eust vsé d'autres viandes contraires: ou bié il faut expliquer ceste particule (*vt*) pour sçauoir qu'il a voulu dire, en parlant par tels termes. Ainsi donc nous deuõs supposer, que en Christ nostre Redempteur y auoit deux natures (cõme il est vray, & ainsi la foy no⁹ le demõstre) l'v-

ne diuine, entãt qu'il eſtoit & eſt vray Dieu: & l'autre humaine, cõpoſee de l'ame raiſõnable & du corps elemẽtel, diſpoſé & organiſé cõme l'ont les autres enfans des hommes. Quãt à la premiere nature, no⁹ ne ſçauons que dire de la ſageſſe de Chriſt noſtre Redempteur, pource qu'elle eſt infinie, ſans augmentation ni diminutiõ, ne dependant d'aucune autre choſe: car, pource qu'il eſt Dieu, il eſtoit auſſi ſage au vẽtre de la mere, cõme il eſtoit à trẽte trois ans: pource qu'il l'eſt de tous temps. Mais en ce qui concerne la ſeconde nature, il faut ſçauoir q̃ l'ame de Chriſt, dés que Dieu la crea, fut biẽ heureuſe & glorieuſe, cõme elle l'eſt auiourd'huy: & puis qu'il iouyſſoit de l'eſſẽce diuine & de ſon haut ſçauoir, il eſt certain qu'il n'ignoroit aucune choſe, & qu'il auoit autant de ſciẽce infuſe, que pouuoit tenir ſa naturelle capacité: mais auec tout cela, il eſt certain q̃ cõme la gloire ſe communiquoit aux inſtrumẽs du corps: (à raiſon de la Redẽption du gẽre humain) auſſi ne faiſoit pas la ſciẽce infuſe, pour n'eſtre le cerueau diſpoſé ni organiſé des qualitez & ſubſtãces neceſſaires, à ce que l'ame par tel inſtrument peuſt diſcourir & philoſopher. Car ſi nous auons ſouuenãce de ce que nous auons dit, au cõmencemẽt de ceſt œuure, les graces q̃ Dieu depart aux hõmes, requierẽt ordinairemẽt que l'inſtrumẽt, par lequel elles ſe doyuent exercer & le ſuiet qui les doit receuoir, tiẽnent les qualitez naturelles, q̃ chacune grace a beſoin d'auoir. Et c'eſt pourquoy l'ame

raisonnable est acte du corps, & qu'elle n'œuure, sans se seruir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ nostre Redépteur, estãt nouueau né, estoit fort humide, pource qu'en tel âge, c'est vne chose naturelle & conuenable : mais l'ame d'iceluy, pour estre si grãde en quantité, ne pouuoit naturellement discourir, ni Philosopher, auec tel instrument. Et ainsi la sciẽce infuse ne passoit à la memoire corporelle, ni à l'imagination ni à l'entendemẽt, pource q̃ ces trois puissances sont organiques (cõme no⁹ l'auõs prouué) & qu'elles n'ont la perfectiõ qu'elles doyuent auoir. Mais le cerueau se desseichant auec le tẽps, l'ame raisonnable manifestoit tous les iours dauãtage la sciẽce infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et outre ceste science supernaturelle, il en auoit vne autre qui se prẽd des choses q̃ les enfans oyent, de ce qu'ils voyent, de ce qu'ils sentẽt, goustẽt & touchent. Il est certain que Christ nostre Redẽpteur auoit ceste là, comme les autres enfãs des hõmes. Et ainsi, que pour biẽ voir les choses, il auoit besoin de bons yeux, & pour ouyr le son, de bõnes ouyes, aussi auoit il besoin de bõ cerueau, pour iuger du bien & du mal. De plusieurs sens Catholiques q̃ l'escriture sainte peut receuoir, ie tiẽs tousiours celuy de la lettre meilleur, q̃ celuy qui oste aux termes & vocables leur propre & naturelle signification. Quant aux qualitez & substãce q̃ doit auoir le cerueau, nous auons desia dit suyuãt l'opinion d'Heraclite

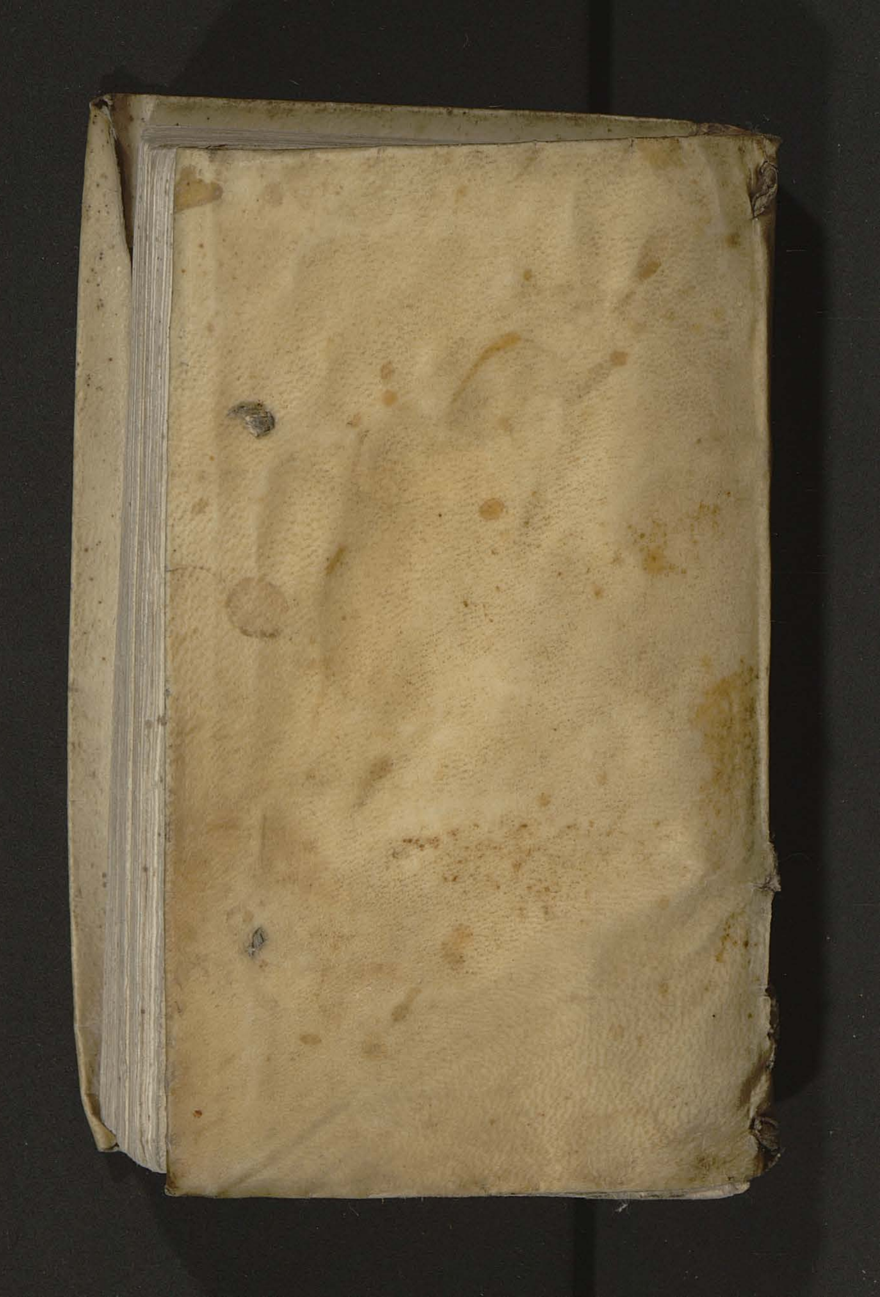
*S. Thom. met vne troisiesme science en Christ, & l'appelle aquise auec l'entẽdement agent. 3. p. q. 10. art. 4. & q. 12. art. 2.*

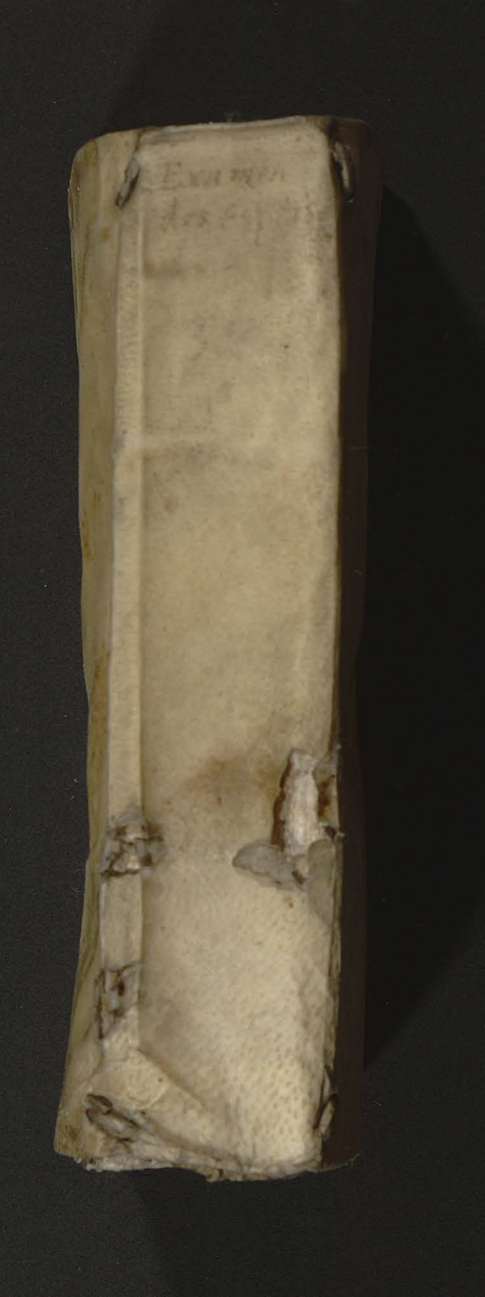
Au livre de l'art de mede. chap. 12.

que la ficcité fait l'ame tresſage : & ſuyuant l'opinion de Galien, nous auons prouué, qu'eſtant le cerueau compoſé de ſubſtance fort delicate, l'eſprit en eſt ſubtil. Chriſt noſtre Redempteur acqueroit ſiccité, auec l'âge: car des q̃ nous naiſſons iuſqu'à l'heure que nous mourons, noſtre chair ſe desſeiche & s'eſſuye, & meſmes nous deuenons plus ſçauans. Les parties delicates & ſubtiles du cerueau d'iceluy ſe refaiſoyent, en mangeant les viãdes, qu'a dit le prophete Iſaye. Car puis qu'à toute heure il luy eſtoit beſoin prendre nourriture, & reparer la ſubſtance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande ſeulement, & non auec aucune autre matiere, il eſt certain que s'il euſt touſiours mangé de groſſe chair, ſon cerueau ſe fuſt rendu gros en peu de temps, & euſt acquis vn mauuais temperament, auec lequel ſon ame raiſonnable, n'euſt peu reprouuer le mal, ni eſlire le bien, ſinon par miracle, & vſant de ſa diuinité. Mais Dieu voulant qu'il fuſt nourry par les moyens naturels, commanda qu'il vſaſt des viandes tant delicates, deſquelles le cerueau d'iceluy fuſt tellement compoſé & organiſé, que ſans ſe ſeruir de la ſcience diuine ni infuſe qui eſtoit en luy, il pouuoit naturellement reietter le mal, & eſlire le bien, comme les autres enfans des hommes.

*Fin de l'Examen & differences des Eſprits humains.*






Examen
des